

Le Likès pendant la guerre 1939-1945

Après le malheureux épisode de la fermeture, heureusement provisoire, de 1906 à 1919, Le Likès allait connaître de nouvelles épreuves. A l'anticléricalisme du début du siècle succédait le fascisme, la défaite de nos armées et l'occupation.

Le Likès, une nouvelle fois éprouvé, surmontait les difficultés, meurtri sans doute, mais conforté plus que jamais dans sa mission d'éducation.

J'ai recherché dans les palmarès et les revues du Likès les documents qui se rapportaient à la guerre 39-45. Ils apporteront de la matière à ceux qui veulent se replonger dans cette période tragique où seules les âmes fortes pouvaient être des héros.

Ce document se veut aussi une source d'informations pour les jeunes curieux de connaître l'Etablissement qui les accueille et qui participe à leur formation.

Pour compléter cette documentation qui a servi de base au dossier sur la Résistance au Likès entre 1940 et 1944, j'ai aussi :

- * numérisé quelques documents (lettres, circulaires, témoignages) de la période.
- * repris le texte du chapitre que Frère Hervé Daniélou, dans son livre «Un siècle de vie Likésienne », a consacré au Likès pendant la guerre.
- * Rassemblés les extraits des bulletins de l'école Saint-Yves consacrés à la guerre 39-49. «Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime». Ce document est enfin un hommage au Frère Joseph SALAÛN, Directeur du Likès, mort en déportation.

Merci aussi à tous les résistants bretons, français et allemands qui nous permettent de vivre dans une Europe Libre.

Jean-Yves Pondaven

SOMMAIRE:

Le Likès pendant la guerre 1939-1945

«LE LIKÈS» n°1- 08/12/45	1	«LE LIKÈS» n° 5 - 10/06/46	44
In memoriam - Frère Joseph Salaün	6	Témoignage de Jacques Mourlet	44
Remerciements	6	Echo d'un jugement	45
Figures anciennes Figures nouvelles	8	Les jours s'envolent (16 avril - 23 mai 1946)	46
Nouvelles des Anciens	9	L'allée du jardin	48
Soldats 1939-45 et Résistants.	10	Nouvelles des Anciens	49
Les Anciens vous parlent ...	14	Nécrologie	50
Au jour le jour ... (3 octobre - 22 novembre 1945)	14	«LE LIKÈS» n° 6 - 25/07/46	51
Les avis de Bradacier	15	Le Likès dans la Résistance (suite)	51
Les soeurs	16	En effeuillant les derniers jours du trimestre (2 mai - 4 juillet)	52
Conférence St Vincent de Paul	17	La grande Assemblée des Anciens	55
Scoutisme	17	«LE LIKÈS» n° 8 - 1/10/46	58
l'Association Sportive du Likès	17	Un Héros de Bir Hakeim	58
«LE LIKÈS» n° 2 - 20/01/46	19	Un chef de file : Alain Fily	59
Cérémonie du souvenir	19	Chantiers	60
In memoriam - poème	19	Tribune libre... « Impressions et souvenirs ».	60
Extraits de lettres concernant M. Salaün	21	Rentrée	61
Le Likès dans la Résistance	22	«LE LIKÈS» n°9 -15/11/46	62
Nouvelles des anciens	23	LIKÈS (poésie)	62
Ephémérides (1er décembre - 22 décembre)	26	«LE LIKÈS» n° 10 - janvier 1947	63
Conférence Saint-Vincent de Paul	27	In Memoriam : Maurice Bon, Jean Le Bec	63
«LE LIKÈS» n° 3 - 15/03/46	29	«LE LIKÈS» n° 11 - mars 1947	64
Le Likès dans la Résistance (suite)	29	Un animateur de la Résistance: M. BENGLOAN.	64
Un héros (M. l'abbé CARIOU) nous parle de M. Salaün	30	M. l'Abbé Corentin Lozachmeur est décédé.	65
Soldats 1939-45 et Résistants.	32	«LE LIKÈS» n° 14 - juillet 1947	67
Au jour le jour (8 janvier - 14 février)	33	M. Joseph Salaün reçoit à titre posthume The Medal Of Freedom	67
Nécrologie.	36	«LE LIKÈS» n° 16 - septembre 1947	68
Nouvelles des anciens	36	Le sous-lieutenant aviateur Maurice Bon	68
«LE LIKÈS» n° 4 - 1/05/46	38	«LE LIKÈS» n° 17 - 15/11/47	71
Soldats 1939-45 et Résistants.	38	Témoignage d'un résistant (M. Le Bars) en faveur de Joseph Salaün	71
Les jours se succèdent (24 février - 11 avril)	39	«LE LIKÈS» n° 18 - 01/01/48	74
Nouvelles des Anciens	41	Jean Rault, de Douarnenez	74

«LE LIKÈS» n° 19 - 15/02/48	75	«LE LIKÈS» n° 106 - mars 1960	99
Scène de Mai 1940	75	Distinction à titre posthume.	99
Renseignements apportés par M. Francis Féchant	75		
«LE LIKÈS» n° 20 - 01/04/48	77	«LE LIKÈS» n° 122 - juin 1964	100
Une famille héroïque: La Famille GÉNOT de Quimperlé.	77	IL Y A VINGT ANS...	100
		Dans la Résistance.	100
«LE LIKÈS» n° 29 - Pâques 49	79	« Vengeance ».	100
Victor Balanant	79	Quelques témoignages de Résistants.	101
		Aide aux Aviateurs Alliés.	102
«LE LIKÈS» n° 30 - pentecôte 1949	81	Arrestation.	103
L'Assemblée des Anciens 1949 - Discours de M. Bengloan	81	Saint - Charles...	103
		Carhaix.. .	104
«LE LIKÈS» n° 35 - 15/11/49	84	Rennes...	104
Ultime retour: Francis Billon.	84	Vers Compiègne...	105
		Neuengamme, le Camp de la Mort.	105
«LE LIKÈS» n° 36 - janvier 50	85	Citations et Décorations.	107
Hommage à Jean Le Bec	85	L'évasion du sergent BELL	108
		Décès du Frère Jean-Pierre Jaouen, ancien résistant	110
«LE LIKÈS» n° 39 - pentecôte 1950	86		
Il a vécu	86	«LE LIKÈS» n° 124 - janvier 65	111
		Le 20ème anniversaire de la mort en déportation du Frère Joseph SALAÛN	111
«LE LIKÈS» n° 42 - septembre 50	87	F. Kerdoncuf: « Se souvenir et aimer.»	112
Ultime retour: Louis Rannou.	87	Jean Damian: « Au nom de plusieurs générations d'élèves.»	113
		M. Rayer: « Pour que triomphe l'Amour »	114
«LE LIKÈS» n° 44 - janvier 51	88		
Le Frère Albert Floc'hlay reçoit la Croix de Guerre	88	«LE LIKÈS» n° 125 - avril 65	118
		Décès de Corentin Le Bris, ancien résistant	118
«LE LIKÈS» n° 70 - septembre 53	90		
Retour de corps: Corentin Even.	90	«LE LIKÈS» n° 126 - été 65	119
		Maurice Bon décoré de l'Ordre de la Guerre Nationale soviétique.	119
«LE LIKÈS» n° 76 - décembre 1954	91		
Joseph Cluyou de l'île Tudy	91	«LE LIKÈS» n° 131 - octobre 67	120
		Témoignage de Jean-Marie Sévère (1941) de Plonéis.	120
«LE LIKÈS» n° 77 - janvier 55	93		
SAINTE-MARIE DU LIKÈS	93	«LE LIKÈS» n° 133 - décembre 68	123
		Frère Henri Salaün, ancien économiste	123
«LE LIKÈS» n° 87 - juin 1956	94		
Distinctions et Nominations: famille Génot.	94	«LE LIKÈS» n° 136 - octobre 69	124
		il y a vingt-cinq ans	124
«LE LIKÈS» n° 83 - novembre 1955	95		
IN MEMORIAM : Gaston KERLAN.	95	«LE LIKÈS» n° 137 - mars 70	125
		Hommage au Frère Salaün par Jacques Mourlet	125
«LE LIKÈS» n° 95 - novembre 1957	97		
Ma carrière de marin	97		

Le Likès pendant la guerre 39-45 (recueil de textes)

«LE LIKÈS» n° 191 rentrée 83	126	1942 - 1943	151
le Frère Albert FLOC'HLAY - Départ en retraite	126	1943 - 1944	152
CITATION du F. Albert FLOC'HLAY	127	<i>Palmarès 1947-1948</i>	153
«LE LIKÈS» n° 193 - avril 84	128	Éditorial	153
Souvenons-nous: Le 26 avril 1944	128	<i>Palmarès 1948-1949</i>	155
Visite de James E. ARMSTRONG	132	29 Mai. - L'Assemblée des Anciens (1949).	155
«LE LIKÈS» n° 194 - juin 84	134	<i>Palmarès 1952-1953</i>	156
Concours national Résistance et Déportation.	134	La Fête des Parents des Elèves et la Réunion Générale de l'Amicale	156
«LE LIKÈS» n° 195 - rentrée 84	135	La Grand'Messe.	156
SOUVENEZ-VOUS: 17 DECEMBRE 1944	135	Le Rassemblement autour de la Plaque Commémorative.	156
«LE LIKÈS» n° 196 - décembre 84	137	L'Inauguration.	156
16 décembre : 40ème anniversaire de la mort de Frère Joseph Salaün	137	TEXTES DIVERS	161
Homélie du Fr. JOSSE	137	<i>L'organisation du Likès au début de la guerre.</i>	161
Allocution de Frère Pierre TOBIE	139	<i>1940 : Arrivée des allemands à Quimper (journal)</i>	164
«LE LIKÈS» n° 231 - avrl 94	141	<i>Vie scolaire</i>	167
Hommage au Frère Joseph SALAUN	141	Circulaire du 03/09/1940	167
L'homélie de l'Abbé Cariou, son compagnon de déportation.	142	Circulaire rentrée janvier 41	168
«LE LIKÈS» n° 263 - novembre 2004	144	Circulaire de juin 1941 - vacances	169
«Celui qu'on ne pouvait qu'aimer.»	144	cartes individuelles d'alimentation	169
«LE LIKÈS» n° 264 - février 2004	146	Dictée la poignée de laine	170
Mgr Guillon, évêque de Quimper et de Léon: «Joseph Salaün était un artisan de paix »	146	Sports - froid	171
Marion Gonidec, terminale ES2: « Nous sommes l'espoir . »	146	Sport durée	171
M. Fabien Sudry, Secrétaire Général de la Préfecture du Finistère: «Approfondir les	147	<i>Réquisitions</i>	172
Valeurs de la République. »	147	Courrier rentrée 1939	172
Jean Quéré, élève de seconde S en 1944: « Puis ils l'ont emmené... »	147	23-10-39	172
Un témoignage de Frère Jean-Guillaume: Joseph Salaün aimait la vie!	148	Quimper le 22/08/40	173
Enquête au collège.	148	Lettre du 09/09/40	174
Les 407 exposent	149	Lettre du 11/11/40	174
Commémoration : les lieux de mémoire	150	Conduite à tenir en cas d'Occupation plus complète du Likès.	175
<i>Palmarès 1944-1945</i>	151	11 février 1941	175
Le Likès et la guerre	151	Courrier du 6 avril 1948 pour le dossier de réparation.	176
1939- 1940	151	<i>Affaire des graviers (courrier de Joseph Salaün)</i>	177
1940- 1941	151	<i>Le Frère VISITEUR de Quimper et la RESISTANCE</i>	177
1941 - 1942	151	<i>Journal de Jean Quéré, élève de seconde S en 1944</i>	179

<i>Le Likès pendant la guerre 1939-1945 par le Frère Kerjean</i>	180	<i>Le collègue Saint-Yves pendant la Guerre</i>	217
<i>Homélie de M. L'Abbé Pierre CARIOU (21 avril 1994)</i>	182	La débacle - (bulletin n°40 – 12/1941)	217
<i>Discours d'un élève, 18 mars 1941.</i>	183	In memoriam : Nos morts de la guerre. - (n°41 – 03/1942)	218
<i>Rapport sur les principales activités clandestines de Mr Salaiïn,</i>	184	L'Abbé OLIVIER LE TREUT, professeur de dixième.	218
a/ hébergement des aviateurs alliés	185	JEAN PERROT, de Morlaix.	219
b/ Acheminement vers les ports de volontaires pour l'Angleterre.	186	JEAN LE COEUR, de Penhars	220
c/ Activités diverses:	186	JACQUES COLLÉTER, de Kerfeunteun	221
Arrestation, Déportation, Mort	187	HERVÉ SEZNEC, de Kerfeunteun.	222
<i>Acte de décès Joseph Salaiïn</i>	188	Courrier de nos Prisonniers - (n°41 – 03/1942)	223
<i>Activité clandestine de Joseph Salaiïn par Auguste Furic:</i>	188	M. l'abbé Kerrien	223
<i>Le Likès dans la Résistance.</i>	190	M. l'abbé Pérès	224
<i>Concours de la Résistance</i>	192	M. l'abbé Jean Kervennic	224
Avant-Propos.	192	L'école pendant l'occupation - (n°42 – 01/1946)	225
L'occupation.	192	Morts pour la France.	227
Le Likès sous l'occupation.	193	Jean QUÉNET, de Quimper (Cours 1933).	227
La résistance à Quimper et sa région.	194	Olivier DU COUEDIC,	228
La résistance au Likès.	195	Jean PERROT, de Morlaix,	229
La libération de Quimper.	198	Une figure d'épopée: Le Sous-Lieutenant Jean JAOUEN.	230
Conclusion.	199	Nos Prisonniers. - (n°42 – 01/1946)	231
<i>Extrait de « Un siècle de vie Likésienne » de Frère Hervé Daniélou</i>	201	M. l'abbé Kerrien,	231
La «drôle de guerre» et l'invasion allemande	201	M. l'abbé Pérès	231
L'occupation allemande au Likès	202	M. l'abbé Jean Kervennic	231
L'école continue et prospère malgré tout	204	M. l'abbé Mazeau	231
Le Likès dans la Résistance	207	Yves Cariou	232
Arrestations et évasions	208	La causerie de M. l'abbé Cariou. - (n°43 – 08/1946)	232
Fin de l'occupation et libération du Likès	210	Morts pour la France (suite) - (n°43 – 08/1946)	233
L'année scolaire 1944-45	212	Hubert WILLEMIN, de Maubeuge	233
<i>Supplément à l'Historique pour l'année 1944</i>	215	Jean RABY, de Quimper	233
Personnel de la Communauté:	215	René FEUNTEUN, de Quimper	235
Personnel scolaire:	215	Jean DUPEUX,	235
Etudes	215	Citations. - (n°43 – 08/1946)	235
Amicale:	215	Entré dans l'histoire - (n°44 – 01/1947)	236
Evénements notables:	215	Nos morts de 1939-1945 - (n°44 – 01/1947)	237
		Décorations. - (n°45 – 09/1947)	237
		Inauguration d'un monument en souvenir de Jean Raby - (n°45 – 09/1947)	238
		A la mémoire du Sergent-chef Jean Vourc'h - (n°45 – 09/1947)	239
		L'inauguration du monument aux morts. - (n° 48 – 08/1949)	241

«LE LIKÈS» n°1- 08/12/45

In memoriam - Frère Joseph Salaün

Parmi les disparus de la grande tourmente, le LIKÈS a la douleur de compter un maître éminent, M. Joseph SALAÛN, qui, dans le grand Pensionnat quimpérois, s'est dépensé plus de vingt ans à la sublime cause de l'enseignement chrétien et qui, sous l'Occupation, présidait à ses magnifiques destinées.

Le 28 Octobre dernier, un service solennel, présidé par Son Excellence Monseigneur COGNEAU, fut célébré en son honneur à la Cathédrale. La foule considérable qui se pressait dans la nef et les bas-côtés témoignait en quelle profonde estime était tenu le regretté Directeur, une des belles figures dont s'honore la Résistance dans les rangs de laquelle, avec l'enthousiasme qui fut toujours un de ses traits caractéristiques, il s'enrôla dès la toute première heure.

Joseph SALAÛN naquit à Plonéis, charmante bourgade de Cornouaille, dans un de ces foyers qui font l'honneur de la Bretagne par leurs nombreux enfants et leur solide piété. Il fut élève au LIKÈS où l'on remarqua ses brillantes qualités. Il assista à cette douloureuse distribution des prix où la Direction avait la tristesse d'annoncer que le LIKÈS allait être fermé du fait de l'application des lois iniques contre les congrégations.

Son âme généreuse avait compris la beauté de la mission du Frère. Aussi, malgré les jours sombres que connaissaient alors les religieux, il voulut vaillamment répondre à l'appel de Dieu qui l'invitait à suivre la vocation de ses maîtres qu'un gouvernement sectaire expulsait de France.

Il va donc s'exiler, se rendre à Guernesey, où il revêtra l'humble bure du Frère des Ecoles chrétiennes et, sous le nom de Frère

Donan-Joseph, se préparera, dans l'étude et la prière, à bien remplir la tâche qui lui sera assumée.

Quelques années plus tard, il se trouve à Plymouth, où il perfectionne ses connaissances en Anglais et bientôt il est apte à enseigner dans la langue du pays. Des Bretons, qu'un navire va chercher à Brest, viennent à cette époque s'ajouter à l'effectif scolaire de l'école lasallienne. Dans cette cité maritime qui évoque un peu le grand port maritime d'Armorique, ils ne sont pas complètement dépayés.

C'est dans ce milieu très intéressant que M. SALAÛN exerçait son zèle lorsqu'en 1914, l'Allemagne envahit la France. Les Frères, chassés de leur pays quelque dix ans auparavant, y reviennent pour prendre part à la défense du sol sacré. Et c'est ainsi que Joseph SALAÛN, dans un régiment de néo-zélandais, fera bravement son devoir de Français.

La guerre terminée, tandis qu'il est encore sous les drapeaux, il devient victime d'un accident qui le mènera à deux doigts de la mort. Suffisamment rétabli, il arrive alors dans son ancienne école du LIKÈS qui, au lendemain de la victoire, a, dans l'allégresse, rouvert ses portes à une exubérante jeunesse. C'est là que, de longues années durant, il prépare les élèves aux Examens de Maîtrance et au Concours d'entrée aux Arts et Métiers d'Erquelines. Plus tard lorsque fonctionne le cycle secondaire, avec non moins de succès, il enseigne l'Anglais en classe de Première.

Lorsque M. le Directeur BENGLOAN, à qui le LIKÈS dut de magnifiques réalisations, assumait en même temps la charge d'Inspecteur des Ecoles, M. SALAÛN, en qualité de Pro Directeur, l'aida dans l'administration du Pensionnat. Il ne se déchargea pas cependant de l'enseignement C'est avec un entrain vraiment re-

marquable qu'il initiait les futur bacheliers à l'étude des auteurs anglais et allemands.

Survint la guerre et bientôt, hélas la sombre époque de l'été 40. A ce moment, c'est lui qui pilote la grande barque du LIKÈS. Au mois d'Août, un bataillon de l'armée d'occupation y monte à bord et prétend l'utiliser comme bon lui semble. En cette première journée qui faillit devenir tragique, l'homme qui se trouvait a la barre paya d'audace en vue de limiter les prescriptions draconiennes que les Boches voulaient imposer au LIKÈS. Au cours de quatre années, il devait, à maintes reprises, ressentir vivement les vexations dont son école fut largement gratifiée.

Aux multiples occupations de sa charge, il en ajouta une à laquelle il se dévoua corps et âme : l'action dans la Résistance; action qui fut simplement magnifique. Le format de la Revue ne nous permet pas d'entrer dans le détail des faits qui honoreront à jamais sa mémoire. Signalons toutefois ses activités les plus saillantes.

Une de ces spécialités consistait à héberger des aviateurs cherchant à regagner l'Angleterre. C'est par petits groupes que ceux-ci arrivaient ordinairement au LIKÈS. Maintes fois, après une journée des plus remplies, M. SALAÛN se dirigeait vers les lieux où l'on attendait ses services.

Ainsi, grâce surtout à son Directeur, l'école servit de refuge à ces vaillants qui désiraient continuer la lutte. Parfois, ils devaient y rester cachés pour une durée assez longue. Dire qu'alors le Frère Directeur n'était pas inquiet, ne serait évidemment pas exact. Pour que semblables opérations fussent couronnées de succès, il fallait se tenir sur ses gardes. On était entouré de sentinelles allemandes et la moindre imprudence eût pu être fatale.

Un autre rôle qu'il s'assigna, ce fut d'acheminer vers les ports bretons des convois de jeunes Français désireux de reprendre la lutte. Pour leur faciliter cette entreprise, il n'épargna ni son temps, ni sa peine. Que de démarches il s'imposa en vue d'abou-

tir à la réussite! Il n'était pas rare de le voir arriver au LIKÈS après avoir passé la nuit à prêter son concours à ces braves.

Du LIKÈS même, M. SALAÛN adressait directement des messages en Angleterre, grâce à l'obligeance d'un ami résistant qui lui avait offert un poste d'émission radio-phonique.

Très appréciés, tant des Anglais que des Français, furent les nombreux services qu'il rendit ainsi à la cause alliée.

En Décembre 1943, le LIKÈS connut des jours bien sombres. Les heurts entre la population scolaire et les « Occupants » provoquèrent des incidents qui poussèrent les Boches à faire sentir à la Direction que son irritation était au paroxysme. Mais M. SALAÛN, avec plus d'ardeur que jamais, continuait à besogner en vue de la Libération qu'il entrevoyait prochaine.

Hélas ! il ne devait pas jouir du bonheur de voir à nouveau flotter, sur le Pensionnat résistant, les couleurs de la France. Son dévouement à la Patrie devait faire de lui un martyr. En Avril 1944 il était arrêté par la Gestapo. Depuis quelques jours, il craignait la chose, mais de peur que des représailles ne vinsent s'abattre sur son Ecole, il ne voulut pas fuir.

Il fut heureux de savoir que le Professeur qu'on voulait saisir avec lui put, grâce à son courage et à son sang-froid, se soustraire à la poursuite des agents ennemis. Quant à lui, les policiers l'emmenèrent à Saint Charles où il subit les tortures infligées à tant de détenus.

M. l'abbé CARIOU, de Douarnenez, arrêté en même temps que lui, fut alors son compagnon de captivité. Dans une lettre qu'il put faire parvenir au LIKÈS - la seule qu'on recevra de lui - M. SALAÛN signale avoir été maltraité avec une brutalité inqualifiable. Puis ce fut la prison de Carhaix avec son complément de supplices. Au sortir d'une séance de torture, on l'entendit proférer : « Merci, mon Dieu, je n'ai rien dit ».

De Carhaix, il est transféré à Rennes. Plusieurs ont fait savoir que, dans cette geôle, ils avaient trouvé en lui le plus ferme sou-

tien et qu'ils avaient été frappés de l'édification qu'il donnait avec une si belle simplicité, tant comme résistant que comme religieux.

De son cachot, il voyait avec joie venir à grand pas la Libération pour laquelle il s'était tant dépensé. Mais pour lui, hélas! elle n'arrivera pas. Après un séjour à Compiègne, il aura pour demeure les bagnes nazis. La dernière station de son calvaire sera le trop fameux camp de Neuengamme. Au milieu d'indicibles souffrances, il aura du moins la consolation de se trouver en compagnie de huit Frères de Murat. Mais ceux-ci ayant été transférés au camp de Dachau, il va se sentir terriblement isolé.

Jamais il ne pourra communiquer ni avec sa famille, ni avec son cher LIKÈS.

L'Allemagne occupée par les alliés, l'on pensait voir revenir celui qui était si impatientement attendu. Or, les jours succédaient aux jours et les mois aux mois. Toutes les démarches tentées en vue d'obtenir quelque information à son sujet restèrent infructueuses. Il fallut se résigner à envisager le pire. Dernièrement, un avis laconique vient d'informer l'école du décès de son vénéré Directeur, survenu le 17 Décembre 1944. Saurons-nous jamais les souffrances qui ont marqué ses derniers moments Depuis son arrestation, de Quimper et de la région, l'on demandait fréquemment de ses nouvelles et l'on ne tarissait pas d'éloges sur les qualités de cet homme en qui l'on se plaisait à distinguer le religieux de forte trempe, l'éducateur dont l'action s'est efficacement exercée sur des centaines de jeunes gens, le professeur de talent, le Directeur expérimenté et le Français capable de tous les dévouements pour le service de sa Patrie.

Le 19 Mars 1944, après avoir reçu les vœux de fête de l'école, M. Joseph SALAÛN, à portée des yeux et des oreilles ennemis (car derrière les fenêtres donnant sur la cour où se tenait la réunion l'on apercevait les visages antipathiques) terminait sa causerie par des paroles toutes vibrantes d'enthousiasme patriotique dont la péroraison fut un retentissant: Vive la France!

M. SALAÛN, lui, ne vit plus, du moins avec nous, mais son sacrifice n'aura pas été vain, car il aura contribué au salut de la France. Nul doute que ses anciens élèves et tous ceux qui auront connu et apprécié ce Français qui a pris rang parmi les héros, ne conservent avec fidélité le souvenir d'une si pure et si noble figure.

*« Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie. »*

Hélas ! nous n'aurons pas le bonheur de pouvoir nous rendre en pèlerinage sur sa tombe. Mais l'école se devait de perpétuer d'une manière tangible le souvenir de celui qui a tant fait pour sa prospérité et son influence auprès des âmes de jeunes et qu'auréole un martyr enduré pour une cause sacrée.

Aussi, le 17 Décembre prochain, jour anniversaire de sa mort, après un service solennel célébré dans la chapelle du LIKÈS, une plaque commémorative sera inaugurée en son honneur et placée près du monument aux Morts. Là, en évoquant la mémoire du cher disparu, elle nous rappellera la mission sublime qu'il assumait et nous incitera à travailler au relèvement de notre chère Patrie.

Remerciements

A l'occasion du service à la Cathédrale pour le repos éternel de M. Joseph Salaün, la Direction du Likès a reçu des centaines de témoignages de sympathie. Voici, entre beaucoup d'autres, des condoléances reçues de:

Mgr Cogneau: *«... Je prierai pour l'âme de votre cher défunt et je me ferai un devoir d'assister samedi prochain au service qui sera célébré à la Cathédrale pour le repos de son âme. »*

M. Lecomte, préfet du Finistère : *« Vous prie d'agréer en cette douloureuse circonstance l'expression de mes condoléances attristées ... »*

T. C. F. Assistant : « *Prière présenter sincères condoléances Famille Salaün et religieux sentiments Likès et Amicale.* »

Supérieure Générale des Filles du St Esprit et son Conseil:
« *Offrent au personnel religieux du Likès leurs chrétiennes condoléances.* »

T. C. F. Charlemagne, Procureur Général des Frères: « *prie pour repos de l'âme du vaillant Héros.* »

Cette lettre, reçue de Landivisau, résume bien les nombreux témoignages reçus à l'annonce de la pénible nouvelle:

« *Son sacrifice et les terribles souffrances qu'il a dû endurer ne peuvent pas être vains et rejailliront sûrement sur la France et sur le Likès qu'il aimait tant. Puissent les jeunes gens qui l'ont connu et aimé suivre l'exemple de foi et de patriotisme qu'il leur a donné. J'ai demandé à un de nos prêtres de célébrer, samedi, une messe à la mémoire de votre vénéré disparu. Nous y prions de tout notre cœur pour lui, quoique nous soyons persuadés que le bon Dieu a dû lui ouvrir toutes grandes les portes du ciel. ..* »
(Mme Quéré.)

A tous, la Direction du Likès adresse ses sincères remerciements.

Figures anciennes Figures nouvelles

Le mouvement professoral est une des questions qui piquent le plus la curiosité inquiète de l'écolier quand la rentrée vient assombrir sa mine épanouie par trois mois de liberté et de détente. Dans ce domaine, la grande surprise des anciens aura été de constater le départ du Frère Sous-Directeur **Jean Aballéa**. Depuis 15 ans, que d'affaires - n'ayant rien à voir avec la finance - il a brassées dans ce Likès où il fut un professeur consciencieux non moins que compétent, puis chef de Division donnant à ses subordonnés l'exemple du dévouement et Sous-directeur qui, dans une trop courte période, révéla de véritables aptitudes administratives.

Mais ce qui le passionna plus encore, ce fut sa chère et illustre Chorale que ses talents de Maître de Chapelle rendirent célèbre non seulement au Likès, mais dans tout le Finistère. Comment pourrait-on oublier les concerts si goûtés dont elle nous régala si souvent, ainsi que les chants splendides qui transportaient notre âme lors des offices à la chapelle !... Nous souhaitons de tout cœur que l'air vivifiant de Paimpol et un soi-disant demi repos puissent dans un bref délai le remettre des fatigues contractées au service du Likès.

Le **Frère Thomas** le remplace dans ses attributions de Sous-directeur, de Chef de la deuxième Division et de Professeur en 4^o Année Technique. Déchargé voici deux ans, pour raison de santé, de la lourde direction de l'Ecole Saint-Joseph de Vannes, il apporte au Likès le bénéfice de sa profonde culture et de ses éminentes qualités d'organisateur.

La Direction de la Chorale a été confiée au **Frère Louis (M. Evain)**. Il était difficile de faire un meilleur choix, de l'avis même de son prédécesseur qui sait que sous un tel commandement elle continuera à briller d'un vif éclat. Il est vrai que le Frère Louis a connu, comme Maître de Chapelle, de remarquables succès dans la cathédrale de Saïgon.

Le **Frère Raoul**, qui enseignait les Maths en Troisième et l'Anglais en diverses classes, apporte aujourd'hui une aide fort appréciée à la population scolaire de Saint-Malo. Au milieu des ruines de la cité des corsaires il est heureux de retrouver un ancien qui nous a quittés voici deux ans, le toujours souriant **M. Rogard**.

Le **Frère Jean Le Got**, qui n'a fait que traverser le ciel du Likès, a pris contact à Locminé avec des écoliers qui le rendent on ne peut plus heureux.

Le **Frère Floc'hlay** porte toujours sur le bras l'écusson Rhin-Danube, mais il nous a fait savoir qu'il pourra sous peu rejoindre sa chère Ecole. En attendant, le Frère Recruteur Salaün assume ses fonctions avec beaucoup de dévouement et de savoir-faire.

La victoire nous a ramené de vieilles - façon de parler - et sympathiques figures. Pour informations, consultez la chronique « Nouvelles des Anciens ».

Nouvelles des Anciens

Nous donnons, ci-après, le plus de nouvelles possible des anciens élèves. Nous nous excusons de ne pouvoir faire mention de toutes les lettres et de toutes les visites reçues. Les numéros ultérieurs continueront à donner des nouvelles dans la mesure des disponibilités en papier! Pour tout ce qui concerne les « Nouvelles des Anciens » prière d'adresser la correspondance au Frère Hervé (M. Hervé Le Guen).

Rapatriés.

MM. **Le Belzic**, stalag VIII C, et **Abernot**, stalag IX A, sont revenus des kommandos allemands après 4 ans et demi d'absence et continuent leur apostolat au Likès. M. Le Belzic, passionné de basse-cour comme chacun sait, a réussi le tour de force de faire prospérer au poulailler du Likès une race de poules dont il avait apporté les œufs de Lowenhagen (Hanovre).

M. **Launay**, revenu également de Leipzig, mais assez fatigué, se soigne à Angoustrine (Pyrénées-Orientales).

M. **Jaouen** a parcouru l'Angleterre en tous sens, a séjourné à Alger, puis la voie impériale de feu Benito l'a conduit en Egypte où il a trouvé la route de Syrie. Les troubles du Levant, de l'été 1945, nous l'ont ramené bien alerte et il est redevenu professeur d'agriculture comme au temps heureux d'avant-guerre. Qui a beaucoup voyagé, peut avoir beaucoup appris. Demandez-le plutôt à M. Jaouen,

Louis Gormelen s'occupe activement du Secteur Scout de Quimper et du Clan Routier.

Lécuyer, de Landivisiau, nous a rendu visite à son retour de captivité.

Louis Rivalain, place Carnot, Concarneau, après avoir réussi à l'Ecole de Navigation de Nantes, a boulingué sur tous les océans pendant 3 ans. Le voilà officier mécanicien et marié à une charmante anglaise, qu'il est venu présenter au Likès, il y a quelques jours. Il prend actuellement une permission de détente bien méritée.

Paul Galène, de Belle-Île (Frère Coentin-Léon, alias B. Andrew), diplômé en anglais, connut un succès triomphal auprès des «London boys» qui en parlent encore avec émotion. Après 7 ans passés au pays de John Bull, il nous est revenu et enseigne actuellement à St Alain de Scaër, ainsi que **Pierre Pellet** (Frère Cloald), qui fut son inséparable compagnon.

Hervé Daniélou, de Kerfeunteun (Frère Cyrille-Léon), a visité l'Angleterre en long et en large et a séjourné spécialement à Manchester. Démobilisé des F.F.L., le voici professeur à la Croix Rouge de Lambézellec, ainsi que son ami **Victor Guéguen** (Frère Dominique Victor) qui, parti en Juin 1940, de la côte bretonne, à la barbe des Allemands, fut, pendant 3 ans, Préfet de discipline au grand Collège Saint-Joseph de Beulah-Hill, à Londres.

Mobilisés.

Michel Le Moal, de Vannes, (sous-lieutenant) termine un long traitement à l'hôpital, ce qui ne l'a pas empêché de monter plusieurs fois jusqu'au Likès. Il racontera en détail ses démêlés avec la Gestapo et ses exploits dans la Résistance.

Pierre Prat (E. O. R., Groupe Ecoles Officiers, Casa-Naval, Maroc), nous promet un aperçu de ses pérégrinations en Méditerranée et dans l'Atlantique et de ses croisières en sous-marin, bateau escorteur et avion, où il a connu les émotions du «piqué» à plus de 300 nœuds... Il nous dira aussi les perspectives possibles pour un candidat à l'hydro, la vie en Afrique du Nord, etc.

René Loyer, de Kerfeunteun (sergent instructeur dans l'aviation, à Vitré), revient très volontiers revoir son vieux Likès, dès qu'une permission le lui permet.

L'aspirant **J. Kerjouan**, de Baud, qui fut un des piliers du football au Likès, il y a quelques années, en instance de démobilisation, est venu rendre visite à ses anciens maîtres. Un voyage mouvementé l'a conduit en Angleterre avec M. l'abbé Laudren, dès 1943. Engagé dans l'aviation, il fit un stage aux E.-U., puis revint en France en passant par l'Afrique du Nord et repartit bientôt sur le front de Russie avec l'escadrille Normandie-Niemen... Nous espérons qu'il détaillera pour le Bulletin ses aventures de globe-trotter.

Maurice Abasq, de Lambézellec, a vu, aussi, bien des pays et bien des gens. En qualité de fusilier-marin des F.F.L., il a fait les campagnes de Tunisie et d'Italie, où la mort l'a frôlé de son aile ... Il est revenu avec une abondante moisson de croix et de citations, mais les forces diminuées. Actuellement, il se remet de ses fatigues et savoure les émotions du professeur novice à Ploudal-mézeau.

Raoul Poullaouec, de Recouvrance (maréchal des logis), s'est perfectionné en allemand et... s'est ennuyé en occupation. Quoi d'étonnant après la merveilleuse épopée de la Méditerranée à l'Alsace, puis du Rhin au Danube... sur son « 30 tonnes »! Il nous contera bientôt sa belle croisière sur... l'aile de la Victoire! Pour l'instant, le voilà préposé à la garde des prisonniers à Châtellevault (Vienne).

Bernard Holley, de Brest (maréchal des logis), se morfond aussi à Rambouillet. Tout le monde n'a pas la vocation de militaire bureaucrate !...

Louis Flahaut, de Kerfeunteun, Manoir-du-Parc, au 8e Zouaves, 1 B.-1 C, à Boulhaut, par Casablanca, se penche avec intérêt sur la géographie et la Civilisation du Maroc. Aurons-nous l'avantage de lire dans notre revue la première édition de ses réflexions?

François Coquil, de Plonévez-du-Faou, E.A.R., artilleur à Coëtquidan, espère obtenir bientôt sa première « ficelle ».

Jean Le Goc, de Quimperlé, mobilisé à Dinan, toujours amateur de musique, vient au Likès saluer ses anciens professeurs et faire quelques emplettes.

Louis Poulériguen, 2° S. 1944-45 (base aérienne 305, Rabat), futur aviateur, attend en terre marocaine une affectation définitive.

Alexis Mével, de Quimper, mobilisé d'aviation, se prépare à voler.

Henri Carn, de Douarnenez, adjudant aux Chasseurs Alpains, à son grand désespoir, a été versé dans l'infanterie !

Etudiants.

René Thersiquel, de Bannalec (dit Ficelle), après avoir été 4 ans à Angers, est à Paris pour sa 5° année de Médecine et se trouve dans l'impossibilité de collaborer actuellement à notre journal. Mais quand la plume du président du « Cercle Celtique » se mettra au travail, ce sera de la « belle ouvrage ».

Henri Raut, de Ploërmel, espoir du barreau, fait sa 3° année de Droit à Angers, où il est syndic-adjoint de la corporation, et délégué près des professeurs. Seuls quelques amis ont eu connaissance de la mort d'un de ses frères et d'une de ses sœurs sous le bombardement anglais de Ploërmel, en Juin 1944. Nous offrons à Henri et à sa famille éprouvée nos sincères condoléances.

Pierre Daniel, de Quimper, sort premier de l'Ecole Supérieure de Commerce de Paris. Son service militaire terminé, il espère entrer prochainement à l'Ecole des «Hautes Etudes Commerciales ».

Bothorel, de Cast, est également sorti diplômé de l'Ecole Supérieure de Commerce de Paris.

Roger Le Marrec, brillant joueur de football connu de tous les jeunes Likésiens, fatigué, avait dû quitter l'école l'an dernier. Il se

remet peu à peu et songe à préparer les «Sciences expérimentales» au plus tôt, à Baud, rue du Four.

Jean Poudoulec, de Plomodiern, licencié en Droit, est en 2e année à l'Ecole de la France d'Outre-Mer. Nous lui souhaitons une féconde et brillante carrière coloniale.

Ferdinand Lefebvre, licencié en Droit, espère aussi pouvoir rentrer sans trop tarder à l'Ecole de la France d'Outre-Mer.

Marcel Quideau, de Pouldavid-Douarnenez, est entré à l'Ecole d'Hydrographie de Paimpol.

Julien Le Moigne se prépare à y entrer également.

Louis Bothorel, de Plouvien. a terminé ses 3 ans à Lyon-Erquelinnes et est reçu ingénieur E.C.A.M.

René Gilles, de Quéménéven, avait aussi été reçu ingénieur E.C.A.M. l'année dernière.

Michel Calloc'h, **Robert Ansel**, **Charles Prigent**, **Jean Squiban** se préparent à réussir aussi brillamment le même examen.

Patrick Parker part à Stanislas préparer «Centrale».

Louis Philippe, bachelier mathématiques, s'adonne à l'agriculture; c'est un sage.

Gentric, en «corniche» à Rennes, vient dire bonjour en allant voir le pays bigouden.

René Scordia, seul reçu du Finistère à Maistrance de Toulon 1945, est un Vrai méridional.

Jean Tollec, **René Le Roy**, **Georges Boënnec**, **Pierre Pavec** et quelques «jeunes Anciens» suivent divers cours à l'I.P.O. de Nantes. Ils saluent leurs anciens collègues et réclament des nouvelles. Adresse; J. Tollec, Ker-Renée, 1, avenue de France, Nantes.

Yves Le Bris, de Kerfeunteun, fait sa première année aux Arts d'Angers et donne des aperçus fort intéressants pour les non initiés. On en reparlera.

Louis Lautrou fait des débuts prometteurs dans l'automobile, à Paris !

Roger Kerjean, **Roger Le Garrec**, **Yves Le Bars**, **Jean Hénaff** et **Jean Le Reste** préparent les Arts d'Angers, à Chevrollier.

Jean Cosmao, **Jean Frabolot** et **Jacques Hénaff** ont été reçus «Vérificateurs I.E.M. des P.T.T.» et attendent d'être appelés pour le stage.

André et François Vandamme, au Collège St Jean de Béthune (Eudistes), à Versailles, regrettent la bonne vie du Likès et leurs bons amis.

Jean Quéré, de Landivisiau, élève de 2^o année à l'Ecole Nationale d'Horlogerie, commence à faire des merveilles en orfèvrerie.

Autres Nouvelles.

Le Morzellec, ingénieur A. M. E. R., venu au Likès recommander un nouvel élève, continue les recherches aéronautiques chez Amiot.

Henri Bilien, ingénieur T. P., est au bureau des Contrôles des Constructions Aéronautiques du Ministère de l'Air.

Claude Baugé, de Brest, aspirant démobilisé, part comme administrateur à Madagascar.

Henry, de Lorient, champion de France, est, devenu rédacteur au Bureau du Ministère de la Guerre de Rennes.

Jean Colléter (Frère Cyrille-Raphaël), sous-lieutenant démobilisé, a commencé à connaître l'Allemagne et les Allemands pendant plusieurs mois d'occupation. Il continue sa licence de Sciences Mathématiques à l'Université de Paris.

Me Charles Le Roux, d'Hennebont, huissier à Charroux (Vienne), demande des nouvelles de ses anciens professeurs et camarades et parle des atrocités de la division allemande Das Reich qu'il a vue à l'œuvre.

Louis Le Fé, ancien de 1919-24, ingénieur de la Marine, est venu inscrire son fils René.

Hervé Le Borgne, ancien de 1919-23, avec son beau-frère qui l'accompagnait afin d'appuyer leur candidat auprès d'un ancien camarade, M. Le Guellec, devenu sous-directeur au Likès.

Roger Salaün sait ce que c'est que d'être aux prises avec de petits gars turbulents de Châteauneuf-du-Faou ... il en fera pourtant d'excellents « cœurs vaillants ».

Paul Auffret, du Faouët, le « Routier de N.-D. », connaît tous les secrets de la forge et de la soudure autogène !...

Pierre André, de Pleuven, responsable provincial de la J. A. C., passe un jour avec nous.

François Riou, de Châteauneuf-du-Faou, responsable du secteur J. A. C., parle de ses activités.

G. Treussier, ingénieur A. M. E. R., monte jusqu'au Likès de temps en temps. Il a fait appel aux élèves pour l'organisation de la première « Communion pascale » des anciens étudiants des facultés et grandes écoles, établis à Quimper. Nos félicitations et nos vœux à l'occasion de la naissance de sa dernière petite fille.

Nécrologie.

Depuis 1939, de nombreux Anciens nous ont quittés pour un monde meilleur. Dans ce premier numéro, nous ne pouvons donner de détails à leur sujet; mais ultérieurement nous publierons une série d'articles sur nos chers disparus, dont plusieurs laissent le souvenir de purs héros.

Nous prions instamment tous ceux qui ont connu des Anciens du Likès décédés dans la période 1939-1945, de nous en faire part.

Professeurs décédés.

M. Quéau, le bon « Papa Quéau », que les benjamins de la petite classe aimaient tant, n'aura pas vu « la Libération ». Il s'en est

allé doucement au terme d'une belle vieillesse, en Mai 1943. Le Frère Jean-Paul, son inséparable compagnon depuis 1931, ne lui a survécu que deux ans. Après avoir vu le jour « V », le 21 Juin 1945, il allait au ciel chanter la victoire éternelle.

M. Dagorn (Frère Charles), nous a quittés assez brusquement, après une courte maladie, le 26 Février 1945. Bon nombre de « Matheux » se rappelleront sa compétence, sa grande influence morale et sa bonté, dont on abusait peut-être un peu.

M. Alain Malgorn, ancien professeur (1932-33), a sauté sur une mine en Prusse-Orientale, peu de temps après avoir été libéré par les Russes, en Juillet 1945.

M. Pouliquen (Frère Donatien), ancien élève, décédé à la maison de retraite.

François Doaré, de Penhars. Les Anciens de 1933-37 se rappellent cette belle et sympathique figure. En conquérant brillamment ses diplômes, puis en entrant quatrième de sa promotion à l'Ecole Navale, il fut à l'époque l'honneur et la gloire de son vieux Likès, qu'il aimait tant et qu'il revoyait si volontiers. Le début de la guerre le surprit en croisière ; après divers embarquements, il se trouvait sur le Dunkerque à Mers El-Kébir, et en sortit indemne. Mais une rechute de pleurésie le terrassa à Toulon, en Décembre 1941.

Maurice Bon (scout de la III^e Quimper-Likès), du groupe de chasse «Normandie Niémen». Titulaire de 6 victoires officielles, 4 citations à l'ordre de l'Armée aérienne, décoré de la Croix de Guerre avec 4 Palmes, Médaille militaire, de la Légion d'honneur, de la Croix de la Libération, de l'Ordre Soviétique «La guerre pour le salut de la Patrie 1^{ère} classe», tombé glorieusement en combat aérien le 13 Octobre 1943, à Gorodietz (Russie Blanche).

André Bloch, de Quimper, venait de passer avec succès son premier Certificat de Langues orientales ; il fut tué sous un bombardement, à Sartrouville en Juin 1943.

Louis Cornic, de Quimper, tué lors de la libération de la région quimpéroise en Août 1944.

Jean Trétout, de Plomodiern, poursuivait ses études à Paris. Il en revint à pied fin juin 1944. On a perdu ses traces depuis qu'il a été pris dans une « rafle », peu après son retour.

Jean Jaouen, de Kerfeunteun, sous-lieutenant d'artillerie, fils de notre sympathique chef menuisier, et son ami René Feunteun, de la rue Saint-François, ont trouvé tous deux une mort glorieuse dans l'accomplissement de leur devoir. Les journaux ont relaté leurs beaux faits d'armes nous en reparlerons.

Daniel Mével, d'Ergué-Armel, qui se signala dans la Résistance à Quimper, et s'engagea dans l'armée Delattre, est mort en mission commandée en occupation, à Legelshurst, le 2 Octobre 1945.

Ferdinand Le Dressay, de Vannes, « ...faisait partie de la colonne de ravitaillement qui parvint à pénétrer le 6 Juin 1942 dans la position encerclée de Bir Hakeim. Mort pour la libération de la France, le 6 Juin 1942, à Bir Hakeim (Libye), au cours de la sortie de vive force ». - (Extrait de la citation par le Général de Gaulle.)

Ferrand, d'Hennebont, fut tué dans le maquis de Baud, lors d'une rencontre avec une patrouille allemande.

Noël Garin, de Bénodet, a payé de sa vie la garde sur le front de Lorient.

Louis Nédélec (2° S. 1944-45), qui fut le plus fort du Likès, s'est noyé dans l'Aber Benoît avec son oncle, M. Floch, minotier, en Août 1945.

« La meilleure part ... »

ORDINATIONS. - MM. les abbés **Troadec**, de Landerneau, ancien élève, et **Coatmeur**, de Douarnenez, ancien professeur, ont été ordonnés prêtres à Quimper, le 2 Juillet 1945. - M. l'abbé **Tanguy Etienne**, d'Ergué-Gabéric, a été ordonné sous-diacre et recevra la prêtrise à Noël 1945.

Claude Jaquemet, de Rennes, élève en 1942-43, vient d'entrer à la Trappe de Thymadeuc, à l'âge de 20 ans.

Charles Péron (4° Moderne, 1944-45), est entré, au 1er Octobre, au Petit Noviciat des Frères.

Joseph Le Gars (4° Classique), est entré en Octobre, en 3° au Petit Séminaire des Missions Etrangères, à Beaupréau, où il rejoint Philippe Le Quellec, parti en Avril dernier, ainsi que G. Rouault, de 6° Classique.

Soldats 1939-45 et Résistants.

Sous ce titre, nous publierons, les récits des faits d'armes de certains Anciens qui se sont spécialement distingués. Ce ne sera pas orgueilleux étalage de titres, mais simple affirmation de ce que peut l'école libre. Au moment où certains osent mettre en doute sa capacité de former des hommes et des patriotes, il faut apporter le témoignage des faits. Pour l'honneur des Anciens et celui de l'Ecole, nous espérons que cette rubrique sera bien documentée. Communiquez-nous ce que vous savez de tous les Anciens dans la guerre.

Les Anciens vous parlent ...

Ce sera la « Tribune libre » des Anciens, jeunes et vieux, qui pourront y exposer leurs idées sur tels problèmes, faire part de leurs expériences, donner des éclaircissements sur telle carrière, publier des récits, faire montre de leurs talents littéraires, etc ... Articles qui n'engageront évidemment que la responsabilité de leurs auteurs.

Au jour le jour ... (3 octobre - 22 novembre 1945)

L'année scolaire 44-45 fut l'année de la « libération » des locaux occupés. Mais hélas, les travaux activement menés dès la levée de réquisition (fin Septembre) ne purent redonner au Likès son visage d'avant-guerre.

Aussi, durant ces dernières grandes vacances, peintres, menuisiers, maçons, plâtriers ont travaillé à l'aménagement et à l'embellissement du Likès. Les maçons ont démolé une « verrue » appartenant aux parloirs, agrandissant ainsi la cour d'honneur. Les quatre réfectoires donnant sur la cour du Sacré-Cœur n'en forment plus que deux; les peintres ont promené leurs pinceaux dans les réfectoires, sous la véranda, dans les couloirs : le vieux Likès se rajeunit !

Les dortoirs « Saint-Raphaël » et « Sacré-Cœur » ont été aménagés pour recevoir de nombreux lits. Le parquet grince un peu, depuis le passage des bottes, mais il est encore solide! Les anciennes classes primaires, écuries du temps des locataires 40-44, abritent maintenant une série de classes laborieuses. On s'attendait à la disparition des blockhaus allemands si gênants, notamment celui qui bouche la porte du concierge. Rien n'est fait encore.

C'est donc un nouveau Likès, presque pimpant, qui accueillait le « raz-de-marée » du 1er octobre. Songez qu'il fallait recevoir 600 internes ! Dès 8 heures du matin arrivent les premiers chars-à-bancs, les premières autos. Des véhicules de tous genres amènent les anciens et les nombreux nouveaux. Des pancartes « blanc sur noir » indiquent la voie à suivre pour dénicher nom, numéro, dortoir, réfectoire, bureau de la Direction, Economat. D'ailleurs, les professeurs, souriants, accueillaient tout ce bon monde. En général, les anciens ne paraissaient pas affectés de mettre un point final à leurs longues vacances; les nouveaux affichaient crânement un stoïcisme superficiel, se réservant peut-être les larmes pour la douce solitude nocturne !!!

Le lendemain, 2 Octobre, Messieurs les Externes vinrent compléter le millier d'élèves et chacun prit le chemin de sa classe nouvelle. De pauvres « victimes » durent subir un examen de repêchage. N'est-il pas cruel, dès la rentrée, de condamner des écoliers aux travaux forcés des examens? Pour quelques uns ce fut le succès ; pour d'autres l'arrêt redouté imposait la dignité de « carcé » !

Cette année, la distribution des livres fut d'une extrême simplicité en certaines classes, en Première et Seconde surtout! Même les encriers manquaient aux tables neuves ! Mais la guerre nous a fait voir bien d'autres ennuis !

Mercredi 3 Octobre, tout le Likès est convié au sermon d'ouverture de la retraite de rentrée, prêchée par le R. P. Célestin, Bénédictin de Kerbénéat. L'éloquent prédicateur sut captiver, trois jours durant, son auditoire qui débordait de la nef à la tribune.

17 Octobre : Fête du Bienheureux Nicolas Leclercq (Frère Salomon), patron des «cacahuètes ». Le soir, séance de cinéma.

21 Octobre: Elections! Ce qui nous vaut une visite du sympathique Frère Jean Aballéa. Le même jour - jour de pluie - sous le hall, devant de nombreux camarades, 5 scouts de la 8^o faisaient leur Promesse: 2 routiers et 3 futurs C. P.

25, 26, 27 Octobre : Triduum préparatoire à la fête du Christ-Roi.

Le 28 Octobre : Consécration des classes au Christ-Roi par MM. les Aumôniers.

La veille, **samedi 27 Octobre** : Tout le Likès défilait en ville pour se rendre à la Cathédrale à l'occasion du service solennel pour M. Joseph Salaün. Les élèves étaient massés autour du chœur tandis que la nef et les bas-côtés étaient remplis par les Frères, anciens élèves, parents d'élèves. Notons quelques noms parmi les personnalités présentes: M. Wolfarth, maire de Quimper, et MM. Branquéc, Clouard, Favennec, Poste, ses adjoints, des Conseillers municipaux; les Frères Visiteurs Clodoald, Cyprien-Robert, de

nombreux Frères Directeurs; le colonel Berthaud, des Prisonniers et Déportés; M. Cabon, président des Anciens Élèves, entouré des membres de son Conseil; M. l'abbé Cariou, M. Xavier Trellu, M. Le Goaziou, etc ... , M. l'abbé Gouchen, arrivé au Likès en même temps que M. Salaün, présida le Nocturne; M. Lozachmeur, qui recueillit, au péril de sa vie, les clients de notre Héros, chanta la grand'messe, et Mgr Cogneau donna l'absoute. Les chants furent assurés avec brio par la Chorale du Likès.

Vacances ... déjà! Le **mercredi 31 Octobre**, les divers degrés prenaient le chemin de la maison pour fêter en famille les Saints et les chers Défunts. Mais dès le retour, il fallut repasser le programme en vue des Compositions. On voyait de studieux élèves promener des livres, des cahiers de notes jusque dans les défilés !

8 Novembre: Le Likès assiste à la messe à la Cathédrale. Cette messe rassemblait l'enseignement libre de Quimper et une manifestation des parents eut lieu à l'issue de la messe. Le soir séance de cinéma avec les « Hommes volants »; film intéressant dans les scènes se rapportant à l'aviation.

11 Novembre, fête du Souvenir: Après la Grand'messe, chant du Libera, puis défilé jusqu'au monument aux Morts. On hisse les couleurs. la Chorale exécute un chant polyphonique. Puis le Frère Directeur, avec éloquence, rappelle le souvenir des Morts des deux guerres et ceux de la clandestinité. Une vibrante « Marseillaise » jaillit de mille poitrines. Le soir, les « Billets d'Honneur » ont l'honneur de descendre les couleurs à la nuit tombante

12, 13, 14 Novembre: Compositions générales. Les résultats sont consolants, et certaines moyennes dépassent 15 sur 20.

13 Novembre: L'après-midi, le Likès descendait à Saint-Denis pour le cross interclasses. Il ne manquait rien: de nombreux coureurs, un parcours facile, un paysan sympathique gardant sa barrière, une auto pour le service de santé et pour le Secrétariat. Il paraît que le chauffeur secrétaire, installé à son volant, fit plu-

sieurs centaines de règles de 3 ! Pour être complet, il faut mentionner l'original porte-voix du speaker et les Sarabandes ... de Sara ! D'astucieux loustics surent raccourcir le trajet et tromper les juges ... sauf à l'arrivée! La 3^o Classique se classa 1^{ère}; la 3^o A. T., 2^{ème}.

21 Novembre: Séance pour la 3^o Division. Et ce fut du fou rire, de l'admiration, de l'ébahissement. D'habiles clowns, jongleurs, prestidigitateurs, surent intéresser un nombreux public.

22 Novembre : La Sainte Cécile; messe générale; beaux chants.

Le soir, sur la scène de l'école « Le voyage de M. Perrichon », par la troupe Norville. Les applaudissements frénétiques prouvèrent aux acteurs que les Likésiens, connaisseurs, étaient ravis. Mais une malencontreuse panne volatilisa la Farce annoncée au programme.

D. D.

Il paraît que les kilowatts restent dans les nuages, car nous subissons les restrictions électriques. Heureusement que M. Martin nous dépanne à l'heure des repas. N'empêche que les études sont parfois ... ténébreuses.

LE BÛCHEUR.

Les avis de Bradacier

Les bras gauches sont fragiles au Likès: Le D., J., R., F., C., se sont promenés ou se promènent encore avec un bras en écharpe! Protégez votre gauche quand vous faites de la barre fixe, du cheval d'arçon ou du foot à Briec !

Les soeurs

Vous les connaissez, ces braves religieuses «blanches» qui s'affairent à la cuisine, à l'infirmerie, à la sacristie, à la lingerie.

Elles ont pu reprendre possession de leur «Couvent» dès la Libération. Car malgré des protestations véhémentes et une «grève sur le tas» qui dura 24 heures, elles durent laisser aux «verts» leur gentille maison pour se réfugier à la lingerie.

Au mois de Décembre 1944, la Sœur Ange célébrait, en une fête intime, ses 25 années de présence au Likès. Bel exemple de stabilité et d'attachement à notre école qui lui exprime sa vive reconnaissance et souhaite profiter de son édification et de ses talents pour une période au moins aussi longue.

Conférence St Vincent de Paul

De nombreux Anciens se demandent ce que devient cette pieuse et charitable Association. Qu'ils se rassurent : elle prospère d'année en année, malgré les difficultés ou à cause des difficultés. Nous assistons aujourd'hui dix familles comprenant en tout une cinquantaine de personnes. Au lieu des quatorze membres traditionnels, nous en avons donc vingt. On ose espérer que la qualité n'a pas diminué. Voici le Bureau :

Président: François de Poulpiquet ; Vice-président: Jean Larzul ; Trésorier: Claude Le Hir ; Secrétaire: Jean Claude Le Berre.

Le prochain numéro donnera de plus amples informations.

Scoutisme

TROUPE « JOSEPH SALAÛN »

Troupe fondée au Likès, le 18 Avril 1945 (fête du Patronage de Saint-Joseph). Grâce à Pierre Cornec, la jeune troupe atteint vite une bonne technique. En Juillet, camp à Saint-Evarzec.

Pendant les grandes vacances, les « chefs » ont participé aux camps de formation. FF. Donatien et Cyprien, à Beaumanoir; R. Moulec et R. Granger, à Daoulas. F. Hervé et M. Keraudren ont suivi les camps-écoles préparatoires. Le F. Cyprien fut admis au camp de Beaumanoir, reçu Scout mestre et invité à Chamarande (Camp National), en Septembre 1945.

Depuis la rentrée, la troupe comprend 4 patrouilles; le Clan s'est organisé en équipes. Le prochain numéro satisfera votre curiosité!

C. J.

L'Association Sportive du Likès

Créée officiellement en 1941, l'A. S. L. a pris aussitôt un essor remarquable et s'est acquis, chaque année, plusieurs titres aux championnats d'Académie ou de France.

En 1942: L'équipe Cadets Football remporte le Championnat Inter-Académie au Mans.

En 1943: Les équipes Cadets de cross country et Juniors de volley-ball sont champions d'Académie.

En 1944: L'équipe Juniors de cross remporte le Championnat de France de l'OSSU.

En 1945:

Cross. - Les équipes Juniors et Cadets sont toutes deux champions d'Académie. Toutes les épreuves de cross OSSU et UGSEL de Quimper sont gagnées par le Likès: Cross du Nombre, Cross Relais, Championnats, Challenge Kerhuel gagné pour la 2e fois consécutive par nos minimes.

Gymnastique. - Nos Juniors sont champions d'Académie.

Basket-ball. - Nos Juniors gagnent le Championnat d'Académie.

Athlétisme. - L'équipe mixte Juniors Cadets est 1ère au Championnat d'Académie et 3ème au Championnat de France de l'OSSU.

Au Championnat de France de l'UGSEL, à Paris, le Likès se classe premier avec 2.653 points, devant deux autres collèges de Frères (Saint-Pierre de Lille et Saint-Genès de Bordeaux, tenant du titre en 1944). 4 de nos athlètes sont individuellement champions de France: Hascoët (800 m. et 1.500 m.), Celton (200 m.), Le Brun (hauteur), Le Bobinnec (javelot).

P. Marchalot a été classé second de France au Concours du Jeune Footballeur. Paul Hascoët a battu le record de Bretagne du 800 m. Juniors (1'58«) et le record de France du mille mètres Juniors: 2'33" 9/10 ; ancien record: 2'34" 1/10.

En 1945, le Likès a gagné 2 challenges et 44 médailles de champions de France ou d'Académie.

«LE LIKÈS» n° 2 - 20/01/46

Cérémonie du souvenir

Le 27 Octobre, un service solennel auquel assista une foule considérable, fût célébré, dans la cathédrale de Quimper, à la mémoire de M. Joseph SALAÛN, en religion Frère Donan Joseph, Directeur du LIKÈS, grand résistant de la première heure, arrêté le 26 Avril 1944 et mort victime de la barbarie nazie, dans l'enfer de Neuengamme, le 17 Décembre de la même année.

Le LIKÈS se devait de marquer par une cérémonie plus intime, combien le souvenir de son chef vénéré est conservé dans la grande Ecole qu'il dirigea avec tant de dévouement et de savoir-faire. Aussi, au jour anniversaire de son décès, un second service solennel, de caractère plus intime, eut lieu dans la grande et magnifique chapelle de l'établissement. A l'issue de la grand-messe, un prêtre monte en chaire et tout de suite emplit les coeurs d'une intense émotion.

« Si l'un de nous ne doit plus revoir les êtres aimés, l'autre ira leur donner des nouvelles du disparu ». Telles sont, nous dit M. l'abbé CARIOU, vicaire à Douarnenez, les paroles qu'échangèrent en se donnant le baiser d'adieu, deux compagnons de captivité, lorsqu'un jour ils furent brutalement séparés. Et le survivant, fidèle à sa promesse, d'évoquer les jours sombres que les deux héros ont vécu côte à côte.

Il nous montre notre Directeur, sachant, en Français et en Religieux, faire face à la souffrance qui le torture successivement à Saint-Charles, Carhaix, Rennes et surtout Neuengamme, où la grande majorité des déportés succombent sous les supplices multipliés, sort qui sera réservé à M. SALAÛN, « soldat de Dieu, soldat de France ».

Après l'absoute, les classes se rangent sur la cour du Sacré-Coeur, face au Monument aux Morts où un drapeau tricolore voile

une plaque commémorative apposée le matin et devant lequel les scouts Likésiens forment un piquet d'honneur. Le Frère Directeur dit alors que ce fut pour permettre à nos trois couleurs de flotter librement dans notre ciel que M. SALAÛN lutta et fit généreusement le sacrifice de sa vie; qu'ainsi, il méritait bien que, dans son école, son nom brillât sur le monument sacré où il nous rappellera combien le service de la Patrie doit nous être cher.

La plaque découverte, un professeur sût émouvoir l'assistance en évoquant dans un poème, la belle figure que le LIKÈS ne reverra plus. Pour clore la cérémonie, l'exécution d'un chant de circonstance suivit la grave minute de silence. L'école reprit ensuite ses occupations habituelles, mais tous les coeurs restèrent sous la touchante impression des sentiments éprouvés en cette matinée commémorative.

L'après-midi et les jours suivants, les élèves, durant les récréations, purent visiter, au parloir, l'intéressante exposition organisée par les scouts du LIKÈS, laquelle mettait en relief les diverses activités de M. SALAÛN dans les établissements où il a résidé, notamment au LIKÈS. Son action dans la Résistance était, comme il convenait, particulièrement signalée.

In memoriam - poème

*Likès, qui réservais un émouvant accueil
Au retour de ton Chef, ce Résistant sublime,
En cet anniversaire évoquant un grand deuil,
Tu ne peux que pleurer l'héroïque Victime*

*Non, tu ne verras plus ce sage Educateur
Te conduire à travers les écueils de la vie
Non, tu n'entendras plus ton Frère Directeur,
Te dire de ces mots que jamais l'on n'oublie.*

Non, tu ne verras plus en classe et sur la cour,

*Cet homme se mêlant à ta vie écolière ,
Non, tu n'entendras plus résonner alentour,
Sa voix si sympathique, à tous si familière.*

*Si tu pouvais, du moins, au milieu de tes pleurs,
Venir t'agenouiller pour prier sur sa tombe,
Et s'il t'était donné de recouvrir de fleurs
Les restes du Héros de la grande hécatombe*

*Le coup qui t'a frappé, pour être aussi cruel
Eut un peu consolé ton amère tristesse.
Hélas pareil espoir, ce n'est que trop réel,
Ne viendra pas bercer la douleur qui t'opresse.*

*Et cependant, les cieux étaient encore obscurs,
Quand, par ce jour d'hiver qui pour nous est si sombre,
Arrivant de bien loin, s'arrêtait dans tes murs,
De l'être disparu, la majestueuse ombre.*

*Cette ombre, c'est son âme; elle erre parmi nous,
Car elle savait bien que dans sa chère Ecole,
L'on aurait aujourd'hui ce pieux rendez-vous,
Pour honorer celui qu'un martyr auréole.*

*Cette âme, avec respect, demande ce matin,
- A chacun d'entre nous - d'évoquer la mémoire
Du Français inscrivant le nom : Joseph SALAÛN,
Parmi les plus beaux noms de notre belle histoire.*

*Déjà, dans l'autre guerre, il avait à vingt ans,
Contre notre ennemi , su prouver son courage.
En quarante, il s'inscrit parmi les Résistants,
Et plein d'enthousiasme, il se met à l'ouvrage.
Likès, qui fus quatre ans, Territoire Occupé,*

*Dis-nous combien de fois, il engagea la lutte,
Car lorsqu'il te voyait, par le Boche, frappé,
Dans son cœur, résonnaient les coups de cette brute.*

*Ta barque naviguait au milieu des récifs,
Dans l'orage souvent, sans que luît aucun phare
Mais grâce à son Pilote, à ses soins attentifs,
Elle ne sombra pas dans la rude bagarre.*

*Pour toi, ce Chef était un précieux trésor
Directeur, Professeur, il trimait sans relâche
Aussi, tu poursuivais ton magnifique essor
Tandis qu'il s'imposait une autre belle tâche.*

*L'aviateur anglais comme l'américain
Qui trouvaient sous ton toit un généreux asile,
Devaient bénir le nom du bon Samaritain
Qui permit d'accomplir du travail très utile.*

*Le bénissaient aussi, ces vaillants gars d'Arvor
Qui pour vaincre, voulaient rejoindre l'Angleterre
Et voyaient le succès couronner leur effort
Grâce à son dévouement doublé de savoir-faire.*

*Par de tels résultats, le combat clandestin,
Du joug de l'opresseur, hâtait la délivrance
Mais, des grands Résistants, l'épreuve est le destin
II faudra tant souffrir pour libérer la France.*

*Avril quarante-quatre à vu la Gestapo
Saisir bien des Français dans ses griffes cruelles,
Le vingt-six, au Likès, un ignoble suppôt
Venait faire arrêter deux maîtres, deux « rebelles ».
Dans les murs de Saint-Charles, alors Monsieur SALAÛN,*

*Que meurtrit dans sa chair une haine sauvage,
Stoïque, va subir les tourments du Germain
Pour n'avoir pas voulu de son vil esclavage.*

*Carhaix, Rennes, Compiègne et les bagnes nazis,
Stations de douleur jalonnant son Calvaire,
Dans son âme et son corps, par tant de maux saisis
Injectent le poison d'un barbare adversaire.*

*Sinistre Neuengamme, ô vision d'horreur,
Par ce raffinement marquant chaque Supplice,
Tu deviens un Autel où notre Directeur,
Sans plainte, est étendu pour le grand Sacrifice.*

*Un an, qu'en holocauste, à la France il s'offrit,
Et qu'en ce jour, cueillant la palme du martyr,
Il a dans notre Histoire, où son nom est inscrit,
Signé la belle page, oui, qu'il venait d'écrire.*

*Le salut du Pays réclamait du sang pur,
Et le sang rédempteur de Français magnanimes,
Nous délivrant d'un sort humiliant et dur,
Commande d'honorer ces touchantes Victimes.*

*Ici, Monsieur SALAÛN n'aura point son tombeau,
Mais tous les cœurs voueront un culte à sa mémoire,
Et son nom vénéré, tel un brillant flambeau,
Sur le saint Monument, luira chargé de gloire.*

*Dans ce milieu très cher, s'il s'est tant dépensé,
Le comblant 22 ans de ses bienfaits sans nombre,
Likès, tu seras fier d'évoquer ce passé
Et de sentir sur toi, planer cette grande ombre.*

*Et méditant souvent l'éloquente leçon
Qu'il convient de tirer d'un total sacrifice,
Tu voudras, du Pays, hâter la guérison,
Te mettant, sans réserve, à son noble service.
Oui, sublime Héros, tel est notre serment,
Vous n'aurez pas en vain supporté la souffrance,
Car, pour vous faire honneur, nous serons ardemment
Les Disciples du Christ et les Fils de la France.
(17 Décembre 1945.)*

Extraits de lettres concernant M. Salaün

Du capitaine d'active, M. GUILLERMOU, qui fut élève de M. SALAÛN et qui retrouva son ancien maître au camp Sainte-Marguerite, à Rennes

« M. SALAÛN, grâce à ses connaissances en allemand, sert d'interprète dans la baraque et c'est à son inlassable action auprès de la Croix-Rouge et de l'Administration de la prison que nous voyons notre maigre pitance s'améliorer nettement. Son action ne se fait pas seulement sentir sur le plan matériel, mais aussi sur le plan moral. En effet, dès sa venue dans notre baraque, en quelques mots qui portent, il nous fait comprendre que le moment est venu de mettre la Providence de notre côté.

Nous avons côtoyé la mort si souvent dans nos luttes clandestines contre l'envahisseur. Tous les jours ou presque, quelques-uns de nos camarades partaient menottes aux mains et ne reparaissent plus. Vers quel destin étaient-ils partis ?...

Quelquefois, les grognements de nos gardes-chiourmes : « Kamarad kapout ! » suffisaient hélas à nous renseigner simplement. Aussi l'appel de M. SALAÛN fut-il vite compris, et chaque soir, l'on voyait dans un coin de la baraque, avant d'aller s'allonger sur de malheureux grabats, un groupe de prisonniers se réunir autour de lui pour la prière du soir. Ce groupe allait grandissant chaque jour

et l'on sentait que M. SALAÛN était heureux de faire la prière à cette bande de « terroristes », comme nous appelait les Boches, surtout que ce n'était pas du bout des lèvres, mais bien du fond du coeur, que tous nous faisons cette prière du soir, et que nous chantions à pleins poumons « Reine de France... » ou « Sainte Anne, ô bonne Mère... ».

M. SALAÛN n'était pas le moins ému de tous, car c'était peut-être notre dernière prière ou notre dernier cantique... Aussi, après son départ, avons-nous senti le grand vide laissé par celui qui nous avait fait tant de bien. »

D'un Frère Directeur, compagnon de M. SALAÛN, à Neuen-gamme

« Plus heureux que lui, je devais, après un certain temps, être exempt de travail et toucher mes effets personnels. C'est à ces avantages que je dois la vie. M. SALAÛN devait rester dans le groupe des travailleurs et connaître toutes les affres du camp. Très souvent, tant que la chose nous a été possible, nous nous rencontrions le soir et j'étais heureux de partager avec lui un morceau de pain qu'un ancien député du Centre Allemand me passait tous les soirs. C'était une fortune pour lui et pour moi l'occasion de faire un peu de charité fraternelle.

Un soir, il me fit part de l'anxiété qui l'étreignait... Il devait partir par un convoi qui a quitté le camp, en Septembre. Je l'ai complètement perdu de vue depuis lors. Avec lui partirent les Frères de Murat et notre groupe fut complètement isolé. Je suis donc resté sans nouvelles jusqu'au 12 Décembre ; 6 de nos Frères de Murat sur les 8, rentraient du kommando de Farge, et, vers le 17 Décembre, ils partaient effectivement pour Dachau...

Ces Frères m'avaient fait une description épouvantable du commando de Farge. Les morts y étaient déjà nombreux et ils avaient laissé M. SALAÛN, très déprimé et déjà malade.. »

Le Likès dans la Résistance

Dans la France délivrée de l'opresseur nazi, grâce à l'effort de ses fils, soldats des F. F. L. ou des F. F. I., l'Enseignement libre reste l'objet d'âpres discussions entre les partis politiques.

Les Français épris de liberté ont le droit de s'étonner que malgré tant de luttes soutenues en union étroite avec les résistants de toutes nuances, les maîtres de la jeunesse chrétienne soient traités aujourd'hui comme des « parents pauvres ». N'ont-ils pas prouvé leur patriotisme dans les chambres de tortures où ils ont agonisé avant de périr sous le feu des pelotons d'exécution ou dans les fours crématoires de Dachau, Neuengamme et autres camps.

Les maîtres de l'école chrétienne, trop modestes pour faire une réclame tapageuse près des foules, ont droit tout de même à ce que justice leur soit rendue. Ils ont été de bons Français. Ils ont su le prouver et infuser à leurs élèves le plus ardent patriotisme. Celui-ci n'est pas l'apanage d'un parti et les catholiques n'ont prétendu en détenir l'exclusivité, mais ils entendent par contre, dans une France régénérée, jouir comme tous les bons Français de ce bien précieux entre tous : la liberté.

Le LIKÈS, illustre par son passé et par son succès près des familles, a inscrit une page de gloire de plus à son long Palmarès.

Réquisitionné et occupé par la Wehrmacht, dès Août 40, il a tenu cependant, en dépit des vexations de l'occupant, à jouer son rôle auprès de la jeunesse bretonne.

Dans les locaux plus restreints (les 3/4 des bâtiments étaient réservés aux troupes allemandes), les Frères, malgré la pénurie du personnel, ont continué leur enseignement dans des classes surchargées, sous la haute direction des directeurs successifs MM. BENGLOAN, SALAÛN et LE BAIL.

Certes, il fallait subir l'Allemand et ses exigences et faire taire les légitimes sursauts d'un patriotisme exacerbé. L'éducation de centaines d'enfants, jeunes gens, apprentis, devait se poursuivre

dans la sérénité et jamais les Frères du LIKÈS n'ont voulu sacrifier leurs devoirs professionnels à une propagande maladroite. Cependant, les élèves, avec leur clairvoyance coutumière, ont bien vite compris que leurs professeurs n'étaient pas de ces « attentistes » qui laissent aux autres le soin de préparer la libération du pays avec ce que tout cela comporte de risques. Cette libération devait être préparée et elle le fut.

Les volontaires ne manquaient pas. Mais par prudence, les Supérieurs tinrent à limiter le nombre des résistants, directement responsables et exposés comme tels aux représailles que l'on sait. MM. EVAIN, FLOC'HLAY, ROGARD et CADER (tous officiers de réserve) furent seuls autorisés à participer dès 1941 à la formation d'un réseau de renseignements, puis à se lancer dans la résistance effective, dans le cadre du mouvement « Vengeance ».

Sans esprit de parti, ils groupèrent en sections de nombreux jeunes gens, notamment des anciens du LIKÈS ou des établissements publics de Quimper. Ces étudiants, employés, agriculteurs, ouvriers réfractaires au S. T. O., dont la plupart étaient Scouts, membres de la Phalange d' Arvor, de la J. A., surent comprendre la nécessité de se grouper, de s'instruire et d'être prêts quand le moment viendrait de tenir tête à l'Allemand par les armes.

Beaucoup n'ont pas vu cette heure; ils ont été arrêtés par la Gestapo. Certains sont revenus des camps de concentration, vivants témoignages de ce qu'une âme de jeune peut avoir d'endurance, de crânerie devant la bestiale cruauté des bourreaux nazis. D'autres ont péri, scellant de leur sang l'engagement formel de se dévouer sans compter pour la France. Il en est qui réussirent à s'enfuir et n'en continuèrent pas moins leur travail clandestin de saboteurs, d'agents de liaison, de chefs de groupes. Au mépris du danger, ils assistaient aux instructions sur les tirs des armes parachutées, apprenaient à se servir du plastic, apportaient leurs renseignements et s'offraient pour des missions diverses, toujours périlleuses.

Certains, à un échelon plus élevé, s'occupaient de la liaison avec Paris, préparaient les parachutages et devinrent dans leurs localités les chefs d'autres « corps francs » de « Vengeance ».

D'accord avec leur Directeur, les Frères du LIKÈS soutiraient à l'occupant l'essence précieuse, le ciment, le fourrage, voire même des armes, des vélos et autre matériel utilisable. L'initiative de chacun était assurée de trouver aide et approbation du corps professoral tout entier.

Dira-t-on avec quelle désinvolture MM. ROGARD et FLOC'HLAY pénétraient dans l'armurerie, en plein midi, et en ressortaient avec des munitions et une splendide mitrailleuse, sans souci des sanctions ultérieures que l'armurier devait se voir infliger! Et comment ces mêmes « terroristes » enlevaient des sacs de ciment à la barbe des sentinelles, pendant que M. CADER s'entretenait avec ces messieurs, jusqu'à la fin de l'opération

Nouvelles des anciens

Mobilisés.

François Riou, Alexis Colin, Pierre Prat, après avoir brillamment suivi le stage E. O. R. de la Marine, deviennent aspirants et attendent une affectation. Chaleureuses félicitations et vœux de bel avenir.

Jean Larhantec, instructeur de la Marine, à Logonna-Daoulas, connaît Joseph Thomas et René Bordiec, qui veulent bien apprendre le métier de marin.

Henri Carn, adjudant d'infanterie, 5^e R. I, C. A., S. P. 53.053, par B. P. M. 515, vient présenter ses vœux et saluer ses anciens maîtres.

Alexis Mével, aspirant d'aviation, attend toujours - avec le sourire heureusement - le bonheur de naviguer dans les airs.

René Loyer, sergent aviateur, à Kasba-Tadla (Maroc), sait lui au moins ce que c'est qu'un avion, un vrai, un qui vole !...

Le sergent Le Pemp profite d'une permission pour venir régler son abonnement au « Likès ».

Jean Séac'h, Pierre Toulhoat, Louis Gourlay donnent des nouvelles d'Allemagne.

Louis Flahaut est de retour d'Afrique et pourrait bien y retourner...

Le chasseur Holley, de Brest, profite d'une, permission pour venir jusqu'au Likès, tandis qu'André, qui a l'âme d'un vrai colonial, attend avec impatience de partir en Extrême-Orient.

Le sergent Paul Pézennec garde prosaïquement les ex-occupants, à Vannes.

Jean Le Goc avait rêvé de l'Afrique; la réalité est plus morose, à la caserne de Dinan.

Pierre Nicolas, de Sainte-Marine, qui s'était rendu en Angleterre voici deux ans, porte sur les manches les galons de maître de l'Aéronautique navale.

Gaston Foucher, de Quimper, affecté provisoirement à Saint-Brieuc, a connu une « libération » pleine de péripéties et d'émotions. Délivré par les Russes, il a voyagé à travers l'Europe avant d'arriver en France à la fin d'Août.

Henri Lemeilleur vient d'être fraîchement équipé en 2^o classe, à Saint-Brieuc.

Pierre Ronce désirait depuis 6 ans fouler le sol allemand. Il vient enfin d'être exaucé. Il expérimente en ce moment ce qu'est l'occupation. Il nous fait part de ses observations et aussi de certaines déceptions.

François Toupin a interrompu ses études d'ingénieur pour tenir garnison à Marseille.

Nouvelles diverses.

Henri Floriot vient présenter sa fiancée et revoir ses anciens professeurs.

Victor Balanant, fils du sympathique et regretté M. Balanant, ancien député, est devenu inspecteur pour le compte d'Ouest-France.

André Guilbaud, ingénieur A. M. E. R., élève 1920-1923, vient inscrire son fils André; Maurice Pennec, dont la santé fut longtemps ébranlée, se rétablit peu à peu.

Les abbés Marc Le Déréat, professeur à Pont-Croix, et Etienne Tanguy, sont venus jusqu'au Likès présenter leurs vœux.

Les frères Maurice et Roger Gloahec ont fait visiter le Likès à leurs dames (deux sœurs). Il faut bien que l'on connaisse l'école où l'on placera ses enfants.

J.-C. Léon. se retape au Sana de Bligny (Seine-et-Oise).

Hervé Yaouanc, démobilisé, est heureux d'assister à la fête patronale du Likès.

Louis Lautrou s'est spécialisé dans la mécanique auto, et est déjà tout disposé à recevoir la clientèle de ses anciens collègues de classe.

François Dilasser, de Lesneven, a fait son « départ Routier » le 31 Décembre. Il prend « Service » comme chef de Troupe. Jean Le Menn est désormais « terrien » ; il s'en trouve très bien et nous ne pouvons que l'en féliciter. Comme il le dit excellemment : « le secret du bonheur est de se plaire là où l'on se trouve ».

Nécrologie.

Le premier numéro a donné la liste des anciens professeurs décédés depuis 1939. Un nom, très connu d'un grand nombre d'Anciens, a malheureusement été oublié.

Il s'agit de M. **Vincent Jamet**, qui pendant une douzaine d'années s'est fait remarquer au Likès comme un maître de première

valeur à tous points de vue. Après avoir connu de brillants succès en Troisième Année du Brevet, avec le sympathique M. Bariou, il inaugura, en 1930, la classe de Première dont plusieurs élèves occupent, aujourd'hui des postes distingués.

Chargé des équipes de football, il sut les diriger avec adresse. Aussi remportèrent-elles de belles victoires. Préfet de Discipline, par son doigté, la grande autorité et l'influence profonde dont il jouissait auprès des grands élèves, il fit régner dans sa division un magnifique esprit que les professeurs se plaisaient à signaler. Ses talents le firent désigner comme Sous-Directeur au Scolasticat de Guernesey, puis comme Directeur au Juvénat.

En 1939-40, la gestion d'un grand Hôpital militaire à Nantes le fatigua beaucoup. Revenu au Juvénat, il ne put jamais se rétablir complètement. Durant l'été de 1942, il fut fortement secoué. Pendant près d'un an son état restera inquiétant. Purifié par la souffrance et la résignation, il rendra son âme à Dieu, le 17 Avril 1943.

M. Guillou que bon nombre de Quimpérois ont bien connu comme directeur de l'école Saint-Corentin, s'est éteint doucement à la Maison de Retraite des Frères, le 28 Décembre. C'était un très méritant vétéran de l'enseignement libre. Le Faouët et Lannilis ont surtout bénéficié de son action comme directeur.

Louis Cornou et **Louis Raoul**, « jeunes Anciens », n'ont pu résister à l'implacable phtisie; ils sont morts dans leur famille, à Riec, en 1944, dans d'excellents sentiments.

Jacques Maréchal, ancien élève d'Erquelinnes, de retour de captivité, a succombé aux atteintes du mal contracté en Allemagne.

Yvon Hélias, tué par les Boches à Plonéour-Lanvern, lors de leur débâcle.

Joseph Lanoë, de Questembert, étudiant en Quatrième Année de Médecine, mort à Paris, au cours d'une intervention chirurgicale.

Victor Balanant, ancien député, est mort « Résistant ». Tout le monde se rappelle ce beau caractère, qui défendit l'enseignement libre avec énergie.

Alain Fily, de Kerherven, en Plogonnec, qui se distingua dans l'organisation de la Résistance dans la région quimpéroise. Il fut en relations avec M. Salaün et plusieurs professeurs du Likès. Déporté à Wilhelmshaven - Neuengamme, il est mort pour la France à Hambourg. Une victime de plus de la barbarie nazie.

René Duigou, de Querrien, également de la « Résistance »; au cours d'une rafle, les Boches vinrent le saisir jusque dans sa chambre, le 16 Juillet 1944. Son corps fut retrouvé, au cours des fouilles faites dans la forteresse de Port-Louis.

Jégou Julien, Banque de France à Brest, avait fait partie des premiers contingents du S.T.O. Gravement atteint sous un bombardement à Cologne, il ne survécut pas à ses blessures.

Pierre Le Lay rentra à son domicile, rue des Doutes à Quimper, le soir du tragique vendredi 4 Août. Les Allemands, retranchés au Likès, tiraient sur les passants; il fut atteint alors qu'il était presque au seuil de sa demeure.

Joseph Cluyou, de Loctudy, mort en camp de concentration.

Georges Le Naëlou, rue Kéréon Quimper, mort à Carhaix, torturé par les Allemands.

Le souvenir de ces disparus nous restera cher. Aux familles éprouvées, «LE LIKÈS » présente ses respectueuses condoléances.

Avis important.

Bon nombre nous ont demandé si la réunion traditionnelle des Anciens ne reprendra pas bientôt. Qu'ils se rassurent. C'est déjà fait. Mais les circonstances n'ont permis qu'à un certain nombre d'en être avertis. Elle a eu lieu le 17 Juin.

Malgré le peu de facilité des communications, plus de 150 anciens Likésiens se sont retrouvés autour de leur sympathique président, M. Cabon. Cette reprise de contact fut des plus cordiales. Au banquet, quand vint le moment des toasts, M. Hervé Nader, ancien député de Quimper, récemment arrivé d'un camp de concentration d'Allemagne, fut réclamé avec ardeur. Écouté dans un silence quasi religieux, il laissa parler son cœur de Français et émut profondément vieux et jeunes, en dépeignant le sort affreux qu'avait dû subir, dans un bagne nazi, M. Joseph Salaün, directeur du Likès, dont on était alors sans nouvelles.

Le réunion des « Jeunes-Anciens », étudiants et ceux qui ne peuvent assister en raison de leurs fonctions à celle prévue pour l'ensemble, aura lieu le MERCREDI 24 AVRIL.

La réunion générale de l'Amicale des Anciens Elèves se tiendra le DIMANCHE 2 JUIN.

Ces deux journées seront des rencontres d'amitié, mais aussi, par le nombre des Amicalistes, de véritables manifestations en faveur de l'enseignement libre.

Ephémérides (1er décembre - 22 décembre)

Samedi 1er Décembre. - Saint Eloi, patron des « Chaudronniers », nous vaut une séance de cinéma. Au programme : « L'Appel du Loup » et « En plongée... 20 heures ».

Mardi 4. - Conférence de M. Ségalen sur l'influence française dans le Proche Orient.

Vendredi 7. - Sarah, quadrupède de l'espèce canine, abandonne son maître, Michel Le Moal, de Vannes, et revient au Likès dans un état tel qu'il lui faudra bien des jours pour se remettre de ses fatigues.

Samedi 8. - Grande fête patronale de l'Ecole. Le chanoine Guilhermit chante la grand'messe et M. l'abbé Coadou nous parle de la

dévotion mariale. Les grandes orgues sont tenues par le F. Cyprien Noël (Robert Tanguy), organiste du Noviciat.

Le repas de midi est plus que substantiel! Avant les vêpres, promesse scoute de Paul More Chevalier, René Quéré, Louis Le Gall, Gérard Ollivier, Roger et René Quiniou. Le soir: « Piet Hein contre Gestapo », film passionnant.

Mardi 11. - Conférence aux élèves de 2° D., 4° A. T. et 2°, par un R. P. Spiritain sur ses Missions au Sénégal.

Mercredi 12. - Tout le Likès se retrouve à la grande salle pour recevoir des mains de M. Bouvyer, secrétaire général de l'U.G.S.E.L., le fameux challenge gagné à Paris par l'équipe Likésienne d'Athlétisme.

M. Bouvyer remet au capitaine, Paul Hascoët, le bronze national, tandis que les Likésiens applaudissent frénétiquement M. Le Via-vant et ses équipiers. Tout le monde aura retenu les sages paroles de M. Bouvyer: « Un sportif qui n'est pas intellectuel est aussi anormal qu'un intellectuel qui n'est pas sportif. Le bon équilibre humain est conditionné par une culture intellectuelle harmonisée avec une sage éducation physique. »

Vendredi 14. - Le soir, au lieu de se rendre en étude, nos chers grands (Maths, Première, 5° Année) goûtent le plaisir d'une petite sortie nocturne. Ils s'en vont à la Salle des Fêtes écouter une remarquable conférence sur le problème scolaire.

17 Décembre. - Service anniversaire pour M. Salaün.

Les **12, 13, 15, 16 Décembre**, les Routiers Scouts du Likès interprètent avec brio le beau drame de Th. Botrel: « Le Mystère de Kéravel ». Les entr'actes permirent aux Routiers de déployer leurs talents et aux Scouts d'exécuter quelques danses bretonnes. Les organisateurs et les acteurs sont à féliciter pour avoir mis sur pied une séance si bien réussie.

17, 18, 19. - Compositions écrites et orales.

Vendredi 21. - Le Frère Directeur donne les résultats à la grande salle avec les Billets d'Honneur. Le soir, un élève de 1ère souhaite la Bonne Année à MM. les Aumôniers. M. l'abbé Lozachmeur eut de délicates paroles à l'égard de ses «paroissiens qui tous pratiquent ». Il se plut à souligner le charme de l'esprit Likésien et, avec humour, il souhaita aux élèves d'être militants dans la vie, et même députés, à l'exemple de M. Fagon (M.R.P.), brillant élève de M. l'Aumônier, «car les mathématiques mènent à tout » !

Puis un élève de Philosophie présente au Frère Directeur et au corps professoral les vœux des élèves. Le Frère Directeur répond en rappelant la marche croissante de la population Likésienne qui comprend officiellement plus de 1.100 étudiants. Pour finir, il laisse entrevoir les possibilités de l'avenir... et elles sont prometteuses.

Samedi 22. - Presque tout le monde a le 1er degré! On quitte le vieux Likès jusqu'à... l'an Prochain.

Vacances de Noël. - Elles ont été pluvieuses jusqu'au 1er Janvier! Et le froid est arrivé avec l'année nouvelle apportant le beau temps! (question de goût!) Les arbres de la cour Sainte-Marie ont perdu leurs branches sous les coups vigoureux des employés. Le gros ormeau de la cour du Petit Noviciat, déjà abattu pendant les compositions (en principe grâce aux travaux des Secondes 44-46) a disparu en rondins.

Un certain nombre d'anciens élèves et des élèves actuels sont venus souhaiter la Bonne Année et... le jeudi 3 Janvier, les internes reprenaient le chemin du Likès, désormais bien connu...

Il paraît qu'en 1ère on débuta par une composition d'histoire. Pour un plongeon en eau froide, c'en est un ! mais rien de tel pour démarrer!

Il paraît aussi que le cafard tenaillait quelques cœurs tendres et ceux-ci mettaient vite à jour le « fuitomètre » de Janvier-Février! Deux longs mois avant les nouvelles vacances. Mais les « bû-

cheurs » se frottaient les mains: « Je vais en mettre un coup ce trimestre-ci; il est long ! alors comme ça le 3ème sera court ! »

C. J.

Bradacier vous souhaite une bonne année:

«Protégez-vous à gauche, protégez-vous à droite. Ouvrez les yeux en promenade pour ne pas choir en vous brisant les membres et, en sautant de la barre fixe, tombez sur les pieds ! »

BRADACIER dixit.

Conférence Saint-Vincent de Paul

22 Décembre : Vivent les vacances ... ! Cependant, avant de partir, une pensée charitable pour les pauvres: « au camarade de la Conférence de Saint-Vincent de Paul qui passe dans les rangs, donne ce morceau de beurre dont tu n'as plus besoin. »

Le lendemain, la Sœur Ange rassemble ces multiples dons et en fait vingt-et-un lots bien jaunes et bien fermes. Hélas! la pluie diluvienne empêche les externes de monter au Likès, si bien qu'au matin de Noël le beurre attend encore... Tout de même, si nos familles, les petits enfants surtout, étaient privés de beurre à Noël ! Je vais donc en distribuer une partie moi-même.

En compagnie d'un confrère, j'arrive dans l'étroite rue : « Monsieur, pourriez-vous me dire où habite la famille X ... ? - Mon Frère, je suis confus, j'habite la rue, mais je ne connais pas cette famille ». Voilà, plus loin, un groupe d'enfants; nous serons peut-être mieux renseignés. « C'est là-bas, Monsieur, la maison qui a trois marches». L'enfant nous désigne une façade ancienne, en très belle pierre, sans doute classée. Montons les trois marches ... Nous entrons dans une sorte de tunnel qui débouche là-bas sur une courette de quelques mètres carrés, encombrée de mille choses. J'interpelle à deux pas un enfant que je vois à peine. « Pourrais-tu nous dire où habite Mme X ... ? - C'est en haut là-bas. »

Au bout du couloir, à droite, on trouve en effet une entrée d'escalier de 60 cm. de large. Les marches, mal jointes, grincent sous les pas. Au niveau du premier, on rencontre une menue petite dame : « Nous voudrions voir Mme X ... - C'est moi-même, Monsieur l'Abbé, montez donc. - C'est peut-être inutile, il ne s'agit que d'une rapide commission. - Vous entrerez tout de même pour cinq minutes. » Elle a déjà rebroussé chemin et nous précède, quand tout à coup elle trébuche, puis se redresse, en riant, sans songer à accuser l'incommodité de l'escalier et l'absence de lumière.

Nous sommes au second. Madame nous introduit chez elle: une soupente éclairée par des lucarnes au vitrage incomplet. La courrette, vue par ces lucarnes, ressemble beaucoup à un puits, et l'eau n'y manque pas. Sur le plancher de 15 mètres carrés, trois enfants sont accroupis, très affairés. « Ah ! nous dit la mère, c'est que le Père Noël est venu ! ... Qu'est-ce que tu as reçu, Jeannot ? - Un tank-krrr ... - Montre-le à Monsieur l'Abbé. » Mais le tank s'est échappé et égaré sous la minuscule cuisinière qui fume dans un coin. « Et toi, Yves, viens dire bonjour à Monsieur. - Bonjour, Monsieur. Regarde le soldat qui joue du tambour. - Qui te l'a payé? - C'est le Père Noël, pendant que j'étais à dodo. - Où est ton dodo? - Là. » Il montre, contre une cloison, un jeu inattendu de caisses de bois agencées avec habileté, les unes au-dessus des autres. « Ici, en bas, c'est le dodo à Bébert ; là, c'est le dodo à Jeannot ; là-bas, c'est le dodo à moi ». Ayant fini ses discours, Yves dispose en ligne de combat ses soldats de faïence multicolores ; mais patatras ... les voilà renversés par une grosse voiture qu'il faudra chercher péniblement sous l'unique lit. « Voyez-vous, dit la mère, cette jeune fille qui a reçu une belle poupée des demoiselles de ... , préfère les jouets des garçons. - Où est ta poupée? - Dans mon lit. » La voici, en effet, couchée avec Minet, dans une sorte de bahut qui flanque le lit.

Et pendant toute cette présentation, dans ce brouhaha, un homme dort dans le lit : « Le père a travaillé la nuit et se repose

maintenant. » A côté de lui, la petite Marie est couchée et notre visite l'amuse beaucoup. Elle n'est pas plus pâle que les autres habitants de cette mansarde qui, tous, devraient faire plus de cent mètres pour voir le soleil, mais son visage est aujourd'hui plus amaigri.

Nous sommes là depuis un quart d'heure et il est temps de prendre congé. Nos quelques livres de beurre sont accueillies avec bénédiction: on est si privé de matière grasse! En serrant les mains, j'annonce un grand Arbre de Noël avec des lots, des gâteries, du cinéma, etc... Immédiatement, tout le monde fait le cercle, même ceux qui jouaient à cache-cache derrière les hardes suspendues.

L. L. G.

«LE LIKÈS» n° 3 - 15/03/46

Le Likès dans la Résistance (suite)

La fureur teutonne ne connut plus de bornes quand le célèbre Pokreis, officier commandant l'unité du LIKÈS, un Saxon brutal, s'aperçut de la disparition d'un Tchèque déserteur de la Wer-macht.

Là encore le sang-froid de quelques professeurs permit à ce malheureux d'éviter le poteau et de gagner l'Angleterre.

Pendant ces années critiques, le Directeur, M. SALAÜN, préparait, avec les dirigeants du Réseau Turma-Vengeance, les activés qui devaient le conduire à l'emprisonnement et aux tortures, puis, hélas ! à la mort, au camp de Neuengamme. En rapport quotidien avec l'occupant, dont il parlait couramment la langue, il se jouait du danger en abritant les parachutistes anglais et américains dans les communs attenants au jardin du LIKÈS. M. MARTIN, son précieux auxiliaire courait les fermes environnantes dans le même but et trouvait des propriétaires complaisants - M. DORVAL, notamment - qui acceptaient le plus naturellement du monde, d'aider au camouflage des aviateurs alliés. Nul non plus ne se doutait que M. l'aumônier LOZACHMEUR et son neveu, M. Jacques MOURLET, couraient les mêmes risques en offrant un gîte assuré aux pilotes de la R. A. F.

M. Joseph SALAÜN détenteur de tous les timbres « réglementaires », fit produire de fausses cartes d'identité et sauva ainsi des réfractaires du S. T. O. Grâce à lui, un poste émetteur de T.S.F. fonctionna quelque temps au LIKÈS.

Aidés par M. le Directeur, un certain nombre de résistants réussirent à gagner l'Angleterre. Nous ne sourions oublier de saluer ici la mémoire du fils du trésorier de l'Amicale, le lieutenant Jean JAOUEN, des F. F. L, officier légionnaire à la 11ème Armée, mort

pour la France après les campagnes glorieuses d'Italie, d'Alsace, d'Allemagne et des Alpes.

Là-bas en Angleterre, ces Français libres étaient accueillis par un Frère du LIKÈS, M. J.-P. JAOUEN, évadé en 1940, et qui, de par sa situation dans les services secrets alliés, fut à même de rendre maints services à nos compatriotes, avant de remplir différentes missions dans le Proche-Orient.

Ainsi le LIKÈS, malgré l'occupation et les critiques de gens malveillants ou mal renseignés, loin d'être un foyer de collaboration, méritait-il bien plutôt le « reproche » que fit un jour, au Frère Directeur, le capitaine allemand, commandant la garnison. « Vous avez chez vous des espions, des voleurs et des terroristes » Menace à peine voilée qui laissait augurer de sombres lendemains.

Par prudence, le F. Directeur signifia à ses professeurs, chefs de corps francs, de mettre un terme à leurs réunions clandestines dans les locaux de l'école ou du Noviciat, lieu de prédilection pour les maquisards qui venaient le soir prendre les consignes et en repartaient avec les mallettes pleines de munitions et d'explosifs. Cependant, il fallait « tenir ». Aussi, les professeurs eux-mêmes se chargèrent-ils de faire circuler les engins meurtriers, dissimulés sous l'ample manteau des Frères! Quel Allemand, en voyant deux paisibles Frères, en grand manteau, descendre la rue des Douves ou passer sur la place Saint Corentin, aurait deviné qu'ils étaient porteurs d'une mitrailleuse dérobée? Et que cette mitrailleuse servirait à d'innocents sportifs préparant des exercices d'attaque, de patrouille, d'orientation, d'utilisation du terrain.

Cependant, avec les mois, la surveillance ennemie, aidée par la délation et favorisée peut-être par quelques maladroites, se fit duement sentir.

Après l'arrestation sensationnelle de la famille LE GUENNEC, dont la Gestapo a fait une famille de martyrs, puisque Mme LE GUENNEC et ses deux fils, Henri et Jacques, sont morts en Allemagne

des suites de leurs tortures, les corps francs de Vengeance furent quelque peu désorientés.

Un héros (M. l'abbé CARIOU) nous parle de M. Salaün

Le n° 2 de la revue Le LIKÈS a donné un bref compte rendu de la cérémonie du 17 Décembre 1945. En ce jour anniversaire de la mort de M. Joseph SALAÛN, un service solennel fut célébré en son honneur dans la chapelle de l'Etablissement. Avant l'absoute, M. l'abbé CARIOU, vicaire à Douarnenez, évoqua la dernière étape de la belle carrière du regretté disparu. Nul mieux que lui ne pouvait nous parler de celui dont il partagea plusieurs mois la vie de souffrances et d'héroïsme. Les paroles qu'il fit entendre le 17 Décembre et qui touchèrent si profondément l'auditoire se devaient d'être recueillies. Les Anciens seront heureux de lire ici cette émouvante « oraison funèbre ».

Mes chers Amis,

« Le premier de nous deux qui rentrera, ira donner des nouvelles de son compagnon. » C'est sur cette convention explicite que nous nous étions quittés, M. SALAÛN et moi, à Neuengamme, fin Août de l'an dernier (1944). Je suis le seul hélas à être rentré. J'ai promis de rester fidèle à la mémoire de celui qui fut pour moi le meilleur des compagnons. Ces quelques mots ne veulent être qu'un témoignage. Je m'excuse par avance du caractère d'improvisation qui leur vient de la bousculade dans laquelle il m'a fallu grouper au hasard et trop rapidement quelques souvenirs.

Je m'efforcerai cependant d'évoquer pour vous le visage parfois douloureux d'un homme toujours courageux et résigné, d'un Religieux pénétré d'une foi et d'une piété qui m'ont profondément ému et beaucoup édifié.

Soldat de France et Soldat du Christ: M. SALAÛN.

C'est le lendemain de notre arrestation que j'ai rencontré pour la première fois M. SALAÛN. Un traître nous avait réunis là, à Saint Charles. Dès lors, nous étions liés aux mêmes chaînes et côte à côte nous devions parcourir un rude calvaire.

Un jour, des cris rauques retentirent dans le couloir et sur la cour, dès que nous y fûmes groupés: un déploiement inusité de force militaire. Tout cela n'annonçait rien de bon. Une heure à peine auparavant, un autre lot de détenus, dont mon compagnon de cellule, était parti vers la côte de Penmarch, vers leur Eternité. Nous-mêmes, nous nous attendions au pire. « Donnez-moi l'absolution », me dit M. SALAÛN le plus calmement du monde. Nous étions 19 dans ce convoi de Carhaix, 16 devaient être fusillés quelques jours après. Je ne vous dirai pas ce que fut notre vie dans cette cave de la kommandantur. L'angoisse et l'espoir se partageaient notre coeur. Mais la prière occupait le plus clair de notre temps. Je serais bien embarrassé de préciser combien de chapelets furent égrenés dans ce lieu sinistre. Nous avons prié ensemble pour nos oeuvres respectives, mais le LIKÈS, ses maîtres, ses novices, tous ses élèves, ont eu la part la plus large, et de beaucoup, dans nos intentions.

Nos premiers compagnons disparaissaient les uns après les autres, vers une destination que nous devinions sans peine. Bientôt, nous ne fûmes plus que deux. Pas pour longtemps, du reste, car M. SALAÛN, après son unique interrogatoire, fut logé dans une autre partie de la cave. Mes séances à la Gestapo se succédèrent 8 jours durant, sans charme d'aucune sorte, croyez-le bien.

Et ce fut le retour à Saint-Charles, l'attente d'événements qui enfin se produisirent pour notre plus grande joie. Le départ pour Rennes eut lieu sous le signe de l'espérance. Une fois encore, les mêmes menottes nous liaient jusqu'à ce hideux wagon qui fut pour nous un étouffoir et où germa rapidement l'idée de l'évasion. Je ne sais trop qui a parlé légèrement de la Liberté et l'a qualifiée de vain mot. Et bien non, la Liberté est une réalité qui

n'est d'ailleurs pleinement appréciée que dans les chaînes. Elle nous échappa de peu et voici dans quelles circonstances.

Une scie à métaux, qui ne s'était pas trouvée par le seul fait du hasard, dans la semelle d'un soulier, fut mise à contribution pour préparer, dans le bois du wagon, une issue vers l'extérieur, vers les grands espaces libres, où il serait possible de respirer à pleins poumons et d'inquiéter enfin au grand jour l'odieux occupant. Le travail prenait bonne tournure et nous espérions l'achever dès le départ de Redon où nous stationnions depuis quatre longs jours.

L'Allemand soudain, remarqua la fente. Nous fûmes alignés, une mitrailleuse braquée sur nous. Nous avions deux minutes pour dénoncer le coupable, si du moins il est permis ici de parler de culpabilité. Nous tirâmes au sort. Le sort tomba sur un Quimpérois, un jeune père de famille.

Il y eut un instant de consternation chez tous, mais déjà un autre, un jeune homme est à mes pieds: « Monsieur CARIOU donnez-moi l'absolution. » « C'est moi, Monsieur », s'écria-t-il en se présentant à l'allemand. Le lendemain nous le retrouvâmes à l'arrivée au camp Marguerite à Rennes. C'était un jociste qui avait pris la place du père de famille, un jociste de Quimper: Pierre FEUNTEUN. Honneur à sa mémoire, car il n'est plus de ce monde. J'ai tenu à en parler, car M. SALAÛN, comme nous tous, l'aimait bien et l'admirait.

À Rennes, ce fut la faim, un dur apprentissage et combien humiliant, car « Frère Ane » proteste d'être maltraité à l'excès. M. SALAÛN présidait la prière dans sa baraque, voisine de la mienne, et y exerçait un véritable apostolat.

Mais déjà nous entendions le canon du côté de Fougères et nous entretenions l'espérance d'une liberté prochaine. Il fallut cependant partir. Le cœur de la France dans sa spontanéité et sa générosité se manifesta tout au long du long voyage qui nous mena en 13 jours à Compiègne. Compiègne constitua, pour nous, une halte bienfaisante, l'oasis au milieu de cet inexorable mois de

Juin. Compiègne fut une détente pour le corps et pour l'âme tout ensemble.

La Croix-Rouge se pencha avec infiniment de délicatesse sur nos misères. J'eus le bonheur de dire la messe: c'étaient des messes de catacombes. Mon serviteur vous le devinez, ne pouvait être que M. SALAÛN. Là, comme ailleurs, je ne cessais d'admirer sa piété à la fois si tendre et si virile.

J'ai parlé de halte, car Compiègne ne fut qu'une halte. L'espoir d'une délivrance prochaine s'accrochait ferme en nos cœurs. Là encore, le bruit du canon nous parvenait très distinctement du côté de Rouen. Mais il fallut cette fois quitter la France ! Nous l'avions traversée de bout en bout... Au moment de nous en éloigner pour l'exil, nous sentions que nous l'aimions cette vieille terre de chez nous que nous avons essayé de défendre en 1940 avec des armes inégales, hélas cruellement inégales ! cette terre natale que des armées nouvelles, forgées dans l'Empire et chez nous, dans la clandestinité, libéraient maintenant dans l'enthousiasme délirant de la victoire. La joie nous était refusée à nous, les enchaînés, de participer à cette libération. La France s'éloigna bientôt, la Patrie aimée que la plupart de nous ne devaient plus revoir.

Nous voici donc à Neuengamme, le bagne immonde, le bagne inventé par la haine, par le paganisme le plus épais et le plus brutal. Il faudrait la plume de Dante pour décrire ce que fut notre vie dans cet enfer humain, sans joie et sans espérance. On chantait à Saint-Charles, à Rennes, à Compiègne ; on chantait en France dans ces prisons qui, pour quelques-uns, furent l'anti-chambre de la mort. On ne chantait pas à Neuengamme.

Je reprocherai à nos bourreaux, moins leurs coups de schlague et les morsures de leurs chiens, moins leur volonté de nous affamer et d'épuiser nos dernières énergies physiques dans des travaux de forçat, que cette application constante à nous humilier et à nous avilir. La Croix du Christ était absente de ces lieux maudits. Notre chapelet, notre médaille, tous les insignes religieux nous

avaient été enlevés. Il fallait à tout prix supprimer ce qui rappelle à l'homme sa noblesse et sa glorieuse vocation d'enfant de Dieu, de Frère du Christ.

Le temple de Neuengamme c'était ce four crématoire qui crachait jour et nuit sa sinistre fumée, le temple du néant qui insultait constamment à notre foi chrétienne. Mais le Christ, chassé des camps nazis comme un gêneur et un ennemi, trouvait refuge dans nos coeurs, et nos prières, si elles avaient parfois l'accent désolé de Gethsémani, en avaient sans doute aussi un peu la valeur de Rédemption.

Un jour, le Négrier vint. Nous appelions ainsi, ce grand monsieur, bagnard comme nous, dans le civil avocat à Bruxelles, et, disait-on, une des grosses têtes du parti communiste belge. Il nous inspecta dans notre nudité. Il tâta nos muscles. Je fus reconnu apte à la mine de fer. M. SALAÜN, grand blessé de l'autre guerre, resta.

La séparation eut lieu. Très simple et cependant bouleversante dans sa simplicité.

« Union de prières, toujours, me dit-il. S'il arrive malheur à l'un d'entre nous, le survivant restera fidèle à la mémoire de l'autre. Le survivant défendra, s'il est besoin, la mémoire de son camarade. Tu sais, je ne crois pas que j'en sorte.

Après tout, je n'ai pas lieu de me plaindre. Ma vie, somme toute, a été belle et heureuse.

J'ai servi de mon mieux deux causes pour lesquelles il vaut la peine de consumer sa vie : celle de mon Pays et celle de Dieu.

J'ai enseigné à des générations d'élèves. J'ai travaillé à en faire de bons Français et de solides chrétiens.

J'ai dirigé un grand Etablissement et lui ai assuré un rayonnement que beaucoup pourraient envier.

Mourir à 48 ans au milieu de réalisations solides, mourir pour son pays et pour sa foi, à 48 ans, vraiment cela ne serait pas si mal. Dieu m'a gâté.

Tu diras à M. BENGLOAN que mes intentions étaient excellentes, que j'offre tous les jours, depuis le 26 Avril, ma vie pour les vocations religieuses,

Tu diras à tous mes maîtres, à tous les élèves du LIKÈS, que je les englobe dans le même affectueux souvenir. »

Une dernière accolade. Je n'ai plus revu celui pour lequel nous prions tous ce matin d'un même cœur.

M. Salaün soldat de France et soldat du Christ.

Soldats 1939-45 et Résistants.

De 1939 à 1945, de nombreux Anciens se sont distingués face à l'ennemi. L'éducation chrétienne reçue à la maison et à l'école n'a fait que développer et affiner l'ardeur patriotique et l'esprit de camaraderie. Rien ne vaut le témoignage des faits. Voici le récit que publiait l'Ouest-France du 13 Décembre 1944, concernant le terrible drame vécu par Michel LE MOAL, de Vannes, ardent parmi les ardents, saboteur, maquisard, blessé, évadé, F.F.I., soldat de Leclerc, décoré de la Croix de Guerre et de la Médaille Militaire...

Appartenant officieusement à la Résistance depuis Juillet 1940 et officiellement depuis Mars 1943, Michel Le MOAL, lieutenant Raoul dans la clandestinité, fut arrêté à Guéméné-sur-Scorf, où il occupait d'importantes fonctions, le 31 Mars 1944 par cinq agents de la Gestapo, armés de mitraillettes, et deux militaires armés de revolvers.

Conduit à Pontivy, il y arriva vers 8 heures, pour apprendre après quelques minutes d'interrogatoire qu'il était suspecté d'appartenir à la Résistance. On voulait lui faire avouer qu'il en était un des chefs. Comme il refusait de parler, on employa la manière forte. Couché sur une table de feldgendarmerie, deux des agents qui l'avaient arrêté, auxquels s'était joint un nommé Kruguel s'armè-

rent de nerfs de boeufs et d'une courte trique, et tandis que l'un d'eux lui tenait la tête entre ses jambes, les coups pleuvrent drus pendant cinq heures, avec seulement des interruptions de deux ou trois minutes toutes les dix minutes.

L'après-midi, on le dirigea sur Vannes, mais en raison de la flagellation infligée le matin, il fut, ne pouvant s'asseoir, dans l'obligation de faire le voyage sur les genoux. Dans les locaux de la Gestapo, le lieutenant Raoul fut immédiatement confronté avec un autre prisonnier - qu'il connaissait d'ailleurs fort bien - et malgré une nouvelle bastonnade qui dura de 15 h. 30 à 20 h. 30, les tortionnaires ne purent lui arracher les aveux qu'ils souhaitaient et, vexés, ils le jetèrent au cachot à la prison de Vannes, menottes aux mains et pieds enchaînés.

Le samedi 11 Avril, n'ayant rien mangé depuis le jeudi soir, il quittait Vannes vers 17 heures pour Rennes où à son arrivée seulement on lui donna quelque nourriture. Il resta en cellule jusqu'au mercredi 5 Avril. Ce jour-là, nouvel interrogatoire accompagné de douze heures de bastonnade!

Le Supplice.

Le 12 Avril, après huit nouveaux jours de cellule, Raoul, qui s'était fixé une ligne de conduite: nier quoi qu'il advienne, subit un interrogatoire auquel, comme de coutume, il s'obstine à ne pas répondre. Il fut alors déshabillé, puis, mains et pieds enchaînés, on le plaça dans une baignoire dont l'eau atteignait plus de 40°. Au bout de 20 minutes, celle-ci fut vidée et remplacée par de l'eau froide dans laquelle on ajouta des blocs de glace. On reprit alors l'interrogatoire et comme Raoul refusait toujours de parler, un des monstres lui maintint la tête sous l'eau pendant qu'un autre policier lui tirait les pieds pour faciliter l'opération. C'est seulement au moment de l'étouffement que le malheureux était ramené à l'air. Et cela dura plus de quatre heures. Il crachait le sang et en guise de soins on le frappait !...

Le 19 Avril, Raoul, de nouveau conduit dans le local de la Gestapo, devait, à l'issue d'un interrogatoire sans résultat pour les nazis, subir la torture de la lampe à alcool, dont il porte encore sous la plante des pieds les traces de brûlures.

N'ayant rien pu obtenir, les Allemands n'en décidaient pas moins d'exécuter Raoul, et le 6 Juin on lui présenta sa condamnation à mort rédigée au nom de Charles Le M... Il refusa de signer.

Finalement, désigné pour la déportation, Raoul réussissait, quelques jours plus tard, à sauter du train qui l'emmenait vers l'Allemagne via Compiègne. Notre héros, qui durant les deux mois passés dans les geôles nazies, fit preuve d'un cran et d'un moral extraordinaires, devait, vers fin Juillet, après de multiples péripéties, rejoindre les F.F.I. à Nort-sur-Erdre, en Loire Inférieure.

Parmi les « raffinements » cruels imaginés par les sbires de Himmler, il convient de souligner celui que nous narra encore le lieutenant Raoul, et dont fut victime M. LE MAUFF, notaire à Al-laire, emprisonné à Rennes dans la cellule 55, voisine de la sienne.

« Comme le malheureux qui avait été torturé demandait à boire, nous dit-il, on lui donna de l'acide sulfurique avec un mélange d'eau. Pendant huit jours, M. LE MAUFF resta en cellule sans soins, puis il fut conduit à l'hôpital où il mourut ».

Si le bel exemple de ténacité et d'abnégation du lieutenant Raoul - héroïque martyr entre tant d'autres - doit être un modèle pour les jeunes générations, l'inqualifiable conduite de ses bourreaux ne doit-elle pas être aussi une sage leçon pour ceux qui ont pu croire un seul instant au « fameux honneur de l'armée allemande ».

Au jour le jour (8 janvier - 14 février)

8 Janvier. - Les Français ont perdu la notion de l'épargne, paraît-il. Aussi un sympathique conférencier est venu au Likès nous

intéresser pendant vingt minutes - les meilleurs discours sont les plus courts! - sur cette importante question. L'orateur, impressionné par l'attention soutenue des Likésiens, fut tout aussi agréablement surpris d'avoir à prêcher des convertis, car beaucoup d'auditeurs avaient un livret de Caisse d'Epargne.

9 Janvier. - La 1^o Division est représentée à une conférence sur Pasteur, à l'Odet. L'œuvre du grand savant fut surtout mise en lumière par la projection de deux beaux films sur les Instituts Pasteur, en France et en Indochine.

13 Janvier. - Plusieurs classes s'étaient rassemblées à Ty-Mamm-Doué pour assister à la promesse Scoute de E. Mével, F. Colin, J. Golvan, F. de Poulpiquet, G. Poupon. Au retour, Routiers et Matheux rivalisèrent en chantant d'entraînantes chansons!

16 Janvier. - On s'affaire en 4^o A. T. avec des précautions de conjurés. Contre qui le mauvais coup qui se trame dans le secret ? Contre l'inoffensif tunnel ? On se cotise, on palabre, on achète fleurs et cadeaux, les lettrés tournent de beaux compliments et les pinceaux des artistes font ressortir des « Bonne fête » , des «Vive la Saint Marcel » . Mais (car il y a un mais!) pas de Marcel pour recevoir les gerbes et les affectueux compliments: le Frère qu'on s'apprêtait à fêter ne s'appelant pas Marcel, mais... Il vaut mieux ne pas s'exposer à la critique.

D'ailleurs ceci entre nous, la Seconde préparait aussi la Saint Marcel, mais plus habile en conjuration ne venait elle pas d'étudier Cinna! - elle ne se vanta pas, quand elle apprit la déconvenue de la 4^o A.T. Ce qui fait que la Saint Marcel s'est passée très discrètement.

24 Janvier. - Tandis que les Scouts sont allés au service célébré au Séminaire pour M. l'abbé Kerbrat, les CV. ont commencé leurs fêtes de la Dédicace.

24 Janvier. - Le très sympathique Pierre André, responsable régional de la J.A.C., a bien voulu nous consacrer une demi-journée. Dans une éloquente allocution, il montre, à nos jeunes,

la désolation du monde actuel et l'immense tâche qui s'offre à eux. Suivront-ils l'exemple d'une multitude d'écervelés? Ou plutôt, n'emboîteront-ils pas le pas à la suite de tant de leurs aînés qui sont de vrais soldats du Christ! L'exemple du jeune orateur qui, inconsciemment, dévoile son âme ardente, est plus décisif que tous les raisonnements, et c'est avec enthousiasme que la troisième Division, pour laquelle il s'est déplacé, demande à entrer dans l'armée des « Cœurs Vaillants ».

28 Janvier. - Tout le Likès descend à la Salle des Fêtes, et tout le monde sait pourquoi: on fête la Saint François. Un élève de Maths lit un compliment; deux petits élèves l'assistent chargés de fleurs et de... sourires ! La chorale interprète un riche programme, digne de sa réputation et du Maître de chapelle, où dominant les chants de Botrel. MM. Julien et Pondaven nous font apprécier divers morceaux de grands maîtres. Puis le C. F. Directeur répond aux vœux exprimés; il soulève un peu le voile de l'avenir qui s'annonce riant dans le quartier des cuisines ! Il promet pour le lendemain une séance de ciné et accorde 20 bonnes notes, deux cadeaux frénétiquement applaudis.

Le même soir, le Radio Française diffusait le récital exécuté lors du cinquantenaire de la Paimpolaise, par la chorale du célèbre port de pêche, sous la direction de « M. Aballéa, curé (sic) de Paimpol » .

29 Janvier. - Notre chorale se distingue encore à la messe en donnant un cantique de circonstance avec accompagnement aux grandes orgues par M. Pondaven.

30 Janvier. - La 3^e Division est en pleine effervescence. C'est la veille d'un jour dont ses Annales relateront les mémorables événements.

A 17 heures, un groupe de grands élèves se rend à l'Odet-Palace écouter une brillante conférence sur un sujet original : La Littérature et les Sports. L'orateur, écrivain de valeur et sportif émérite, va dans une éblouissante causerie, charmer, une heure durant,

son auditoire captivé. Quelle belle apologie en faveur du sport, plus exactement du sport de compétitions! Ses avantages, individuels, sociaux, nationaux et même internationaux, sont admirablement mis en lumière. C'est pourquoi les sports, comme les autres domaines, méritent d'avoir des poètes qui chanteront son objet, son utilité et ses multiples charmes.

Après ce discours, plein de verve et d'humour, des films intéressants montrent à l'œuvre des sportifs de tous genres.

31 Janvier. - Fête Cœurs Vaillants

3 Février. - Les Scouts sont à Ty-Mamm-Doué, malgré la pluie, pour la promesse de J. Hervé, J. Le Floch. R. Pichavant, M. Le Du, J. Euzen, C. Rogant, tandis que les Routiers se rendent à Landrévarzec et mettent leurs talents au service d'une B. A.

6 Février. - Plusieurs classes vont au concert Dupont. Programme soigné, exécuté par des artistes, dont notre organiste, M. Pondaven.

7 Février. - Des Scouts arrangent un peu la «venelle Riou », ce qui rendra service aux écoliers de Goarem-Dro.

6, 7, 6, 9 Février. - Voici ce qu'un quotidien de Patagonie inscrivait en manchette: « Un gigantesque complot cagoulard et fasciste est découvert au Likès. Un imposant dépôt d'armes et de munitions a été trouvé à temps dans une citerne soigneusement dissimulées. »

Nous tenons à mettre les choses au point:

Une dalle de la citerne ayant exigé d'urgentes réparations, quel ne fut pas l'étonnement des employés quand ils virent des cartouches mêlées à de la terre dans le puisard: mais il y avait aussi des grenades F 1. Aussi le F. Directeur prévint-il « qui de droit » qui dépêcha des officiels. Le lendemain, un « démineur » et quatre Prisonniers de Guerre Allemands venaient curer la citerne. Dans la matinée du samedi, l'artificier faisait éclater les grenades (environ 200) dans le gros blockhaus du jardin. Ce souvenir du

grand mur de l'Atlantique a été fortement ébranlé par les explosions !

13 Février. - Des élèves de 2° D. assistent à une conférence sur Charcot.

14 Février. - Cross de l'Ugsel à Saint-Denis.

Depuis quelques semaines, le Likès a le plaisir de posséder Brother Stephen, de Newcastle. Les élèves de Quatrième ont l'avantage de bénéficier des excellentes leçons du Frère Anglais. Mais d'autres, notamment les futurs bacheliers de Première, ne veulent pas laisser passer l'occasion de se faire l'oreille à l'accent britannique. Aussi Brother Stephen rendra-t-il de précieux services. Il est d'ailleurs tellement serviable! Puisse Quimper, surtout le Likès, constituer dans son curriculum vitae, une étape qu'il se félicitera d'avoir connue.

M. Pierre Létorey, père de Roger (6° Moderne), de Concarneau, a composé pour notre chorale, une Salutation Angélique à 4 voix mixtes. Cette œuvre, dédiée à la mémoire de M. Salaün, sera, de l'avis de l'Organiste et du Maître de chapelle, justement appréciée des connaisseurs et des amateurs de belle musique. Que l'auteur veuille bien agréer nos vifs remerciements.

Le premier numéro de la revue avait promis quelques échos scouts. Mais l'abondance des matières a obligé de remettre à plus tard un article sur le scoutisme. Il paraîtra probablement à Pâques. Car il convient de connaître en toute objectivité ce mouvement qui a un si riche passé. Le numéro de Pâques relatera aussi les péripéties du Camp des Gras, à Saint Coultiz, du 2 au 6 Mars, et donnera des échos du camp de Lanniron.

Le clan routier du Likès a fait une B. A. collective en allant représenter, à Landrévarzec, « Le Mystère de Kéravel » et « La Farce du Chaudronnier ».

Les Routiers partirent après souper, un samedi soir, lourdement chargés. Ils avaient 13 kilomètres à parcourir avant d'arriver à l'école des Frères où ils cantonnèrent. Grâce à leurs chants, les

offices du dimanche furent plus solennels. Puis ils donnèrent deux représentations dans une salle nouvellement aménagée; le succès fut complet et la recette permettra d'aider les oeuvres de l'Ecole des Frères.

Les Routiers gardent un excellent souvenir de cette randonnée au charmant pays de Landrévarzec.

Nécrologie.

Pierre Saliou, de Poullaouen (Finistère), élève de 1921-1924 - Section agricole que dirigeait avec compétence M. Broudeur.

Pendant 12 ans, il se livrait avec ardeur, aux labeurs champêtres ; et tout Poullaouen connaissait celui que l'on surnommait « le Frère ». La grâce avait en effet travaillé cette âme d'élite, et après avoir pris conseil et mûri sa résolution, le jeune homme de 29 ans arrivait, le 17 mai 1937, au Noviciat des Frères de Guernesey.

Il se remit avec ardeur aux études délaissées depuis de longues années et c'est avec beaucoup de simplicité qu'il suivait les cours de professeurs dont certains étaient plus jeunes que lui.

En Septembre 1939, répondant à l'appel de la Patrie, il se sépara non sans douleur de la maison où il se sentait si heureux, mais il était résolu de faire tout son devoir. Affecté avec le grade de sergent dans une unité de Guingamp, il se fait apôtre dans ce nouveau milieu. Dans ses lettres et au cours de permissions de détente, il se dit enchanté de la fraternelle réception que lui réservent les diverses maisons de Frères où il passe. Lors d'une visite à Quimper, il renouvelle ses vœux de religion et s'offre en holocauste au Seigneur.

Il faisait partie du groupe d'armées du Nord si éprouvée en Mai-Juin 1940. La dernière lettre reçue par sa famille est datée du 2 Juin 1940. Le lendemain, il était grièvement blessé et transporté à l'hôpital de Zuydcoote. Il expira entre les bras, d'un confrère du

service sanitaire. Malheureusement, cet infirmier, fait prisonnier quelques jours plus tard et envoyé en Allemagne, est décédé sans avoir eu le moyen de fournir des précisions sur la mort de Pierre Saliou.

Il avait rêvé de combats plus pacifiques.

Le Seigneur en a décidé autrement et c'est après deux ans seulement de vie religieuse qu'il s'en est retourné à la Maison du Père où il a certainement trouvé une magnifique couronne.

Nous apprenons en dernière heure que **Théodore Boshet**, d'Hennebont, et son frère Gérard, dont nous étions sans nouvelles, ont payé de leur vie, en Août 1944, leur action dans la Résistance. Le premier a été tué à Vannes, lors de la débâcle allemande ; le second, par les Boches, à Mauron, deux jours après. A leurs parents, si cruellement éprouvés, nous adressons nos sincères condoléances.

Nouvelles des anciens

Jean Le Coeur, **Lucien Le Gall** profitent d'une permission pour monter jusqu'à l'Ecole, parler de leur séjour en Allemagne et rappeler d'anciens souvenirs.

Jean Le Roy, de Locunolé, marin des F. F. L., vient raconter les aventures pittoresques et héroïques de la Marine au combat. Il a rencontré bon nombre d'anciens Likésiens sur sa route de globe-trotter, de 1940 à 1945.

Eugène Cristien, de Lanvénege, après s'être distingué sur le front de Lorient, fait depuis un an de « l'occupation » en Allemagne. Il profite d'une permission pour venir voir ses deux jeunes frères au Likès.

Jean Grall, de Pont-l'Abbé, venu payer sa cotisation d'Amicaliste, rappelle quelques-unes des relations clandestines de son maquis de Quéménéven avec le Likès.

Le 18 Février, visite de **Raymond Le Déan**, qui enseigne en 5e moderne en 1942-43, et en 1ère année technique en 43-44. Lors du débarquement, il était au maquis de Pluvigner. Il revient, démobilisé, de l'Afrique du Nord, où il a continué à servir.

Hervé Christophe, toujours amateur de football, communique: « Au 126 Dragon, nous sommes en tête du championnat divisionnaire ; nous disputons la Coupe «Delattre de Tassigny ». Je vais à Heyne suivre un stage de football sous la direction d'un international allemand. Je suis ailier gauche, comme au Likès, mais j'ai progressé quelque peu ... Nous sommes sur les bords du lac de Constance et faisons du sport d'hiver à la montagne toute proche ... L'Allemagne se remet très vite ... et de ci de là, des maisons poussent comme des champignons. Les habitants sont aussi malheureux qu'en France et beaucoup d'hommes sont manchots ou unijambistes. »

Corentin Le Bris, de Penhars, revenu fort affaibli des camps de concentration, est à peu près rétabli. Il écrit : « Si vous désirez quelques petites histoires de bagnes nazis, je pourrai vous en relater de vécuës. » Si on souhaite en lire, mais comment! Vite, Corentin, prenez votre porte-plume et racontez-nous beaucoup d'histoires que le prochain numéro attend avec impatience. Et puissiez-vous être imité par d'autres qui ont aussi connu des heures sombres derrière les barbelés.

Charles Le Roux nous écrit des confins du Poitou. Les bombardements avaient détruit son logis à Hennebont et il était parti « transporter ses pénates dans une région plus accueillante... » Il est passé maître dans l'art des saisies et des expulsions. En effet, Maître Ch. Le Roux est huissier à Charroux, dans la Vienne. Il dit n'avoir plu de nouvelles du Likès depuis deux ans; aussi demande-t-il de lui en donner. Notre revue lui avait été expédiée, mais c'est vers Hennebont qu'elle était dirigée.

Corentin Boissel et **Louis Treussard** sont montés jusqu'à l'Ecole pour demander « LE LIKÈS » : qu'ils n'avaient pas reçu. Ils ont évoqué des scènes tragiques, car eux aussi ont connu les geôles allemandes et les bagnes nazis. C. Boissel a même été un moment compagnon de M. Salaün, directeur du Likès. Il se trouvait avec lui dans le train où les déportés avaient cru un moment toucher au port de la délivrance.

«LE LIKÈS» n° 4 - 1/05/46

Soldats 1939-45 et Résistants.

Le LIKÈS a fait savoir que bon nombre d'Anciens ont souffert dans les bagnes nazis; plusieurs n'y sont pas revenus. Que de pages émouvantes pourraient être écrites par les survivants de ces horribles prisons! Corentin Le Bris, Résistant, que la Gestapo arrêta en Avril 44, aurait à ce sujet bien des choses à nous raconter.

Il écrit:

«J'avais promis de narrer des scènes de camps de concentration. Je tiendrai ma promesse. Contrairement à ce que l'on doit faire, je commence par la fin. La période que je vais évoquer est celle d'Avril 1945.

Depuis 4 jours, Dora avait disparu à tout jamais. Dora avec sa place d'appel, ses allées bordées de fleurs, ses baraques vertes nichées parmi les frondaisons au flanc de la colline. Dora où chaque pierre, chaque planche, avait coûté la vie à un homme. Depuis 4 jours, la fumée du four crématoire ne se montrait plus à nos yeux hallucinés.

Depuis 4 jours, sans pain, sans eau, nous voyagions, tassés 120 par wagon, 120 malades dont la peau fiévreuse était glacée par un froid rigoureux. Aujourd'hui, une bombe ayant endommagé la voie, le train a du stopper. Les valides continuent leur route à pied. Les autres sont alignés dans un champ face aux mitrailleuses... Bientôt, à grand coups de bottes, on nous fait remonter dans les wagons où nous avons un peu plus de place.

Puis le train fantôme recule, tantôt lent, tantôt rapide, s'arrête encore pour bifurquer sur la gauche puis sur la droite. Au loin, une file de P. G. s'étire sur la route...

Quatre jours que nous ne recevons plus de nourriture. Au premier arrêt, nous mangeons des pissenlits ; au suivant, nous nous ré-

galons de pommes de terre pourries. Et le train fantôme voyage toujours !... soudain, le lendemain soir, une fumée blanche zèbre le ciel. Le train fonce comme un fou, mais au milieu de la nuit il s'arrête. Nous comprenons... Malgré la faiblesse, la maladie, je dois avec des camarades dégager la tête du fantôme , alors allégée, elle file bruyamment...

A l'aurore, nous percevons le grondement du canon. Les Américains approchent. Nous nous traînons vers des magasins de SS où le pillage a commencé...

Un chef de gare, tout galonné, déjà antinazi, nous conduit dans un camp de Jeunesse hitlériennes, évacué le matin même. Nous nous installons dans les dortoirs. Je réquisitionne un lit d'officier. Les cuisines se mettent à fumer. Mais nous comptons sans les Américains. Nous prenant pour des Allemands, ils nous bombardent de loin. Je suis touché à la jambe. Près de moi, un camarade qui termine ses 4 ans de camp de concentration est tué net. J'entends des Russes hurler. De 10 heures du matin à 4 heures de l'après-midi, nous vivons dans un enfer. La terre s'entrouvre, les planches volent.

Puis, d'un seul coup, tout s'arrête. Pendant 2 heures, c'est le silence. Mais à 6 heures, les mitrailleuses et les grenades entrent en action. Sur nos baraques, les balles explosent, les carreaux sont brisés, les planches éclatent. Dans le bois voisin, nous discernons des corps qui rampent. La bataille va durer 1/4 d'heure. Blotti dans un coin, j'attends l'issue du combat, portant à la jambe un pansement que, par bonheur, j'avais déniché dans un tiroir.

Le bruit diminuant, je me hasarde, malgré ma blessure, à marcher un peu. Des camarades me suivent. Des casques apparaissent bientôt. Mais ce ne sont plus les Fritz. Les Américains arrivent nous délivrer. Alors c'est une explosion de joie. Nous embrassons étreignons nos libérateurs. Nous devenons comme fous. Nous courons, nous crions, nous rions.

Puis de toutes les poitrines monte le chant de la Liberté. L'émotion nous gagne alors. Nous pleurons, et nos sauveurs qui tout à l'heure vont continuer leur vie dure, mêlent leurs larmes aux autres. Spectacle vraiment poignant!...

«Quinze jours plus tard, nous quittions la petite ville, que quelques heures de combat avaient défigurée. Je n'étais pas au terme de mes peines mais, plus heureux que bien des camarades, je ne laissais pas mon corps loin de la terre aimée. »

Les jours se succèdent (24 février - 11 avril)

Dimanche, 24 Février, - Le Frère Directeur fait connaître, à la Salle des Fêtes, le résultat des quêtes organisées dans l'école pour l'oeuvre de la Propagation de la Foi. Suivant sa coutume, le Likès s'est montré généreux. Certaines classes fournissent une moyenne impressionnante. La palme revient à la 3^e Technique dont, chaque année, on ne pouvait que louer les remarquables efforts pour obtenir un bon rang et qui, cette fois, arrive nettement en tête du classement, suivie par Math-Philo, Première, Seconde.

Les Vacances des Gras furent annoncées du 2 au 6 Mars ; mais un heureux contre-ordre est venu les prolonger jusqu'au 12. Bienheureux oreillons! Ainsi le long trimestre... sera quelque peu écourté.

12 Mars, - Messieurs les Internes rentrent... avec le moral habituel. Le 13 on se remet au travail sans trop de cafard.

15-16 Mars. - Michel Rigal, commissaire national scout, passe au Likès et réunit tous les Routiers de Quimper. Deux jours après, un autre commissaire national, Etienne Robert, vient aussi au Likès pour saluer les chefs scouts, et le lendemain il préside à Saint-Yves la réunion de tous les scouts. de Quimper.

19 Mars, - Fête de Saint Joseph, patron principal de l'Institut des Frères. Grand'messe avec chants polyphoniques très réussis.

Avant la grand' messe, le général Niessel préside le lever des Couleurs sur la cour Sainte-Marie. A 11 heures, il donne une causerie très intéressante sur les Colonies, agrémentant son exposé d'anecdotes rappelant le temps où il servait au Maroc sous les ordres du général Gouraud. Espérons que la L.M.C. aura de nombreux adhérents après cette conférence! et que M. Henri Salaün deviendra le président du groupe le plus florissant de France!

- L'après-midi voit les exploits des basketteurs et des « volleyeurs ». Puis les vêpres solennelles sont chantées. Mais, avant de descendre à la « crypte », les élèves vont en étude. A 5 h., « Haut le Vent » se « joue » à la grande salle. Le film ne mérite pas une analyse: un navet pas méchant, au scénario bien classique, un scénario que quiconque créerait un jour de migraine!

21 Mars, - Les C.V. se recueillent à Roz-Avel, du moins les « chefs d'équipe », environ une quarantaine.

Jedi, 21 Mars. - Mobilisation générale en Deuxième Division! Quatre troupes partent du Likès avec un message conduisant en quatre endroits différents où elles trouveront un ordre de marche et tous les renseignements utiles pour le combat, c'est-à-dire le Grand Jeu, attendu depuis longtemps.

Toute l'après-midi, par un temps clément, l'activité est grande. Elèves et Professeurs se dépensent à l'envi. On s'excite, on observe, la sueur perle à tous les fronts. Branle-bas de combat dans tous les secteurs, même et surtout chez les « Pavillons Noirs » qui, partis les premiers vers leur repaire des « Souterrains » de Lez-Stéir, infestent la région et retardent Français et Chinois dans leur avance vers Tuyen-Quan et Langson. Le temps s'assombrit, mais la joie rayonne et quand les hostilités prennent fin, on se rassemble à Lorette pour le décompte des morts et des blessés. Les Français se voient contester leur victoire par les Chinois, tandis que les « Pavillons Noirs », victimes de leur exubérance insuffisamment mesurée, prennent leur revanche en assistant, l'air narquois, à la querelle des vainqueurs. Mathématiquement parlant, la victoire est aux Français ... cela va de soi !...

Toutes les armées, dans un touchant esprit de famille, saluent les couleurs et invoquent la maternelle protection de la Vierge de Lorette... Et c'est le retour enthousiaste au pas cadencé. Dans les rues de Quimper, les vaincus du jour se rattrapent en attirant aux fenêtres une foule de curieux et d'admirateurs !

Oui, on remettra ça ! et sans tarder !..

24 Mars. - L'équipe de cross junior: Heydon, Pennec, Golvan, Bourdon, Le Port est champion de France U.G.S.E.L. à Orléans. M. Lautrédou, moniteur d'E. P., accompagnait les Juniors.

25 Mars. - Annonciation. Grand' messe à 8 heures. Les bien informés espéraient avoir ciné. Il n'y eut rien.

28 Mars. - M. Martin « donne » l'Appel du Silence, beau film bien connu, qui passa déjà au Likès avant guerre. Les élèves ont été très intéressés.

30-31 Mars. - Un orage très violent éclate la nuit; la foudre est tombée à Kerfeunteun; il y eut des fils brûlés chez M. Marc Dorval. Heureusement, pas d'accident. Quelques professeurs, revenus d'Angleterre, réveillés en sursaut, crurent d'abord à un bombardement. Les violentes secousses qui ébranlèrent le vieux bâtiment produisaient, à s'y méprendre, un vacarme dont l'écho ne fut que trop familier à leurs oreilles. Il paraît pourtant que certains élèves n'ont rien entendu. Ceux-là goûtaient certainement le « sommeil des justes » !

31 Mars. - Suivant l'exemple des C.V. et grands élèves, 25 écoliers de 2^o Division passent la journée en récollection chez les R. P. Jésuites de Roz-Avel. Pour beaucoup d'entre eux, c'est une révélation; dans le calme propice à la réflexion et la prière, ils se mettent face à leur âme d'adolescents et, près du Christ, prennent de généreuses résolutions. Les réflexions échangées au retour témoignaient de la joie éprouvée malgré la privation d'une journée de congé, et le désir de tous de se retremper de temps en temps dans cette ambiance de recueillement si profitable.

1^o Avril. - Bien innocent malgré quelques sardines accrochées aux vestes. On dit que des flacons d'utopie et le virus mathématique auraient été cherchés, mais seraient restés introuvables.

2 Avril. - Dans l'après-midi, on passe en ville un film sur l'effort de guerre américain. Les places sont limitées; une cinquantaine ont été réservées au Likès. Les élèves ayant obtenu l'Excellence au dernier examen sont chargés de représenter l'école à cette séance. Ils partent contents et reviennent fort satisfaits de ce qu'ils ont vu.

- Le soir, la 1^{ère} Division a l'heureux privilège d'écouter, à l'Odette-Palace, Mlle de Miribel, qui évoque les mémorables journées de Juin-Juillet 1940, tandis qu'elle était alors secrétaire du général de Gaulle, puis les faits intéressants survenus au cours de la mission dont elle avait été chargée. Avec elle, nous semblons assister aux laborieux et si méritoires efforts des pionniers de la Libération; nous nous rendons compte de l'héroïque ténacité du premier Résistant qui, en dépit de tous les obstacles, constitue une armée dont les effectifs iront grossissant. Et d'Angleterre, la conférencière nous transporte au Canada dont elle nous dit les témoignages d'émouvante sympathie à l'égard de la France, surtout lorsque des événements comme des massacres d'otages trouvent un douloureux écho sur les rives du Saint-Laurent et jusque dans les plaines du Saskatchewan. Puis c'est l'épopée de l'armée d'Afrique, dont l'évocation fait battre nos cœurs d'enthousiasme, tout comme les exploits de nos soldats en Italie et ceux peut-être plus glorieux encore accomplis en France, notamment l'entrée triomphale dans la capitale soulevée. Mlle de Miribel termine sa conférence si captivante en montrant le rôle magnifique qu'assuma le général de Gaulle pour obtenir à son pays les avantages qu'on lui marchandait. Le « témoignage » qu'elle est venue apporter à Quimper en faveur d'un grand Français aura certainement contribué à nous le faire estimer encore davantage.

Un grand film: « Frontières de la Liberté », relatant la libération de l'Alsace, nous montre la ténacité d'un chef tel que Delattre de

Tassigny et la valeur de troupes qui exécutèrent en plein hiver des prouesses qui devaient leur valoir une si belle réputation.

Jeudi, 4 Avril, - La Troupe Norville, renforcée d'une quinzaine de figurants choisis parmi les élèves de l'école, joue la Passion sur la scène du Likès. Huit tableaux présentent les principaux épisodes du grand drame de la Semaine Sainte. C'est d'après une technique moderne que les acteurs interprètent le « Mystère ». Plus d'un spectateur en marque quelque étonnement, mais c'est, un étonnement qui tourne à l'admiration. L'action se déroule dans un décor sobrement spectaculaire, réalisé au moyen de tentures disposées avec art, aux teintes délicatement fondues, que faisaient encore ressortir des jeux de lumière d'un effet saisissant. Paroles et gestes du Christ sont rendus avec toute l'expression désirable. Des éloges doivent également être décernés aux acteurs exécutant les rôles de Pierre, Caïphe et Pilate. Le Tableau de la Cène, interprété d'une façon originale sans paroles captive les spectateurs par son jeu d'expression particulièrement réussi. Les figurants, dans leurs costumes chatoyants, apportent une note pittoresque qui rehausse encore la valeur artistique de cette représentation justement goûtée.

7 Avril: - Dimanche de la Passion. Notre chapelle est témoin d'un beau spectacle. Tous les jours, les communions y sont nombreuses. Mais aujourd'hui c'est toute la « paroisse » du Likès qui accomplit avec dévotion son devoir pascal. Et chacun de prier fervemment pour que le commandement divin soit observé, surtout par les êtres qui lui sont chers.

Jeudi 11 Avril, - La 3e Division est sous les armes: Croisés et Musulmans livrent bataille sous les murs de Jérusalem.

Nouvelles des Anciens

Pierre Toulhoat, démobilisé, et **Jean Coroller**, en permission, viennent saluer leurs anciens professeurs et leur donner des nouvelles d'Allemagne et d'Angleterre.

Antoine Ollivier, démobilisé, est aussi venu au Likès et il nous a, mais trop modestement, parlé de son action dans la Résistance. Il n'a pas retrouvé plusieurs professeurs : MM. Abaléa et Rogard notamment.

Louis Plouzenec, démobilisé, raconte ses souvenirs d'Allemagne. Il parle aussi des réflexes des jeunes chrétiens devant la situation actuelle.

Yves Billon profite d'une permission pour venir voir quelques professeurs et les gars de Plomodiern.

Corentin Brélivet, en occupation à Vienne, vient d'être rappelé de permission pour remplir les formalités de démobilisation. Il profite de quelques heures pour revoir le Likès et nous dire qu'il sera fidèle à la réunion de Juin!

J.-C. Léon fait une cure au sana de Bligny (Seine-et-Oise). Comme tous les allongés, il trouve le temps bien long surtout loin des siens.

Mme Guiader, du Faou, a l'amabilité de nous donner quelques détails sur l'odyssée vécue par son fils Joseph, sous-lieutenant. Après 18 mois de captivité, il réussit à s'évader à la suite de deux tentatives, dans des conditions très pénibles et gagna l'Afrique du Nord. Il fit la campagne d'Italie et fut grièvement blessé à la bataille de Rome. Plusieurs fois, il eut la joie d'être reçu en audience par le Pape. Les travaux de récupération du matériel français en Italie étant terminés, souhaitons qu'il revienne bientôt saluer son « vieux Likès » et raconter lui-même ses prouesses.

Etienne Guyomar, de Guidel, a eu sa ferme « engloutie », en 1941, dans la construction de l'aérodrome Lann-Bihouée. En Août 1944, se trouvant en premières lignes boches, il est contraint à un nouvel exode; il se réfugie chez J. Le Pensec, autre Ancien, au

Pouldu, en Locunolé. A la « Libération », il a à peu près tout perdu. « En se rappelant les trois bonnes années du Likès (Janvier 1926-Juillet 1929), et les leçons de ses éminents et inoubliables maîtres que furent MM. J. Salaün et V. Jamet, il se remet au travail avec courage. » Et il nous dit: « C'est avec plaisir que j'assisterai à la réunion de Juin, pour renforcer la masse des manifestants en faveur de cette chère Liberté d'enseignement... Nous avons des enfants et nous ne voulons pas les voir sous la « tutelle de l'Etat ». Nous, catholiques, nous voulons pour nos enfants une école catholique et des maîtres catholiques... » J'espère que d'ici quelques années un nouvel Etienne Guyomar deviendra un « bon Likésien ».

Louis Léonus a été « très touché de voir la place que l'on réservait à M. Salaün dans cette revue et espère qu'on rappellera de temps en temps, au souvenir des Anciens, celui à qui un si grand nombre doivent une profonde reconnaissance. »

C'est avec grande joie que **Joseph Le Ribouchon** reçoit Le Likès dans sa solitude de Cambo-les-Bains (Basses-Pyrénées). La croix qu'il porte depuis quatre ans est bien lourde mais il l'accepte chrétiennement. Nous lui exprimons notre grande sympathie et nos vœux de prompt rétablissement.

Pierre Dréan, qui avait subi près de trois ans de déportation à Cassel, travaille actuellement, à Nantes, aux constructions de locomotives (Usines Batignolles-Châtillon). Il nous fait part du mariage de son frère Jean, Géomètre aux Ponts et Chaussées d'Auray, s'adonnant avec passion à la peinture de tableaux.

André Quesnel s'était engagé aussitôt la Libération et avait été dirigé sur l'Afrique du Nord. Le climat ne lui a pas été favorable. On a du le rapatrier et depuis il se promène « le bras gauche en écharpe ». Quand il sera tout à fait rétabli, il reprendra ses études à l'E.C.A.M., abandonnées en 1944.

De Vienne (Autriche), le maréchal-des-logis **Jean Larhant** adresse une longue lettre fort intéressante. En 1945, il avait par-

ticipé aux opérations sur le front de Royan où il fut blessé. Maintenant, en compagnie d'un Américain, d'un Anglais et d'un Russe, il fait la police dans les rues de la capitale autrichienne. Il a eu le plaisir d'assister aux sermons du Carême prêchés par un évêque français, et il « n'oublie pas les bons principes qui lui ont été inculqués au Likès ».

Robert Guéguen, pense souvent à son « cher Likès » sur la terre allemande où il attend la démobilisation. De sa missive nous extrayons le passage suivant : « Qui ne regretterait le bon papa Quéau et MM. Auffret, Coustet, Belzic, Le Land, Pennec, Le Guen, Sébillot, Mourrain, Le Viavant et autres, sans oublier les Directeurs, qui m'ont formé avec tant de dévouement pendant mes 13 années de présence à l'école. Oui, je suis fier de me présenter comme ancien élève du Likès dont la réputation est si méritée ». Ses aptitudes techniques lui ont valu d'être désigné dans sa formation comme conseiller technique et dessinateur.

Le mot du « Vétéran » de Brest réfugié à Quimper:

« Vénérables Anciens d'avant la fermeture du Likès par les lois sectaires, réjouissons-nous de pouvoir aussi participer à la chronique de la si vivante revue de notre chère école. Tous ceux qui voudront y collaborer seront les bienvenus; ils donneront ainsi une preuve irréfutable de leur attachement au grand Etablissement religieux qui leur procura une éducation de choix. Sans doute nos professeurs ont cédé la place à d'autres que beaucoup d'entre nous ne connaissent pas mais le but poursuivi est toujours le même et le personnel d'aujourd'hui est le digne continuateur de celui que nous avons connu.

« Parmi nous, les rangs vont s'éclaircissant. Tous les ans, quelques-uns vont recevoir la récompense du Maître que nos formateurs nous apprirent à aimer et servir. Quand ils sont sur le point de paraître devant Lui, ne sont-ils pas heureux d'avoir suivi la

voie sur laquelle ils s'étaient engagés lorsque des parents et des éducateurs aimés leur apportaient des soins si dévoués?

« Avec émotion: nous saluons les noms de benjamins qui dans ces dernières années se sont offerts en sacrifice pour notre Patrie. Parmi nous , il en est aussi beaucoup qui de maintes façons ont « résisté ». Plusieurs ont payé de leur vie leur action en vue de la Libération. Le 28 Mars dernier, la population de Quimperlé unanime, a tenu à rendre un hommage émouvant à deux anciens du Likès - Génot père et fils - le premier, compagnon des « vieux » du siècle dernier. Lui et les siens - la barbarie teutonne ayant fait des martyrs de tous les membres de sa famille - ne seront pas oubliés par les vétérans Likésiens. »

«LE LIKÈS» n° 5 - 10/06/46

Témoignage de Jacques Mourlet

«Il n'est pas de commune mesure entre le métier de soldat et le métier d'otage. Vous êtes des saints « (Saint-Exupéry)

Ces mots de Saint-Exupéry me reviennent à l'esprit, à propos de M. SALAÛN, je ne puis résister à l'envie de rapprocher ces deux destinées. L'une et l'autre ont abouti au suprême sacrifice. L'une et l'autre, par des moyens différents, ont illustré cette qualité de patriotisme qui redonne espoir et confiance. L'unanimité d'idéal et l'admiration réciproque entre le soldat expatrié et l'otage, voilà, n'est-il pas vrai, le secret de la Résistance Française.

Aussi est-ce avec beaucoup de respect et d'admiration que je vais essayer d'évoquer quelques-unes des opérations auxquelles a participé M. SALAÛN et dont j'ai été le témoin. Depuis le début de l'occupation, il est en rapport avec plusieurs organisations. Son activité reste limitée à de fréquents contacts avec des agents, afin de contrecarrer par tous les moyens l'influence allemande et sauvegarder dans la mesure du possible l'indépendance de son Collège. Cependant son activité se précise. L'aviation alliée reprend le dessus, en même temps que les exigences allemandes à l'égard des jeunes gens augmentent. Il faut préparer l'arrivée de réfractaires et d'aviateurs alliés. Par suite de malentendus et de difficultés de toute nature, ce n'est qu'en Août 1943 que l'occasion tant attendue lui est fournie de mettre en application ses dispositions.

M. SALAÛN apprend qu'un aviateur allié a pu s'échapper de son appareil abattu à Pleuven. Il est caché dans un bois, mais les Allemands se doutent qu'un membre de l'équipage est sain et sauf. Ils le recherchent, et au surplus la population civile peut par imprudence dévoiler la cachette provisoire du rescapé. Il importe d'enlever au plus vite l'infortuné aviateur. En Simca et par des

routes détournées, le sous-officier américain est ramené à Quimper, muni d'une identité française. M. SALAÛN lui trouvera une cachette sûre. Bientôt le sergent Bell, prenant la mer dans une barque de pêcheur, parviendra en Angleterre, à peine 15 jours après son atterrissage forcé en France.

Par la suite, d'autres occasions se sont présentées d'apporter une aide aux aviateurs alliés. En particulier, un matin de Novembre 1943, vingt aviateurs sont annoncés au train de Paris. Il est convenu que nous prendrons une partie du contingent, place Saint Mathieu, afin de dégager aussi rapidement que possible les alentours de la gare et pour que la camionnette puisse faire le plus grand nombre possible de voyages.

A l'arrivée de la première équipe, des Allemands se trouvent sur la place et nous sommes obligés de faire entrer tout le monde dans l'église Saint Mathieu, car il n'est pas possible de donner des instructions de vive voix dans la rue. Je présume que les pieuses personnes attardées ce matin-là après la messe ont dû être troublées dans leurs oraisons par la visite inattendue de quelque six ou huit hommes un peu éberlués d'être ainsi transportés du train dans le lieu saint.

Après de rapides consignes, M. SALAÛN part avec son groupe pour une maison amie. Au même moment un autre groupe d'aviateurs alliés, au nombre de neuf, traversèrent à pied la place Saint-Mathieu avec leurs convoyeurs, se dirigeant vers une des maisons prévues pour les recevoir, de sorte que pendant quelques instants, il y eut plus d'Américains que de Français, dans ce secteur quimpérois. Chaque jour M. SALAÛN rendait visite dans tous les foyers où se trouvaient les aviateurs, afin de converser avec eux et les reconforter. Ils étaient parfois déprimés, à cause des émotions qu'ils avaient supportées et parce que leur départ n'était pas suffisamment rapide. M. SALAÛN trouvait toujours des motifs d'espérer et si son enthousiasme avait suffi pour aboutir dans toutes nos entreprises, nul doute que tous les parachutistes auraient passé la Manche sur l'heure.

II serait trop long de raconter les multiples interventions de M. SALAÛN dans la Résistance. Il se dévoua inlassablement et on peut dire, jour et nuit, à la Cause, apportant une aide infiniment précieuse à tous ceux qui lui demandaient son appui et ses conseils.

C'est avec une profonde tristesse que nous avons appris son arrestation, son séjour dans différentes prisons, sa mort enfin.

Il restera pour nous tous qui avons connu son action dans la clandestinité, le plus pur exemple de patriotisme désintéressé et de clairvoyance politique.

Nous gardons la conviction que M. SALAÛN s'est sacrifié en se laissant volontairement arrêter par la Gestapo pour éviter à son collègue des représailles que la police allemande n'aurait pas manqué d'exercer si elle n'avait pu s'emparer d'un agent aussi important.

M. SALAÛN a bien mérité de la Patrie.

Jacques MOURLET, O. C. M.

Echo d'un jugement

Le mois dernier, comparaisait devant la Cour de Justice de Rennes, Zeller, l'infâme Zeller, auteur de tant d'abominables forfaits, qui porte la responsabilité de la mort, souvent atroce, de nombre de Français de la Résistance. Les journaux ont relaté les ignobles machinations de ce traître, mises en lumière au cours des audiences. Nous rapportons ici la déposition de M. l'abbé CARIOU au Tribunal de Rennes, le 14 Mai, concernant les agissements de Zeller, en vue de l'arrestation de M. SALAÛN, directeur du LIKÈS.

Zeller, abusant de la confiance de M. l'abbé CARIOU, lui raconta que, colonel de l'armée française, il voulait faire passer son fils en Angleterre. Le jeune homme, affirmait-il, avait abattu un Allemand et était recherché par la police allemande.

II paraissait si sincère, il était si persuasif, déclare l'abbé CARIOU, que je lui indiquai le nom de M. SALAÛN, directeur du LIKÈS, à Quimper, comme étant susceptible de lui rendre service.

Le lendemain, M. l'abbé CARIOU et M. SALAÛN étaient arrêtés. Et l'abbé raconte comment, à la prison Saint-Charles de Quimper, Zeller vint narguer ses victimes.

A sa vue, dit-il j'ai éprouvé un « haut le cœur ». Zeller s'en est rendu compte et m'a dit : « Eh ! oui, Monsieur l'Abbé... c'est moi ! Que voulez-vous ? Nous faisons la guerre, tous les deux. Dommage que nous ne soyons pas du même côté ». Et il assista, impassible, aux tortures que nous faisions subir ses compagnons. En me quittant, il me dit : « Bonne chance, tout de même, Monsieur l'Abbé. »

Et l'abbé CARIOU termine, soulevant l'émotion. Ensuite, nous fûmes emmenés à Carhaix et jetés dans une cave qui nous servait de prison. C'est là qu'on nous enfermait le soir, après des heures d'interrogatoires et de tortures. C'est là, pourtant que, chaque soir, M. SALAÛN et moi-même nous n'avons jamais manqué de dire une prière pour que Dieu veuille ramener nos bourreaux dans le droit chemin. Aujourd'hui, en mon nom, je puis leur dire que j'ai pardonné depuis longtemps. Mais je n'ai pas mandat pour le faire au nom de M. SALAÛN qui est mort en exil...

Le Frère LE BAIL, directeur actuel du Likès, raconte l'arrestation de son prédécesseur, M. SALAÛN, et affirme que Zeller fit main basse sur l'argent, le portefeuille et divers objets de M. FLO-C'HLAY, un professeur du collège, qui avait réussi à échapper aux Allemands. Et comme Zeller proteste, affirmant qu'il ne fut jamais un pillard, le président CAVELLA, qui aime les précisions, fait donner lecture d'une déclaration faite par un compagnon de Zeller qui, comme lui, s'était vendu aux Allemands, et qui représente l'ex capitaine de la L. V. F. comme un mauvais camarade, un voleur et un mouchard qui trahissait ses propres camarades près de ses chefs allemands. D'autres viendront encore apporter d'accablantes dépositions. Pour ce traître responsable de la mort de

tant d'excellents Français, le verdict ne pouvait être autre que celui que prononça le jury du Tribunal de Rennes.

Les jours s'envolent (16 avril - 23 mai 1946)

Les 16 et 17 Avril, les membres de la Conférence Saint - Vincent de Paul organisent une séance récréative au profit des familles pauvres qu'ils visitent.

Ils présentent d'abord le drame en 3 actes de Botrel, « Chantepie », qui évoque une période héroïque de l'histoire de la Bretagne dans sa lutte contre les Huguenots. Plélan, calviniste, a été, en l'absence du seigneur Amaury, introduit dans le château de Mallestroit par Renot, « éterpeur » de lande. L'astuce de Follet qui feint de dormir pour surprendre des secrets et l'ingéniosité de Chantepie, enfant recueilli par Toussaint, serviteur fidèle du château, permettent la fuite de Madame Marguerite et de sa fille. Avant que Plélan ait pu les retrouver, le seigneur Amaury, averti par Chantepie, est de retour. Un duel à mort oppose les deux adversaires et la pièce se termine par la mort de Plélan dont les suprêmes révélations permettent l'identification de Chantepie, neveu d'Amaury, échappé du massacre dans lequel avait péri sa famille.

Le rôle assez difficile de Plélan fut brillamment interprété par Pierre Pouch, tandis que Joseph Golvan, Joseph Laurent, François Garrec et Jacques Larzul se distinguaient, avec des talents divers, dans les rôles respectifs de Toussaint, Follet, Chantepie et Amaury.

Si quelques critiques trouvaient que le débit de tel ou tel aurait gagné à être plus lent ou que parfois il avait tant soit peu le ton de la récitation tous, étaient d'accord pour admirer le naturel de Laurent dans la diction comme dans les attitudes. Fut également remarqué le jeu de Jean Guillou, dans le rôle de Renot. L'excellent grimage, la couleur locale apportée par les costumes des sol-

datés (Le Viol, J. Le Dreff, F. de Poulpiquet, G. Kérouédan, C. Le Hir, A. Tymen), les éclairs, le tonnerre, les coups de feu, le duel à la baïonnette, contribuèrent à donner encore plus d'intérêt à cette jolie pièce.

Au programme de la seconde partie, figurait la comédie : « Napoléon fait du Ciné ». Pierre Mérian, imbattable dans les exhibitions comiques, se surpassa dans l'interprétation du rôle de Jean-Louis le Cheminot, « ancien figurant à l'Opéra Comique de Carcassonne ». Napoléon, « tambour des pompiers de la Ville et garde champêtre de la dite », trouva un représentant tout à fait qualifié dans Charles Daniel dont l'apparition sur les tréteaux fut une révélation. Le Brigadier Louchard (H. Lebrun) et le Gendarme Eusèbe (Cariou) furent impayables dans leur fonction de gardiens de la paix, tandis que M. le Maire (R. Kérangal), et le metteur en scène (J. Gallès) s'acquittèrent de leur charge avec un sérieux non moins remarquable et... remarqué.

Comme intermède, quelques élèves de Première interprétèrent un chant de circonstance : « LE LIKÈS », sur l'air de La Paimpolaise : Les applaudissements, prouvèrent qu'il fut très goûté.

17 Avril : Mercredi Saint. - La population Likésienne se disperse pour 15 jours. Est-ce parce qu'elle entre en vacances que le temps, superbe jusqu'ici, tourne à la pluie?

15, 18, 19, 20 Avril. - Les Routiers campent à Saint-Coulitz.

22 Avril : Lundi de Pâques. - Bien des familles d'élèves du Nord Finistère sont représentées au magnifique Rassemblement des Catholiques à Landerneau. 80.000 personnes manifestent en faveur de la liberté d'enseignement.

24 Avril . - Les « Jeunes Anciens » Etudiants qui ne pourraient participer à la Réunion de l'Amicale se sont rassemblés dans l'Ecole qu'ils ont quittée ces dernières années. On avait omis d'adresser des invitations personnelles, mais l'annonce de la revue n'était pas restée inaperçue. Pierre Daigné se classa le premier à l'arrivée. Le dernier, François Kerhoas, surgissant peu

après le début des agapes dut occuper une place d'honneur. D'aucuns disaient qu'il était un peu grave comme si par hasard pour se corriger d'un... défaut - fût-il petit - il ne faille pas faire appel au temps. De peur d'oublier quelqu'un, le chroniqueur ne mentionnera pas les autres, mais il veut les féliciter. Pendant ces courtes heures, beaucoup d'impressions furent échangées. On avait tant de choses à se communiquer. Au déjeuner, Anciens et Professeurs mêlés, devisent sur des sujets anciens et nouveaux. Pierre Toulhoat et Louis Cosquer déchaînèrent les rires en révélant leurs talents de chanter ou d'orateur dans des domaines plutôt comiques, ainsi qu'il convenait. Des projets ont été au moins suggérés, telle l'idée d'un groupement de Likésiens de Paris. Bref, Ce fut une rencontre d'amitié et de chaude sympathie.

28 Avril. Dimanche de Quasimodo. - Grande journée du Rassemblement Catholique à Quimper, pour le Sud-Finistère. La Cornouaille, qu'on dit moins enthousiaste que le Léon, s'est dressée elle aussi pour revendiquer la liberté. 60.000 manifestants défilent dans les rues de la cité du roi Gradlon. Le cortège, descendant du Grand Séminaire, longe les bâtiments du Likès. Beaucoup d'Anciens ont salué leur école au passage. A noter parmi les orateurs, un Amicaliste qui termine ses études au Likès, Pierre André, de Pleuven, Président de la J. A. C. de Cornouaille, qui parla en breton et se fit vigoureusement applaudir en s'écriant que la tyrannie de l'étranger a soulevé la résistance et que toute autre tyrannie trouverait également des résistants.

Le même jour, à Vannes, les Jeunes des divers mouvements de l'Action Catholique se réunissaient au nombre de 20.000 pour discuter et étudier les problèmes qui leur tiennent à cœur. Là aussi, on remarquait pas mal d'Anciens du Likès.

2 Mai: Rentrée. - Le Likès est plus gai avec sa riante verdure. Aussi, peu de cafard, car le trimestre sera court, chargé de fêtes et aussi d'examens !

5 Mai. - La France votera-t-elle Oui ou Non? On saura le résultat le lendemain. Les familles des Likésiens ont voté OUI presque à

l'unanimité ... pour le référendum local: « Faut-il réserver une place à l'élève X ... l'année prochaine ? » Beaucoup de Oui : c'est que la « constitution » actuelle du Likès est approuvée par les familles. Et combien de parents seraient heureux de pouvoir signer « Oui » pour faire admettre leurs fils au Likès ! Comme il y a eu les « Non » des finissants, il y aura donc encore des nouveaux l'année prochaine !

6 Mai. - Les « Sports » nous paient une séance technique sur l'athlétisme. D'abord des projections fixes commentées par M. Laouennan puis « des films qui bougent et qui parlent », montrant au ralenti et à la vitesse normale des champions au travail sur le Stade.

12 Mai. - La Chorale de Scaër, conduite par le F. Paul Gallène, vient visiter le Likès et entendre de beaux chants.

8 Mai. - Jour V. Rien de spécial, sauf le petit mot du Frère sur l'anniversaire de la capitulation allemande et de la délivrance d'Orléans par Sainte Jeanne d'Arc. Le soir on apprend la mort de Mgr Duparc, survenue vers 20 heures. Son Excellence était évêque de Quimper depuis 38 ans.

12 Mai. - Célébration du jour V et de Sainte Jeanne d'Arc. Le Likès était représenté aux cérémonies officielles par les altos sopranes et par les Scouts, Yves Le Meur et Joseph Léna eurent l'honneur de porter la gerbe que les S. D. F. (Scouts De France) devaient déposer au monument. Défilé depuis la cathédrale jusqu'aux allées de Locmaria où se dresse le monument de la Libération de Quimper voilé de tricolore. M. Marchand, « maire de la Libération », découvre la stèle d'un beau granit gris. Discours de M. Marchand, de M. Wolhfarth, maire de Quimper, du colonel Bertaud, chef départemental des F. F. I., et du Préfet du Finistère.

Le soir, un feu d'artifice attira, malgré la pluie, une foule très dense où se perdirent quelques Likésiens. Il y eut de « belles vertes, de belles bleues » et aussi... des feux rouges, plus discrets !

14 Mai. - Obsèques de Mgr Duparc. Tout le Likès défile avec les autres écoles. La classe de Seconde avec le F. Charles fait partie de la délégation officielle. Math., 1e, 4e A. T, 5e A. T, les Scouts et Routiers, sous la haute direction de MM. Lautérou et Briec, assurent un impeccable service d'ordre. Ces « policiers » étaient bien placés pour voir de près les personnalités civiles et religieuses, et les 4 professeurs d'Angers, en grande tenue, ont suscité des pronostics amusants: curie romaine, juges, avocats ! Beaucoup voyaient pour la première fois le Nonce Apostolique et le cardinal Roques, tous deux en capa magna.

15 Mai. - Fête de St Jean-Baptiste de la Salle. Préparée par une fervente neuvaine. Jour chômé au Likès ; grand' messe solennelle célébrée par M. le Curé de Saint-Mathieu. M. l'abbé Tabar, vicaire à Plouay, sut dire éloquemment son admiration pour St J.-B. de la Salle et il nous indiqua les précieuses leçons à retirer de la méditation de sa vie toute dévouée à l'enfance.

La chorale se distingua aux divers offices de la journée.

Après les vêpres, séance de cinéma. Les bien informés avaient annoncé « Gulliver's travels », mais ce fut « Les Clandestins », film ayant pour thème la Résistance. Les grands critiques de l'écran ne sont pas d'accord sur l'appréciation de ce film ... On y vit des « Fritz » qui n'eurent pas le beau rôle; il y eut des coups de feu, de la dynamite, des incendies et pas mal de scènes insinifiantes.

16 Mai, - L'U.G.S.E.L. consacre des champions et en fait surgir de nouveaux de la masse disciplinée des 200 à 300 athlètes qui évoluent à Saint-Denis. Le Likès garde la 1ère place en toutes les séries !

18 Mai. - Les 2° et 3° Divisions descendent à la grande salle pour assister à une exhibition acrobatique fort intéressante: exercices aux anneaux, au trapèze, équilibre, etc ...

19 Mai. - 16 Scouts sont désignés pour vendre les insignes de la Croix-Rouge en ville.

Vers 14 h. 1/2, M. Martin réussit à capter Radio-Vatican en français, mais une panne ne lui permet pas d'entendre l'émission. Patient, il attend quelques minutes: « Vous venez d'entendre notre émission en français ». Il reste à l'écoute et il parvient à comprendre suffisamment le tchèque ou le polonais pour nous apprendre que le T. C. F. Athanase Emile était élu Supérieur général des Frères des Ecoles chrétiennes.

Le nouveau Supérieur est natif de la Lorraine. C'est donc encore un Français qui reste à la tête du grand Institut fondé par saint Jean-Baptiste de la Salle. Toutefois le « Régime », ou Conseil du Supérieur, ne possède plus que 4 Français parmi les 12 membres qui le composent. Les lois sectaires de 1904 ont porté atteinte au recrutement mais, d'autre part, celui-ci a pris une extension considérable dans bien des pays.

21 Mai. - Les Likésiens affrontent le B. S. P. (Brevet Sportif Populaire). Un grand nombre le cueillent comme une fleur.

22 Mai. - Le Calendrier annonçait une séance de cinéma pour le jeudi 23. Mais elle a lieu aujourd'hui. Beau programme. On projette « Gulliver's Travels ». Tous les élèves ont lu cet ouvrage romanesque. Aussi, bien que les personnages s'expriment en anglais, les spectateurs ne sont pas déroutés en présence des faits et gestes des Lilliputiens et tout autant que le héros du drame ils s'amusent de leur naïveté. On a particulièrement admiré les dessins, d'une richesse de couleurs vraiment éblouissante.

23 Mai. - Des sportifs vont « en déplacement », quelques-uns à Rennes, d'autres à Vannes.

L'allée du jardin

Avant la guerre, la grande allée du jardin, menant de la Cour d'Honneur au Calvaire, était bordée de chaque côté d'un long parterre, objet de la sollicitude de M. Le Land, actuellement Directeur de l'Ecole de Questembert. En 1940, les Boches interdisent

l'accès du jardin. Les parterres ne fleurissent plus ... Quand le Likès fut « libéré », on constata qu'il manquait quelque chose dans le décor. Le Frère Charles fut alors the right man in the right place. Bien vite, il se met à l'œuvre, mobilisant, de temps à autre, de petites équipes dont les ouvriers ne semblaient pas mécontents de délaissier pour un moment leurs occupations ou leurs jeux afin de bêcher, fumer, planter, sarcler, arroser.

Et les parterres ont refléuri. La Bruyère, dans sa collection de portraits, n'a rien dit de l'amateur de dahlias. C'est qu'il n'a pas connu le Frère Charles. S'il l'avait contemplé, l'été dernier, au milieu de l'éblouissante plate-bande située en bordure de la Maison des Soeurs, il n'aurait pu s'empêcher d'admirer sans réserve les talents du fleuriste qui, à la différence de l'amateur de tulipes, ne manquait pas de louer l'œuvre de Dieu lorsqu'il s'extasiait devant les énormes corolles teintes de presque toutes les nuances de l'arc-en-ciel. D'ailleurs, tous les passants n'étaient-ils pas fascinés lorsque leurs yeux s'arrêtaient sur cette féerie de couleurs ?

Cette année, les parterres raviront encore davantage les regards, et des espèces nouvelles étalent déjà leurs richesses. La Cour d'Honneur, ces temps derniers, a été l'objet d'un travail de première qualité . Bientôt, elle s'enorgueillira de sa parure ... Félicitons chaleureusement le Frère Charles de permettre à nos yeux de contempler la beauté qui nous fait éprouver de saines jouissances.

Nouvelles des Anciens

M. Louis Lautrou, professeur, revenu très fatigué de captivité, se reposait dans les Pyrénées. Le séjour dans la montagne lui a été favorable et à la fin de Mai il a repris avec joie le chemin du Likès.

Roger Moullec nous dit que la revue Le Likès est lue par toute la « carrée des Brutions » qui savent apprécier avec le langage coloré du terroir les actions d'éclat des Résistants religieux.

Si la Préfecture de Quimper - ce magnifique monument qu'incendièrent les vandales au moment de leur débâcle - retrouve sa gracieuse physionomie, ce sera un peu grâce à **René Le Meur**, de Concarneau, métreur vérificateur.

Pierre Brélivet, d'Esquibien, est en « Occupation ». Comme bien d'autres, il connut une existence mouvementée en 44. Réfractaire pour le S.T.O. chef d'un groupe de Résistants du Cap, il prend le maquis ; le 10 Juillet, la Gestapo l'arrête sur la route de Quimper. Enfermé à Saint-Charles, il est torturé, condamné à mort le 4 Août et délivré le 8. Il rejoint ses camarades et s'engage pour la durée de la guerre. Le voilà à l'école inter-armes de Coëtquidan, où 'il accède bientôt au grade de lieutenant d'active. Actuellement, il achève un stage de perfectionnement des officiers à Achern, non loin de Baden-Baden.

Un professeur du Likès a rencontré, à Caen, **M. Le Gall, premier directeur du Likès**, à la réouverture en 1919. Il dirige depuis longtemps déjà le pensionnat Saint-Joseph. Les bâtiments, bien que situés dans une zone dangereuse lors du siège de la ville, n'ont pas trop souffert. Les dégâts sont réparés en partie, car M. Le Gall est toujours actif et énergique. Il n'avait pas quitté Caen pendant la bataille. Avec son économe, Breton lui aussi, il organisa dans ses locaux un service d'entraide aux sinistrés, qui fut des plus précieux. C'est avec bonheur qu'il reçoit Le Likès, qui lui rappelle la Bretagne et le bon vieux temps.

Gaston Foucher, en garnison à Saint-Brieuc, monte jusqu'au Likès lors d'une permission. Il évoque les années de captivité et quelques scènes de l'odyssée qui ont précédé son retour en Bretagne.

René Sizorn, démobilisé, a repris son travail à la gare de Quimper.

Gilles Falquerho, parti en Afrique du Nord en 1940, y resta après sa démobilisation. Il travailla jusqu'à cette année dans une usine d'aviation. Après six ans d'absence, il a été heureux de retrouver, à Hennebont, le toit familial intact, alors que tout autour s'amoncellent les ruines.

Emile Le Galloudec, de Plouay, écrit de Cochinchine où il se «plaît énormément ». Il espère pouvoir rendre visite aux Frères bretons qu'il a connus au Likès.

J. Toulliou est également en Indochine où les nouvelles de l'école lui sont parvenues par l'intermédiaire de la revue qui lui a procuré un extrême plaisir.

Nécrologie

M. Jean-Louis Chiquet, de Saint-Evarzec, capitaine, décédé au camp de Buchenwald, le 19 Avril 1945.

Francis Billon, de Plomodiern, lieutenant, Résistant, tué dans le maquis du Vercors.

Emile Le Doaré, de Châteaulin, mort des suites d'une maladie contractée en captivité.

«LE LIKÈS» n° 6 - 25/07/46

Le Likès dans la Résistance (suite)

Les liaisons devenant parfois impossibles entre les différents groupements, chacun dans sa sphère eut à faire preuve d'initiative. Disons que bien souvent les jeunes, animés d'une grande bonne volonté, ne comprirent pas toujours qu'il y fallait joindre une certaine dose de prudence. Bien des arrestations et des morts sont à mettre sur le compte de cette témérité dont on a, à juste titre, taxé de nombreux résistants. Les chefs de Résistance furent souvent blâmés de recruter des adeptes si jeunes. C'est vrai.

Mais il est bon de rappeler à quelques oublieux, qu'à l'heure où tant «d'attentistes » sont restés, pendant de si longs mois, les pieds au chaud, se contentant d'écouter les « Français Libres » à la radio de Londres, alors que tant d'autres jeunes ne déployèrent le dynamisme propre à leur âge que sur le champ de manœuvre du marché noir, il s'est trouvé des garçons, presque des gosses, inexpérimentés bien sûr, mais riches de patriotisme, débordants d'enthousiasme et de foi en la Patrie, sachant tenir tête à l'Allemand et apportant à se battre un courage qui force l'admiration. Il se trouvera quelque jour, espérons-le, des voix plus éloquentes pour retracer l'action de ces jeunes de la clandestinité qui ont payé à la cause sacrée de la Libération leurs dettes de larmes, de souffrances et de sang.

Pour venir à bout de leur patriotisme, l'Allemand trouvera, il est pénible de le dire, bien des complices qui n'ayant de Français que le nom, se sont livrés, pour un gain sordide, à la hideuse besogne de délation et de trahison. C'est ainsi que l'infâme Maurice Zeller s'en vint, en cette fin d'après midi du 26 Avril, procéder, avec quelques Allemands de la Gestapo, à l'arrestation du Frère Directeur, M. Joseph SALAÛN, et de M. FLOC'HLAY. La Providence permit que dans les évolutions des élèves, ce dernier, faisant

preuve d'un sang-froid remarquable, puisque déjà aux mains des policiers allemands, prit congé d'eux brusquement à un tournant d'escalier. Quant au Frère Directeur, attiré dans le guet-apens tendu par Zeller, il accepta stoïquement et n'en doutons pas, chrétiennement, le douloureux martyre qu'il savait lui être réservé.

Le LIKÈS a mis ses lecteurs au courant du calvaire qu'eut à gravir ce grand patriote, ce digne religieux, fidèle jusqu'au bout, alors qu'il se savait perdu, au poste où l'avaient placé ses Supérieurs. Une fois encore, que sa mémoire vénérée trouve ici l'expression de douleur, de fierté et d'admiration que lui ont vouée tous ceux qui l'ont connu et tout spécialement ceux qui furent avec lui à la pointe du combat pour les causes sacrées auxquelles il consacra sa vie entière : celle de l'enseignement chrétien et celle de la France.

Dès qu'eut pris fin la perquisition opérée par la Gestapo, les Supérieurs jugèrent de leur devoir d'écarter de Quimper les professeurs compromis par leur action personnelle ou l'influence directe qu'ils exerçaient dans le réseau des corps francs. Aux élèves qui assistèrent, consternés, au départ des quatre maîtres qu'ils soupçonnaient depuis longtemps d'appartenir aux organisations clandestines de résistance, il ne semblera sans doute pas indifférent de les suivre dans leur odyssée et de connaître quelques détails d'une activité stimulée par le désir bien légitime de faire payer à l'Allemand son triomphe passager.

Tandis que M. EVAIN gagnait les landes morbihannaises où il pouvait, étant du pays, circuler tout à son aise et narguer les recherches, MM. ROGARD et CADER, gagnant provisoirement Landrévarzec, eurent l'heureuse surprise d'y retrouver M. FLOC'HLAY, échappé comme on le sait aux griffes de la Gestapo. Deux jours plus tard, ayant pris toutes mesures utiles et les consignes auprès des responsables du mouvement Vengeance, les trois fugitifs gagnaient à bicyclette les Côtes du Nord.

Leur premier arrêt à Guingamp leur réserva le désagrément d'être questionnés par un feldgendarme trop soupçonneux qui ne leur donna congé qu'après avoir reçu maintes explications, fouillé une mallette et examiné leurs papiers qui parurent suffisamment convaincants.

Arrivés à Saint-Brieuc, les professeurs récalcitrants, grâce à M. Rideau, Econome du Pensionnat du Sacré-Coeur, eurent accès auprès d'authentiques résistants de « Défense de la France ». L'abbé FLEURY (que les Allemands après l'avoir odieusement mutilé, fusilleront en Juillet suivant) et M. LE GALLAIS, pharmacien bien connu à Saint-Brieuc, leur ayant procuré une nouvelle identité, les trois amis, quelque peu métamorphosés, se séparèrent.

Ils devaient, après quelques péripéties, se retrouver à Tinténiac (Ille-et-Vilaine) pour une halte salutaire et un recueillement propice à leur âme aussi bien que favorable à leur zèle qui se dépensa quelque temps auprès des élèves réfugiés de Saint-Malo, hôtes provisoires de M. le Curé qui ne craignait pas d'abriter dans son presbytère, outre la gent turbulente des petits malouins, de « dangereux espions ».

Laissons-les de nouveau brouiller leur piste et s'en aller chacun de son côté: le sieur « Costérec » pour un lointain manoir où deux petits garçons se souviennent peut-être du « Cousin Gabriel », leur précepteur indulgent, et le brave « M. Daniel », alias FLO-C'HLAY, lequel avide de nouvelles et voulant rétablir la liaison avec ses chefs, retourna résolument à Quimper.

Averti par un émissaire du LIKÈS que la Gestapo, renseignée sur son retour, faisait cerner l'école et cherchait à se venger du mauvais tour qu'il leur avait joué, il jugea opportun de ne pas insister et repartit en direction de la Normandie. Les Allemands qui avaient pensé saisir le « terroriste », s'emparèrent, en guise de consolation, de papiers, photos, objets divers ainsi que du costume d'officier appartenant à cet adversaire insaisissable.

Celui-ci connut un retour mouvementé et s'il réussit à échapper aux Boches ce fut pour tomber dans les mains de maquisards (!) de la région de Callac qui, malgré ses dénégations, le considérèrent comme milicien, lui dérobèrent tout ce qu'il possédait et décidèrent de le garder prisonnier.

Pendant que ses nouveaux maîtres se désaltéraient longuement à une auberge isolée, le prétendu milicien, mettant à profit l'instant où la vigilance de ses gardiens se relâchait, bondit sur le vélo le plus proche et disparut en un clin d'oeil. Fatigué de tant d'aventures tragi-comiques, il se fit faire une troisième identité et se rendit à l'école des Frères de Plumaugat (Côtes du Nord). Il ne devait qu'y passer. Le débarquement tant désiré allait s'opérer incessamment.

En effeuillant les derniers jours du trimestre (2 mai - 4 juillet)

2, 3 Mai. - Le dernier « Likès » annonçait son entrée à l'Imprimerie Cornouaillaise. Depuis ce jour le n° 5 est allé un peu partout, même au-delà des mers, à Ouessant, à Belle-Ile, en Afrique, en Indo-Chine.

26 Mai: Fête des Mères. - Des mamans de Likésiens ont dû recevoir de belles lettres bien illustrées de dessins en couleurs, lettres qui portaient les regrets de l'absent de ne pouvoir assister à la fête de famille.

27, 28, 29 Mai. - Retraite de Communion prêchée par M. l'abbé Le Guellec, vicaire à Landerneau. Les grands élèves assistent au sermon du soir.

30 Mai. - Jeudi de l'Ascension et Communion Solennelle. La chapelle est bien trop petite pour accueillir la grande foule des parents venus participer à la grande fête des 40 Premiers Communants.

31 Mai. - Clôture du Mois de Marie. D'ardentes prières et de beaux chants sont montés vers la Sainte Vierge, matin et soir, tous les jours de ce mois.

2 Juin. - Cette date était retenue pour la fête des jeux du Likès. Cette fête sera reportée au 16 Juin.

6 Juin. - De violents combats se sont déroulés sur les hauteurs qui dominent l'Odet, au N.-E. de Quimper, entre les... Comanches et les... Sioux. Attaque vieux style. De part et d'autre, même ardeur ou plutôt même furie. On a entendu dire que les Sioux se seraient servis... d'éléphants afin de s'emparer d'un redoutable fortin. Et pourtant nulle décision n'intervenant, il a fallu vider la querelle en un combat singulier où après une joute chevaleresque fort mouvementée, la victoire est restée aux Sioux. Tout cela vous paraît peut-être romanesque; questionnez plutôt les guerriers ; ils vous en diront du long. A propos si vous voulez être renseignés sur les guerriers, adressez-vous aux élèves de la 3^o Division du Likès.

Et dire que pendant ce temps, ça chauffait dur aussi quelque part en Indo-Chine. La radio nous apprenait que les Pavillons Noirs voulant prendre leur revanche de l'échec relaté dans le numéro 5 du Likès, venaient de déclencher les hostilités. Deux colonnes chinoises dotées d'un appareil ultramoderne venaient leur prêter main-forte en assiégeant Tuyen-Quan. Les Français avaient trop compté sur la débrouillardise. Manœuvrant sans objectif précis, ils perdirent un temps précieux à faire la traversée d'une rivière. Bref, ils durent céder sous la pression des Chinois. Quant aux Pavillons Noirs, profitant d'un effet de surprise, ils s'emparaient de la ville fortifiée de Tuyen Quan. Les Français durent solliciter un armistice. Mais que de beaux faits d'armes seraient à signaler à leur actif. Ils sont certainement consignés dans les Annales de la 2^o Division.

8 Juin. - Les internes partent en vacances. Mais ceux qui restent et tous les externes assistent à la cérémonie de la Confirmation. Mgr Cogneau, après le Veni Sancte Spiritus, monte en chaire pour

rappeler aux confirmands et aux autres aussi, la mission du Saint-Esprit pour la sanctification des âmes et l'importance du Sacrement de Confirmation. Puis Monseigneur, assisté de M. le Vicaire général et de M. Gouchen, aumônier, confirme les 50 élèves que lui présente le parrain de confirmation, M. Victor Monfort.

8, 9, 10, 11 Juin. - Un groupe de Scouts campe à Cheffontaines, non loin de Pleuven.

11 Juin: Rentrée. - Déjà? Mais c'est la dernière ! ... Vite ... , le « fuitomètre » est prêt à fonctionner! Mais ce précieux instrument n'a pas la vertu d'abattre sa journée en 10 heures! Il engendre plutôt un peu de « Kafar » chez les impatientes !

13 Juin. - Une sortie a réuni, aux pieds de Sainte-Anne, en Plo-néis, les deux premières promotions de « Croix bleues », du groupe C.V. N.D. du Likès. C'était une récompense accordée aux généreux efforts fournis par les pionniers de notre jeune mouvement, une occasion de se trouver groupés pour étudier ensemble les résultats de la première année, de se récréer aussi dans les terrains boisés qui avoisinent la chapelle. Les jeux d'approche ont eu un succès inaccoutumé dans des taillis parsemés de myrtilles où, dans l'attente de l'adversaire, chacun pouvait se délecter de ce fruit savoureux et même se travestir en Peau-Rouge.

15 Juin. - Soirée récréative offerte par les Scouts et Routiers à leurs camarades.

16 Juin. - Fête des écoles libres. Le temps est pluvieux, mais les autorités décident de braver le temps. Et l'important défilé se forme: en tête, la musique de Pont-Croix, puis « la cohorte » du Likès, disciplinée, marchant bien au pas, en silence, avec dignité et fierté. Très peu de Rabats blancs dans le défilé : de grands élèves les remplacent! Mais hélas, la pluie tombe toujours. Malgré tout, M. Briec annonce au micro un mouvement d'ensemble par les Petits Novices du Likès. Après que la puissante chorale de Sainte-Anne eût donné un chant fort bien exécuté, les P.-N. exécutent leur mouvement avec toute la perfection désirable, sur un

terrain boueux. Ils furent chaleureusement applaudis, ainsi que leur moniteur, auteur du mouvement: M. Eugène Lautrédou. M. le chanoine Le Ster annonce ensuite la dislocation, la pluie se faisant pénétrante. L'an prochain, le temps plus clément nous permettra de réaliser quelque chose de magnifique.

23 Juin. - Fête-Dieu en ville. Tout le Likès descend pour la procession traditionnelle, mais sans la musique instrumentale d'avant-guerre, et avec une chorale réduite aux petites voix. L'après-midi, des gymnastes vont à Saint-Evarzec pour l'inauguration du stade de l'école des Frères. Leurs démonstrations réussies ont « épaté » les spectateurs. Ces mêmes gymnastes, fatigués par leur sortie, auront encore la force de s'exhiber devant le peuple Likésien, le soir, avant le feu de la Saint-Jean.

23 Juin. - Feu de joie de la Saint-Jean. Ce fut un succès. La fête débuta par des exercices aux agrès. Les athlètes, qui n'avaient pu se produire lors de la manifestation des écoles libres, exécutèrent des mouvements difficiles qui provoquèrent des applaudissements mérités. M. Lautrédou, moniteur, se fit admirer par l'aisance et la souplesse dont il fit preuve à la barre fixe. Grand soleil, rétablissement, planche, etc... émerveillèrent les spectateurs. Nos futurs champions sont à bonne école. Parmi ceux-ci on remarquait une forte proportion d'élèves de Seconde, ce qui laisse augurer d'excellentes notes en gymnastique pour le Bacc, l'an prochain.

Voulez-vous apprendre l'art de vous débarrasser d'un adversaire, le mettre K. O., savoir que le but du jiu-jitsu consiste à donner et... ne point recevoir. Adressez-vous à M. Charpentier qui, ce soir-là, a péremptoirement démontré la valeur de la théorie du judo. Il est vrai qu'il se mesurait à un adversaire on ne peut plus inoffensif. Heureusement, car il aurait, paraît-il, demandé à chaque spectateur, un cautionnement de 30 francs pour les frais de pharmacie.

Les exercices gymniques étant terminés, le cercle s'est rétréci autour du feu qu'on venait d'allumer.

*«Du fagot, jaillit la flamme,
Chantons le feu ... »*

Pierre Cornec, au talent bien connu, dirige le jeu. Tour à tour on applaudit les artistes en herbe de la 6^o Classique et de la 5^o Moderne qui interprètent un fragment épique « Lez-Breiz », du riche répertoire des « Chants populaires de Bretagne ». La Seconde, la 3^e Année, etc., se font aussi remarquer pendant que des fusées zèbrent le ciel noir ... Et le feu de joie se termine par le chant du Salve Regina, si émouvant dans sa simplicité.

Félicitations aux organisateurs et aux artistes pour cette intéressante soirée.

28 Juin. Fête du Sacré-Cœur. Elle est solennellement célébrée, comme de coutume, au Likès. Dans les classes, on rivalise d'ingéniosité pour dresser de somptueux autels à Notre-Seigneur. L'après-midi, on décore les allées du jardin, car l'Hôte du Tabernacle doit les visiter. Que de magnifiques tapisseries exécutées avec la sciure de bois colorée ! Deux superbes reposoirs, l'un édifié sur la cour des Sports, par les Petits-Novices, l'autre sur la cour d'honneur par un groupe d'élèves de la Section Technique, seront, autant que cela est humainement possible, dignes de la réception du Maître divin. La procession fut magnifique autant que pieuse. Chants suaves, charmant cortège de choristes, recueillement de groupes divers, décorations variées et rutilantes, tout cela dut faire grand plaisir à Jésus-Hostie.

Examens. Les Bacc. composent, puis les BE., B.E.P.S. Les heureux candidats, avant d'être fixés sur leur sort, s'en vont en famille, partagés entre « l'espoir et l'espérance » ! A cette heure, on connaît les admissibilités. Il y en a tant ! Un prochain numéro publiera ce long palmarès.

4 Juillet. - Distribution des Prix. Elle a lieu plus tôt que les années précédentes, car une équipe doit effectuer des travaux au cours du mois de Juillet. Personne n'a protesté ...

La cérémonie n'a pas eu la splendeur des années d'avant-guerre: pas de pièce de théâtre, de concerts donnés par la Musique instrumentale, de Palmarès luxueux ... Toutefois, depuis 39, le Likès n'avait pas vu une telle affluence à pareil jour. La séance est présidée par M. Bengloan, Visiteur, ancien Directeur du Likès. Dans l'assistance, les plus heureux étaient sans doute les élèves; aussi le chant interprété par la chorale, « Vacances », fut particulièrement applaudi. Le Frère Directeur attribua à Jean Le Floch le prix offert par M. le Maire de Quimper à l'élève externe le plus méritant: Jean Le Floch est au Likès depuis 11 ans et il vient de réussir brillamment son baccalauréat série Mathématiques. Avant de se séparer, le Frère Visiteur, dans une chaude allocution, rappela aux élèves qu'ils devaient être fiers de leur école, qui a toujours été à la pointe des initiatives scolaires et qui remporte tous les ans de magnifiques succès, preuve non équivoque de la valeur des maîtres et de l'importance du travail réalisé par les Likésiens.

Puis un salut solennel réunit, à la chapelle, maîtres, parents et élèves, qui, dans un vibrant Te Deum, remercient le Seigneur des grâces nombreuses qui leur ont été accordées au cours de l'année scolaire.

On descend ensuite allègrement la rue Kerfeunteun. Bientôt retentit le bruit strident des sirènes de locomotives et, des hauteurs du Likès, les professeurs, un peu étonnés de leur solitude, écoutent le roulement lointain des trains qui amènent au foyer une jeunesse ardente qui «jouira d'agréables et chrétiennes vacances».

La grande Assemblée des Anciens

La réunion des Anciens Elèves, tenue le lundi de la Pentecôte, a connu un très grand succès. L'avant-veille on totalisait 378 inscriptions. Mais le 10, plusieurs douzaines qui n'avaient pas songé à envoyer le « bulletin d'adhésion » ou qui se décidèrent au dernier moment, vinrent grossir le chiffre précité, si bien qu'on

compta plus de 450 Amicalistes revivant pendant quelques heures ce qu'ils ont coutume d'appeler aujourd'hui « le bon temps ». Dès 9 heures, un flot de Morbihannais fait irruption dans la cour d'honneur et sans discontinuer des groupes compacts vont suivre et, après les saluts de bienvenue, s'éparpiller dans l'Etablissement pour y respirer le parfum combien pénétrant des vieux souvenirs.

A la Chapelle

A 10 heures, la cloche appelle la foule à la chapelle où M. l'abbé de Kéroulas va célébrer le sacrifice de la messe. M. l'abbé Kéralval, vicaire à Sainte Croix de Quimperlé, prononce le sermon de circonstance. Avec enthousiasme, il évoque les jours d'antan, ce qui constitua pour les Anciens la période la plus attachante de l'existence: les moments passés à la chapelle, dans les classes, sur les cours ... ; les maîtres, les camarades de cette époque. Tout cela fait songer à maints devoirs, mais quel bien pour le cœur et pour l'âme de se les remémorer dans cette école à laquelle on doit tant. Un hommage à M. Salaün, mort victime de son patriotisme, est l'occasion pour M. l'abbé Kéralval de dire aux Amicalistes que le titre d'A. E. du Likès les incite à se montrer fidèles à Dieu et à la Patrie, ces devoirs ayant toujours été associés dans l'éducation donnée par l'école qu'ils ont appris à estimer et à aimer.

Après la messe, le Libera et l'absoute, - donnée par M. le chanoine Le Louët, ancien supérieur de Saint-Yves - sont chantés à la mémoire des Anciens Elèves décédés.

Au monument aux Morts

Ensuite, l'on se rend au monument aux Morts où une plaque doit être inaugurée pour commémorer le souvenir des Anciens morts pour la Patrie au cours de la dernière guerre. Un chant à l'adresse de ces héros est interprété par l'excellente chorale du Noviciat remplaçant celle de l'école dont les élèves sont en vacances. Puis

le président, M. Charles Cabon, dans une touchante allocution, rappelle le sacrifice de ces braves dont la liste est longue, ce qui prouve que le Likès a bien mérité de la France. Il n'est guère de théâtres d'opérations qui n'aient été arrosés du sang de ses enfants. A côté des noms de ces soldats, marins ou aviateurs, aussi glorieux sont ceux des jeunes tombés dans les maquis, et des Anciens, d'âges divers, succombant après d'innombrables tortures dans les trop fameux camps de la mort. Leur belle conduite ne sera pas oubliée et chacun tirera la leçon de leur sacrifice.

Réunion statutaire.

Lors de la réunion statutaire qui suivit, on procéda à la réélection de 4 membres du bureau, MM. Cabon, Bourhis, Jaouen et Pérodeau furent, à mains levées, confirmés dans leurs fonctions de présidents.

M. Charles Cabon, dans le mot adressé aux Amicalistes, parla du problème à l'ordre du jour: la liberté d'enseignement, liberté reconnue et honorée dans les pays démocratiques autres que la France, contestée chez nous par quelques partis. Il exhorta son auditoire, qui avait bénéficié de l'enseignement chrétien, à se montrer ardent à défendre cette liberté qui ne saurait être séparée des autres, vu qu'elles se tiennent toutes. Les applaudissements unanimes prouvèrent que l'assemblée partageait sa manière de penser.

Puis le Frère Directeur brossa un tableau des activités scolaires de l'année, tableau qui ne pouvait que fortement impressionner par tout ce qu'il suggérait. Il rappela l'attachement significatif des familles à l'école, le nombre toujours croissant des demandes d'admission, dont hélas! en raison du manque de places, beaucoup se voient essuyer un refus. L'année dernière, 850 n'ont pu être exaucées. Tous les jours, 4 ou 5 demandes au moins, arrivent par le courrier, si bien que pour cette seule année, il faudra compter plus de 1.500 places sollicitées pour les internes. C'est

un deuxième Likès qu'il faudrait donc créer. Cette confiance des familles n'est-elle pas une preuve manifeste de la faveur dont jouit l'École Libre qui n'a cependant pas pour elle les avantages dont on gratifie sa rivale.

Une innovation due à la Commission de l'Enseignement, le « Baccalauréat Technique » est envisagé avec satisfaction par le Likès qui, depuis plus de dix ans, dispense un programme conforme à ce nouvel examen et s'est ainsi, en l'occurrence, montré un précurseur.

Développer l'intelligence ne constitue pas toutefois toute l'éducation. Aussi les sports sont-ils en honneur au Likès; celui-ci s'est distingué au cours de l'année dans diverses compétitions. Il a notamment remporté le Challenge du Cross des Ecoles Libres. Ce jour même, il disputait à Orléans le Championnat d'Athlétisme, et le soir, on devait apprendre qu'il se classait premier.

Les arts, en particulier la musique, ne sont pas non plus négligés. La chorale se distingue sous la direction de M. Evain qui a pris la succession de M. Aballéa dont la réputation comme maître de chapelle était bien connue.

La formation chrétienne reste le premier but de l'école. Aussi divers mouvements, animés d'esprit chrétien: Cœurs Vaillants, Scoutisme, Conférence Saint-Vincent de Paul, etc... permettent aux élèves, suivant leur âge, de contribuer à l'épanouissement de leur religion.

A la salle des fêtes

Mais le temps passe. Il est bientôt une heure. Les invités se dirigent vers la salle des fêtes. Une décoration du meilleur goût, sur les côtés où pendent de jolies tentures, sur la « Scène » où les fleurs, la verdure et les feux de la rampe produisent un effet éblouissant, ravit les convives qui, au nombre de près de 500, feront honneur au repas copieux servi par un groupe bien stylé. Une atmosphère de franche gaieté ne cessera de régner dans la vaste salle. « Ambiance formidablement sympathique », telle est la formule citée par un Ancien, reprise par beaucoup d'autres, qui caractérise à merveille cette réunion vraiment « familiale ».

A l'issue du banquet, M. Wohlfarth, maire de Quimper, réclamé par l'assistance, dans un langage très simple mais qui va droit au cœur, dit quelques mots sur les devoirs qui incombent aux Français qui veulent travailler au relèvement de la France, et les Anciens du Likès sont tous de ce nombre. M. Guivarch, ancien des premières années de la « Réouverture », secrétaire départemental de l'A. P. E. L., parle plus spécialement de la question de l'école. Il se dit heureux d'avoir rencontré beaucoup de Likésiens dans les Associations fondées cette année, lesquelles ont permis les « apothéoses » de Landerneau et de Quimper. Il demande que l'on continue de lutter jusqu'à ce que soient reconnus pratiquement les droits que revendique l'école libre qui peut s'honorer des résultats qu'elle obtient et des hommes qu'elle a donnés à la France.

L'Assemblée réclame avec ardeur les « Jeunes Anciens », Pierre André, président de la J. A. C., devra s'exécuter. Dans une allocution, d'une belle envolée, il met en relief la beauté du christianisme, du christianisme intégral, vécu non seulement le dimanche par l'assistance à la messe, mais dans toute sa vie professionnelle au cours de chacun des jours de la semaine.

« Nous serons critiqués, dit-il, nous serons raillés par des adversaires qui ne veulent pas de notre idéal. Cela ne doit pas nous

décourager. Mais d'autre part, il ne faut pas que nous soyons du nombre de ceux qui se considèrent catholiques et qui dans la manière de se comporter avec le prochain n'emploient pas des procédés honnêtes. »

Jean Marchalot, un des « Jeunes » du bureau, remerciera les « Vieux » du magnifique travail qu'ils ont accompli; certains trop modestes pour faire valoir leurs titres à la reconnaissance, n'ont-ils pas consenti des sacrifices en vue de la dotation de bourses à des élèves appartenant à des familles nombreuses et il demande à ceux de sa génération de se tenir prêts à assumer la tâche à laquelle on les a invités.

Le Frère Directeur donnera pour terminer la liste des résultats divers de l'école au cours de l'année écoulée, remerciera les Anciens d'être venus si nombreux à cette fête de famille et leur fixera rendez-vous pour le prochain lundi de la Pentecôte.

«LE LIKÈS» n° 8 - 1/10/46

Un Héros de Bir Hakeim

Dans Le Clocher, bulletin paroissial de Saint-Patern de Vannes, on lisait, il y a quelques mois, l'article suivant, à la mémoire d'un Ancien : Ferdinand Le Dressay, tombé à Bir Hakeim

« C'était un grand et beau jeune homme, un peu timide, au caractère très doux, aux manières nobles et distinguées. Brillant élève de notre école Saint-Joseph, il continua ses études au Likès à Quimper. Instruit, sérieux, laborieux, Ferdinand Le Dressay aurait tenu sa place, et une place de choix dans l'élite rurale vannetaise.

Au début de Juin 1940, Ferdinand est occupé aux travaux de la fenaison dans ses champs de Kermain, mais les mauvaises nouvelles se succèdent à un rythme rapide et douloureux. La charnière de notre armée sur la Meuse vient de sauter, et, par cette brèche, c'est la ruée des divisions blindées allemandes. L'heure est grave entre les plus graves. On vient d'appeler le général Weygand et de lui confier la direction de l'ensemble des théâtres d'opération. Le Président du Conseil a proclamé la Patrie en danger... Puis c'est l'armistice...

Mais voici une autre voix qui se fait entendre. Elle est portée par des ondes. Elle arrive de Londres « La France a perdu une bataille, elle n'a pas perdu la guerre. La lutte continue... » clame le Général de Gaulle.

La lutte continue. Ferdinand laisse sa faux et fait ses adieux à ses parents. Il prend son vélo pour se diriger vers un port de la côte afin d'essayer de gagner l'Angleterre. Il chemine sur les routes du Morbihan et du Finistère. Il rencontre deux jeunes gens venus de Notre-Dame du Folgoët qui poursuivent le même but. Ensemble, ils s'embarquent à Concarneau et après une mauvaise traversée, débarquent en Angleterre, le 23 Juin 1940. Ferdinand demande

un engagement au service du Général de Gaulle, au service de la France. Il est versé bientôt dans l'aviation, puis dans un régiment d'auto transport de la Première Division Française Libre. La Fameuse Division dont on a pu dire: « au combat depuis 1940. elle a vécu les plus extraordinaires aventures, fait plus de campagnes et traversé plus de pays que les troupes d'Alexandre Le Grand et de Napoléon. »

Et voici que pour Ferdinand commence la grande aventure. Il s'embarque à la fin d'août 1940, arrive devant Dakar, mais Dakar est défendu et il est impossible au détachement de débarquer. Il contourne l'Afrique, passe le Cap de Bonne Espérance, remonte jusqu'en Somalie. Puis, c'est la campagne de l'Erythrée, de la Libye, de la Syrie. Le voici en Palestine, au Caire, de nouveau en Libye, où une grande et très violente bataille vient de s'engager dans le désert...

Le général Rommel lance son Afrika-Korps à l'attaque. Dans un ordre du jour adressé à toutes les troupes allemandes et italiennes placées sous ses ordres, il annonce l'offensive décisive contre nos troupes de Libye, avec des forces supérieures en nombre, munies d'un matériel perfectionné et protégées par une puissante aviation. Les principaux éléments de son plan étaient d'abord de s'emparer de Bir Hakeim.

Mais Bir Hakeim est défendu par les Français libres qui, sous les ordres du général Koenig vont opposer à l'ennemi une résistance héroïque et écrire avec leur sang une magnifique page de gloire. Et c'est là, où il avait mission de ravitailler les troupes, que Ferdinand Le Dressay a trouvé la mort le 11 Juin 1942.

« Soldats de Bir Hakeim toute la France vous regarde et vous êtes son orgueil », s'écriait, après le combat qui a duré 15 Jours, le général de Gaulle.

L'avis de décès a été communiqué à sa famille par la Croix-Rouge suisse le 12 Août 1943. Le service de ses funérailles a été chanté à Saint-Patern le 6 Septembre suivant en pleine occupation, en

présence d'une foule qui remplissait l'église. Monsieur le Curé de Saint-Patern tint à saluer la tombe lointaine de ce jeune héros que son frère Louis et son cousin devaient suivre bientôt, partis un jour furtivement, de Kermain, pour aller se battre et venger la mort d'un frère.

Le corps de Ferdinand Le Dressay repose dans le petit cimetière de Bir Hakeim, enseveli dans la terre du désert, mais c'est un peu comme le grain de froment qu'il jetait lui-même dans les sillons de Kermain, à l'époque des semailles, c'est pour s'élancer au soleil du renouveau.

Sur la proposition du Ministre de la Guerre, le Président du Gouvernement provisoire de la République Française, Chef des armées, a cité à l'ordre de l'Armée, à titre posthume :

« Ferdinand LE DRESSAY, jeune conducteur ayant rejoint, l'un des premiers, en Angleterre, le mouvement de la France Libre. A pris part aux campagnes d'Erythrée et de Libye au cours desquelles il se fit remarquer par son moral élevé et la bonne humeur qu'il mettait dans l'accomplissement de son travail. Faisait partie de la colonne de ravitaillement qui parvint à pénétrer le 6 Juin 1942 dans la position encerclée de Bir Hakeim.

Mort pour la libération de la France, le 11 Juin 1942, à Bir Hakeim (Libye), au cours de la sortie de vive force.

Général DE GAULLE. »

Un chef de file : Alain Fily

Président de la Promotion « Flotte-Bretagne »

Jeudi 23 Mai, en l'église de Plogonnec, a été chanté un service funèbre à la mémoire d'Alain Fily, capitaine F.F.I., déporté politique à Neuengamme, disparu en Avril 1945 aux environs de Hambourg, à l'âge de 23 ans.

Après de brillantes études au Likès de Quimper, Alain Fily prépara l'Ecole Navale, à Sainte-Geneviève de Versailles, puis en 39, la guerre le fit venir au Lycée de Brest, l'Internat de Sainte-Geneviève étant fermé. C'est là que, dès Novembre 40, il eut ses premiers démêlés avec les troupes d'occupation.

Président de la « Flotte Bretagne », il fut responsable des tombes anglaises fleuries le 11 Novembre. Arrêté, incarcéré, puis relâché, son activité dans un mouvement clandestin s'en trouva accrue. Mais les Allemands veillaient et surent se venger; huit mois plus tard, ils l'excluaient de l'Ecole Navale. Il prépara alors la carrière d'ingénieur et fit sa licence ès sciences. Réfractaire du S.T.O. en 43, il entra au corps-franc « Vengeance » où il détenait le grade de capitaine. Son rôle fut le recrutement et l'organisation des groupes et maquis. Son activité fut grande et s'étendit sur la région quimpéroise: Plogonnec, Plonéis, Guengat, Le Juch, Quéménéven, etc..

Il fut le fondateur d'une compagnie F.F.I., mais ne put achever sa tâche. Il fut arrêté à Quéménéven, le 20 Mai 1944, lors de la grande rafle où d'autres patriotes furent également arrêtés.

Alors commença son douloureux calvaire: Saint-Charles, d'où par des billets clandestins il rassura sa mère: « Maman, ne t'inquiète pas; pas de torture », puis ses camarades : « Dire à René d'avertir les camarades que personne n'ait peur ». Puis ce fut Rennes d'où il partit par le dernier convoi du 3 Août pour Belfort et l'Allemagne. Là, ce fut le terrible camp de Neuengamme, et Wilhelmshaven, l'un des sinistres kommandos. Sur les 800 Français qui quittèrent le camp le 5 Avril 1945 devant l'avance anglaise, à peine 30 sont revenus.

Les privations, la route interminable, les atrocités nazies, les tortures achevèrent ces malheureux.

Alain Fily est tombé épuisé à l'entrée d'Hambourg, vers les 15-20 Avril. C'est tout ce que sa famille explorée a appris.

La mort de ce héros est une grande perte. C'était un jeune homme de grande valeur, d'une intelligence remarquable. Son ardent patriotisme, son autorité, son entrain, son enthousiasme débordant, son esprit d'initiative particulièrement développé étaient qualités de chef.

(Ouest-France.)

Chantiers

Quel plaisir de se promener dans les classes de 3^o division fraîchement repeintes ! Sûrement les élèves se feront prier pour en sortir: ils y seront si bien ! Ceux des 4e classique et moderne n'auront rien à envier aux autres.

L'allée des marronniers, grâce au travail acharné des Frères Ker-jean et Alexis, a pris un aspect tout nouveau mais on ne croit pas qu'elle devienne pour autant une cour de récréation autorisée. Quel dommage...

L'inlassable pinceau des Frères Floc'hlay et Floch et Cie a donné aux lits de plusieurs dortoirs une belle couleur blanche. Qu'il serait agréable de poser sur les lits les gros souliers ferrés - juste le temps de les lasser- Oui, mais gare !.

Les quelques moignons d'arbres qui pointaient dans la cour Saint-Joseph et avaient fait un effort louable pour pousser quelques maigres surgeons, se sont vu extirper.

Et la cuisine, parlez-m'en !... Le premier carreau a été posé le... chut! il est vrai, certains n'ont peut-être pas fini le concours. Et cette version latine ? ce n'est pourtant que du latin de cuisine. Donc, à propos de cuisine, le carrelage avance et on envisage sérieusement la pose des marmites... et de la friteuse, qui est de dimension!

Il ne sera pas nécessaire d'être très curieux pour apercevoir la cheminée monumentale dont on a doté la cuisine.

Une bonne nouvelle pour les tire-au-flanc. L'infirmerie a été complétée par l'aménagement de ce grand local vide qui ne laissait pas d'intriguer les visiteurs. Il y a là de magnifiques chambres pour les malades qui vont se faire nombreux maintenant qu'un tel confort les attend.

Ceux qui croient impossible le fait de couper à la scie une auto en deux n'ont pas vu travailler le C. F. Allano. Il fabrique actuellement une camionnette neuve avec de vieilles pièces. Prodige de patience et d'adresse...

La rentrée s'annonce en harmonie avec l'âge atomique, l'âge du neuf : cuisine, cheminée, auto, peintures, tout sent la jeunesse. Et à l'atelier? Notre doyen, M. Drézen, ne ménage pas son temps pour trouver l'outillage de qualité. La semaine dernière, il allait à Lorient faire des commandes pour l'année 47-48. Prévoir, c'est gouverner.

Tribune libre... « Impressions et souvenirs ».

Je suis persuadé d'être le fidèle interprète des assistants de la sympathique réunion des Anciens du 10 Juin 1946, en disant que les sentiments qui nous animaient étaient reconnaissance et joie.

Reconnaissance envers ce vieux Likès et ses professeurs pour l'instruction et l'éducation que nous y avons reçues.

Joie de retrouver les professeurs et les camarades de classe, certains perdus de vue depuis six, sept ans, parfois plus, de constater que la sympathie est toujours la même, en dépit des séparations et des années. On n'a pas vécu impunément sur les mêmes bancs, travaillé ensemble au coude à coude, chahuté quand l'occasion s'en présentait, sans qu'il ne se forge des liens très étroits de camaraderie et même d'amitié. N'est-ce pas, matheux et philosophes de 1938-39 ?

Bref, joie du retour à l'école après plusieurs années d'absence. Et quelles années ? et quelles absences ? Dans notre souvenir, nous

revoyons les stalags d'Outre-Rhin, le drapeau à Croix de Lorraine déployé sur tous les champs de bataille du monde, les résistants de la métropole, traqués par la Gestapo, les déportés de ces enfers terrestres qu'a su inventer la barbarie nazie.

Beaucoup n'étaient pas parmi nous qui auraient dû l'être ; la guerre n'a pas passé sans laisser de vides nombreux et cette absence pourrait atténuer notre joie, si elle n'y ajoutait un légitime sentiment de fierté. Eh oui, anciens du Likès, nous pouvons être fiers de notre grande famille du Likès, de ses professeurs, et de l'éducation qu'on y donne. On juge, dit-on, un arbre à ses fruits ; le Likès ne mérite-t-il pas d'être placé bien haut dans notre estime ? Son glorieux et douloureux palmarès au service de la Patrie nous incite et je dis bien, nous ordonne, nous, ses Anciens, d'être parmi les premiers de ses défenseurs, et par delà notre école, d'être les serviteurs de l'École Libre.

Nous assistons au déploiement d'une offensive de grand style contre l'École Libre. Notre Likès ne serait-il pas digne de la France ? Ne lui a-t-il pas donné suffisamment de gages ? N'a-t-il, pas eu ses soldats, ses Français Libres, ses résistants, ses martyrs ? Faut-il évoquer la grande figure de M. J. Salaün, notre héros national ? Le Likès a bien mérité de la Patrie, il a conquis de haute lutte la liberté et l'égalité auxquelles il a droit.

Nos morts nous ont légué en héritage le devoir de continuer leur oeuvre, de combattre, s'il le faut pour la liberté et la justice et de défendre notre Likès, au sein d'une amicale forte, unie, agissante et toute dévouée à l'École.

J. Marchalot.

Rentrée

Déjà !... Il faut bien se résoudre à y penser. Une petite circulaire adressée aux familles leur annonce que la rentrée au Likès est fixée au jeudi 3 Octobre pour les internes, et au vendredi 4 pour les externes. Seuls les élèves astreints à l'examen de « repê-

chage », devront se trouver au Likès le mardi 2 Octobre, à 8 h. 30, pour témoigner de leur travail durant les vacances.

Comme il est rappelé dans cette circulaire, tous les internes doivent présenter leur carte d'alimentation dès la rentrée.

On serait reconnaissant à ceux qui disposeraient de matériel de jeu, ballons, balles mousses, etc..., s'ils les apportaient à l'école.

De même, il serait bon de prévoir, dès à présent, une tenue de sports et même la chemisette blanche pour la fête des jeux de l'an prochain.

Nous rappelons aussi aux élèves et aux parents que, le jour de la rentrée, deux professeurs se chargent de faire monter les malles au Likès. Prière donc de remettre les fiches de bagage aux Frères qui se trouveront sur le quai de la gare.

«LE LIKÈS» n°9 -15/11/46

LIKÈS (poésie)

(Sur l'air de « La Paimpolaise)

*De tous les coins de la Bretagne,
Parmi l'afflux de collégiens
Quittant la ville pour la campagne,
Voici venir les Likésiens
Chantant pleins d'entrain
Ce charmant refrain
De Quimper, j'aime le sourire,
Cathédrale et bords de l'Odet,
Mais encore plus j'aime et j'admire
Le Likès qui campe au sommet.*

*Ne voulant pas d'hôte morose,
Il a théâtre et cinéma
Qui nous font voir la vie en rose
Ensoleillant notre climat
Et de son côté,
Pour nous enchanter,
La Chorale est une charmeuse,
Ses concerts, profanes, sacrés,
Transportant notre âme rêveuse
Au pays des songes dorés.*

*Des brillants succès qu'il moissonne,
Il peut avoir quelque fierté ;
Ces lauriers dont il se couronne,
proclamant sa prospérité,
D'un fécond labreur
Sont le juste honneur.
Et si grande est son influence
Qu'on accourt vers lui très nombreux
Et qu'il doit, vu cette affluence,
Souvent dire un « non » douloureux.*

*De quel éclat, jeunesse active
Tu fais resplendir les couleurs
De ton Ecole si sportive
Et ses fervents compétiteurs,
Dans les championnats
Entre Pensionnats,
Ont illustré par leur vaillance
Le nom glorieux du Likès,
L'inscrivant, oui, premier de France,
Deux fois dans ton beau palmarès.*

*Par lui, le Christ étend son règne
Et voit rangés près de se croix
Les jeunes qu'ici l'on enseigne,
Chacun, bien haut, chantant : Je crois!
Et tous bons Français
N'oublieront jamais*

*Qu'hier, au Boche, à son dur régime,
Crânement, il dit : Résistons!
Que son Chef disparut, victime,
Dans l'enfer des bagnes teutons.*

*Oui, sa valeur croîtra sans cesse.
Mille étudiants, dans ces vieux murs,
Vont saluer, pleins d'allégresse,
Ses grands espoirs, présents, futurs,
Lesquels nimeront
Son auguste front.
A l'horizon, lève l'aurore
D'un avenir tout radieux.
Que de fleurs, demain vont éclore,
promettant des fruits merveilleux*

*De tous les coins de la Bretagne,
Parmi l'afflux de collégiens
Quittant la ville ou la campagne,
Voici venir les Likésiens
Chantant pleins d'entrain
Ce charmant refrain:
De Quimper, j'aime le sourire,
Cathédrale et bords de l'Odet ;
Mais encore plus j'aime et j'admire
Le Likès qui campe au sommet.*

«LE LIKÈS» n° 10 - janvier 1947

In Memoriam : Maurice Bon, Jean Le Bec

*« Ceux qui pieusement sont morts pour la Patrie
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie. »*

Hélas ! Combien, au cours de la longue et affreuse guerre que nous venons de subir, sont tombés loin, bien loin de la terre natale ! Parmi eux, se trouve notre ami et jeune ancien, **Maurice Bon**, Lieutenant-Aviateur de la fameuse escadrille Normandie-Niemen dont notre revue se fera un devoir d'entretenir ses lecteurs. Il n'est pas toutefois pour autant oublié. Le 11 novembre, Elliant, pays natal de Maurice, rendait à l'enfant qu'il pleure un digne hommage de reconnaissance. En présence des autorités locales, au cours d'une cérémonie particulièrement émouvante, à laquelle assista une foule considérable, fut inaugurée la rue Maurice Bon. Ainsi, le nom de notre ami regretté perpétuera la magnifique conduite d'un jeune héros.

Une autre victime ne recevra pas, sur sa tombe, les témoignages affectueux de sa famille et de ses amis.

Jean Le Bec, de Quimper, dont on n'a jamais pu recevoir de nouvelles depuis les événements de juin 1944. Il est tombé, en vrai Français, quelque part en Allemagne. Un service solennel a été célébré en son honneur, en l'église Saint-Mathieu de Quimper, église trop petite pour contenir la foule venue offrir à la famille ses respectueuses sympathies.

«LE LIKÈS» n° 11 - mars 1947

Un animateur de la Résistance: M. BENGLOAN.

Beaucoup d'Anciens connaissent quelque chose de l'action « résistante » entreprise par le LIKÈS lors de l'occupation. M. Joseph SALAÛN a payé de sa vie la mission qu'il s'était imposée. Des professeurs, MM. FLOC'HLAY, ROGARD, EVAÏN, CADER ont, dans la clandestinité, préparé la lutte à laquelle ils ont ensuite ouvertement participé, notamment lors des combats dans la presqu'île de Crozon. D'autres faits pourraient encore être signalés. Certes, il ne se trompait pas, le journal parisien qui parlait du «grand Col-lège résistant de Quimper ».

De l'animateur de cette résistance, notre revue n'a pas encore dit grand chose. Celui qui, avec M. SALAÛN, incarna le plus pur patriotisme, ce fut le Supérieur même des Frères du « district » de Quimper, M. Louis BENGLOAN, en religion Frère Clodoald, qui, avant la guerre, présidait directement, avec tant de distinction et de succès, aux destinées de l'établissement qui lui tenait tant à coeur. De 1940 à 1944, ses conseils, son enthousiasme même ont, plus que tout, contribué à inspirer l'esprit de l'école à laquelle il s'intéressait toujours. Et c'est lui qui suscita les dévouements précieux dont nos lecteurs ont eu l'écho dans plusieurs numéros de leur revue.

Fin 1940, alors que M. BENGLOAN était encore directeur titulaire du LIKÈS, un fonctionnaire de Vichy s'en vint lui apporter un blâme pour la manière dont se comportait l'école en face des événements. Menaçant, il parlait même de dénoncer aux Allemands cette conduite, et comme, ironique, il demandait à son interlocuteur ce qu'il aurait alors à dire, M. BENGLOAN, très digne, répondit qu'il ne pourrait qu'ajouter que pareille attitude de la part du fonctionnaire ne serait vraiment «guère française ».

Ce n'est pas seulement vis-à-vis du LIKÈS que le Frère Visiteur prenait ainsi position. Lorsque parurent les décrets imposant aux jeunes français le travail obligatoire en Allemagne, il ne tergiversa pas pour assumer ses responsabilités. Il conseilla le refus à tous ceux dont il était le Supérieur. Et, voulant dans toute la limite du possible leur éviter les poursuites qu'ils auraient certainement à craindre sans tarder, il se mit à l'oeuvre pour les garantir de tout danger. A temps, ils étaient changés de département, et bien camouflée était leur retraite qu'ils purent, sinon sans appréhension, du moins sans inconvénient grave, attendre des heures plus tranquilles. Et ce fût une vraie joie pour lui de constater que les nombreux jeunes religieux de sa Province furent, sans une seule exception, des Réfractaires au S.T.O.

Certes, il risquait gros en adoptant pareille conduite. Que les Allemands fussent au courant de ce qui se tramait au LIKÈS ou dans les écoles du district, le Principal responsable - M. BENGLOAN, ne l'ignorait pas - payerait cher l'action résistante dont il était l'âme.

Le Frère Visiteur ne se mettait jamais en avant quand, plus tard, il évoquait tous ces faits. Jamais il n'aurait sollicité la moindre récompense. Mais, pour parler comme sainte Jeanne d'Arc, «il avait été à la peine n'était-il, pas juste qu'il fût aussi à l'honneur». D'autres ont jugé de leur devoir de ne pas laisser dans l'ombre le souvenir de cette noble attitude. Et un premier témoignage de reconnaissance - qui sera bientôt, nous l'espérons, suivi de distinctions émanant du pays même qu'il a servi - vient d'être décerné au religieux qui sut entretenir pure la flamme de la Résistance, à cet Educateur que tous ceux qui l'ont connu ont appris à estimer pour lui conserver un indéfectible attachement.

Voici le texte de la « citation » adressée au Frère Visiteur du district de Quimper.

Awards Bureau, Ambassade de Grande-Bretagne, Paris.

Le Bureau de Recherches sur l'aide apportée aux Evadés alliés (Section britannique) a l'honneur et le plaisir de vous remettre ci-joint un diplôme signé par le Maréchal de l'Air TEDDER, preuve indéfectible de la reconnaissance du Gouvernement Britannique à tous ceux qui, comme vous, ont, au péril de leur vie, protégé, nourri et aidé les Militaires de l'Empire Britannique se trouvant sur le sol de France pendant l'occupation allemande.

This certificate is awarded to Mr Louis SENGLOAN as a token of gratitude for and appreciation of the help given to the Sailors, Soldiers, and Airmen of the British Commonwealth of Nations, which enabled them to escape from, or evade capture by the enemy.

TEDDER, Air Chief Marshal, Deputy Supreme Commander 1939-1945 Allied Expeditionary Force.

M. l'Abbé Corentin Lozachmeur est décédé.

Mercredi, 12 Février, à 18 h. 30, les élèves venant d'entrer en Etude après une journée bien remplie par les « Compositions », on apprenait au Likès que l'Aumônier, M. l'abbé Lozachmeur, venait de décéder à son domicile. Peu de « nouvelles » ont causé autant de stupeur et de chagrin que celle provoquée par l'annonce de ce coup brutal. Le matin, M. l'Aumônier avait vaqué à son ministère tout comme d'habitude et les 62 ans qu'il portait allégrement lui laissaient une santé suffisamment robuste pour lui permettre de parcourir une étape encore assez longue. Au début de l'après-midi de ce jour, se sentant indisposé, il s'était alité ; le Docteur venu vers 17 h. 30 ne diagnostiqua sans doute rien de sérieux et M. Lozachmeur plaisantait avec lui. Mais l'homme de l'art l'avait à peine quitté, qu'une angine de poitrine le terrassait brusquement.

M. l'abbé Corentin Lozachmeur naquit en 1884, au Juch, qui dépendait alors de la commune de Ploaré. Quelques années après, ses parents vinrent se fixer à Quimper. Corentin fut d'abord envoyé à l'école St Joseph, tenue par les Frères des Ecoles chré-

tiennes, puis il fréquenta le Likès. Il se distingua dans toutes les classes où il passa, par sa piété et son ardeur à l'étude. Il manifesta notamment des aptitudes remarquables pour les Mathématiques. Plus tard, il aimait rappeler l'enseignement de certains Frères qui l'enthousiasmaient. Désirant faire des études secondaires, lesquelles à cette époque ne figuraient pas au programme du Likès, il continua sa scolarité à Saint-Yves.

De là, « Lozac » - comme on le désignait familièrement - entra au Grand Séminaire de Quimper. C'était l'époque troublée des inventaires et des expulsions. Les sectaires ayant fait main basse sur l'édifice ecclésiastique de la route de Pont-l'Abbé, l'abbé Lozachmeur continua son Séminaire à Brest, où il fut ordonné prêtre en 1909. Envoyé à l'Institut Catholique de Paris, il y prépare une licence en Mathématiques, branche dans laquelle il se distingua. Il eut pour supérieur M. l'abbé Verdier, le futur archevêque et cardinal de Paris. Parmi les professeurs de la Faculté, il connut M. Branly, au moment où il découvrait le principe de la T.S.F. M. Lozachmeur se rappela toujours l'émotion des étudiants quand le grand savant réussit à fermer sans fil un circuit électrique à 25 mètres de distance.

1914 : M. l'abbé Lozachmeur est mobilisé, d'abord comme brancardier, puis il est affecté à l'Artillerie pour faire du repérage par le son et le calcul, Il se trouvait dans son élément et sans doute ne fut-il pas sans ressentir une certaine fierté quand ses travaux lui permirent de découvrir, près de Laon, une grosse Bertha, soigneusement camouflée, et dont Paris avait eu fort à souffrir.

Après la guerre, il fut nommé professeur de mathématiques au Collège de Lesneven. Il y connut de brillants succès. Toutefois, trouvant qu'il ne faisait pas assez de ministère, il sollicita un nouveau poste et accepta avec joie celui d'Aumônier de l'Ecole où il s'était autrefois montré un élève modèle. Un article, si élogieux fût-il, ne saurait dire, autant qu'il conviendrait, le bien qu'il réalisa parmi des centaines d'écoliers, dans ce Likès qu'il affectionnait profondément. Tant avec la Direction qu'avec le corps professoral

ou l'École en général, M. Lozachmeur - qui ne fut pas seulement un prêtre dans toute l'acception du terme, mais aussi un caractère marqué au coin d'une délicate bonté et d'une exquise politesse - n'eut, au cours de 16 années, d'autres rapports que ceux d'un accord absolument parfait.

Dans cet éloge, il n'est pas le moindre question d'une louange adressée pour la forme ; tous ceux qui l'ont approché d'assez près savent qu'il aimait intensément le Likès et qu'il le prouvait par ses paroles comme par ses actes. Nul, plus que lui, ne mérita le titre d'Ami de l'École. Qu'il parlât aux élèves, en public ou en particulier, fréquemment, il manifestait spontanément l'estime et l'affection qu'il lui portait. Que de fois il s'est plu à exalter le magnifique esprit de la grande famille Likésienne à laquelle il se disait fier d'appartenir. Aussi l'on comprend qu'il gagnât facilement la sympathie, tant des Frères que des écoliers, C'est pourquoi le deuil qui vient de les frapper est-il d'autant plus douloureux.

Si du point de vue relations, on a tant d'éloges à décerner à notre regretté Aumônier, que dire si l'on considère le travail qu'il accomplit ici ! Son oeuvre fut double: elle embrasse la classe et le ministère. En 1940, de nombreux Professeurs étant mobilisés, M. Lozachmeur accepta volontiers de donner des cours de Mathématiques et, depuis cette date, l'École a eu l'avantage de le garder comme Professeur dans l'une ou l'autre des classes de Première, Seconde ou 5^e Année Technique. Il y fit tout simplement merveille. Les élèves se plaisaient à signaler surtout le don, pas donné également à tous, qu'il avait de faire comprendre ce qui paraissait à certains plus ou moins nébuleux.

Quant au travail qu'il réalisa dans les âmes, Dieu seul pourrait en parler comme il faudrait. C'était avant tout une âme sacerdotale. Faire du bien dans l'ordre surnaturel fut sa première ambition. Tous les matins, avant la Messe, il attendait au confessionnal ceux qui désiraient pardon ou lumières. Dans ses sermons, préparés avec soin, qu'un accent onctueux rendaient si personnels, il

savait, quelque fût le sujet abordé, faire entendre cette «voix du coeur qui seule au coeur arrive ». Et ses catéchismes, que des exemples empruntés à l'astronomie, et des anecdotes de sa vie d'étudiant, de combattant ou de professeur, savaient à l'occasion rendre moins graves, étaient également fort goûtés. De plus, on sentait qu'il voulait rendre les âmes heureuses, Et ce n'est peut-être pas la moindre raison de sa grande influence.

Nous ne saurions évoquer son action sans rappeler qu'il fut aussi bon Français que prêtre exemplaire. Que de fois dans ses sermons, comme dans ses conversations, il se plaisait à mettre en relief le rôle assigné à la France, fille aînée de l'Eglise, les privilèges dont le ciel l'avait gratifiée, la mission civilisatrice qu'elle n'a cessé d'exercer ! Aussi l'on comprend qu'en 1940 il ait pris, lui aussi, l'attitude d'un Résistant. Le Likés, dans le n° 10, a mentionné les risques qu'il a courus en hébergeant des aviateurs alliés. Les gouvernements anglais et américain lui décernèrent en Novembre dernier deux diplômes, témoignages de leur reconnaissance.

Le 14 Janvier, il fut l'objet d'une distinction encore plus remarquable. Parmi les 120 Résistants bretons, qu'au Théâtre municipal de Quimper, entouraient maintes notabilités civiles et militaires, on remarquait une soutane. Et sur cette soutane, le général Banfill, représentant le gouvernement américain, épingla la « Médaille de la Liberté » . Les dangers auxquels s'était exposé M. l'abbé Lozachmeur méritaient amplement les honneurs qu'on lui accordait. Non, ce n'est pas lui qui aurait désespéré de la France.

Notre Aumônier très cher n'est plus. Mais son coeur s'est trop attaché au Likès pour que là-haut il se désintéresse de l'oeuvre à laquelle il se dévoua avec amour et enthousiasme. Prés du Seigneur, il continuera de veiller sur elle. A nous, en retour, de ne pas oublier le devoir de la reconnaissance qui s'impose à son égard d'une façon particulière. Gardons-nous d'oublier la voie du bien qu'il nous traçait et, dans nos coeurs, que son doux souvenir nous suive à travers toute la vie !

«LE LIKÈS» n° 14 - juillet 1947

M. Joseph Salaün reçoit à titre posthume The Medal Of Freedom

Il y a quelques mois, le regretté M. SALAÜN, ancien directeur du LIKÈS, recevait par l'intermédiaire de sa soeur, la Mère Supérieure de Pont-Aven, un diplôme de gratitude et de félicitations pour les services rendus par lui aux marins et aux aviateurs anglais qu'il avait si courageusement aidés à regagner l'Angleterre. Des diplômes semblables avaient été remis au Cher Frère Visiteur Clodoald (M. BENGLOAN) et au regretté M. l'abbé LOZACHMEUR, aumônier.

L'armée américaine vient de rendre, elle aussi, un juste hommage à l'héroïsme de M. SALAÜN, en lui décernant, à titre posthume, «The Medal of Freedom ».

Cette médaille a été remise le 5 Juillet, au cours d'une imposante manifestation d'amitié franco anglo-américaine, dans un salon de l'ambassade des Etats-Unis, à Paris.

Le Cher Frère Charles, de la Procure Générale des Frères à Paris, reçut, au nom de M. SALAÜN, de sa famille, du LIKÈS et de l'Institut des Frères, la médaille si bien méritée.

Pendant que l'un des officiers américains annonçait qu'un confrère de M. Joseph SALAÜN, Frère des Ecoles Chrétiennes, recevait la médaille pour lui, le général américain attaché militaire à l'ambassade épinglait cette médaille sur la poitrine du F. Charles et déclarait que c'était pour lui un grand honneur et un plaisir de lui remettre cette décoration.

Voici la Citation portant attribution de cette distinction:

Citation pour la « Medal of Freedom » de Joseph SALAÜN, citoyen français,

A combattu très courageusement pour la cause de la liberté en rendant un service d'une importance exceptionnelle aux membres

des forces américaines et britanniques qui tentaient de s'évader des pays occupés par l'ennemi.

Le courage, la bravoure, et le dévouement exceptionnel à la cause commune montrés par cette personne en entreprenant une tâche si hasardeuse, dont il connaissait les grands dangers, contribuèrent à la conclusion des hostilités sur ce théâtre d'opération et méritent le plus haut degré de louange.

H. Q - U. S. Forces European Theater.

En même temps que cette citation, M. SALAÜN recevait un diplôme ainsi libellé:

The President of the United States of America, has directed me to express to Joseph SALAÜN the gratitude and appréciation of the American people for gallant service in assisting the escape of allied soldiers from the ennemi.

Signé: Dwight D. EISENHOWER.

Toute la famille Likésienne se réjouira avec la famille de notre regretté héros de voir enfin son souvenir honoré comme il le mérite.

Il ne reste plus qu'à souhaiter que la France, pour la cause de laquelle, en définitive, il s'est sacrifié, sache, comme ses alliés, reconnaître la sublimité de son patriotisme, en lui décernant la médaille qu'elle réserve aux héros.

«LE LIKÈS» n° 16 - septembre 1947

Le sous-lieutenant aviateur Maurice Bon

Un Ancien mort au Champ d'Honneur

Maurice Bon, de Quimper, avide d'action et de dévouement, entre dans ce beau mouvement de jeunesse qu'est le Scoutisme. C'est un des membres les plus marquants de la 3^e Troupe de Quimper, exclusivement composée d'externes du Likès, qu'une page du Palmarès de 1936 nous montre groupés autour du sympathique aumônier des Scouts, le regretté Monsieur l'abbé Kerbrat, capitaine de réserve et chef de bataillon en 1939-40, qui devait se faire remarquer dans la Résistance et disparaître, pure victime immolée par la Gestapo, à la veille de la Libération. Dans ce milieu d'élite, il comprend la beauté de l'idéal proposé aux jeunes du groupe où il s'est enrôlé. Oui, décidé à s'élever au-dessus de la médiocrité, « Servir » telle est la règle qu'il se trace, règle qui sera pour lui l'étoile que fixeront ses regards tandis qu'il montera dans l'azur où nous allons le voir planer.

Un écrivain a dit qu'une belle vie était «une pensée de jeunesse réalisée dans l'âge mûr ». Cette pensée, Maurice l'a conçue et il la réalisera, au maximum, dans tout l'éclat de son printemps. Sa vocation, il l'a connue de bonne heure et tout de suite il s'en est épris. Il veut être aviateur. Les « gestes » des conquérants du ciel l'ont enthousiasmé et si cet adolescent modeste ne rêve pas mériter la gloire des Guynemer ou des Mermoz, du moins, les événements le prouveront, il se sent une âme de leur trempe.

A quelques kilomètres de Quimper, s'étend le terrain d'aviation de Pluguffan. L'année 1937 voit la création de l'Aéro-club de Cornouaille, Maurice - il a 17 ans - s'inscrit des premiers, en vue de participer aux cours d'élève pilote. Avec joie, il s'entraîne aux exercices et bien vite se fait remarquer par un sang-froid peu ordinaire. Aussi, quelques mois lui suffisent pour obtenir le brevet

de pilote civil, et ce n'est pas sans une certaine fierté qu'il se voit peu après autorisé à donner à son père le baptême de l'air...

Reçu au concours d'Istres, Maurice rejoint en Février 39 la base-Ecole d'Angers, où il décroche deux mois plus tard le diplôme de pilote militaire. Son rêve est réalisé. Il jubile...

Mais l'horizon diplomatique s'assombrit; bientôt la guerre éclate. Alors, un caractère trempé comme le sien, va pouvoir donner toute sa mesure. Il ne désire qu'une chose: servir en combattant dans l'arme où il lui tarde de cueillir des lauriers.

Il lui faut toutefois compléter sa formation et ayant passé par les bases de Châteauroux et d'Avord, le voilà classé « chasseur ». En décembre 39, le journal «les Ailes » souligne les remarquables qualités du « plus jeune pilote de chasse » et voit en lui l'un des meilleurs espoirs français dans cette catégorie.

Au début de 1940 il se trouve au Mas des Causses, à Montpellier, où il achève son entraînement d'acrobatie aérienne et de tir et se met en mesure de rendre le plus tôt possible les services qu'il brûle de fournir dans la zone des combats.

Partir se battre, voilà désormais la faveur qu'il réclame. Mais il n'obtient que de convoier des avions au front. Il s'étonne et gémit. Combien sont révélateurs ces mots extraits de lettres écrites à ses parents « Je commence à désespérer d'aller un jour à la guerre; pourtant, je vole actuellement sur Bloch 151 et ça marche bien. Rien d'étonnant que je sois rudement excité. Je vous promets que ça bardera lorsque je me trouverai face aux Boches et j'espère bien en descendre ma part. »

Les semaines, les mois s'écoulent, et toujours plus impatient, il attend l'ordre du départ qui s'obstine à ne pas venir. Entendons les échos de sa tristesse dans une lettre aux siens, le 28 Avril 1940: « Je ne suis pas encore parti au front ; j'enrage... Ici, on se demande si l'on est vraiment en guerre. J'en arrive à souhaiter qu'un petit bombardement vienne nous le rappeler et provoquer

le décollage des quelques Morane 406 qui nous restent. Hélas ! rien, toujours rien. »

On peut alors juger combien l'affecta la signature de l'Armistice. Quel chagrin il dut ressentir de n'avoir pu déployer sa bravoure dans le ciel de France. Lisons plutôt ce que lui dicte son cœur: « Sur les événements qui viennent de se produire je ne peux vous dire qu'une chose c'est vraiment terrible et l'on ne peut que se révolter devant ce qui s'est passé. Ici, nous ne demandions qu'à monter au front ; il y a des pilotes et du matériel, mais on nous a laissé froidement tomber. Je suis furieux et honteux comme tous mes camarades. »

Toujours est-il qu'il ne se rendra pas à l'ennemi. Son dessein est arrêté: partir en Angleterre par la voie des airs. Rapidement, le voici prêt à s'envoler, mais hélas! l'autorisation de quitter la France lui est refusée. Alors, il « pleure de rage », ainsi que l'annonce une de ses lettres. Comme on reconnaît bien là le vaillant qui ne désespère pas de son pays. Ainsi que le grand soldat qui sonne alors le rassemblement de ceux qui tiennent à continuer la lutte, il juge que si la France a perdu une bataille, l'Allemagne n'a pas pour autant gagné la guerre.

En tout cas, il ne peut se résoudre à se constituer prisonnier. Il va prendre un avion à Royan, décolle de justesse avant le moment fatal et réussit à parvenir en « zone libre ».

Un poète a décrit les albatros blessés dont les marins s'amuse quelquefois sur le pont des bateaux:

*A peine les ont-ils déposés sur les planches
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avions, traîner à côté d'eux.*

Maurice, désormais, se considère un peu comme ces « voyageurs ailés » qui hors de leur élément, sont « exilés sur le sol » où leurs grandes ailes les « empêchent de marcher ». Mais lui, c'est parce que ses ailes lui manquent qu'il paraît comme honteux et se re-

garde « piteusement ». Dans les premières semaines de 1941, on lui offre une permission d'Armistice. Avec plaisir, il serait venu embrasser les siens, mais il refuse car il ne veut pas voir les Boches fouler le sol de sa Bretagne chérie. Le sacrifice est sans doute pénible à ce cœur si tendre, mais le héros cornélien qu'il apprend hier à admirer tandis qu'il étudiait à l'école les pièces du poète du devoir, lui a communiqué quelque chose de son souffle patriotique et tout en réalisant la grandeur du sacrifice, lui aussi dit à sa façon:

Avant que d'être à vous, je suis à mon pays.

Là-bas, en Angleterre une petite armée dont les rangs grossissent un peu tous les jours, s'est constituée autour du Chef qui tient haut le drapeau de la liberté. Des Bretons ont réussi à traverser la Manche. D'autres, malheureusement, que Maurice a connus, ne peuvent mettre leur projet à exécution ; sur le point de s'embarquer, ils sont arrêtés puis fusillés, il en éprouve une peine profonde.

Mais lui aussi tient, comme ces braves, à faire son possible pour rejoindre les forces qui se regroupent en vue de la revanche. Il essaye de sortir de France, mais il a le désagrément de constater que ses efforts restent infructueux; un jour même, il échappe de peu à une arrestation.

Dans la région de Chamonix, les sports de la montagne, s'ils lui apportent quelques divertissements qu'il sait apprécier, ne lui font pas oublier ses Ailes qu'il regrette plus que tout. Aussi, n'y tenant plus, il fait des démarches afin de partir aux colonies comme pilote ; il pense ainsi trouver l'occasion de « remettre ça ». Cette fois, il est heureux de voir sa demande exaucée et en Septembre 1941 il s'embarque pour Madagascar, où il séjournera jusqu'en Avril 43. Les Anglais arrivent alors dans l'île.

L'heure qu'il attend depuis si longtemps vient enfin de sonner. Homme d'énergie, il décide de rejoindre, avec quelques pilotes, le groupe «Normandie » qui se constitue en Russie. Parti de Tana-

narive le 14 Avril 1943, après quelques escales, il atterrit un mois plus tard à Moscou d'où il est heureux d'adresser à son oncle, capitaine dans les forces françaises libres à Brazzaville, le télégramme suivant « Viens d'arriver en U. R. S. S. ; compte faire bon travail ici. »

Sans perdre un instant, il prend contact avec la formation « Normandie ». Trois jours d'entraînement sur les nouveaux appareils, et le voici, la joie dans l'âme, qui part effectuer sa première mission de guerre dans le secteur de Mossalsk. Ses compagnons émerveillés lui font des compliments pour son adaptation vraiment surprenante dans l'emploi de l'appareil soviétique.

Le radio a souvent relaté les fameux exploits accomplis par son groupe qui, d'Avril à Décembre 1943, totalisa 108 victoires homologuées. Bornons-nous ici à signaler les journées les plus marquantes mentionnées au carnet de vol de Maurice où sont énumérées les victoires obtenues individuellement ou en collaboration :

Le 19 Septembre 1943, quatre avions sont abattus à Ielna ; le 22 et 30 du même mois, à Smolensk, sont respectivement descendus neuf et quatre appareils, et les deux fois sans perte. Le 30 Septembre restera d'ailleurs une date mémorable dans les annales de l'escadrille. Maurice se trouve dans un groupe de 6 chasseurs partis en patrouille. Soudain, toute une flotte aérienne surgit à l'horizon : une centaine de bombardiers Heinkel III et Junker 88, que flanque une escorte de chasseurs. Malgré la disproportion, les 6 Français n'hésitent pas à engager la lutte. Deux Heinkel, un Junker, un Fock-Wulf 190, tel est le bilan glorieux qui s'ajoute à la liste des avions abattus.

Tous ces jeunes gens qui ont accompli des prouesses dans le ciel de Russie, n'auront pas le bonheur de revoir la France libérée. Au nombre de ces volontaires du sacrifice total, il faudra malheureusement compter le sous-lieutenant Maurice Bon. Le 13 Octobre 1943, il est parti effectuer sa 72^e mission de guerre. En plein ciel, ce jeune et splendide aviateur est allé au devant d'une mort glo-

rieuse entre toutes, combattant et donnant sa vie pour la cause du droit, de la France, de la liberté. C'était à Gorvdetz, en Russie Blanche, le jour où il venait de remporter sa 6^e victoire officielle en abattant un Junker 87.

Quatre belles citations à l'Ordre de l'Armée aérienne, comportant chacune l'attribution de la Croix de Guerre avec palme, rendent un magnifique hommage à la valeur de ce jeune officier qui autorisait tous les espoirs.

Ses exploits lui ont également valu d'être décoré de la Médaille Militaire et de la Légion d'Honneur, et les Russes lui ont décerné « l'Ordre de la Guerre pour le salut de la Patrie ».

Nous conserverons bien vivant le souvenir de ce héros. Puissent les jeunes, surtout, porter souvent leurs regards sur cette noble figure et contempler l'admirable sillon que vient de tracer un Français à la fleur de l'âge afin qu'en leur âme vibre toujours plus intense l'amour de la Patrie dont Maurice Bon a été un modèle accompli.

«LE LIKÈS» n° 17 - 15/11/47

Témoignage d'un résistant (M. Le Bars) en faveur de Joseph Salaün

Je suis très heureux de pouvoir vous fournir quelques renseignements sur votre cher et très estimé disparu, M. Joseph SALAÜN, communément connu dans la Résistance sous le pseudonyme de « Sup ».

Qu'est ce pseudonyme et pourquoi l'a-t-on appelé ainsi ?

Pour nous, M. SALAÜN était le Supérieur des Frères de se communauté. Est-on dans le vrai ?...

Enfin, Sup, était pour moi, était pour nous qui l'avons constaté dans la clandestinité, le diminutif de Supérieur. II a été pour moi le camarade « Sup » des jours glorieux.

Autant que mes souvenirs sont précis, je l'ai rencontré, pour la première fois, lors du départ pour l'Angleterre de la vedette sardinière « Moise », du port de Douarnenez - Tréboul, en Juin 1943.

II nous amenait par un bel après-midi un aviateur anglais ne sachant pas un mot de français, au lieu dit « Pors Piron », sur la côte de Beuzec, et celui-ci faisait partie du convoi à destination de la Grande-Bretagne. Cet aviateur était tombé en France, en combat aérien. Il avait été recueilli et caché par « Sup » pendant plusieurs semaines.

Nous trouvant là, quelques inconnus jusqu'à ce jour dans la Résistance, nous fîmes connaissance.

Par la suite, des liens nous unissant, nous restâmes amis et je puis vous certifier que ce terme d'amis ne fut pas un vain mot.

Je le contactais, à différente reprises, toujours pour le même motif, c'est-à-dire pour les départs en Angleterre.

Fin Décembre 1943 ou début de Janvier 1944, je dus, avec LE BRIS et FECHAUT, prendre le maquis pour la deuxième fois.

Caché à Carhaix, vers la mi-avril, je rejoignais Quimper avec LE BRIS, tous deux pensant revoir nos familles.

Arrivés à Quimper, notre première visite fut pour notre « Sup ». Nous fûmes reçus d'une façon admirable, restaurés, le moral remonté. J'eus encore plusieurs fois l'occasion de le revoir, car pour moi le LIKÈS servait de relais dans mes pérégrinations clandestines.

Des renseignements reçus par lui, nous décidons de rentrer à Douarnenez - nos familles n'étant plus inquiétées par la Gestapo depuis environ un mois - nous y restons jusqu'au premier Mai, date à laquelle nous dûmes reprendre définitivement le maquis. Dans des conditions ultra tragiques, vers le 22 Avril, je crois, le « Sup » vient de Quimper à Douarnenez à vélo - ce même vélo tout neuf qui m'avait servi plus d'une fois - et vers 9 heures du matin se présente à mon domicile.

Très gravement, il me tint ce langage « Sais-tu que nous sommes bien brûlés, ce coup-ci ? »

Il me dit qu'un « Colonel » s'était présenté à lui, de la part de M l'abbé CARIOU, vicaire à Douarnenez. II l'avait écouté, non sans méfiance, et celui-ci lui avait demandé de tout mettre en oeuvre pour diriger vers l'Angleterre son soi-disant fils qu'il ne pouvait commander.

Notre « Sup » ne laissa rien percer et feignit tout ignorer de ces fameux départs qui ne laissaient ni trêve ni repos à la Gestapo, car nous les avons si bien joués.

Nous nous rendîmes compte là ensemble, qu'en termes courants, nous étions «brûlés » et que ce Colonel devait être un « mouton ». Il me pria d'alerter sur-le-champ l'abbé CARIOU, ce que je fis. II retourna dans sa famille et nous prîmes rendez-vous pour le surlendemain, au LIKÈS.

Ce jour-là fut le jour de son arrestation

Nous partîmes donc, LE BRIS et moi, de Douarnenez, vers 13 heures, et, une heure après, nous étions à Quimper.

Comme nous montions la rue Kerfeunteun, nous rencontrons deux amis de Douarnenez, Francis MAROT et un autre, - FENDER, je crois - qui nous invitent à prendre le verre de l'amitié. Nous passons avec eux 30 minutes environ dans un café aux environs de Saint-Charles. C'est ce à quoi nous devons d'être encore de ce monde, car sans cela nous nous serions trouvés dans le bureau de M. SALAÛN quand la Gestapo l'a arrêté.

Nous redescendons et entrons précipitamment au LIKÈS ; nous remarquons une conduite intérieure toute neuve en stationnement devant la porte d'entrée ; nous n'y portons pas attention, déposons nos vélos dans le hall et demandons au portier si le « Sup » était là. Réponse affirmative. Nous prenons l'ascenseur.

Comme nous connaissions les lieux, nous nous rendons ipso facto à son bureau. Je frappe les trois petits coups réglementaires. Pas de réponse. Et pourtant nous entendons du bruit. Cela nous paraît suspect. Enfin! Nous décidons d'attendre, et nous faisons les cent pas dans la grande salle voisine.

II y avait deux ou trois minutes que nous étions là, quand M. l'Econome nous rencontre. II savait qui nous attendions et nous dit qu'il allait le chercher quelque part dans l'établissement ; passe ensuite une religieuse qui s'exprime de même. Tout cela en moins de dix minutes. Tout à coup un individu nous interpelle, nous demande si nous n'avions pas vu deux civils passer. Nous répondons catégoriquement non. «Que faites-vous là ? », nous dit-il à brûle-pourpoint.

Les réflexes très rapides devant cet individu, nous ajoutons : « Nous sommes parents d'élèves et attendons M. le Directeur ». II prend la direction du bureau et aussitôt après, nous apercevons M. SALAÛN encadré par trois agents de la Gestapo, revolvers aux mains. Nous étions stupéfaits. II passa très dignement, la tête bien haute devant nous, en nous regardant fixement, sans dire un mot.

Nous nous découvrîmes à son passage, très respectueusement. Devrais-je vivre cent ans, que cette vision ne me quittera pas.

C'était la dernière fois que je le voyais. LE BRIS et moi n'étions pas armés malheureusement, car je puis vous certifier qu'autrement cela ne se serait pas passé de cette façon-là. Mais notre impuissance devant leurs armes était un fait. Après son passage, nous nous dirigeons prudemment vers la fenêtre de l'escalier et nous voyons sur la route M. l'Econome tenter de lui dire au revoir, mais aussitôt il est repoussé par l'un des traîtres, car ils étaient Français ceux qui l'avaient arrêté... Il monta dans la voiture et fut conduit dans la direction de Saint-Charles.

J'éprouve un haut-le-coeur quand je pense à la conduite de ces tristes sires, élèves de la brutalité teutonne. Ceci se passait fin Avril, et jusqu'au 17 Décembre 1944, il devait souffrir le martyre dans les geôles allemandes.

Pauvre « Sup », jamais je ne l'oublierai

Il était animé d'un cran exemplaire, d'un courage sans défaillance pour la superbe cause qu'il aurait été heureux d'avoir vu triompher. Souvent, très souvent, je pense à lui, et une photographie me ferait plaisir. Il m'avait promis de réunir dans un livre toute cette activité clandestine qui a fait honneur à une sélection de Français.

Hélas !...

Ce que je puis certifier, c'est que M. SALAÛN a caché, logé, ravitaillé, au mépris de tous les dangers, des aviateurs et des réfractaires.

Le général PONTFERRIER (Rossignol), le colonel DONNARD (Pousin), le colonel BERTHAUD, LE BRIS et moi, avons été reçus chez lui, au LIKÈS, en secret, pour étudier son établissement susceptible d'être d'une très grande utilité à la Résistance française.

Malheureusement, les deux premiers cités ont été assassinés par la Gestapo...

Le lieutenant de vaisseau LE HENAFF Alain (Fonfon) était également en relation avec notre « Sup ». Fonfon était notre chef de la Mission « Dahlia » en France - organisation qui s'occupait des départs pour l'Angleterre - lui aussi assassiné...

Joseph LE BARS.

«LE LIKÈS» n° 18 - 01/01/48

Jean Rault, de Douarnenez

Le numéro précédent signalait le décès d'un jeune Ancien, Jean Rault, de Douarnenez, rentré à la Maison du Père, à l'âge de 25 ans, des suites de maladie contractée en déportation dans les camps allemands.

Le Likès est heureux de reproduire un article paru dans Le Progrès de Cornouaille, concernant notre ami regretté.

« Parti au début de 1943 pour rejoindre les Forces Françaises Libres, il fut arrêté par les Allemands sur la frontière d'Espagne et interné au fort du Hâ près de Bordeaux. Il devait être ensuite transféré à Compiègne puis acheminé sur l'Allemagne.

Après un bref séjour à Buckenwald, il fut envoyé au camp de Dora, de sinistre mémoire.

Délivré en Avril 1945 par les Alliés, avec les quelques rares survivants de ce camp, Jean Rault rejoint la France, en avion, comme malade. Si les Allemands ne réussirent pas à vaincre son moral plein de foi chrétienne et de charité, sa constitution, pourtant robuste, ne résista pas sans dommages aux souffrances et privations inhumaines connues par les déportés en pays barbare. Les longs soins attentifs que réclamait sa santé gravement touchée lui furent prodigués à Briançon et à Saint-Hilaire du Touvet. C'est de là que la nouvelle de sa mort est parvenue, suivant de peu un télégramme annonçant une soudaine aggravation de son état.

Ancien élève de Saint-Blaise, puis du Likès, Jean Rault s'était donné aux oeuvres d'Action Catholique avec toute l'ardeur de son tempérament généreux. Routier Scout de France, sa volonté de « Servir » le conduisait, tout naturellement, semble-t-il, là où un travail ardu s'imposait. Il servit plus particulièrement à la Stella Maris dont il faisait partie dès son tout jeune âge. Sans vaine ostentation, il y travailla, se dépensant sans compter, acceptant

volontiers des rôles même modestes pour être plus près de ses camarades et les aider de son mieux. Son inlassable activité s'exerça au groupe théâtral, à la chorale, au basket, à l'escrime..., et partout où son aide était demandée... «Surgir, agir, s'effacer » semble avoir été sa devise.

Dans ses multiples et dures épreuves, Jean sut toujours garder bonne humeur et courage au service de ses camarades. Près de ses compagnons déportés qu'il entraînait à la prière, et qui, selon un témoignage, crurent longtemps qu'il était prêtre, sa foi rayonnante et son exemple ranimaient les courages défailants. Près de ses camarades malades, il dirigeait de son lit le groupe artistique et l'équipe scout qu'il avait créée. Passionné du travail, Jean s'est éteint en pleine action, Le Maître aura reçu son fidèle serviteur. »

«LE LIKÈS» n° 19 - 15/02/48

Scène de Mai 1940

Je suis détaché avec un groupe du Génie auprès d'un petit pont. En cas d'approche de l'ennemi, l'ordre auquel nous avons à obéir est seulement de faire sauter ce pont.

Nous sommes en Mai 1940. La guerre est déjà commencée ce matin, à l'aube où les Allemands ont déjà envahi la Belgique, la Hollande, les Pays-Bas, le Luxembourg. Les troupes françaises elles aussi envahissent la Belgique et la Hollande, mais dans le but d'arrêter les Allemands. Ce matin-là, un officier du Génie est venu nous donner l'ordre de remplir le puits aménagé pour recevoir la charge de chédate qui fera sauter le pont. Avec mon caporal, un type du Nord, et deux simples soldats comme moi (deux Bretons du 19° R. I. aussi), nous exécutons l'opération ordonnée.

Mais nous croyions l'ennemi encore loin, quand, brusquement, ce même officier revient en trombe sur une voiture légère, nous dire: « Faites sauter! Les Allemands arrivent ! » Sans émotion apparente et avec un calme actif, notre petit groupe aménage la charge d'explosif dans le puits, comme convenu. Nous laissons le cordon dit Bickford qui dépasse de dix mètres la charge et c'est ce cordon que nous devons allumer à l'extrémité pour faire sauter le tout. Le caporal allume l'extrémité du cordon. Dans dix minutes au maximum, tout doit partir en l'air. Le caporal nous rejoint à deux cents mètres de là, car, notre travail terminé, nous sommes partis nous mettre à l'abri.

Tout à coup, quand nous guettons l'explosion attendue, voilà un bruit de voix confuses, de sabots de chevaux, de cahots de roues de charrettes. Au moins une centaine de Belges (des réfugiés qui fuient l'ennemi) passent sur notre pont: c'est la mort pour eux. Malgré la stupeur de mes camarades, je bondis vers le pont ; je crie de toutes mes forces et je fais presque peur à ces braves

gens avec ce visage que j'ai moi-même. Les chevaux effrayés aussi, partent au galop dans toutes les directions. Je sais que la mèche brûle et que le pont va sauter. Je ne me rends pas compte du temps. Enfin, quand toute la troupe des civils fut dispersés aux deux coins de la route, je pique des deux et je fonce. Mais une détonation formidable me jette à terre. Je ne reçois que quelques graviers au visage. Insignifiant. Un miracle? Oh oui, certainement. Dieu n'abandonne jamais ceux qui veulent rendre service aux autres.

A quelque temps de là, le 18 Mai, je prenais tristement la route de l'Allemagne...

Raymond-Giblat De Bronnac, Ancien Elève.

Renseignements apportés par M. Francis Féchant

M. Francis Féchant (8, rue Durest Lebris, Douarnenez), Croix de Guerre 1939-1940, Citation militaire des E.-V. d'Amérique, nous adresse la relation suivante au sujet du regretté M. Joseph Salaün, ancien Directeur du Likès:

« Comme le dit M. Joseph Le Bars dans son « Témoignage », la première fois que nous avons rencontré M. Joseph Salaün, c'était le 22 Août 1943 aux environs de la gare de Beuzec au moment du départ de la vedette sardinière « Moïse », inscrite au port de Douarnenez-Tréboul, qui devait prendre en charge des aviateurs Anglais et des Français au lieu dit « Pors-Piron », à destination de la Grande-Bretagne.

« J'avais reçu comme mission de me rendre avec ma camionnette gazogène aux environs de la gare de Beuzec, de faire le ramassage des vélos qui avaient servi à ces aviateurs Anglais et à ces Français venus de différents coins du Finistère pour embarquer à bord de la vedette « Moïse », à Pors-Piron. Ces personnes devant rejoindre ce lieu à pied, les vélos avaient été laissés dans un endroit déterminé d'un champ surveillé par un factionnaire.

« Quelle ne fut pas ma surprise en approchant du lieu du rendez-vous de reconnaître, en faction, M. Joseph Salaün, directeur du Likès, mon ancien professeur, qui me faisait le signal convenu! Immédiatement nous nous sommes arrêtés et lui-même fut très étonné de se trouver en présence d'un de ses anciens élèves du Likès, faisant partie de la Résistance.

« Je me rappellerai toujours la réflexion de MM. Joseph Le Bars et Emile Le Bris: Qui est ce ? Peut-être est-il suspect?

« Non, répondis-je. Je le connais très bien. C'est M. Joseph Salaün, directeur du Likès de Quimper. Nous pouvons avoir toute confiance en lui.

« L'amitié fut vite établie.

« Après les présentations, nous nous sommes rendus au dépôt des vélos; nous avons effectué le chargement de ces 7 à 8 bicyclettes, recouvert le tout d'une bâche et nous avons pris la direction du retour par Tréboul pour déposer notre marchandise chez M. Gonidec, marchand de charbon à Tréboul.

« Notre mission terminée, j'ai ramené chez moi, à Douarnenez, M. Joseph Salaün avec qui j'ai eu le plaisir de converser quelques instants, nous rappelant les vieux souvenirs du Likès et nous promettant de nous revoir mutuellement, surtout après la Libération et à la fête des Anciens du Likès.

« M. Joseph Salaün m'a ensuite quitté pour se rendre à l'école Saint Blaise à Douarnenez, et regagné ensuite Quimper.

« C'est la première fois que je suis entré en contact avec M. Joseph Salaün pour une mission dangereuse.

« Par la suite j'ai eu plusieurs fois l'occasion de me rendre à son bureau, à Quimper, accompagné de MM. Jo Le Bars et Emile Le Bris, tous deux faisant partie de l'inscription Maritime de Douarnenez, pour affaires concernant la Résistance. Nous étions toujours très bien reçus.

« Je sais, étant moi même agent de liaison de MM. Roger et Yves Le Hénaff, de Quimper, que M. Joseph Salaün avait hébergé des aviateurs anglais et américains ainsi que des déportés: en un mot, il a rendu de grands services à la Résistance, aux personnes recherchées par la Gestapo. Tout ce qu'était susceptible de faire M. Joseph Salaün pour le bien de la Résistance, il l'a fait de grand coeur; je puis certifier qu'il était animé d'un courage et d'un allant exemplaires. »

«LE LIKÈS» n° 20 - 01/04/48

Une famille héroïque: La Famille GÉNOT de Quimperlé.

La Médaille de la Résistance qui vient d'être décernée à titre posthume la famille Génot nous incite à rappeler le souvenir de M. Auguste Génot, membre bienfaiteur de notre Amicale pendant de longues années. de son fils Eugène (élève au Likès en 1934) et de son épouse et de ses deux filles, morts tous les cinq dans les bagnes nazis.

Nous empruntons à Ouest-France les passages suivants:

«La guerre a semé partout ruines, tristesses, désolations, Quimperlé a aussi beaucoup souffert de cette grande calamité.

Mais il n'y a pas, dans tout l'Ouest, et peut-être en France, une famille qui a payé un plus lourd tribut à la guerre que la famille Génot, dont les cinq membres: le père, la mère et les trois enfants ont été déportés et sont disparus dans les geôles allemandes.

La famille Génot (M. Auguste Génot, né le 4 Janvier 1884, épicier en gros, 12, rue des Ecoles ; Mme, née Jeanne Coché, le 6 Août 1886, et les trois enfants Eugène et Marie-Louise, nés tous deux le 19 Août 1917, et Annie, née le 6 Avril 1921), était de ces familles, véritablement patriotes, qui eurent foi en les destinées du pays et abhorrèrent toujours l'ennemi.

Au début de 1943, Eugène Génot s'enrôla dans la Résistance et devint chef du groupe Vengeance à Quimperlé. Il fit de nombreux transports d'armes dans la région, indiqua aux Alliés plusieurs terrains propices aux parachutages d'armes et hébergea un parachutiste américain. Eugène n'avait qu'un but : servir.

L'arrestation.

A la suite d'une odieuse dénonciation, Eugène Génot était arrêté le 2 Janvier 1944, au début de l'après-midi, à son domicile, par la

Gestapo. Il fut conduit à la prison du Bel-Air, puis dirigé sur Quimper.

Le soir de ce même jour, vers 20 h., son père, sa mère et ses deux soeurs étaient arrêtés à leur tour par les feldgendarmes de Quimperlé et conduits à la prison de Bel-Air.

Le lendemain, toute la famille prenait le chemin de la prison de Rennes.

M. Génot et son fils furent ensuite conduits à Compiègne où ils restèrent jusqu'au 15 Juillet 1944. A cette date, ils furent déportés en Allemagne, au camp de Neuengamme (Hambourg), où ils endurèrent avec un admirable courage les souffrances tant physiques que morales que l'on connaît.

Le 8 Avril 1945, M. Génot quittait Neuengamme pour Sandbostel, où il arriva le 15 Août dans un état d'extrême faiblesse, après un voyage particulièrement pénible.

Dans la nuit du 20 au 21 Avril 1945. à l'aube de la libération. M. Génot mourait d'épuisement dans les bras de deux déportés de Trégunc: Pierre Cariou et Joseph Le Gac, du village de Zambelle.

Courant Mars 1945, Eugène Génot se trouvait à Neuengamme au Revien 4 ou Infirmerie 4 ; il était atteint d'une congestion pulmonaire. Il fut emmené dans un camion sur lequel les boches avaient eu l'audace de peindre une croix rouge, avec d'autres camarades de misère. Depuis, personne ne l'a revu!

Mme Génot et ses deux filles demeurèrent à la prison de Rennes jusqu'au 2 Août 1944. Envoyées de là à Belfort, elles y restèrent jusqu'au 1er Septembre, date de leur déportation en Allemagne, au camp tristement célèbre de Ravensbrück.

A partir de Février 1945, on n'eut aucune nouvelle de Mme Génot et de sa fille aînée, Marie-Louise...

Annie Génot, la plus jeune des enfants, partit pour Bergen-Belsen. Elle mourut d'épuisement complet peu après la libération.

Mme Coché, âgée alors de 81 ans, qui est la mère de Mme Génot a supporté vaillamment toutes ces terribles épreuves. Restée seule à la maison avec son autre fille, elle a vécu des heures particulièrement atroces, dans l'attente - hélas vaine - du retour des êtres chers...

Mme Coché a reçu de nombreuses lettres de déportés, soulignant le magnifique courage de la famille Génot. « Leur calme, leur foi en la victoire, leur bonté, étaient pour tous un grand réconfort. »

Une plaque de marbre a été scellée sur la façade de la maison Génot, rue des Ecoles. On y lit non sans émotion: « Ici ont vécu Auguste Génot, Mme Génot, et leurs enfants Eugène, Marie Louise, Annie, déportés en Allemagne, morts pour la France, 1945 ».

Les A.E. et élèves du Likès n'oublieront pas la magnifique leçon de ces martyrs qui restera dans l'histoire de la dernière guerre comme un des plus saisissants exemples du sacrifice et de l'héroïsme.

«LE LIKÈS» n° 29 - Pâques 49

Victor Balanant

Que de fois, aux Réunions d'Anciens Elèves, retentit au Likès la parole ardente et toujours fortement applaudie de Victor Balanant. Notre Ami donna sa vie pour la France, au moment de la Libération. Le mois dernier, Roscoff, sa ville natale, recevait la dépouille mortelle du grand Résistant.

Avant l'inhumation, M. Paul Simon prononça un émouvant discours. Il retraça les débuts de M. Victor Balanant comme militant au Parti Démocrate Populaire, en 1912-1913, puis il évoqua sa carrière militaire au cours de la guerre 1914-1918.

« Victor Balanant est soldat d'infanterie en Août 1914. Dès les premiers jours de la mobilisation, il part pour la frontière, et, alors, commence une véritable épopée. Il gagne les galons de sous-officier, puis d'officier.

Toujours volontaire pour les missions périlleuses, il est un merveilleux entraîneur d'hommes. Deux fois blessé grièvement, il est à peine guéri qu'il demande à repartir au front et c'est ainsi qu'après quatre années de combat, il termine la guerre de 1914-1918 avec le grade de capitaine, la croix de la Légion d'honneur et sept citations.

Ces citations sont toutes plus belles les unes que les autres, je voudrais avoir le temps de vous les lire. »

M. Paul Simon rappelle ensuite la carrière parlementaire de M. Balanant après 1928.

« Il rentre modestement dans le rang; II a été cependant un représentant du peuple, intègre, laborieux, consciencieux et déjà il avait marqué sa place au Palais Bourbon.

Sa loyauté forçait l'estime et la sympathie de tous ses collègues même de ses adversaires les plus déterminés.

1939: la Patrie fait encore appel à lui. Malgré ses glorieuses mutilations, il est resté capitaine de réserve, et quand de nouveau la guerre éclate, il s'empresse de rejoindre son régiment. Il participe à de nouveaux combats, il obtient une nouvelle et magnifique citation. Puis vient la défaite. Il ne l'accepte pas, son patriotisme se révolte contre la lâcheté d'une soumission à l'Allemand, vainqueur provisoire.

La manifestation de ses sentiments qu'il ne cherche pas à dissimuler lui vaut d'être poursuivi par l'occupant. il est arrêté à deux reprises et comparaît devant un Conseil de guerre. Il s'y présente avec une crânerie qui impressionne ses juges: une première fois sensibles, malgré eux, au passé militaire du capitaine Balanant, ils n'osent pas le condamner.

La seconde fois, ils le condamnent à deux mois de prison. Ils lui enjoindront, quand il aura accompli sa peine, de quitter la Bretagne. Il est alors nommé percepteur à Buzançais, dans l'Indre.

Dans ce nouveau poste, il poursuit son action patriotique et devient l'un des chefs de la Résistance active. Visitant avec quelques résistants un dépôt de grenades, il s'aperçoit que l'une d'elles est amorcée. En un éclair, il a réalisé le danger: l'explosion va se produire, elle fera des victimes dans la petite troupe qui l'accompagne, elle risque aussi de détruire le dépôt d'armes et d'attirer l'attention de l'ennemi. Avec un courage et un sang-froid admirables, il se saisit de la grenade et se précipite au dehors. Il savait ce qui l'attendait, il a fait généreusement le sacrifice de sa vie, afin de sauver celle de ses compagnons.

Cependant, il n'a pas encore perdu connaissance. Il fait prévenir sa famille: deux de ses enfants accourent près de lui. Il leur dit qu'il ne regrette rien car il va mourir pour la France. Il demande qu'on appelle un prêtre. Il a la mort d'un héros, d'un saint, la mort du chevalier sans peur et sans reproche.

Quinze jours plus tard, le département de l'Indre sera libéré.

Cependant, à Buzançais, le jour des obsèques, c'est la population entière qui y assiste. Dès que l'Allemand a évacué le pays, la petite ville décide de donner à une de ses rues le nom de Victor Balanant, son libérateur. Puis, quelque temps plus tard, c'est le Ministre des Finances qui le cite à l'ordre de la Nation.

J'apporte, termine l'orateur, à la famille de Victor Balanant, à son épouse et à ses enfants, l'expression de notre affectueuse et douloureuse sympathie.

Leur deuil est le nôtre, notre amitié unit notre chagrin à leur douleur; elle unit également notre fierté d'avoir donné à la France un tel héros; nous sommes fiers aussi de l'avoir compté dans nos rangs. »

«LE LIKÈS» n° 30 - pentecôte 1949

L'Assemblée des Anciens 1949 - Discours de M. Bengloan

La réunion traditionnelle des anciens élèves du Likès a revêtu, cette année, une particulière solennité. L'école tout entière, en effet, les élèves d'aujourd'hui et ceux qui le furent, se devait de fêter dignement celui que le gouvernement français vient d'honorer, à titre posthume, du grade de Chevalier de la Légion d'Honneur, le regretté Frère Joseph Salaün, ancien élève, professeur et directeur du Likès.

La remise des décorations eut lieu immédiatement après la messe célébrée à 10 heures par M. Charles Toscer, aumônier. Les élèves se rangèrent en carré sur la cour Sainte-Marie, face aux drapeaux du Likès, de l'U.N.C., du Souvenir Français, de la Légion d'Honneur, de la troupe scout Joseph Salaün, des Coeurs Vaillants, cependant que la foule des anciens élèves et des invités prenait place autour des autorités et du corps professoral.

Des Amicalistes ont exprimé le désir de voir leur revue reproduire intégralement le discours du Frère Clodoald, Visiteur, discours écouté dans le plus religieux silence. Ceux qui n'ont pas eu le bonheur de l'entendre et de l'applaudir le liront avec émotion.

« Chers Amicalistes,

Je suis heureux de vous saluer tous et particulièrement ceux des années 1932-1942 que j'ai connus ici au Likès.

Mais en ce jour spécialement consacré à la mémoire de notre regretté Frère Salaün, je dois apporter des témoignages personnels tout à l'honneur d'un ami et d'un dévoué collaborateur.

Ces témoignages, je les porte à titre de supérieur hiérarchique, mais aussi à titre d'amitié, et parce que nous vivions, le Frère Donan-Joseph et moi même dans une parfaite communion de convictions sur l'altitude à prendre en cette période où malheu-

reusement tant de Français hésitèrent, de bonne foi, sur leur vrai devoir.

Le C. F. Pro-Directeur puis Directeur du Likès me tint au courant de ses activités clandestines, sollicitant, au besoin, les autorisations ou les directives nécessaires. Il le fit avec le maximum de discrétion nécessaire pour ne pas gêner ni compromettre une administration générale déjà fort compliquée et pour ne pas exposer d'autres que lui.

J'aurais long à dire au sujet de son courage et de ses délicatesses... Il sut jouer à merveille le travail d'équipe, si dangereux, et fut admirable pour son esprit de résistance, sa prudence et sa décision.

Dès l'abord, il accepta tous les risques et fut comme sacrifié à la grande cause du pays.

Il sut dissocier ses activités de Résistant de sa personnalité de Directeur du Likès et réussit des années durant à vivre adroitement sur deux plans opposés :

- celui des liaisons obligatoires et correctes d'homme à homme, d'occupé avec l'envahisseur, liaisons facilitées par sa connaissance de l'allemand;
- celui du service envers le Pays, du service, car son activité fut constructive: aider les Alliés, sauver les désespérés, ce qui convenait à son coeur et à ses habitudes de vie comme à sa qualité de Religieux.

Il serait trop long d'exposer ses activités multiples ; la plaquette qui vient d'être éditée à sa mémoire les retrace dans le détail. Je me contenterai des souvenirs personnels de nos dernières relations la semaine décisive de son arrestation.

Le triste Zeller (officier français dégradé) était entré en jeu. Le piège était tendu. Le Frère Salaün pressentait le danger. Il vint me demander de signer moi-même une carte de travail pour un des nôtres tout récemment parachuté en Bretagne et momentanément hébergé chez la famille Forget. « Je ne puis plus signer,

me dit-il, nous sommes brûlés. » Je signai comme Directeur de la Section Technique du Likès; 48 heures après, arrestation de la famille Forget; aucune nouvelle du parachuté... Le Frère Salaün vint me trouver. « Si notre homme est pris avec sa carte de travail, vous aussi vous êtes en danger; il faut vous camoufler. » Il pensait à moi ; il ne pensait pas à lui même. Nous discussions... Le danger était immédiat. Je partis pour St-Evarzec et changeai d'identité. Je lui recommandai la prudence et la fuite si son entrevue à Douarnenez avec M. l'abbé Cariou n'apportait pas les apaisements nécessaires... Ce fut notre dernier contact. Le surlendemain, arrestation dans les circonstances que vous savez. Je passai clandestinement par Quimper et allai vers le Morbihan.

Je m'excuse de ces rappels que je garde présents comme s'ils dataient d'hier, et qui montrent tout le souci de notre cher disparu de sauver d'abord les autres et de ne causer à l'oeuvre aucun dommage. Car ce fut là un de ses objectifs très nets; il aimait tant son Likès, ses élèves et ses Frères !... Et si nous sommes surpris de ce que Le Likès ne fut pas inquiété malgré l'arrestation de son Directeur et le travail d'un dynamique noyau de Résistance, il faut en trouver la cause dans l'extrême prudence et le silence absolu de notre ami regretté et de ses collaborateurs.

Après de trop longues réticences, les Responsables du Pays se décident tout de même à glorifier un sacrifice héroïque. Et le Likès est fier de voir attribuer la Légion d'Honneur à son ancien Directeur, d'entendre une nouvelle citation à l'honneur du Frère Evain et regrette vivement qu'un inexplicable retard n'ait pas permis de remettre aujourd'hui même, au Frère Floc'hlay, la Croix de Guerre si bien méritée par de hauts faits de Résistance et de guerre active.

De telles circonstances obligent à poser, plus aigus que jamais les problèmes de l'heure. Est-il admissible que l'on décore d'une main et que l'on repousse de l'autre? Je m'explique: le C F. Salaün Directeur du Likès, les CC. FF. Evain, Floc'hlay, Rogard, Cader qui formèrent un actif noyau dans le Mouvement Vengeance,

les autres responsables et professeurs du Likès à cette dure période de l'occupation, ces hommes donc qui furent d'authentiques Français et des Résistants jusqu'au danger et jusqu'à la mort, n'est-il pas stupéfiant d'apprendre qu'ils ont malgré tout, même aujourd'hui, même après les honneurs que leur décerne la Nation, une faute irrémédiable pour la législation du Pays celle d'être des Religieux !

Vous, les Anciens, vous les appelez des Frères et vous aimez de plus en plus ce titre. Vous savez bien que c'est dans leur haute vocation qu'ils ont puisé le meilleur de leur idéal patriotique. Vous avez bénéficié de leurs soins et vous souhaitez à vos fils le même privilège. Est-il dès lors admissible que continue de se poser cette invraisemblable question de la Liberté d'Enseignement et celle connexe de l'existence des Congrégations Enseignantes ?

Dans une journée comme celle d'aujourd'hui où s'affirme l'unanimité de la reconnaissance nationale à l'égard des admirables Français que nous honorons, les Salaün, les Evain, les Floc'hlay et les autres, ne sommes-nous pas déconcertés de penser que ces Religieux - qui ont choisi librement de l'être - n'ont pas le droit légal d'habiter sur notre terre de France ?

Certes, nous avons compris tout de même que se trouver hors la loi n'était plus synonyme de se trouver hors du pays. Aux coups durs qui menaçaient la France, ces bannis appelés Religieux, sont venus comme les autres donner leur sang et leur vie. Ils s'étonnent à bon droit et vous aussi, n'est-ce pas, qu'ils ne puissent plus ensuite faire partie de la communauté nationale et qu'après deux guerres inhumaines subsistent encore des dénis de justice telles que ces lois de 1904 qui continuent de nous régir.

Nous n'en tenons plus compte, c'est heureux... C'est trop de les voir subsister. Quand, dans 50 ans, les passions laïques auront perdu de leur virus, les générations d'alors ne comprendront pas comment un peuple intelligent a pu si longtemps accepter de telles incohérences.

Il appartient à vous, chers Amicalistes, de vous grouper de plus en plus pour témoigner de la valeur de l'Éducation reçue dans votre cher Likès et pour réclamer avec une énergie inlassable un régime de vraie justice et de vraie liberté.

C'est je crois, la leçon profonde du sacrifice de notre cher Joseph Salaün.

Il a vécu pour Dieu et il est mort pour la France.

A son exemple nous saurons ne jamais séparer ces deux amours:

Dieu et la France. »

«LE LIKÈS» n° 35 - 15/11/49

Pendant l'opération, Il se fracture un bras et une jambe. Pris par les Allemands, il fut massacré.

Ultime retour: Francis Billon.

Le lundi 31 Octobre, à 11 heures, arrivaient, à Plomodiern, les dépouilles mortelles de cinq morts pour la France, parmi lesquelles celle d'un Ancien du Likès, le lieutenant parachutiste F.F.L. Francis Billon, mort au champ d'honneur, le 28 Juillet 1944, à Rousset (Drôme).

Au Likès, qu'il quitta en 1938, Francis se distingua dans toutes les classes par sa piété, son ardeur au travail et une vive intelligence. Il se maintint toujours en tête de sa classe. Sa loyauté, son bon esprit, ses manières courtoises lui gagnaient d'emblée la sympathie des maîtres et des élèves. Du Likès, il entra, muni de son Brevet Elémentaire et pourvu de fortes connaissances techniques, à la S.N.C.F., à Quimper, où ses qualités professionnelles et morales lui valurent l'estime et la confiance de ses chefs.

En Octobre 1942, ayant été désigné pour le travail obligatoire en Allemagne, il n'hésite pas à suivre le devoir que lui dicte sa conscience. Il part, mais pour une toute autre direction que celle qu'on lui assigne.

Un mois plus tard, il arrive en Corse, exerce le métier de bûcheron et se joint aux patriotes de l'île. A l'arrivée du bataillon de choc, il s'engage dans cette formation et fait la campagne de Corse. S'étant fracturé un bras lors d'un entraînement, il est dirigé sur l'Algérie pour se faire soigner.

Les autorités d'Alger, sachant qu'il était mécanicien à la S.N.C.F., veulent le faire retourner aux Chemins de Fer, mais il préfère se battre et il prend du service au bataillon de parachutistes qui se constitue en Afrique du Nord. Son instruction achevée, on l'envoie en mission en France. Il est parachuté au Vercors au moment où les divisions allemandes encerclent le massif.

«LE LIKÈS» n° 36 - janvier 50

Hommage à Jean Le Bec

Au mois de Novembre a été célébré en l'église Saint Mathieu de Quimper, un service à la mémoire de Jean Le Bec, jeune ancien élève, déporté politique, décédé le 2 Juillet 1944.

Jean Le Bec est le fils du dévoué trésorier de la Fédération départementale et du comité local des déportés. Il faisait partie du groupe « Vengeance » et travaillait en relation avec la famille Le Guennec.

Après l'arrestation de Mme Le Guennec et de ses enfants, il voulut sauver les papiers compromettants et les armes qui se trouvaient dans la maison. Pendant cette opération, il fut surpris par des membres de la Gestapo et arrêté.

Emprisonné à Compiègne, il faisait partie du sinistre « convoi de la mort » qui, le 2 Juillet 1944, partit de cette ville en direction du camp de Dachau. 987 déportés, parmi lesquels Jean Le Bec moururent en route. Ils furent incinérés à Dachau.

L'église St-Mathieu était pleine: une foule considérable avait tenu à marquer sa sympathie à la famille Le Bec, qui ne compte que des amis.

Après du catafalque se tenaient le drapeau de la section quiméroise de la fédération départementale des déportés; le drapeau de la Fédération des J.O.C. et celui des Résistants de Gourin. Ceux-ci avaient tenu rendre un dernier hommage leur camarade Jean Le Bec, qui avait rassuré plusieurs fois la liaison avec leur maquis.

A l'issue de la cérémonie, la foule, drapeaux en tête se rendit au monument aux Morts où fut déposée une gerbe offerte par la Fédération départementale des déportés.

Le Likès offre à Mme et M. Le Bec et à leur fils, ses sincères condoléances.

«LE LIKÈS» n° 39 - pentecôte 1950

Il a vécu

Et nul ne s'apitoiera sur son sort. Il serait sacrilège de parodier, à son sujet, une touchante élegie d'André Chénier... Dès la Libération, ce souvenir des mauvais jours était condamné. Placé en plein milieu de la grande allée du jardin, le plus imposant des trois blockhaus édifié au Likès par les Allemands restait, semblait-il, un défi. Les semaines, les mois, les années passaient et il continuait narquois, de barrer le chemin. De temps à autre, on avait bien essayé de s'attaquer sérieusement à ce sinistre intrus. Un certain jour, je ne sais combien de douzaines de grenades découvertes dans un lieu souterrain, unirent toutes leurs forces explosives en vue de lui porter un coup mortel. Blessure légère qui n'entama point sa solidité... Le Frère Dominique qui paraissait avoir un faible pour ce fort, arrivait de temps en temps pour le caresser de son pic et, quand la sueur lui perlait là où jadis des touffes noires ombrageaient un front large de penseur, une lueur passait dans les yeux qui contemplaient les égratignures occasionnées à l'adversaire. Ces tentatives, et d'autres encore, firent comprendre aux esprits perspicaces, que ce récalcitrant - il s'agit du blockhaus - il ne fallait pas s'en tenir aux demi-mesures...

Sur ce, arrivèrent les vacances de Pâques. Alors, d'un même élan toute une équipe de professeurs profitent des moments de loisirs pour engager un combat, une lutte sans merci, contre l'ouvrage bétonné. On emploiera les grands moyens. Un problème épineux devait d'abord être résolu. La dynamite qui servirait d'alliée ou d'auxiliaire, pourrait avoir une action telle qu'il en résulterait des conséquences fâcheuses pour les grandes et multiples vitres des ateliers tout proches. C'est donc une première et magnifique victoire à inscrire à l'actif de ces vaillants - dont le plus acharné fut sans doute l'ingénieur Frère Joachim Allano - que d'avoir si bien mis au point leur stratégie, qu'en dépit des coups de mine répé-

tés, on ne devait apercevoir, à la fin des travaux, que quatre légères traces laissées sur un vaste bâtiment qui offrait tant de prise aux effets de la poudre.

Une seconde victoire, fait celle remportée par l'audace et la ténacité. Rien de tel, pour se rendre compte d'une difficulté, que de se mesurer avec elle. Les assaillants du blockhaus en savent quelque chose. L'extérieur de la fortification leur montrait qu'ils auraient affaire à forte partie. Mais quand ils durent affronter les oeuvres vives de l'ennemi, ils réalisèrent, qu'avec les moyens dont ils disposaient, il fallait allier un courage peu ordinaire à une patience sans défaillance, ou alors lever le siège. Seulement, ils étaient, ces braves, de la race dont un barde a écrit:

«Que rien ne peut dompter quand elle a dit : Je veux! »

Au prix d'efforts difficiles à décrire, lentement et non sans pousser bien des grincements se séparaient de la masse, fragments par fragments, ces durs blocs de granit qu'enrobaient, un non moins dur ciment, ces dizaines et ces dizaines de rails qui scellaient encore plus intimement l'ensemble de la maçonnerie, ainsi que ces multiples réseaux de tiges métalliques savamment entrelacées, le tout combiné pour offrir une résistance à l'épreuve d'engins certainement plus efficaces que ceux qui lui furent opposés. Mais, à l'indéniable force de la matière se mesurait une volonté implacable qui ne devait mettre bas les armes qu'après la victoire définitive.

Et maintenant, sur le Terrain de Sports, sont rangés, dans l'attitude de prisonniers accablés, les matériaux qui contribuèrent à créer un des puissants ouvrages servant d'appui à ceux qui formèrent le fameux mur de l'Atlantique...

«LE LIKÈS» n° 42 - septembre 50

Ultime retour: Louis Rannou.

Le 31 Août, à Rosporden, le Frère Yves, sous-directeur, représentait le Likès aux obsèques d'un ancien élève, Louis Rannou, sergent-chef d'aviation, tombé dans l'accomplissement d'une mission aérienne à Alep (Syrie), le 03/01/1941.

« Croyez bien que je partage profondément, votre douleur car, loin de vous, il était devenu un peu mon fils. » C'est, par ces mots que se terminait la lettre du commandant Ader, chef direct du sergent-chef Rannou, quand il eut le douloureux devoir d'annoncer à M. et Mme Rannou la mort de leur enfant.

Nous pouvons ajouter que Louis Rannou - « Lili » pour ses intimes - était aimé à Rosporden où il n'avait que des amis.

D'une franchise à toute épreuve, serviable, il n'a laissé que des regrets. Il l'a d'ailleurs prouvé jusqu'au jour de sa mort, puisque ce jour-là, il avait tenu à remplacer un de ses camarades, père de famille de trois enfants.

Voici le texte de la citation lui accordant la Médaille Militaire à titre posthume:

« Rannou Louis, sergent-chef, groupe de bombardement 1/39. Sous-officier radio-mitrailleur dont la conscience professionnelle, l'allant et l'entrain pouvaient servir d'exemple. Toujours volontaire pour toutes les missions aériennes, est mort le 3 Janvier 1941 au cours d'un vol d'essai. Louis Rannou, né le 25 Août 1914, tout jeune se destinait à l'aviation; dès ses 18 ans, Il entrait, à l'Ecole Bréguet à Paris d'où il sortit dans les premiers de son cours. »

A ses chers parents qui eurent encore la douleur de perdre un autre fils, Jean, également ancien élève, Le Likès exprime ses condoléances émues.

«LE LIKÈS» n° 44 - janvier 51

Le Frère Albert Floc'hlay reçoit la Croix de Guerre

Une décoration, incontestablement une des plus méritées, est enfin venue récompenser la bravoure d'un audacieux résistant. Le samedi 11 Novembre, dans la cour de l'école, la croix de guerre était remise au Frère Albert FLOC'HLAY par le commandant LE GUENNEC, maire de Penhars, ancien officier de la guerre 1914-18 et qui perdit sa femme et deux de ses fils en déportation.

Les élèves qui étaient au LIKÈS en 1944 se rappellent cette dramatique journée d'avril où la Gestapo vint arrêter le regretté Frère SALAÛN, directeur, qui devait mourir dans un camp de concentration en Allemagne, et le Frère Albert FLOC'HLAY. Celui-ci, alerte, au risque de sa vie, parvint à s'échapper et, sur un autre théâtre, continua de servir dans les F.F.I. puis dans l'armée régulière.

Ses anciens subordonnés appréciaient fort les qualités militaires de leur entraîneur et s'étonnaient à juste titre de constater qu'à l'inverse de tant d'autres, moins méritants, leur chef de section ne reçût point de décoration. Quant à lui, modeste, il n'y faisait jamais allusion. Ayant été à la peine, ne convenait-il point qu'il fût à l'honneur ? Voici venu ce tardif moment.

A 11h30, les élèves forment le carré dans la cour d'honneur et les personnalités viennent se placer sous le cloître... L'Harmonie du LIKÈS sonne la générale puis l'envoi des couleurs que deux scouts hissent au sommet d'un mât planté dans la cour.

Le commandant LE GUENNEC prend alors la parole et après avoir rappelé que le 11 Novembre 1918 évoquait une journée de joie et d'allégresse qui fut, hélas ! suivie de nouvelles et dures épreuves, précise le rôle important joué dans la résistance par la direction, les maîtres et les élèves du LIKÈS.

Parmi ceux-ci, le Cher Frère FLOC'HLAY fut un des principaux pionniers déclare M. le Maire de Penhars, qui rappelle brièvement ses états de service. Entré le 10 Juin 1943 au réseau « Vengeance » instructeur dans la formation des groupes, il pénètre le 17 Octobre de la même année dans l'armurerie des Allemands stationnés au LIKÈS et s'empare d'une mitrailleuse et de munitions.

Arrêté le 26 Avril 1944, il s'évade et sert la Résistance en Ille-et-Vilaine. Revenu dans le Finistère, il prend part aux combats de la Libération avec la 1ère compagnie F.F.I.. Chef de section, il participe à l'attaque de la côte 163.

Le 14 Octobre 1944, il est libéré des F. F. I. et rappelé, le 2 Mai 1945, pour servir avec le grade de lieutenant à la 1ère Armée avec laquelle il fait la campagne d'Allemagne.

Qu'il me soit permis au nom du groupe Vengeance et en mon nom particulier, dit en terminant le commandant LE GUENNEC, de féliciter avec chaleur, l'heureux récipiendaire. Il fait partie de la grande armée de nos clandestins et de nos courageuses Forces Françaises Libres. »

Puis s'adressant aux élèves

« Je forme le vœu qu'au cours de cette cérémonie, ils comprennent la part de responsabilité qui incombe à chacun d'eux et que forts de l'exemple de leurs maîtres, ils apportent leur quote-part à l'édification de la paix et de la grandeur de la France. »

M. Jean MARCHALOT président des Anciens Elèves du LIKÈS, lit ensuite la citation dont voici le texte

«Engagé au réseau «Vengeance» en Juin 1943, devint bientôt chef de section.

« Homme d'un sang-froid hors de pair et doué d'une initiative agissante, organisa et réalisa le vol d'armes à l'armurerie allemande du LIKÈS dans des circonstances particulièrement délicates, le 10 Octobre 1943. Grâce à ces armes, assura l'instruction

militaire des jeunes de son groupe, se déplaçant fréquemment avec des valises contenant des explosifs,

« Arrêté par la Gestapo, le 26 Avril 1944, s'évade au mépris des dangers qu'il courait et immédiatement rejoint l'Ille-et-Vilaine où il continue à servir en participant notamment aux combats de la région de Tinténiac, donnant jusqu'à la Libération du territoire le plus bel exemple de patriotisme et de courage. »

Après que, le commandant LE GUENNEC eut remis la croix de guerre avec palme au Frère FLOC'HLAY, l'harmonie du LIKÈS, sous la direction du frère Lucien joue l'hymne national qui est repris en chœur par la chorale de l'établissement dirigée par le Frère LOUIS.

La Kevrenn du LIKÈS interprète ensuite « Dalc'h Sonj ». Puis le Frère Cyprien-Laurent, directeur rappelle le souvenir du Frère Joseph SALAÛN et des membres de la famille de M. LE GUENNEC pour qui fut récité un De profundis .

Tous les élèves de l'école défilèrent ensuite en rangs par quatre devant le nouveau décoré, entraînés par l'harmonie du LIKÈS.

«LE LIKÈS» n° 70 - septembre 53

Retour de corps: Corentin Even.

Aux premiers jour de ce mois de septembre 1953 arrivait à Quimper, venant d'Allemagne, la dépouille d'un Ancien du Likès, mort en déportation à Lüneburg: le sous-lieutenant de la France Combattante Corentin Even, père de nos deux camarades amicalistes Corentin et Jean.

Né le 15 mai 1895 à Quimper, il tenait un commerce de cycles, 4, rue de Locronan.

Ancien combattant de la guerre 14-18, il connut la captivité et servit d'interprète en Allemagne. En août 1939, il fut à nouveau mobilisé et, en juin 1942, on le retrouvait au réseau Vengeance. Il eut l'occasion de ravitailler en vélos et pneus, les agents de liaison du mouvement tandis que lui-même se chargeait de missions importantes, secondé par Mme Even. C'est le 18 mai 1944 qu'il fut arrêté à son domicile.

Incarcéré à Saint-Charles, puis transféré à Rennes qu'il quitta le 3 août à destination de Belfort puis du camp de Neuengamme. De là, il fut envoyé en kommando de travail et c'est à Wilhelmshaven qu'il est mort dans des circonstances mal définies. Jean et Corentin, ses enfants, avaient alors respectivement 15 et 13 ans.

Le défunt était titulaire de la Croix de Guerre, de la Médaille de la Résistance et fut fait Chevalier de la Légion d'Honneur à titre posthume.

Les obsèques ont eu lieu en l'église Saint-Mathieu le jeudi 3 septembre.

«LE LIKÈS» n° 76 - décembre 1954

Joseph Cluyou de l'île Tudy

Né après la guerre, le 7 décembre 1918. Likésien de 1931 à 1937. Mort à la fin de la dernière, le 30 décembre 1944!

26 ans de joie pour les siens et pour sa maman en particulier, restée veuve et qui est inconsolable de l'avoir perdu. Il était si bon.

Sur son enfance, il nous faudrait le témoignage de son recteur qui estimait particulièrement son petit Joseph.

Après avoir fréquenté l'école de l'île Tudy, il suivit sa marraine, qui fut toujours comme une seconde maman, en Ardennes. Revenu en Bretagne, il connut Le Likès grâce à un camarade de Larmor-Plage et y fit son entrée en octobre 1931.

Le beau palmarès 1934-1935 le montre au 3ème Année, voisin de Henri Rault mort à Douarnenez et de Maurice Bon, glorieux aviateur « Normandie-Niemen ». Dans une autre page, il fait partie du groupe de la J.M.C. dont il fut l'un des rares à naviguer.

En 35-36, cherchons le en première et nous le découvrons dans la promotion « Prix d'Honneur ». Quand on connaît la sévérité de ses professeurs (voir Palmarès) ce n'est pas si mal! Feuilletant ce dit palmarès vous trouverez Joseph Cluyou dans la Congrégation de la Très-Sainte-Vierge, dans la Conférence Saint-Vincent de Paul et toujours dans la J.M.C. et bon marin, sur le « Radeau de la Méduse ».

Il était de tous les groupes où l'idéal du bien attire les cœurs généreux. N'est-ce pas parce qu'il le fit tant, que le Bon Dieu l'a pris chez lui si tôt!

Joseph quitte Le Likès pour aller se dévouer près des petits Paimpolais dans l'école Saint-Joseph sous la direction du Frère Gloaguen, actuellement à Lyon, et qui aurait bien voulu, ainsi que le Frère Salaün, actuel Directeur de Groix, le garder plus d'un an;

mais Joseph avait le vague du large dans les yeux et connaissait l'appel de son sang marin: son père mort en 1922, des suites de la guerre 14-18, devait être remplacé.

Il s'engage en 1938 dans les fourriers à Cherbourg et fut, peu après, désigné pour Bizerte. De conduite exemplaire, il était aimé de ses chefs et, toujours, il se montra chrétien fervent. A l'occasion de certaine grand'messe en plein air, c'est le fourrier Cluyon qui représentait l'assistance près du prêtre à l'autel: « Jamais je n'ai rougi de paraître chrétien », disait-il à sa mère. « Comme ton grand-père alors », ajoutait sa maman.

La persévérance se prépare, s'assure, se mérite, par la prière. Joseph fut toujours très pieux. Enfant, il était fidèle lévite de son Recteur. Tous les matins, témoigne sa maman, on pouvait le trouver dans sa chambre récitant les litanies de la Très Saint Vierge dans son grand livre de messe. Quelques fois, on se demandait s'il n'allait pas se faire prêtre ou religieux. Nous avons signalé, qu'au Likès, il faisait partie des groupes d'Action catholique; c'était chez lui une conviction solide; il visait l'idéal du véritable apôtre, s'approchant régulièrement de la Très Sainte Table, étant avec ses professeurs l'élève confiant, toujours souriant, et avec ses camarades le type du parfait likésien. Rien d'étonnant que comme Eugène Conort, J.M.C. idéal, il restera le marin tout à son devoir et chrétien d'abord.

Joseph est second-maître fourrier en octobre 1942 et arrive à Toulon suivre un cours de perfectionnement pour les officiers. Il passe trois mois à bord de «L'Océan», bateau des élèves mécaniciens, et c'est pendant ce temps que les événements graves que l'on sait bouleversent notre marin. Le fourrier Cluyou, qui est détaché, n'a qu'une chose à faire: rejoindre ses foyers, puisqu'il ne peut évidemment pas retourner à Bizerte, et c'est pourquoi il arrive à l'île Tudy.

Attendre tranquillement la fin des événements était la solution facile. Joseph ne transige pas: il est encore marin, sous les armes. Il entre tout de suite dans la formation d'un groupe de ré-

sistance, mais avec une discrétion héroïque: sa mère, sa marraine, ses oncles, ses tantes ignorent tout; il ne veut pas que l'on tremble pour lui.

Malheureusement, l'un des résistants se fait prendre et n'a pas le courage de taire le nom de ses compagnons.

Un matin, à 3 heures, sept allemands font irruption dans la maison. Ils demandent l'Officier Cluyou et perquisitionnent, malgré la présence de la bonne grand'mère qui assiste, apeurée, au pillage de ses appartements. Joseph restait calme et même souriant, reprochant aux soldats leur vandalisme.

En partant, il prit une pipe que lui avait payée sa marraine un an plus tôt et dont il faisait peu usage: histoire d'amuser les siens et de leur donner confiance. Pour tout vêtement, il endossa négligemment un imperméable et passant près de sa maman qui pleurait, il lui dit: «Ne pleure pas, maman, je reviendrai ».

Il retrouva tous ses compagnons, dénoncés comme lui, à l'usine Lectorat. Le lendemain il fut transféré à Saint-Gabriel et, quelques jours après, à Saint-Charles de Quimper.

Comment allait-il vivre? Il n'avait rien apporté: ni provision, ni vêtements. Il pensait qu'on lui aurait permis de revenir à la maison au moins pour se munir du nécessaire. Hélas! ses proches ignoraient même où il avait été envoyé. A force de démarches, d'enquêtes, sa marraine - la maman étant malade - réussit à savoir que son filleul était à Saint Charles. Après bien des oppositions, elle réussit à lui faire parvenir un colis. Elle sut que Joseph considéré comme chef de groupe, était surveillé plus étroitement. Le geôlier, quelque peu humain, permit au prisonnier de faire remettre son linge sale que la marraine réussit à reprendre: ce linge était marqué au n° du Likésien: 399! Elle refit le trajet Ile Tudy - Quimper poussant une poussette pleine de linge et de victuailles et elle remit le colis à Saint Charles. Joseph reçut-il ce paquet?

La marraine aperçut le jour même son filleul dans une limousine et qui allait dans une direction pour elle inconnue. C'était le 30 juin 1944. On sut qu'il passa à Fresnes du 8 juillet au 15 août; à Buckenvald du 22 août au 3 septembre; à Dora du 3 septembre au 5 et à Elbrech du 5 septembre au 30 décembre, jour de sa mort. D'après un camarade, Joseph a fait une pneumonie début décembre 1944. Il a passé huit jours à l'infirmerie. Ensuite, il est retourné au travail avec une température de 29 au-dessous de zéro. Il a donc rechuté au bout de quelques jours, est retourné à l'infirmerie où il est décédé. Pas un mot de lui pour sa maman ou quelqu'un des siens depuis son arrestation! Quel calvaire a-t-il subi moralement et physiquement? Question et réponse atroces pour ceux qui restent; car, lui, Joseph, il a accompli héroïquement ce couplet, composé par un de ses camarades, et qu'il chantait quelque fois aux réunions du groupe:

*Marin! Sois bien docile à la voix de ton maître,
Devant lui tu ne sais quand tu vas comparaître.
Ami, sois toujours pur et J.M.MC. fidèle.
Tu seras l'héritier de la vie éternelle.*

Signalons qu'avec Joseph furent arrêté deux autres anciens du Likès, François Guinvarch et son frère Jean, tous deux morts aussi en déportation

«LE LIKÈS» n° 77 - janvier 55

SAINTE-MARIE DU LIKÈS

Depuis 10 ans, le Likès avait promis... Depuis 1944 : fin d'un cauchemar... Après 5 ans de guerre et d'occupation... Une sombre tragédie... Des ennuis quotidiens... Des incidents multiples... comiques, parfois... redoutables, le plus souvent !...

Une lutte de tous les instants, pour défendre les intérêts des 400 élèves maintenus au Likès comme par miracle, dans des conditions matérielles qui laissent rêveurs...

Une action d'ardent et sincère patriotisme, grâce à une Résistance fortement organisée... qui devait coûter la vie au Frère Directeur Joseph Salaün, maille d'un Réseau efficace et périlleux...

Et une finale dans l'angoisse... dans l'imprévu de la débâcle allemande, alors que brûlait la Préfecture de Quimper, que crépitaient les balles contre les vieux murs de l'Ecole et qu'explosaient des tonnes de munitions sur les cours...

La Promesse avait jailli, spontanée, du coeur des Responsables: celle d'ériger à la VIERGE MARIE, Protectrice de l'oeuvre, une statue qui perpétuerait le souvenir de sa maternelle sollicitude car tous savaient qu'ELLE garderait intacte la Maison placée sous son vocable.

Il a fallu 10 ans pour réaliser ce voeu.

Il y avait tant de blessures à panser... tant de bâtiments délabrés par la dure occupation...

Pas un local qui fût convenable, tout devait être revisé par le détail. Deux Directeurs éminents : les CC. FF. Le Bail et Le Guellec surent avec courage et savoir-faire surmonter tous les obstacles : le Likès leur doit sa résurrection et sa prospérité...

Ni l'un ni l'autre n'oublièrent la Promesse Likésienne. Ils intervinrent fort à propos pour son exécution.

Ils y intéressèrent M. Etienne Le Grand... Des échanges de vues, des ébauches, et enfin une maquette originale dans laquelle M, Le Grand sut allier son art et sa foi...

Evidemment, il ne pouvait être question d'autre matériau que du beau et solide granit de Kersanton.

M. René Beggi voulut bien consacrer à cette sculpture de longs jours de travail et il sut dégager du bloc impressionnant de 1 200 kg une belle « SAINTE MARIE DU LIKÈS » érigée en ce jour exceptionnel du 8 décembre 1954.

La VIERGE MARIE a gardé nos murs... ELLE protégera les âmes et les vies... ELLE sourit gracieusement à la Jeunesse qui s'ébat sous son regard...

ELLE guide la Main bénissante de son Fils JESUS.

Tous les Likésiens, ceux d'aujourd'hui, ceux de toujours, aimeront ancrer leur confiance en cette Puissance et en cet Amour... et garderont toute leur vie, le souvenir salutaire et heureux de leur appartenance mariale,

LE FRÈRE DIRECTEUR.

«LE LIKÈS» n° 87 - juin 1956

Distinctions et Nominations: famille Génot.

Le 29 avril 1956, 11ème journée Nationale de la Déportation, Mme Vve Coché, de Lorient, a reçu des mains du major général de la Marine cinq croix de la Légion d'Honneur, cinq croix de guerre et cinq médailles de la Résistance décernés à titre posthume à ses enfants et petits enfants, l'héroïque famille Génot, de Quimperlé, dont le père Auguste, et le fils, Eugène, étaient anciens du Likès.

M. et Mme Auguste Génot tenaient à Quimperlé un commerce florissant d'épicerie en gros dont leur fils Eugène, né en 1917, devait tout naturellement prendre la succession. La soeur jumelle d'Eugène, Marie-Louise, était assistante sociale à Paris au début de la guerre, mais elle avait rejoint sa famille, se proposant de n'y revenir qu'à la libération du pays pour laquelle, dès la première heure, elle avait, avec tous le siens, résolu de combattre. La cadette, Anne, plus jeune de 4 ans, aidait ses parents à leur comptabilité.

Ils faisaient tous les cinq partie du réseau «Vengeance» dont Eugène était le chef pour la région de Quimperlé où il avait recruté une section complète de soldats clandestins.

Malgré la présence, à leur domicile même, de trois militaires allemands qu'ils avaient dû héberger, les Génot avaient déjà accompli plusieurs missions périlleuses quand il leur échut, en décembre 43, de cacher chez eux un aviateur américain. L'hébergement devait durer une nuit... Il dura un mois! Un mois au bout duquel le «colis» fut dirigé sur Quimper, première étape vers un voyage retour en Angleterre. L'aviateur, hélas ! se fit prendre et, sous la torture, il parla ...

C'est ainsi que, le 27 janvier 1944, toute la famille Génot fut arrêtée. Son long calvaire devait prendre fin en avril-mai 1945.

M. Auguste Génot est resté à Stanbostal; son fils Eugène à Neuengamme ; Mme Génot et sa fille Marie-Louise ont péri dans la chambre à gaz de Ravensbruck; Annie a fini de souffrir à Bergen Belsen.

Admirable par son patriotisme, cette famille de Quimperlé le fut tout autant par son christianisme. M. Auguste Génot était Président de l'Action Catholique de la paroisse N.-D. de l'Assomption, membre du Conseil paroissial, Président de la Conférence Saint-Vincent de Paul et Président du Patronage «L'Avant-Garde Quimperloise Mme Génot était secrétaire de l'Action Catholique Féminine; leur fils Eugène était secrétaire de «L'Avant-Gard Quimperloise»; leurs filles Marie-Louise et Annie étaient l'une fondatrice, l'autre membre de la J.I.C.F. de Quimperlé.

«LE LIKÈS» n° 83 - novembre 1955

IN MEMORIAM : Gaston KERLAN.

Né en 1914 à Névez, où ses parents tenaient une quincaillerie, il suivit notre section commerciale de 1920 à 1928 et s'engagea très jeune dans l'Aéronavale. Lorsque la guerre éclata, il avait le grade de premier-maître. C'était déjà un pilote réputé pour son endurance, sa virtuosité, son audace, son énergie tenace et ce courage qui va faire de lui bientôt l'un des héros de la France Libre.

Après l'escorte de convois et les missions sur Narvick, Gaston Kerlan refuse d'accepter la défaite et passe en Angleterre en 1940. Après avoir tenté de franchir la frontière des Pyrénées, il partira à bord du bateau de pêche qui emmenait M. Lomenech, l'un des premiers résistants bretons.

Arrivé en Angleterre, il fait tout de suite partie de la chasse aérienne et on le nomme chef d'escadrille. Dès lors, il est volontaire pour toutes ses missions, quel qu'en soit le danger.

C'est la période difficile où l'aviation allemande possède la maîtrise de l'air, Il revient parfois sur un appareil en lambeaux dont l'aile ou le train d'atterrissage est brisé. Il lui faut faire de l'acrobatie pour s'en tirer, atterrir sur le ventre et accomplir mille autres prouesses qui lui valent de nombreuses médailles avec citations.

En 1942, lors du coup de main de Dieppe, Kerlan revient sept fois au-dessus des batteries allemandes et son avion, complètement mutilé, tombe dans la Manche. Il est entraîné sous l'eau à l'intérieur de la carlingue, mais réussit cependant à se dégager. Et fut sauvé finalement par une vedette rapide anglaise.

Il participa aux campagnes d'Afrique, d'Italie, vint bombarder à Brest les cuirassés allemands, combattit dans le ciel de Norman-

die au moment du débarquement, effectua de dures missions au-dessus de la Rhénanie.

Quand il quitta l'aviation, sur les supplications de sa mère, en 1946. Il était chevalier de la Légion d'Honneur, médaillé militaire, titulaire de la croix de guerre avec quatre palmes et huit étoiles, chevalier de l'ordre de Léopold de Belgique.

Les citations à l'ordre de la Division et de l'Armée de l'Air qui accompagnent ces décorations sont élogieuses certaines, remarquables nous nous permettons d'en extraire quelques lignes

« Magnifique combattant, a accompli plus de 150 missions de guerre au cours desquelles il a mérité huit citations.

Le 6 septembre 1941, après une attaque au cours de laquelle il avait mis en feu deux trains allemands en Hollande, voit son camarade de vol forcé d'atterrir en territoire tenu par l'ennemi, Il attaque alors à la mitrailleuse, au canon, et lorsque les munitions sont épuisées, il passe et repasse en rase-mottes malgré la D.C.A. intense, pour couvrir la retraite de son camarade qui réussit à s'évader. Cette manoeuvre audacieuse provoque l'admiration de l'escadrille entière.

Il est aussi le seul survivant de son escadrille. »

En 1948, Gaston Kerlan épousa, à Fouesnant, la fille d'un négociant très connu et très estimé dans la région, Mlle Marguerite Rousseau. qui demeure place de l'Eglise.

Jusqu'à ces derniers mois, G. Kerlan, qui s'établit à Fouesnant, seconda son beau-père dans son entreprise.

Plusieurs fois, G. Kerlan fut convoqué pour des périodes milliaires et c'est alors qu'il éprouvait le nostalgie de l'espace, de l'appareil que l'on guide et dont on est le seul maître après Dieu.

L'appel se fait plus pressant, l'ancien pilote de chasse accepte en 1952 une mission aérienne en Afrique pour lutter contre l'invasion des sauterelles et, dès lors, il cherche à reprendre un service régulier dans l'aviation civile.

Il venait de rentrer depuis trois mois à la Compagnie France-Hydro lorsqu'est survenu en plein vol l'accident dont on ignore encore les causes.

Le 10 septembre, alors qu'il se préparait à ramener à Biscarosse pour le faire reviser, le Latécoère 631 qu'il pilotait, son appareil s'est abattu en pleine brousse du Nord-Cameroun. un banal accident devait donc coûter la vie à celui qui avait héroïquement bravé tous les dangers de la guerre aérienne.

En présence d'une foule considérable, ses obsèques ont eu lieu à Fouesnant le 9 novembre. Il a été inhumé au cimetière de Névez.

«LE LIKÈS» n° 95 - novembre 1957

Ma carrière de marin

De la 8ème, où j'entrais en septembre 1899, à la 3ème industrielle, j'ai fréquenté Le Likès pendant six ans. La fermeture de l'Etablissement en 1906, à la suite des lois contre les Congrégations me conduisit à l'école de La Croix Rouge de Lambézellec d'où je devais sortir d'une façon assez peu honorable : mon caractère amena le Frère Cyprien à me mettre à la porte pour refus d'obéissance... Je fréquentai alors une école publique où le même avatar arriva, avec un motif analogue... En somme tout ce qu'il faut pour être militaire. Je dois dire à l'honneur de cette école qu'elle sut demeurer neutre et que je n'y rencontrai ni sectarisme ni ennui d'aucune sorte pour pratiquer un religion: l'un de mes camarades d'alors a une fille religieuse et, un autre., un fils prêtre.

A dix-huit ans en 1911, J'entrais dans la marine comme matelot élève mécanicien, major de promotion. En 1917, étant maître mécanicien j'entrais à l'Ecole Navale, changeant ainsi de spécialité, pour être sur le pont. Pendant treize ans, j'ai commandé sur tout des sous-marins et en 1938, j'étais Capitaine de Frégate.

En mars 1940, j'eus un commandement du grade supérieur pour aller en Mer du Nord, basé en Angleterre. Le 3 juin, je quittais Dundee et je gagnais le Maroc avec nos sous-marins. Je retournais en Angleterre en mars 1944. pour le débarquement de juin, avec 1e grade de Capitaine de Vaisseau. Ces opérations me valurent d'être cité à l'ordre de la Division par le Vice-Amiral Lemonnier, Chef d'Etat-Major Général de la Marine, dans les termes suivants:

«Le Capitaine de Vaisseau Le Floc'h Louis Corentin, par son action sur le personnel et par sa ténacité, a contribué au succès de

l'opération de sabordage du «Courbet» le long des côtes de Normandie, les 6-10 juin 1944.

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec Etoile d'argent.

En août, j'entrais en Bretagne, pour la libération, le 6 à Cancale, puis à Vannes.

Mes responsabilités furent alors les suivantes:

- liaison avec l'Etat-major de la Marine française et les Etats-majors alliés pour la participation Marine aux opérations de Royan, Grave et Oléron.

- représentation de l'Amiral Rue auprès du Détachement d'Armée de l'Atlantique

- constitution et commandement du détachement de liaison entre D.A.A.T.L. et F.N.T.F.:

- préparation et direction personnelle des opérations de débarquement dans l'île d'Oléron.

Dans son rapport spécial pour ma proposition au grade de Contre-Amiral, le Général de Corps d'Armée de Larminat déclara:

«Le Commandant Le Floc'h a remarquablement réussi ces différentes tâches. Doué d'un grand bon sens maritime très sûr, il a à tout moment conseillé judicieusement le commandement terrestre. D'un caractère ferme et décidé, il a su prendre ou inspirer des décisions parfois délicates.

Il a beaucoup fait pour la bonne participation de la Force Navale française aux affaires de la Gironde et d'Oléron. Il est l'artisan décisif du succès du débarquement d'Oléron, car sans son action à la fois énergique et avisée, il aurait été impossible de surmonter les difficultés d'ordre maritime qui se présentaient. Il a fallu prendre des risques, faire des tours de force; le Commandant Le Floc'h a pris la responsabilité des uns et actionné les autres,

Les opérations de Royan, Grave et Oléron constituent pour la Marine Française un succès qui contribuera à son lustre. Il n'est que justice d'en récompenser le principal artisan.»

Voilà, très brièvement résumée ma carrière de marin. Pour ma retraite, le Quimpérois que je suis s'est fixé à Casablanca (au 155, avenue d'Amade); mon petit-fils est élève des Frères des Ecoles Chrétiennes à L'institution de la Salle de Casa.

Les précisions que je vous livre aujourd'hui feront plaisir, je l'espère, à mes vieux cama rades du Likès (je ne suis que l'un d'eux!); je pense qu'elles font honneur à l'école où je commençais mes études et que, de plus, elles sont de nature à encourager les jeunes d'aujourd'hui même si leur caractère leur causait un jour, comme à moi, certain ennui grave avec la discipline. On a toute une vie pour mieux faire.

Contre-Amiral Louis Le Floc'h (AE 1899-1906)

«LE LIKÈS» n° 106 - mars 1960

Distinction à titre posthume.

Le dimanche 13 mars, a eu lieu à la mairie de Douarnenez la remise de la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur, décernée à titre posthume, à Jacques Giocondi, de Pont-Croix, ancien élève du Likès mort pour la France en déportation le 13 avril 1945.

Jacques Giocondi, agent de la police municipale de Douarnenez, aux grandes qualités professionnelles s'est, en plus, largement dévoué aux sports. comme joueur, entraîneur et organisateur. Il développa la natation et fut à la base de la création du Club d'Entente Douarneniste. Mais son sport favori était le basket-ball dont il fut le promoteur à Douarnenez. au sein de l'US.D.P.

Son dynamisme et son patriotisme trouvèrent à s'exercer dès le début de l'occupation allemande ; Jacques Giocondi s'enrôla dans la résistance où il fut très actif, sous le pseudonyme de Girard. Membre de Libé Nord, en qualité de sous-lieutenant F.F.I., Il a été arrêté par la Gestapo et, à l'âge de 30 ans, est décédé au camp de Halle Saalle, en Allemagne.

La croix de la Légion d'honneur lui est décernée, avec l'élogieuse citation suivante:

Magnifique patriote, membre des F.F.I., arrêté le 21 juin 1944, a été interné jusqu'au 31 juillet 1944 puis déporté dans un camp de concentration où il est mort glorieusement pour la France, le 13 avril 1945

Ces nominations comportent l'attribution de la croix de guerre avec palme et l'attribution de la médaille de la résistance, à titre posthume.

Ces Décorations furent remises solennellement au jeune Jacques Giocondi, 16 ans, fils du titulaire décédé qu'entouraient sa mère, Mme Jacques Giocondi et ses grand'mères Mmes Giocondi et Kéraudren.

Fort ému, M. Floch, directeur de l'Office départemental des Anciens Combattants, donna lecture de la citation, puis s'inclina devant la famille du défunt, et épingla les décorations: Légion d'Honneur, croix de guerre, médaille de résistance sur la poitrine du jeune Jacques.

Dans la nombreuse assistance, on notait la présence de MM. Mot-tier, maire; Join, conseiller municipal : Le Gal, commissaire de police; Mme Kervarec, M. Flochlay, et Mme, anciens déportés ; Darchen, lieutenant de la compagnie des sapeurs-pompiers; Le Loup, Pichon, Le Moan, de l'U.S.L.D. ; Mme Le Gars, rédacteur à la mairie : MM. Gloaguen, Tiec, Lamé, Calvez, Harand, qui furent les compagnons du défunt à la police ; les Frères Divanach, directeur de l'école St-Blaise ; Le Moal, directeur, et Gelley, professeur à l'école St-Louis de Châteaulin ; des représentants des associations et groupements de résistants et de déportés.

«LE LIKÈS» n° 122 - juin 1964

IL Y A VINGT ANS...

Frère Joseph Salaün (1896-1944), Directeur du Likès, mort pour la France.

En cet anniversaire des combats de la « Résistance » et de la « Libération », les anciens élèves du temps de guerre se souviennent avec émotion du Frère Joseph Salaün, alors Directeur du Likès, mort, comme tant d'autres Français, dans un camp d'extermination.

Nous avons demandé au Frère Cyprien-Joseph, qui avait, à l'époque, écrit une brochure sur le Frère Directeur, de retracer ici, pour les anciens et pour les jeunes, ce que furent son action clandestine au service du pays, et sa fin tragique à l'aube de la Libération.

« ... Avec les désastres militaires de 1940, commença une sombre période, celle de l'Occupation. Dès le mois d'août 1940, un bataillon allemand prétendait occuper le Likès à sa guise. Avec audace, et grâce à ses excellentes connaissances en langue allemande, le Frère Directeur, M. Salaün, réussit à assouplir un peu les prescriptions draconiennes. Mais durant quatre années, la cohabitation des troupes et des élèves fut l'occasion de frictions et de heurts parfois tragiques.

Aux multiples occupations de sa charge (il était directeur depuis 1940, tout en assurant plusieurs heures d'enseignement), M. Salaün en ajouta une autre, clandestine celle-là, à laquelle il se dévoua jusqu'au sacrifice suprême.

Dans la Résistance.

Sans appartenir officiellement à telle ou telle organisation de résistance, M. Salaün fut un auxiliaire de première importance des

mouvements fonctionnant dans le Finistère, notamment pour l'hébergement et le rapatriement des aviateurs alliés, pour le camouflage des S.T.O. (1) et la protection des résistants traqués par la Gestapo (2). M. Salaün détenait tous les cachets « officiels » et « réglementaires » pour fausse identité. Nombreux sont les jeunes gens qui passèrent à son bureau à cet effet. Il s'occupa aussi d'acheminer vers l'Angleterre des jeunes gens désirant reprendre la lutte dans les Forces Françaises Libres (3).

« Vengeance ».

C'est le nom d'un groupe de Résistance auquel adhèrent quelques Frères du Likès. Les Supérieurs n'autorisèrent que MM. Evain, Cadet, Rogard et Floc'hlay (tous officiers de réserve), à s'enrôler, à partir de 1941, dans les cadres de «Vengeance ». M. Salaün du parfois freiner l'ardeur de tel résistant qui organisait des réunions clandestines dans les salles du Likès, alors que les Allemands étaient si proches. Les réunions techniques continuèrent, mais de préférence hors des locaux scolaires vraiment trop proches de l'occupant. Mais quel Allemand, en voyant deux paisibles Frères en grand manteau, descendre la rue des Doutes ou passer sur la place Saint-Corentin, aurait deviné qu'ils étaient d'innocents sportifs transportant mitraillettes et grenades pour des exercices d'attaque de patrouille, d'orientation et d'utilisation du terrain.

Le Likès, malgré l'occupation et les critiques de gens malveillants ou mal renseignés, loin d'être un foyer de collaboration, méritait plutôt le reproche que fit au Frère Directeur le capitaine allemand commandant la garnison: « Vous avez des espions, des voleurs et des terroristes ». Menace à peine voilée qui laissait augurer de sombres lendemains. Aussi, avec les mois, la surveillance ennemie, aidée par la délation et favorisée peut-être par quelques maldresses, se fit durement sentir. Les heurts entre la population scolaire et les « occupants » provoquèrent des incidents. Mais M. Salaün, avec plus d'ardeur que jamais, continuait à oeuvrer en vue de la Libération qu'il entrevoyait prochaine.

Quelques témoignages de Résistants.

De Mlle Citharel, de Quimper

« M. Salaün est venu me trouver en novembre 1943 pour me donner des nouvelles de M. Furic, chef de Résistance, afin que je les communique à sa famille.

J'ai eu ensuite recours à M. Salaün pour soustraire aux recherches de la Gestapo un jeune homme en danger de mort: Eugène Cadic, qui avait pris part à l'attaque manquée d'un wagon à Bannalec. Il me dit « Je ne puis le cacher ici pour le moment, mes grands élèves ont fait des sottises, je m'attends à une perquisition, dirigez-le sur Gourin, chez M. Bariou ».

Une autre fois, M. Salaün s'est présenté chez moi en me demandant de lui chercher une chambre pour un agent de la Résistance qui recevait un courrier très compromettant et qu'il ne pouvait conserver longtemps au Likès sans courir un grand danger. Il ajouta « Vous direz que c'est un étudiant qui suit des cours en ville ».

Je me suis adressée en février 44 au Directeur du Likès pour faire parvenir aux maquisards, des armes de guerre et des munitions m'appartenant. Immédiatement, M. Salaün a délégué deux Frères de la Résistance pour prendre ce matériel...

J'ai eu encore recours à M. Salaün pour des jeunes gens réfractaires, recherchés par la police allemande et qui désiraient gagner l'Angleterre. Il me parla en ces termes: « Vous tombez très mal, nous venons d'avoir un départ manqué ces jours-ci. Pour le moment, il faut se tenir tranquilles. Je vous préviendrai lorsque les choses seront à nouveau possibles », (ceci se passait peu de temps avant son arrestation).

Un jour que je me trouvais chez lui, M. Salaün m'a confié: « Je reçois aujourd'hui un agent très dangereux et très compromettant pour moi, et demain je recevrai un autre plus dangereux encore qui vient directement d'Angleterre ». Puis, peu après, il me dit à nouveau: « J'ai vu le personnage dont je vous ai parlé l'au-

tre jour, le débarquement n'aura pas lieu le mois prochain, mais en juin ».

Au cours d'une des dernières visites que j'ai faites à M. Salaün, alors que je prenais congé de lui et qu'il me reconduisait vers la porte, il me dit en me parlant des Allemands : « Après la guerre, comme nous rirons bien des bons tours que nous leur aurons joués... »

De M. Le Gris, Commandant F.F.I. de Douarnenez

« J'ai fait la connaissance de M. Joseph Salaün le 22 août 1943. Ce jour-là, M. Salaün était venu à bicyclette de Quimper en compagnie de deux aviateurs américains pour les conduire à Pors-Piron, en baie de Douarnenez, où un départ de bateau était prévu le même jour pour l'Angleterre. Sa mission terminée, il a repris le chemin du retour avec trois bécanes dans l'auto de M. Féchant.

Par la suite, je lui ai envoyé un camarade recherché par la Gestapo, M. Furic, de Bannalec.

Je lui ai encore envoyé un jeune patriote de la Savoie qu'il a conservé à son service, à la cuisine du Likès.

Je tiens à préciser que M. Salaün nous avait dit que son établissement était à notre disposition, c'est-à-dire à quelques camarades du groupe « Libération », tant pour recevoir les amis que nous lui adresserions que nous-mêmes.

Il a logé et nourri au Likès en différentes occasions les principaux chefs de la Résistance. »

De M. Furic, de Bannalec

« C'est par l'intermédiaire de M. Le Bars, administrateur de la Marine, que j'ai été mis en relation avec M. Salaün, que nous connaissions sous les noms de « Finaud » et « Sup ».

Mon refuge devenant dangereux dans la région douarneniste, mes camarades décidèrent de me confier au « Sup ». Me voilà donc chez lui au Likès, le 28 novembre 1943, pendant 48 heures. Le Likès étant très surveillé à cette époque par la Gestapo, il dé-

cida de m'envoyer dans la famille Forget (huissier, rue Valentin, à Quimper), famille admirable de cran et de patriotisme. Le « Sup » me ravitaillait tous les jours. Découvert par la Gestapo, j'échappai de justesse. Quelques jours après, me voilà casé par ses soins chez ses amis de la résistance de Pleuven...

J'ai quitté le « Sup » et la Bretagne le 5 décembre 1943. Pendant toute cette période, il n'a jamais cessé de me ravitailler, de me renseigner sur l'activité de la Gestapo et de m'aider en toutes circonstances. Connaissant mon véritable nom, il alla chez moi à Bannalec renseigner ma famille sur mon sort, alors qu'à cette époque, il était dangereux de pénétrer dans mon domicile.

Notre regretté camarade Salaün était le type même du brave patriote désintéressé, doué d'un cran admirable, n'ayant jamais peur pour lui-même, craignant toujours pour ses amis... »

Aide aux Aviateurs Alliés.

Voici un extrait d'une brochure (4) publiée peu après la Libération « Le 11 août 1943, un avion américain prit feu sur le territoire de Pleuven. Quatre hommes, deux officiers et deux sous-officiers furent carbonisés. Un seul sous-officier eut la vie sauve. Il fut caché dans un bois par un groupe de paroissiens, témoins de l'accident, et le 15 août, M. Salaün, Frère des Ecoles chrétiennes, directeur du Likès de Quimper, plus tard déporté en Allemagne, vint l'enlever en auto et le cacha chez un paysan de Kerfeunteun, M. Danion, de Pontusquet. Il y séjourna quinze jours jusqu'au moment où, grâce à M. Salaün, qui prépara cette évasion, il put prendre un bateau à Douarnenez pour se rendre en Angleterre (5). »

M. Salaün a avoué à un ami intime que le nombre d'aviateurs alliés qui avaient bénéficié de ses services atteignait la centaine. Or aucun des aviateurs assistés par la filière dont il faisait partie ne fut repris par les Allemands.

Mais l'opération qui lui donna beaucoup de soucis, ainsi qu'aux abbés Gouchen, Tanneau, Lozachmeur, à M. Jacques Mourlet et à

quelques autres Quimpérois, fut l'arrivée massive de 23 aviateurs.

En novembre 1943, vers les 8 ou 9 heures du matin, un groupe d'aviateurs débarquent sur le quai de la gare de Quimper. Ils sont en civil, presque tous ignorent le français et pourtant ils sont munis de papiers d'identité «rigoureusement en règle ». La gare et la ville sont encombrés d'Allemands! Le risque peut tourner à la catastrophe ! M. Salaün et M. Mourlet doivent s'occuper d'eux. Les plans sont arrêtés. Une camionnette en prendra le plus possible et les acheminera en vitesse à travers la ville... à l'église Saint-Mathieu. Les bonnes dames attardées à l'église ce matin-là durent être suffoquées en voyant ces messieurs discuter sur le ton du complot. C'est là, en effet, que M. Salaün donna ses consignes aux alliés déjà fatigués et énervés par les déplacements continuels depuis plusieurs jours, plusieurs semaines peut-être.

Ensuite, il fallut les caser dans des maisons sûres. La veille au soir, en compagnie de M. l'abbé Tanneau, alors vicaire à Kerfeunteun, M. Salaün était allé frapper aux portes amies. Mais à cause de l'obscurité des rues, les gens n'ouvraient qu'avec précaution aux deux solliciteurs.

Jeu dangereux et qui aurait pu être tragique, mais la Providence veillait. Donc, les aviateurs furent casés. Le regretté M. l'abbé Lozachmeur, alors aumônier du Likès, reçut chez lui dix aviateurs. Il les logea dans la mansarde de l'habitation commune aux deux aumôniers. M. L'abbé Gouchen offrit tout le couchage qu'il put céder.

Ces aviateurs restèrent ainsi six jours et six nuits sous ce toit hospitalier, fréquemment réconfortés par M. Salaün qui apportait de la viande et d'autres denrées et qui se montrait enjoué, volontiers comique, car il fallait combattre le terrible cafard. Ces hommes exténués, découragés, désespérant presque de rejoindre la côte anglaise, avaient besoin de l'aide morale de M. Salaün qui parlait leur langue et qui inventait toujours quelque nouveau mo-

tif d'espérer de meilleures conditions de rapatriement. II dut une fois user de toute sa force de persuasion pour empêcher un allié déprimé d'aller se constituer prisonnier.

Arrestation.

Fin avril 1944, M. Salaün fut arrêté par la Gestapo. Depuis quelques jours, il craignait la chose, mais de peur que des représailles ne vinssent s'abattre sur son école, il ne voulut pas fuir.

Un traître cependant réussit à percer le mystère de certaines organisations clandestines. Officier français révoqué, Zeller, qui se faisait appeler Eyrard, surveillait le secteur de Quimper-Douarnenez. Il fit arrêter la famille Forget. Apprenant cette terrible nouvelle, - M. et Mme Forget et quelques-uns de leurs enfants sont morts dans les sinistres camps - M. Salaün partit à bicyclette à Douarnenez prévenir M. Le Bars. « Sais-tu que nous sommes brûlés, ce coup-ci ? » Et il raconta qu'un « Colonel » s'était présenté à lui, portant un mot signé d'un résistant de Douarnenez. Méfiant, M. Salaün avait écouté son histoire : il s'agissait de faire passer en Angleterre son soi-disant fils recherché par la Gestapo pour avoir abattu un soldat allemand. « Il paraissait si sincère, dira de Zeller le résistant revenu de Dachau lors du procès (1946), il était si persuasif que je lui indiquai le nom de M. Salaün, directeur du Likès, à Quimper, comme étant susceptible de lui rendre service. » « Sup » ou « Finaud » pour les amis de la Résistance (ainsi s'appelait M. Salaün), ne laissa rien percer et feignit tout ignorer de ces fameux départs pour l'Angleterre, qui ne laissaient ni trêve ni repos à la Gestapo.

Mais le « mouton » ne lâcha pas l'occasion. Le surlendemain, 26 avril, vers 16 heures, quelques instants après le départ des élèves au « Cinéma de l'Odét », une conduite intérieure toute neuve stationna devant l'unique entrée du Likès. Zeller connaissait le couloir, les escaliers et le bureau du directeur. Zeller et ses acolytes entrèrent, fouillèrent le bureau, arrêtaient M. Salaün pendant

qu'un épais policier demandait M. Floc'hlay. Celui-ci réussit de belle façon à lui fausser compagnie.

A ce moment, MM. Le Bris et Le Bars, deux chefs résistants, arrivèrent au rendez-vous. Heureusement pour eux, ils rencontrèrent des amis qui les prièrent de prendre le verre de l'amitié, ce qui les retarda d'une demi-heure, sinon ils étaient cueillis, eux aussi.

Montés par l'ascenseur, ils frappèrent les trois coups convenus. Pas de réponse et pourtant « ça remuait fort dans la pièce ». Quelques secondes après, Joseph Salaün sortit, encadré de trois policiers, revolver au poing. Stupéfaction des deux Douarnenistes. Le Frère Directeur en civil, petite valise à la main, passa très dignement, la tête bien haute, regardant fixement les deux amis, sans rien dire.

« Nous nous découvrîmes à son passage très respectueusement », écrivit M. Le Bars, qui ajouta : « Devrais je vivre cent ans que cette vision restera toujours en moi. C'était la dernière fois que je le vis. Le Bris et moi n'étions pas armés, malheureusement, car je puis vous certifier que cela ne se serait pas passé de cette façon-là ! »

M. Henri Salaün, économiste, suivit son directeur jusqu'à la voiture, mais un Allemand le bouscula violemment, menaçant de le conduire aussi en prison. Pendant qu'un Frère allait prévenir M. Le Bail, sous-directeur, M. Henri Salaün se rendit à Saint-Evarzec annoncer la triste nouvelle au Frère Visiteur (M. Bengloan), qui avait aussi de justes raisons de se tenir à l'écart.

Saint - Charles...

Emprisonné à Saint-Charles, Joseph Salaün y rencontra M. l'abbé Cariou qu'il ne connaissait pas encore, bien qu'ils eussent, depuis des mois, oeuvré ensemble pour les départs en Angleterre. Quel brisement de cœur pour l'actif directeur, d'être interné si près du Likès. Chaque jour, il pouvait voir sur la colline en face, à 200 mètres à peine, se chère école, qui le connut petit élève, professeur, sous-directeur, pro-directeur, directeur. Animé d'un cran

exemplaire, d'un courage sans défaillance pour la superbe cause dont il n'avait jamais douté, M. Salaün donna jusqu'au bout la mesure de sa forte trempe. Pour remonter le moral de ses camarades, il lui fallait accrocher le sien bien haut, près de l'Immaculée près de Dieu. Aussi eut-il recours à la prière et l'enseignait-il à ses co-détenus. Il s'était fabriqué un chapelet avec des ficelles et combien de rosaires n'a-t-il pas égrenés ? « Allons, mon pauvre vieux, encore un chapelet pour le Likès, disait-il à un maquisard de Quéménéven. Une fois sorti d'ici, je te paierai. II reste encore quelques bonnes bouteilles: dans la cave, tu viendras les goûter », et le chapelet récité relevait le courage mis à rude épreuve par la faim, la torture, la chaleur torride, les longues angoisses.

On aura un idée du cynisme de Zeller (6) en lisant cette déposition de l'abbé Cariou: « A sa vue, j'ai éprouvé un haut-le-coeur. Zeller s'en est rendu compte et m'a dit : « Eh oui M. l'abbé... c'est moi! Que voulez vous ! Nous faisons la guerre tous les deux. Dommage que nous ne soyons pas du même côté! »

Et il assista, impassible, aux tortures que nous faisaient subir ses amis. En me quittant, il me dit « Bonne chance, tout de même, M. l'Abbé... »

Carhaix.. .

« Un jour, raconte M. l'abbé Cariou, des cris rauques retentirent dans le couloir et sur la cour, dès que nous y fûmes groupés, un déploiement inusité de force militaire... Tout cela n'annonçait rien de bon. Une heure à peine auparavant, un autre lot de détenus, dont mon compagnon de cellule, était parti vers la côte de Penmarch, vers leur éternité. Nous-mêmes, nous nous attendions au pire.

« Donnez-moi l'absolution », me dit Joseph Salaün, le plus calmement du monde. Nous étions dix-neuf dans ce convoi de Carhaix : seize devaient être fusillés quelques jours après... »

Quelle fut leur vie dans ces caves de Carhaix, où on les enfermait le soir, après des heures d'interrogatoires et de tortures ? Chaque

soir, l'Abbé et le Frère disaient ensemble leur prière et récitaient le chapelet pour leurs oeuvres, pour le Likès, ses maîtres, ses élèves.

Après huit jours, ce fut le retour à Saint-Charles, l'attente d'événements qui, enfin, se produisirent le 6 juin. Ils étaient sous le signe de l'espérance.

Rennes...

Mais les captifs furent dirigés sur Rennes. Les mêmes menottes liaient une fois encore l'abbé Cariou et M. Salaün jusqu'au hideux wagon qui fut pour eux un étouffoir et où germa bien vite l'idée de l'évasion. Une scie à métaux, qui s'était trouvée par le seul fait du hasard dans la semelle d'un soulier, fut mise à contribution pour préparer dans le bois du wagon une issue vers l'extérieur, vers les grands espaces libres, où il serait possible de respirer à pleins poumons et d'inquiéter enfin au grand jour l'odieux occupant. Le travail prenait bonne tournure, mais le train stationna quatre longs jours en gare de Redon...

L'Allemand, soudain, remarqua la fente. « Nous fûmes alignés, une mitrailleuse braquée sur nous. Nous avions deux minutes pour dénoncer le coupable, si du moins il est permis de parler de culpabilité. Nous tirâmes au sort. Le sort tomba sur un Quimpérois, un jeune père de famille. II y eut un instant de consternation chez tous, mais déjà un autre, un jeune homme est à mes pieds. « M. Cariou, donnez-moi l'absolution. » - « C'est moi, Monsieur », s'écria-t-il en se présentant à l'Allemand. Le lendemain, nous le retrouvâmes au camp de Marguerite, à Rennes. C'était un jociste de Quimper, qui avait pris la place du père de famille. Honneur à sa mémoire, car il n'est plus de ce monde. Il s'appelait Pierre Feunteun... »

Le 18 juin 1944, à Redon, le capitaine Guillermou rencontra son ancien professeur qui, comme lui, allait aussi vers le terrible inconnu. M. Salaün aidait ses camarades, en s'adressant à la Croix-Rouge, en palabrant avec les Allemands, en distribuant à l'un son

quignon de pain, à l'autre sa bolée de soupe, toujours jalousement surveillé par les gardiens.

« Dès sa venue dans notre baraque, écrivit plus tard M. Guillerrou, en quelques mots qui portent, il nous fit comprendre que le moment était venu de mettre la Providence de notre côté. Nous avons côtoyé la mort si souvent dans nos luttes clandestines contre l'envahisseur ; tous les jours ou presque, quelques-uns de nos camarades s'en allaient menottes aux mains et ne reparaissent plus ; vers quel destin étaient-ils partis ? Quelquefois, les grognements de nos gardes-chiourmes : « Kamarad, kapout ! » suffisaient, hélas ! à nous renseigner amplement. Ainsi l'appel de M. Salaün fut-il vite compris et chaque soir l'on voyait dans un coin de la baraque, avant d'aller s'allonger sur de malheureux grabats, un groupe de prisonniers se réunir autour de lui pour la prière du soir. Ce nombre allait grandissant chaque jour et l'on sentait que M. Salaün était heureux de faire dire la prière à cette bande de « terroristes ». Surtout que ce n'était pas du bout des lèvres mais bien du fond du cœur que tous nous faisons cette prière du soir, et que nous chantions à pleins poumons : « Reine de France... » ou « Sainte Anne, bonne Mère... ». M. Salaün n'était pas le moins ému de tous, car c'était peut-être notre dernière prière ou notre dernier cantique... Aussi, après son départ, avons-nous senti le grand vide laissé par celui qui nous avait fait tant de bien. »

Vers Compiègne...

M. l'abbé Cariou, compagnon de résistance et de captivité du Frère Directeur, est revenu des Camps de Concentration. Il prononça un éloquent discours lors du service solennel pour le repos de l'âme de M. Salaün ; ces extraits donnent une idée de la ferveur de l'amitié qui lia le Prêtre et le Frère.

« Déjà, nous entendions le canon du côté de Fougères et nous entretenions l'espérance d'une liberté prochaine. Il fallut cependant partir. Le cœur de la France, dans sa spontanéité et sa gé-

nérosité, se manifesta tout au long du pénible voyage qui nous mena en treize jours à Compiègne. Compiègne constitua pour nous une halte bienfaisante, l'oasis au milieu de cet inexorable mois de juin. Compiègne fut une détente pour le corps et pour l'âme tout ensemble.

« La Croix-Rouge se pencha avec infiniment de délicatesse sur nos misères. J'eus le bonheur de dire la messe ; c'étaient des messes de catacombes. Mon servent, vous le devinez, ne pouvait être que M. Salaün. Là, comme ailleurs, je ne cessais d'admirer sa piété à la fois si tendre et si virile.

« J'ai parlé de halte, car Compiègne ne fut qu'une halte. L'espoir d'une délivrance prochaine s'accrochait ferme en nos cœurs. Là encore, le bruit du canon nous parvenait très distinctement du côté de Rouen. Mais il fallut cette fois quitter la France. Nous l'avions traversée de bout en bout... Au moment de nous en éloigner pour l'exil, nous sentions que nous l'aimions, cette vieille terre de chez nous, que nous avons essayé de défendre en 1940... et que des armées nouvelles forgées dans l'empire et dans la clandestinité libéraient maintenant dans l'enthousiasme délirant de la victoire. La joie nous était refusée à nous, les enchaînés, de participer à cette libération. La France s'éloigna bientôt, patrie aimée que la plupart de nous ne devaient plus revoir. »

Neuengamme, le Camp de la Mort.

Après Saint-Charles, Carhaix, Compiègne, ce fut un « camp de la mort », Neuengamme, dans le Mecklembourg, à 20 km au sud-est de Hambourg.

M. l'abbé Cariou nous parle de ce lieu sinistre

« Bagne immonde, bagne inventé par la haine, par le paganisme le plus épais et le plus brutal. Il faudrait la plume de Dante pour décrire ce que fut notre vie dans cet enfer humain, sans joie et sans espérance. On chantait à Saint-Charles, à Rennes, à Compiègne ; on chantait en France dans ces prisons qui, pour quelques uns, furent l'antichambre de la mort. On ne chantait pas à

Neuengamme. » On a beaucoup écrit sur cette horreur des camps d'extermination. Tous les rescapés pensent comme M. Cariou.

« Je reprocherai à nos bourreaux, moins leurs coups de schlague et les morsures de leurs chiens, moins leur volonté de nous affaiblir et d'épuiser nos dernières énergies physiques dans les travaux de forçat, que cette application constante à nous humilier et à nous avilir. La croix du Christ était absente. Notre chapelet, notre médaille, tous insignes religieux nous avaient été enlevés. Il fallait à tout prix supprimer ce qui rappelle à l'homme sa noblesse et sa glorieuse vocation d'enfant de Dieu, de frère du Christ. Le temple de Neuengamme, c'était ce four crématoire qui crachait jour et nuit sa sinistre fumée, le temple du néant qui insultait constamment à notre foi chrétienne. Mais le Christ, chassé des camps nazis comme un gêneur et un ennemi, trouvait refuge dans nos coeurs, et nos prières, si elles avaient parfois l'accent désolé de Gethsémani, en avaient sans doute aussi un peu la valeur de rédemption.

Un jour, le Négrier vint; nous appelions ainsi, ce grand monsieur, bagnard comme nous, dans le civil avocat à Bruxelles et, disait-on, une des grosses têtes du parti communiste belge. Il nous inspecta dans notre nudité. Il tâta nos muscles. Je fus reconnu apte à la mine de fer. M. Salaün, grand blessé de l'autre guerre, resta.

La séparation eut lieu. Très simple et cependant bouleversante: «Union de prières, toujours, me dit-il. S'il arrive malheur à l'un de nous, le survivant restera fidèle à la mémoire de l'autre. Le survivant défendra, s'il est besoin, la mémoire de son camarade. Tu sais, je ne crois pas que j'en sorte. Après tout, je n'ai pas à me plaindre.

Ma vie, somme toute, a été belle et heureuse. J'ai servi de mon mieux deux causes pour lesquelles il vaut la peine de consommer sa vie : celle de mon Pays et celle de mon Dieu. J'ai enseigné à des générations d'élèves. J'ai travaillé à en faire de bons Français et de solides chrétiens. J'ai dirigé un grand établissement et lui ai

assuré un rayonnement que beaucoup pourraient envier. Mourir à 48 ans, au milieu de réalisations solides, mourir pour son pays et sa foi à 48 ans, vraiment, cela ne serait pas si mal. Dieu m'a gâté.

Tu diras à M. Bengloan que mes intentions étaient excellentes, que j'offre tous les jours, depuis le 26 avril, ma vie pour les vocations religieuses.

« Tu diras à tous mes maîtres, à tous les élèves du Likès, que je les englobe dans le même affectueux souvenir. »

Une dernière accolade. Je ne l'ai plus revu... »

Plusieurs Frères vécurent quelque temps avec Joseph Salaün à Neuengamme ou au kommando de Farge. L'un d'eux, revenu de Dachau, nous a laissé ces quelques lignes. On comprend sans peine que ceux qui vécurent dans les camps de la mort n'aiment pas parler de leur vie de bagnards et il serait indiscret d'insister. D'ailleurs, beaucoup de livres ont été écrits sur les horreurs de ces camps. Voici donc un bref récit concernant M. Salaün, arrivé brutalement au terme de sa vie.

« Un soir, il me fit part de l'anxiété qui l'étreignait... Il devait partir par un convoi qui a quitté le camp en septembre. Je l'ai complètement perdu de vue depuis lors. Avec lui partirent les huit Frères de Murat (7) et notre groupe fut complètement isolé. Je suis donc resté sans nouvelles jusqu'au 12 décembre... Six de nos Frères de Murat sur les huit rentraient du kommando de Farge... et vers le 17 décembre ils partaient effectivement pour Dachau... Ces Frères m'avaient fait une description épouvantable du kommando de Farge. Les morts y étaient déjà nombreux et ils avaient laissé M. Salaün très déprimé et déjà malade.

« Nous travaillions à la construction d'une immense base sous-marine et cela, quels que fussent le temps, la température et la longueur des alertes nocturnes, pendant lesquelles il fallait se lever et descendre aux abris. La nourriture était dérisoire. Les « appels » duraient des heures sous la pluie aussi bien que par

temps froid... Comme partout ailleurs, les morts étaient placés dans des sacs et enterrés à un kilomètre du camp. »

« Peu de prisonniers sont revenus de Neuengamme. Tout le monde sait que les Allemands chargèrent les survivants sur des navires et que les Anglais les bombardèrent par erreur. Ceux qui purent éviter la noyade étaient reçus à coups de mitraillette par les nazis. Seuls quelques-uns, agrippés aux épaves en pleine mer, purent être sauvés. »

M. Joseph Salaün mourut le 17 décembre 1944. Nul ne verra sa tombe...

Mais au Likès une plaque commémorative perpétue d'une manière tangible son souvenir.

Dans une lettre de condoléances, nous lisons: « Son sacrifice et les terribles souffrances qu'il a dû endurer ne peuvent pas être vains et ils rejailliront sûrement sur la France et sur le Likès qu'il aimait tant. Puissent les jeunes gens qui l'ont connu et aimé suivre l'exemple de foi et de patriotisme qu'il leur a donné. »

Citations et Décorations.

En 1947, le regretté M. Salaün, ancien directeur du Likès, recevait par l'intermédiaire de sa soeur, la Mère Supérieure de Pont-Aven, un diplôme de gratitude et de félicitations pour les services rendus par lui aux marins et aux aviateurs anglais qu'il avait si courageusement aidés à regagner l'Angleterre.

Des diplômes semblables furent remis au Cher Frère Visiteur Cloald (M. Bengloan) et au regretté M. l'abbé Lozachmeur, aumônier.

L'armée américaine rendit, elle aussi, un juste hommage à l'héroïsme de M. Salaün, en lui décernant, à titre posthume, « The Medal of Freedom ».

Cette médaille fut remise le 5 juillet 1948, au cours d'une imposante manifestation d'amitié franco anglo-américaine, dans un salon de l'ambassade des Etats-Unis à Paris.

Le Frère Charles, directeur des Editions Ligel de Paris, reçut, au nom de M. Salaün, de sa famille, du Likès et de l'Institut des Frères, la médaille si bien méritée.

Pendant que l'un des officiers américains annonçait qu'un confrère de M. Joseph Salaün, Frère des Ecoles chrétiennes, recevait la médaille pour lui, le général américain attaché militaire à l'ambassade, épinglait cette médaille sur la poitrine du F. Charles et déclarait que c'était pour lui un grand honneur et un plaisir de lui remettre cette décoration.

Voici la citation portant attribution de cette distinction

Citation pour la « Medal of Freedom ».

Joseph SALAÜN, citoyen français,

A combattu très courageusement pour la cause de la liberté, en rendant un service d'une importance exceptionnelle aux membres des forces américaines et britanniques qui tentaient de s'évader des pays occupés par l'ennemi. Le courage, la bravoure et le dévouement exceptionnel à la cause commune montrés par cette personne en entreprenant une tâche si hasardeuse, dont il connaissait les grands dangers, contribuèrent à la conclusion des hostilités sur ce théâtre d'opération et méritent le plus haut degré de louange.

H Q. - U. S. Forces European Theater.

En même temps que cette citation, M. Salaün recevait un diplôme ainsi libellé:

« The President of the United States of America has directed me to express to Joseph Salaün the gratitude and appreciation of the American people for gallant service in assisting the escape of allied soldiers from the enemy. »

Enfin le gouvernement français lui accorda, à titre posthume, la Légion d'Honneur. La remise eut lieu le jour de la réunion amicale en 1949. Le colonel Autrou, ancien élève, épingla la Légion

d'Honneur sur un coussin que portait Jean Rivalain, alors élève de philosophie.

Le même jour, le Frère Joseph-Louis Evain recevait la Croix de Guerre en récompense de ses activités dans la résistance tant en Finistère qu'en Morbihan.

Plus tard, le 11 novembre 1950, le commandant Le Guennec épinglait la Croix de Guerre, avec palme, sur la poitrine du Frère Albert Floc'hlay, membre du réseau «Vengeance ». Instructeur dans la formation des groupes, il pénétra le 17 octobre 1943 dans l'armurerie des Allemands et leur déroba une mitraillette et des munitions. Arrêté le 26 avril 1944, en même temps que son Directeur, M. Joseph Salaün, il s'évada et servit dans le maquis d'Ille-et-Vilaine. Dès la libération, il revint à Quimper et combattit comme chef de section dans la presqu'île de Crozon, s'illustra avec ses hommes dans l'attaque de la côte 163.

Rappelé le 2 mai 1945, il servit comme lieutenant à la 1ere Armée. Enfin, MM. Rogard et Cader furent récompensés, eux aussi, en recevant la Croix de Guerre avec d'élogieuses citations.

Le citation du Frère Joseph Salaün résume l'activité patriotique de tout le Likès dont il fut le Directeur. Avec l'accord du F. Visiteur, M. Bengloan, M. Salaün prit des risques pour lui-même, pour l'école, pour les professeurs qu'il autorisa à s'inscrire dans les groupes de combat « Vengeance » en vue de la préparation militaire des jeunes et de leur encadrement au moment de la Libération.

II est mort en terre étrangère, mais son souvenir reste vivant. La Troupe Scoute du Likès a pris son nom dès sa fondation.

Frère CYPPIEN-JOSEPH, Ancien Sous-Directeur du Likès.

(1) Jeunes gens astreints au Service du Travail Obligatoire en Allemagne.

(2) Police d'Etat allemande, de sinistre mémoire.

(3) Parmi ces fugitifs quimpérois, quelques-uns eurent la chance de rencontrer en Angleterre le Frère Jean Pierre Jaouen, ancien responsable de la Section Agricole au Likès, évadé de 1940, à qui sa situation dans les services secrets alliés permit de rendre de précieux services.

(4) «Aviateurs alliés et journées tragiques de la Libération en quelques localités du Finistère» , par le chanoine H. Pérennès.

(5) M. Salaün était avec le docteur Pilven. Le brave sergent Bell, affolé, s'était réfugié dans un baquet à la porcherie où il s'était coiffé du seau qui sert à amener la pitance des animaux. Le sergent Bell rejoignit l'Angleterre peu après son atterrissage à Pleuven.

(6) Zeller fut condamné à mort par le Tribunal de Rennes et expia ses forfaits en 1946.

(7) Les Frères de Murat furent déportés avec tous les hommes rassemblés après un attentat contre les Allemands. L'attentat ne fut pas le fait des Frères ni de leurs concitoyens. Arrêté aussi le F. Directeur fut relâché après quelques heures de détention. Lui-même affirme devoir son élargissement à ses prières ininterrompues à son Ange Gardien.

L'évasion du sergent BELL

Nous devons ce document à M. Jacques Mourlet, compagnon de Résistance du Frère Joseph Salaün. En le remerciant vivement, nous espérons pouvoir un jour rapporter dans les pages de ce Bulletin le mémoire que prépare M. Mourlet sur des événements de 1943-1944, auxquels, nous dit-il, le Frère Salaün fut intimement lié.

« Doc M.P. 7/43

« En août 1943, le Frère Directeur Joseph Salaün se mit en rapport avec moi. Il s'agissait d'aller en voiture recueillir un aviateur américain dissimulé dans les bois près de Pleuven, seul survivant

de l'équipage d'un avion abattu sur le territoire de cette commune. Avec l'autorisation de mon beau-père qui nous avait prêté sa voiture, une Simca 5, nous pûmes le ramener sans incident à mon domicile, 23, rue du Cosquer, à Quimper. Il importait en effet d'évacuer rapidement ce rescapé, car les services allemands semblaient se douter qu'il existait un survivant, et effectuaient des recherches dans la région.

« Cet aviateur se nommait Cecil Earl Bell, domicilié à Longview, (Texas). Il était en combinaison de vol et possédait ses papiers d'identité. Il devait d'être encore vivant au fait qu'il occupait la queue de l'appareil. C'est par lui que nous avons connu les circonstances de l'accident. Le navigateur aurait perdu son cap en rejoignant l'Angleterre, en provenance d'Irlande, et il aurait demandé sa route par radio. C'est un poste d'écoute allemand qui l'aurait alors dirigé vers la côte française où il fut abattu sans même s'être rendu compte de son erreur. Cet appareil ne possédait pas d'armement.

« C. E. Bell fut logé chez nous du 14 août au 27 août 1943. Il fut soigné par le Docteur Ollivier-Henry qui lui enleva un petit éclat d'aluminium de la cuisse. Il reçut, durant son séjour, la visite de deux personnes de Pleuven (1) qui étaient intervenues pour l'écartier de l'avion, le cacher et le nourrir, en attendant de trouver un moyen d'évacuation. A ce sujet, il est bon de rapporter une anecdote : l'ignorance du français de Bell, d'une part, la difficulté, d'autre part, de lui donner des instructions en anglais, ajoutées au fait qu'il se croyait en Angleterre, n'avaient pas facilité la tâche des sauveteurs. Mais il était dit que le sergent Bell était né sous une bonne étoile.

« Après nous avoir quittés, avec le Frère Directeur Salaün, le 27 août 1943, pour prendre un bateau dans la région de Douarnez, il semble qu'il ait été abrité quelques jours à Plogonnec et Kerfeunteun, en attendant le vrai départ.

« Il apparaît toutefois que son séjour en France n'aurait guère dépassé trois semaines, et qu'il aurait ainsi établi un record dont

les responsables, connus ou inconnus, peuvent légitimement être fiers.

« Nous avons rendu ses papiers d'identité au C.I.C. en 1944.

« C'est d'ailleurs à ce service, et à ce service uniquement, que nous avons donné la liste nominative complète des membres de l'U.S. Air Force que nous avons hébergés en 1943 et 1944. Cette liste comportait une vingtaine de noms. »

(1) M. Cosquer, instituteur à Pleuven, et M. Perrot (ce dernier nom sous réserve).

Décès du Frère Jean-Pierre Jaouen, ancien résistant

Frère Corentin-Yvon (M. Jean-Pierre Jaouen). de Plogastel-Saint-Germain, à Saint-Avé Morbihan), le 2 juin 1964.

Le Frère Jean-Pierre Jaouen fut professeur au Likès de 1927 à 1929 et de 1934 à 1939: avec autorité et compétence, il était responsable de la Section Agricole. Mobilisé en 1939, il rejoignait à Londres, dès 1940, les Forces Françaises Libres où il fut affecté aux services secrets: ce poste lui permit de rendre bien des services à des compatriotes durant les premières semaines, très dures, qui suivaient leur arrivée en Angleterre. Peu de temps après la libération, il revint provisoirement au Likès et enseigna en Quatrième Technique. Il demanda ensuite à ses Supérieurs d'être affecté en Afrique du Nord: Il fut d'abord directeur de l'institution De La Salle de Casablanca puis professeur au Pensionnat Saint-Joseph d'El Biar à Alger et à l'Ecole de l'Etoile de Tunis. Ce séjour africain dans des heures particulièrement troublées avait compromis sa santé. Rentré en Bretagne pour se reposer, il assura néanmoins des surveillances l'Ecole de Navigation de Kersa-Paimpol où il s'occupait également de la gestion de la propriété. En 1963, il avait subi une grave opération. Ces derniers mois, son état de santé alarmant avait nécessité son transfert à la Maison de Retraite de Kérozer, en Saint-Avé, où, par deux fois, il reçut les derniers sacrements. Il devait y décéder pieusement le 2 juin, à l'âge de 61 ans, dont 46 de vie religieuse.

«LE LIKÈS» n° 124 - janvier 65

Le 20ème anniversaire de la mort en déportation du Frère Joseph SALAÜN

Chevalier de la Légion d'Honneur, titulaire de la Medal of Freedom de l'Armée Américaine et d'un Diplôme de gratitude du Gouvernement Britannique, ancien combattant et blessé de la guerre 1914-1918, héros de la Résistance, mort au Camp de Concentration de Neuengamme, le Frère Joseph SALAÜN n'a pas reçu encore, sur le plan local, l'hommage qui serait dû à un grand Français. Il honore cependant une ville où il s'est dépensé sans compter comme professeur et comme directeur, où il a compté d'innombrables amis qui ont favorisé ses activités patriotiques pendant l'occupation: camouflage des jeunes requis pour le S.T.O., entraînement et encadrement de formation de Résistants, hébergement et rapatriement d'aviateurs alliés, évasion de Français inquiétés par la Gestapo, relations radiophoniques avec Londres...

Le Likès cultive le souvenir de son ancien Directeur, la troupe scoutie s'honore de porter son nom. Désormais un mémorial de granit rappellera à ses anciens élèves et aux jeunes générations, qui n'ont pas connu les drames de cette époque, les leçons d'une belle vie de religieux, d'éducateur et de patriote. C'était l'objet de la cérémonie du 17 décembre 1964, 20ème anniversaire de la mort du F. Joseph Salaün.

La Messe

- A 10 h. 30, M. l'abbé Le Minor célébrait la messe en mémoire du F. Joseph Salaün en présence des élèves et d'une assistance recueillie. Autour du F. Visiteur, avaient pris place le F. Kerdoncuf, M. l'abbé Le Moal, directeur de l'école Saint Charles, de nombreux amis et anciens élèves. M. l'abbé Raoul, aumônier, expliquait l'office, tandis que le F. Tréhen dirigeait les chants de la chorale.

En Mémoire d'un Héros.

- A 11 h. 30 se groupaient les professeurs et les 1 300 élèves du Likès, dans la Cour d'Honneur où se trouve le mémorial dédié au F. Salaün. Un détachement de la 1ère Cie du 41° RIMA devait rendre les honneurs militaires, tandis que les sonneries réglementaires seraient exécutées par la Musique de la Région Militaire, venue spécialement de Rennes pour la circonstance.

Le F. Kerdoncuf, directeur, accueille M. Rayer, secrétaire général du Finistère, représentant M. Eriau, préfet, appelé à Paris; le colonel Ray, commandant la subdivision du Finistère. Dans l'assistance avaient pris place S. E. Mgr Favé, évêque auxiliaire; M. le chanoine Prigent, vicaire général; Mère Anselme Marie, supérieure de l'école des filles de St Goazec, soeur du F. Joseph Salaün, ainsi que la tante de celui-ci; les lieutenants-colonels Po-deur, adjoint au colonel commandant la subdivision, et Borach, directeur de l'Arsenal de Vannes; le commandant d'escadron Pieron, commandant le groupement de gendarmerie du Finistère; le capitaine Nicolas, commandant la compagnie de Quimper, et plusieurs officiers de la garnison: le colonel Autrou, Commandeur de la Légion d'Honneur; M. l'abbé Cariou, compagnon de résistance du Fr. Salaün; M. Nader, président départemental de l'U.N.A.D.I.F.; M. Meingon, président de la section de Quimper; M. Grunhec, président de la Chambre des Métiers; M. Berruchon, Commissaire principal de police de Quimper; M. Bozec, Maire de Plonéis, commune d'origine du F. Salaün; M. Damian, président de l'Amicale des Anciens Elèves; MM. Etienne Le Grand et André Quillec vice-présidents; les Frères Joseph Evain, Zacharie Rogard et Albert Floc'hlay, anciens professeurs du Likès ayant appartenu aux cadres du réseau Vengeance; M. Bonthonneau, président de l'A.P.E.L.; M. le Clech, président de la Société « Le Likès »; les membres du Bureau de l'Amicale et de nombreux Anciens Elèves du F. Salaün; M. l'abbé Lescop, curé de Bannalec; les Compagnons de la Résistance; MM. les recteurs des paroisses de Quim-

per, les directeurs des Ecoles des Frères de la région; F. Le Via-
vant, directeur de l'école de Kersa.

S'étaient excusés : M. Monteil, sénateur; M. Evrard, député; M.
Corentin Salaün, en traitement; Lieutenant Colonel Quélenec,
délégué du Souvenir Français; M. le chanoine Le Vey, curé de la
cathédrale ; M. René Laurent, conseiller municipal; M. Yves Mil-
lour et ses fils Yvon et Marcel, tous anciens du groupe Ven-
geance; F. Cyprien Joseph, Directeur de l'école normale libre de
Caen; Mme Paul Meyer, de Vannes.

F. Kerdoncuf: « Se souvenir et aimer. »

Le F. Kerdoncuf, Directeur, prenant le premier la parole, dégage
la leçon que donne aux plus jeunes le Fr. Salaün, qui fut essen-
tiellement un religieux éducateur, animé par la charité.

« Un pays se forge dans ses écoles.

La participation consciente à la vie et aux développements de la
citoyenneté, les progrès des sociétés et des techniques ne serviraient à
rien s'ils ne concourent à faire vivre plus d'hommes plus heu-
reux.

Pour que ces hommes puissent reconnaître dans la civilisation un
monde à leur image, il importe que leurs guides aient défendu les
valeurs permanentes, dénoncé les mensonges et les tentations,
restauré la signification de la personne et de sa destinée éter-
nelle.

Aux heures d'un passé douloureux, s'est dressée une de ces vi-
goureuses silhouettes d'éducateur et de citoyen, le Cher Frère
Joseph SALAÜN. Il ne parlait que de vie humaine et d'amour. Il
donnait sa vie par amour.

20 ans ont passé... Il nous est apparu filial de nous souvenir de
son action par fidélité, Mesdames et Messieurs, aux sacrifices que
plusieurs des vôtres ont consentis à l'heure de la Libération et par

respect, chers élèves, pour votre jeunesse si enviée appelée au
même idéal de service et de paix.

Je le sais bien, ce passé est lointain... si lointain que vous ne dis-
tinguez plus ni le vainqueur ni le vaincu. Pour le Frère Joseph Sa-
laün, il n'y avait d'ailleurs ni vainqueur, ni vaincu. Il avait choisi
aux heures de la guerre et de la résistance, le service le plus pa-
cifique. Il aimait ses élèves et il s'est ingénié à rendre possible la
cohabitation de centaines d'Allemands et d'un millier de jeunes
gens dans des conditions inimaginables ; il a pacifié avec sang-
froid tous les conflits.

Dans la Résistance, il n'a jamais levé l'arme... il recherchait les
aviateurs tombés en terre étrangère, leur garantissant la vie, les
acheminait la nuit vers la terre si aimée de leur patrie...

C'était la voie de l'entraide, de la réconciliation. C'était sa façon,
combien périlleuse, d'aimer et de servir. De la pierre du souvenir
qui sera dévoilée tout à l'heure par trois de ses compagnons de
lutte, restée couchée comme faisant corps avec l'établissement et
participant à sa vie propre, seuls surgiront les deux mots «Se
souvenir et aimer ».

Le Monument aux Morts promis à la démolition à cause des tra-
vaux d'extension disparaîtra... cette pierre du souvenir, édifiée à
se mémoire, - et nous y associons tous les anciens des deux
guerres, - évoquera sa proclamation de foi et son programme.

Présent aujourd'hui, le Frère Joseph Salaün vous dit qu'il n'y a
d'homme que dans l'attention, le respect, le service de l'autre. Il
vous prouve que sa qualité d'enseignant chrétien est d'être fran-
çais. Il vous dit que la parole de Dieu, trouve ici toute sa force de
transformation et de rayonnement des personnes.

Les invasions économiques succèdent aux invasions militaires; il
nous dit qu'au-delà des frontières s'édifie une Europe unie, une
Communauté, que chacun d'entre vous y a sa place et son rôle.

Amis, un pays se forge dans ses écoles. Au-delà des mutations de
nos structures sociales et géographiques, au-delà de notre pré-

sence au monde, c'est la survie des valeurs qu'il entendait défendre et vous transmettre. Souvenez-vous-en ».

Jean Damian: « Au nom de plusieurs générations d'élèves. »

A M. Jean Damian, Président de l'Amicale, il appartient de rappeler quelle fut, dans la Résistance, le rôle et l'action du F. Salaün, dont il fut l'élève.

« Mesdames, Messieurs,

Ce professeur jovial et bon que beaucoup ont connu, va devenir le Chef d'un Réseau Secret, aux services des Alliés. Il détient tous les cachets officiels et réglementaires pour fausse identité; une Station d'émission radiophonique, et même un dépôt d'armes.

Son rôle, son but:

- aider les aviateurs alliés tombés sur notre sol et qui veulent continuer la lutte.
- Soustraire et camoufler les Résistants du S.T.O.
- Faciliter leur passage vers l'Angleterre.

Aucun des protégés de M. Salaün ne tombera entre les mains des Allemands.

En un mot, le Likès est à la disposition de la Résistance Française. Malheureusement M. Salaün n'aura pas la joie de voir flotter, à nouveau, sur son Ecole le drapeau français.

La guerre secrète a aussi ses combats, et le 26 avril M. Salaün est arrêté par la Gestapo.

Après divers passages, à St Charles, à Rennes, à Compiègne - où sa Foi rayonnante force l'admiration de tous - c'est Neuengamme, le bagne d'où l'on ne revient pas, et où hélas M. Salaün est mort le 17 décembre 1944, pour sauver notre Foi, pour sauvegarder notre Liberté... Il y a 20 ans.

Nous n'avons pas le droit d'oublier. En ouvrant mon coeur, en élevant mon âme, j'ai essayé de comprendre, je n'ai trouvé rien

de plus sublime que les dernières paroles de notre Directeur à l'un de ses camarades de captivité

- « Je n'ai pas lieu de me plaindre. Ma Vie somme toute, a été belle et heureuse. J'ai servi de mon mieux deux causes pour lesquelles il vaut la peine de consumer sa vie: celle de mon Pays et celle de Dieu. J'ai enseigné à des générations d'élèves. J'ai travaillé à en faire de bons Français et de solides Chrétiens.

Mourir à 48 ans au milieu de réalisations solides, mourir pour son Pays et pour sa foi à 48 ans, vraiment cela ne serait pas si mal. Dieu m'a gâté.

... J'offre ma vie tous les jours depuis le 26 avril pour les vocations religieuses...

Tous mes maîtres, tous les élèves du Likès, je les englobe tous dans le même affectueux souvenir ».

Et, avec St-Exupéry, je termine en m'adressant au très Cher Frère Salaün et à ses compagnons d'armes morts pour la France

« II n'est pas de commune mesure entre le métier de Soldat et le métier d'otage...

Vous êtes des Saints ... »

Messieurs, notre voie est tracée. Suivons son exemple : nous serons dignes de notre ancien Directeur. II est nécessaire que chacun se souvienne : pour que la Moisson soit belle, il faut que meure le grain ».

M. Rayer, secrétaire général du Finistère, prononce ensuite l'éloquente allocution dont on peut lire un extrait à l'éditorial. II nous est agréable d'en citer ici l'essentiel, en raison de l'élévation de la pensée et de l'importance de la leçon qu'il nous sera profitable de méditer à loisir. Nous en remercions respectueusement M. le Secrétaire Général.

M. Rayer: « Pour que triomphe l'Amour »

Pour nous, des milliers de déportés...

Aucun n'était né des élèves qui sont ici. Ils viendront au monde, les aînés d'entre eux, lorsque reviendra la lumière de 1945. Mais en esprit, ils étaient en vie déjà, car c'est à eux qu'ont pensé le Frère SALAUN d'abord et les millions d'hommes mobilisés sous l'uniforme, les armes à la main, de septembre 1939 au 8 mai 1945, et c'est pour eux, comme pour nous qu'ont souffert un martyr encore insuffisamment décrit dans son horreur, plus de 238.000 Français de tous âges, de toutes pensées et de toutes conditions qui furent déportés.

Que ce chiffre reste, de génération en génération, dans les cellules des cerveaux et des cœurs! Plus de 238.000 Français et arrêtés en groupe, surpris seuls au repos ou dans le feu de l'action, saisis comme des malfaiteurs, ou encore extraits de prison et de camps en France, où ils se trouvaient otages comme prix éventuel d'une justice expéditive ou d'une vengeance au cas où l'ennemi estimait qu'il fallait un exemple.

De ces 238.000 hommes, femmes, personnes âgées, jeunes filles et jeunes gens, jusqu'à 16 ans et moins pour certains d'entre eux, 38.000 à peine sont revenus en mai et juin 1945.

Plus du tiers de ces 38.000 revenants est mort et beaucoup, jeunes encore, depuis 20 ans.

De la phalange des survivants il en est ici dont certains sont marqués dans leur chair d'aussi durable façon que tous l'ont dans leur âme.

Il en est peut-être parmi eux qui portent encore indélébile dans la peau de leurs bras ou de leur poitrine le tatouage de leur matricule, du temps où ils n'étaient qu'un simple numéro, dans un bétail. Tous nous les saluons, avec respect et avec une déférente tendresse. Nous les saluons aussi avec une profonde émotion parce qu'ils portent dans leurs yeux ce que nous n'avons pas vu

parce qu'ils ont fermé d'autres pauvres yeux et parce que souvent ils ont recueilli dans leur cœur l'ultime propos, dans un souffle...

Le Frère SALAUN était de ces 238.000. Il n'a pas été des 38.000 qui sont revenus, mais il est là, il est encore ici, il domine cette Ecole qu'il a dirigée et tant aimée ; il y demeure et il y demeurera comme il demeurera en cette Cité et en cette Province, qui sont prodigues de générosité et de sacrifices.

...ont refusé la défaite des armes.

Pourquoi sont-ils donc partis ces 238.000 qui avaient eu l'imprudence de jouer les passeurs de prisonniers évadés ou d'équipages d'avions abattus, qui avaient eu la témérité de se renseigner puis de renseigner la France Libre et les Alliés sur l'activité de l'ennemi, ou qui avaient eu l'audace, dans les derniers mois surtout, de se lancer à corps perdu dans d'utiles sabotages pour freiner la puissance guerrière de l'occupant ou encore, plus simplement, et plus injustement sans doute, qui avaient été discrétionnairement désignés comme otages ?

Ils sont partis parce qu'ils n'avaient pu supporter la défaite - ce fut la réaction première - et parce qu'ils avaient cru qu'il y avait une lutte à tenter qui pût moralement et pratiquement préparer si modestement que ce fût, le chemin rocailleux d'une victoire encore lointaine et incertaine.

Bien sûr, ils espéraient, tout comme le combattant sous l'uniforme, que l'aveugle destin ne les frapperait pas et qu'ils demeureraient sans trop de malchance qui, à la tête de son foyer, qui à son métier quotidien, qui à son enseignement, à la direction des âmes.

Mais venu le jour de l'arrestation brutale ou hypocrite suivant les cas, violente ou douce parfois pour tenter la défection, mais venue surtout l'heure des coups, des supplices, de l'abaissement de l'homme à plus bas qu'un esclave, alors le partage était fait et

choisie sans retour la décision la plus courageuse qui soit humainement, celle de l'acceptation.

Actes héroïques ? Non pas. Mieux! Actes courageux parce que le courage suppose à un moment ou à l'autre de l'épreuve, une froide résolution, laquelle exige infiniment plus de volonté et d'emprise sur soi que le geste irraisonné de l'héroïsme. f

Chacun d'eux, selon sa nature propre a, nous en sommes sûrs, parfaitement pressenti dès qu'il était pris qu'il allait payer, non seulement pour apporter son propre geste à la libération de la Nation, mais bien au-delà, pour protester de toute son âme et de toute sa chair contre une éthique, contre un genre de vie, contre une fausse spiritualité, contre une déshumanisation et contre un paganisme, qui décidément n'étaient pas et ne pouvaient pas être de l'Occident ni, singulièrement de la France.

Oh! nous le savons ! Il peut sembler délicat d'exprimer une telle pensée. Car c'est enfoui dans l'Histoire à jamais, nous le croyons, ce que Lyautey appelait, à la déclaration de guerre en 1914, la guerre civile et fratricide entre les deux grandes nations voisines de l'Occident.

Il n'est pas aisé non plus de soutenir de tels propos à l'heure où l'amitié - et c'est vrai - a dépassé entre deux nations, l'âge de la recherche et où le Rhin, plus qu'une frontière est devenu un lien. Aussi bien n'est-ce pas le procès d'un peuple dont il s'agit historiquement, mais celui d'un moment de son histoire et celui d'une métaphysique à la quelle provisoirement une part de lui-même avait cru.

Vains, cependant, inutiles, scandaleux par leur injustice seraient les sacrifices si la liberté recouvrée n'est que l'aisance, si la dignité n'est que commodité, si à côté du progrès continu dans le matériel, l'esprit ne suit pas.

Ils ne sont pas morts, les absents et ils n'ont pas souffert les survivants, pour que grimpent les courbes sur le quadrillage des graphiques économiques.

Ils n'ont pas songé un seul instant qu'ils se lançaient dans les périls pour qu'en France quelques années plus tard il y ait une voiture pour 7 Français et je ne sais quel pourcentage de tout ce que l'on voudra par foyer et par individu.

Nous pensons, et les jeunes qui sont ici, songent, certainement, que ces extraordinaires holocaustes, uniques dans toute l'Histoire, ont été consentis, admis avec sérénité par d'aucuns, pour que soit possible, tout de même, ce que St-Exupéry disait en termes d'une lumineuse simplicité toute proche de l'Évangile : «sont mes frères, non ceux qui ont raisonné comme moi, mais ceux qui ont aimé comme moi».

Nous devons nous souvenir...

Or il est des moments de découragement. Il est angoissant, révoltant parfois de constater que sur 10 jeunes conscrits interrogés par hasard au Conseil de Révision, 8 à peu près ignorent tout de la guerre 1939-45 et ne parlons pas de l'autre.

Tandis qu'un peu plus de la moitié des candidats à des emplois administratifs d'exécution sont à peine mieux informés sans doute même, à peine plus curieux ;. encore convient-il, en toute objectivité, de supposer que si les candidats aux emplois supérieurs et aux Grands Concours, le sont mieux c'est parce qu'au programme d'histoire figure l'Histoire des 30 dernières années!

Nous-mêmes, en vérité, témoins ou acteurs qui avons échappé par chance, n'est-il pas vrai qu'à certains jours nous portons, un peu las, le poids de notre témoignage ou la charge de nos souvenirs ?

Malheur aux nations qui oublient, malheur aux anciens qui n'enseignent pas et malheur aux oreilles qui ne veulent pas entendre ni garder !

Il est difficile, c'est certain, de faire comprendre que le culte des morts et du souvenir a une finalité qui dépasse et les morts et les événements du passé.

Que la Victoire et la Liberté fussent aux prix de ces morts et d'actions exceptionnelles, s'admet encore aisément.

Que les sacrifices aient une valeur transcendante plus profonde dans le temps et dans l'espace, est difficile à faire entendre.

Recueillir leur message

Or, c'est un devoir. Il faut qu'il soit rempli de génération en génération car il conditionne, pour une part qui n'est pas négligeable, la sauvegarde de notre civilisation humaniste et chrétienne, dans le respect d'ailleurs, et parce que telle, des recherches et des options dans la liberté et dans la bonne foi.

Jean MOULIN, après-demain soir au Panthéon, le Frère SALAUN, les 200.000 déportés brûlés ou ensevelis pêle-mêle comme des bêtes sous la terre sale de NEUENGAMME et autres enfers, tous ceux-là et tous autres sur les champs de bataille ont bien souffert et sont morts pour la France et la victoire. C'est certain.

Mais il y a infiniment plus de portée et infiniment plus de durée dans leur geste. Ils survolent, les plus conscients de ces morts, Jean MOULIN, le Frère SALAUN et tant d'autres et vous les survivants, ils survolent à jamais dans un zénith très haut, l'espace et le temps.

Agnostiques ou croyants, mais tous de même civilisation spiritualiste, leur objectif très conscient, très net a été l'âme. Oui, l'âme de tout homme, sa dignité, sa sublimation et le respect de toute âme. Ils l'ont dit, ils l'ont crié, ils l'ont écrit, ou ils l'ont murmuré, dans le dernier souffle leurs compagnons de baigne en ont témoigné et ceux des leurs qui sont ici peuvent en témoigner.

C'est pour cela, qu'ils ont bien servi l'humanité, tous, et c'est pour cela qu'un Frère SALAUN est un saint qui a bien servi Dieu, sa Foi, la France et tous les hommes.

C'est important. Là est tout le sens des manifestations comme celle-ci. Là réside notre devoir et le vôtre, jeunes gens, et demain

celui de vos enfants que vous enseignerez. Le Frère SALAUN et ses camarades martyrs sont morts pour la victoire militaire mais tout autant et plus encore, j'en suis sûr, pour la victoire de l'âme, partout où l'âme d'un homme peut être menacée ou abaissée ou contrainte.

Et continuer le combat

Car le combat continue et continuera partout dans le temps et dans l'espace. Le matérialisme, la tentation primitive du progrès, le souci du confort avant tout, le scepticisme systématique, l'intolérance, l'immoralisme, la lâcheté devant l'adversaire ou devant sa propre conscience; il est de tous les jours, ce combat.

C'est peut-être parce qu'il fut mené sans trop de conviction que devint inévitable la guerre de 1939. C'est de la façon dont vous le menez déjà et le mènerez dans votre vie d'hommes que dépendent la vie de vos âmes et la survie de la civilisation.

Pensez-y, chers jeunes gens, c'est à cela que très consciemment se sont donnés, de sûre réflexion, et de propos délibérés le Frère SALAUN et ses frères de sacrifices.

Le Frère Salaün reste parmi nous.

N'oubliez pas cette pensée très simple d'un auteur contemporain qui rejoindrait, paraît-il, la pensée même de St Augustin : «il est exaltant de suivre sa pente, pourvu que ce soit en montant».

Toute sa vie le Frère SALAUN a monté sa pente. Aucun palier ne satisfaisait son ambition ; celle-ci d'ailleurs n'était pas la sienne propre, elle était l'ambition du service de Dieu et des jeunes. Comme St Paul, il s'était effacé et pouvait dire, je l'imagine, dans ses méditations, «je ne suis rien, Seigneur, tout ce que je tente d'accomplir est de vous et par vous».

Les résultats d'une telle transfiguration cachés dans son enseignement vous les connaissez, Messieurs, techniciens, artisans,

hommes d'affaires intègres, ingénieurs, officiers, fonctionnaires, servants de Dieu, enseignants, c'est une phalange d'élite sur le plan moral et sur celui des professions. Si le Likès est ce qu'il est aujourd'hui, le Frère Salaün en porte sa part de féconde responsabilité.

Faire tomber le voile de cette pierre ne peut avoir qu'un sens : rappeler la permanence d'une présence, la vie réelle d'un enseignement et d'un rayonnement spirituel continu.

Nous croyons tous, quelles que soient nos doctrines, à l'enrichissement qu'apportent aux vivants, qui en sont débiteurs, les vies exceptionnelles.

Dans cette Ecole où règne la Foi en Dieu, en la Communion des Saints, en la transmutation des mérites entre les Vivants et les Morts, le Frère Joseph SALAUN est singulièrement vivant : il est présent, il enseigne, il protège, il veille, il rayonne.

Elèves et jeunes gens du Likès, gardez bien de lui l'image réelle de ce qu'il fût sans accroc, dans la paix, et dans la lutte : tout entier, d'ardeur et de générosité, de Foi et de Charité. Il doit être plus de deux, avec Estienne d'Orves et beaucoup d'autres, qui ont pardonné à leurs bourreaux en toute connaissance avant de mourir.

Je ne sais qu'elle était sa devise intime, mais je suis bien porté à imaginer qu'elle était de celles qui sont de la jeunesse, deux simples mots de générosité : aimer, donner.

M. RAYER, Secrétaire Général du Finistère.

En témoignage d'affection.

Moment d'intense émotion: M. Meingan, ancien déporté, président de l' A.D.I.F. de Quimper, les Frères Rogard et Floc'hlay, compagnons du F. Salaün comme professeurs et comme Résistants, dévoilent le monument où s'inscrit la noble devise des Anciens de Neuengamme.

Des gerbes sont déposées par l'A.P.E.L. du Likès, l'Amicale des Anciens Elèves et par M. Nader, président départemental de l'U.N.A.D.I.F. La sonnerie aux morts retentit, les drapeaux s'inclinent, la foule se recueille et bientôt s'unit par la pensée au chant qu'interprète la chorale. Malgré la pluie qui tombe depuis quelques minutes, la musique militaire exécute la Marseillaise et la Marche Lorraine. La cérémonie officielle est terminée.

On s'approche spontanément du mémorial; de petits groupes d'anciens se forment pour évoquer encore les souvenirs de cette période tragique, si féconde en héroïsme, qu'on ne saurait oublier et dont on espère que les jeunes générations ne verront jamais le retour.

17 décembre 1944... Dans la solitude d'une chambre d'hôpital, où le regard cherche en vain le réconfort d'un insigne religieux ou d'un visage ami, parvenu au terme d'un long calvaire, le Frère Salaün nous invite moins à l'évocation des tortures de la haine et des angoisses de la mort, qu'à la construction de cette paix que, dans les splendeurs d'une nuit orientale, le premier Noël promit aux hommes, s'ils consentaient enfin à s'aimer.

17 décembre 1964... Plus de 1.300 jeunes Likésiens reçoivent, dans le recueillement, ce message qui leur vient et de Bethléem et de Neuengamme. Puissent-ils le réaliser avec plus de bonheur que leurs devanciers.

«LE LIKÈS» n° 125 - avril 65

Décès de Corentin Le Bris, ancien résistant

Corentin Le Bris, 40 ans, de Quimper, ancien élève, à Quimper, le 9 février.

Notre camarade avait fréquenté le Likès en 1937-1942, de la 1^e Année à la 4^e Année du Brevet Élémentaire. A sa sortie de l'école, il ne tarda pas à militer dans le mouvement de Résistance «Vengeance» qui comptait également dans ses rangs plusieurs professeurs du Likès. En 1944, alors qu'il n'avait que 18 ans, il fut arrêté sur dénonciation à La Lorette en Plogonnec. Après avoir passé par la sinistre prison de Saint-Charles à Quimper, il ne tarda pas à être dirigé sur le non moins sinistre camp de Buchenwald. Là, pendant un an, il subit d'innombrables sévices qui le marquèrent physiquement.

Vingt année durant, il résistera avec une farouche volonté à une santé fortement ébranlée, qu'un séjour en Suisse avait néanmoins partiellement rétablie. En 1960, il s'était marié et deux enfants étaient venus réjouir son foyer. Toujours, il se montra fidèle amicaliste du Likès; c'est le 17 décembre 1964 qu'il nous en a donné le dernier témoignage, en assistant à la cérémonie commémorative de la mort du Frère Directeur Joseph Salaün en Allemagne.

«LE LIKÈS» n° 126 - été 65

Maurice Bon décoré de l'Ordre de la Guerre Nationale soviétique.

- Pour commémorer le 20 anniversaire de la Victoire, un décret du présidium du Soviet Suprême de l'U.R.S.S. porte attribution de décoration de l'U.R.S.S. à 25 anciens milliaires français, membres du régiment d'aviation Normandie-Niémen. Voici celle qui concerne notre camarade Maurice Bon, de Quimper, ancien élève du Likès, tombé en combat aérien dans le ciel de Russie le 13 octobre 1943:

«Pour l'héroïsme et la vaillance manifestés au cours des opérations militaires contre l'Allemagne hitlérienne sur le front soviéto-allemand et pour commémorer la coopération de combat des forces armées soviétiques et françaises pendant la deuxième guerre mondiale, décore le citoyen français Maurice Bon de l'Ordre de la Guerre Nationale du 2 Degré.»

Le 20 septembre 1953, la Croix de Guerre avec palme et la Médaille Militaire avaient été décernées, à titre posthume, à notre camarade. Rappelons les élogieuses citations que lui a valu son action au Groupe de Chasse Normandie-Niemen:

Ordre Général n 19 du 22 octobre 1943.

«Excellent équipier qui s'est dépensé sans compter au cours des offensives d'Ielna et d'Orel. A endommagé un Heinkel III le 31 août et a abattu en collaboration avec son chef de patrouille, un JU 88 le 19 juillet et un JU 88 le 4 septembre 1943.»

Ordre Général n 19 du 22 octobre 1943.

«Jeune pilote qui s'est révélé excellent combattant en abattant seul un JU 87 au cours d'une mission de couverture du front le 30 août 1943.»

Ordre Général n 23 du 29 novembre 1943.

«A l'Ordre de l'Armée Aérienne.

Chasseur adroit et réfléchi. Excellent combattant dont la valeur s'affirme de jour en jour. A remporté sa 4ème Victoire officielle le 22 septembre en abattant seul un JU 87 au cours de l'offensive de Smolensk.»

Ordre Général n 23 du 29 novembre 1943.

«A l'Ordre de l'Armée Aérienne,

Jeune pilote de chasse habile et hardi. Dès ses premiers engagements sur le front russe s'est révélé un combattant magnifique autant que modeste. A participé sans défaillance à toute les campagne du Groupe Normandie en U.R.S.S. A remporté ses 5ème et 6ème victoires officielles en abattant un Heinkel 126 et un F.W. 190 le 7 octobre 1943. Attaqué par de nombreux chasseurs ennemis au cours d'un engagement particulièrement violent, a trouvé une mort glorieuse en combat aérien le 13 octobre 1943 aux environs de Gorki (Russie Blanche).»

Chacune de ces citations comporte l'attribution de la Croix de guerre avec palme.

«LE LIKÈS» n° 131 - octobre 67

Témoignage de Jean-Marie Sévère (1941) de Plonéis.

Jean-Marie Sévère (1941), de Plonéis, est technicien supérieur de la Navigation Aérienne au Centre de Réception de l'Aéronautique Civile de Fleury Mérogis, à Saint-Michel-sur-Orge (91). C'est seulement au mois d'août 1967 qu'il a eu connaissance de la brochure éditée à la Libération à la mémoire de son compatriote le Frère Directeur Joseph Salaün.

Voici, intégralement, la longue lettre qu'il nous a écrite à la suite de cette lecture.

J'ai été très touché de la délicate attention que vous avez eue de m'envoyer la petite brochure relatant brièvement la vie du Frère Joseph Salaün, d'autant que j'avais avec lui des liens affectifs, dus à notre origine, des liens d'admiration pour le Frère Directeur enseignant, et je dirais même, des liens de complicité patriotique dans notre résistance à l'occupant.

Le petit Joseph Salaün était, en effet, le 17ème enfant et dernier arrivé au moulin de Kerven, à Plonéis. C'était à 2 km de Coat-Burel, ma maison natale. Ma grand-mère, cousine de Mme Salaün, y tenait une épicerie avec quelque terre de labour. Madame Salaün venait s'y approvisionner toutes les huitaines. Un jour qu'elle était accompagnée de son dernier - qui avait alors 5 ou 6 ans - celui-ci échappa à sa surveillance et alla rôder du côté de la batteuse et de son manège à chevaux (c'était au mois d'août). Quelques instants plus tard, le temps que les femmes papotent devant le café traditionnel après les emplettes, le petit Joseph revint à la maison avec une main ensanglantée cachée dans son tablier, sans un pleur ni une plainte, à la grande colère de Mme Salaün. Joseph avait tout simplement introduit un doigt dans un engrenage et il en résulta... un doigt raccourci. J'étais loin d'être né à cette époque-là, mais combien de fois n'ai-je pas entendu

ma grand-mère rappeler cet accident au Frère Salaün lors de ses visites à Coat-Burel.

Je connaissais donc le Frère Salaün depuis mon plus jeune âge, et, sans nul doute, depuis cette époque, il avait toute ma sympathie.

J'eus l'occasion de mieux le connaître au cours de ma philo en 1940-41, la seule année que j'aie passée au Likès. Tout en étant directeur, il assumait les fonctions de professeur d'anglais aux classes de Philo et Math. Elém. C'était un homme assez froid d'abord, ponctuel, à la démarche rapide, l'œil vif, la parole assez sèche. Ses phrases étaient courtes, concises, taillées à l'image de l'homme lui-même. Chaque mot avait son sens sur lequel personne ne pouvait se méprendre; les réprimandes elles-mêmes ne semblaient pas sortir de son comportement habituel; et pourtant si son premier regard semblait d'un gris d'acier, combien n'y avait-il pas de malice dans ses yeux pétillants et son sourire ironique !... Et, au fond... Si tout cela n'était pas seulement une façade, il y avait beaucoup plus en cet homme, qui était notre directeur et notre maître; s'il avait quelques mots bourrus pour la réprimande, il comprenait notre jeunesse et il participait lui-même à la réparation de la faute. Par quelles transes ne l'avons-nous pas fait passer, surtout en cette période où nous cohabitons avec nos « pensionnaires vert de gris »?

Notre classe de Philo était contiguë à une pièce servant de magasin aux Allemands; nous n'étions séparés que par une porte verrouillée. Le chambranle de cette porte avait joué et laissait voir de l'autre côté un drapeau tricolore. Un fil de fer recourbé nous suffit pour nous l'approprier et, bientôt, avec l'accord de M. Salaün, il trôna en classe de Maths-Elém. au-dessus du chef du Frère Charles Dagorn.

Vue la pénurie de charbon, le chauffage était plutôt réduit. Nos voisins possédant la matière première, il fallait la mettre à contribution. Leur charbon, du coke, était entreposé entre les ateliers et le hangar de gymnastique, camouflé seulement par une haie

de fusains et... gardé par une sentinelle, nuit et jour. Au cours de l'étude du soir, la nuit tombée, nous sortions à trois philosophes avec une caisse. Pendant que l'on faisait le guet, franchement face à la sentinelle, qui ne pouvait l'ignorer (c'était ma fonction), les deux autres emplissaient la caisse. Ce charbon était ensuite entreposé sous l'estrade du professeur en classe de philo. Chaque soir l'opération était renouvelée et notre poêle était constamment approvisionné...

Cependant, une vitre avait été cassée sur le magasin allemand, et de petits larcins commis à l'intérieur de ce magasin. Craignant une fouille, nous avons aussitôt prévenu «Joz», et, mis au courant de nos sorties nocturnes et de notre stock de coke, le Frère Salaün n'eut pas la moindre hésitation: avec quelques sacs de jute, nous avons ramené le coke en passant par la rampe descendant vers les abattoirs et le champ de foire, aux cuisines du Likès, et là nous avons échangé ce coke allemand contre l'antracite du Likès, sous l'oeil amusé du Frère Salaün.

Sous le manteau, nous avons sorti un journal: «Le Philo Zeitung», un canard humoristique agrémenté de croquis dus au talent de Pierre Toulhoat; je crois que, s'il est conservateur, le Frère François Le Bail doit encore posséder dans ses archives quelques-uns de ces croquis qu'il nous avait subtilisés, relatant, entre autres, l'histoire d'un petit cochon de lait né à Francfort.

Beaucoup de ces petits événements n'étaient que des enfantillages, mais ce n'était pas une sinécure pour un directeur; la suite le prouva. Cependant, c'était une amorce de résistance, et le Fond ne pouvait déplaire au Frère Salaün.

Peut-être est-ce de ces enfantillages et du comportement du Frère Salaün, qu'est née mon activité future dans la résistance? C'est une histoire évidemment beaucoup trop longue à raconter ici et ce n'est pas mon but. Parti en A.F.N. en 1942, je suis revenu en métropole le 1er septembre 1943 par sous-marin, comme radio d'un réseau de résistance et de contre-espionnage dans la région marseillaise. A la suite de l'arrestation d'un grand nombre

de nos amis, je me suis trouvé au vert en Bretagne au mois d'avril 1944. Après avoir passé quelques jours à l'ombre, à Plo-néis, j'ai décidé d'aller faire une visite à mon ancien directeur, dont je n'ignorais pas les sentiments. Il fut très heureux de me revoir. Il savait que j'étais parti en Algérie, puisqu'il était venu en 42 chez mes parents demander si je ne pourrais pas faire l'ouverture de l'année scolaire comme professeur de latin au Likès, en 6e et 5e. Sa surprise fut donc grande de me savoir dans la clandestinité, d'autant que nous oeuvrions pour la même cause. Pendant une heure nous avons parlé des sujets qui nous préoccupaient: la résistance en France, l'Afrique du Nord et le conflit Giraud-de Gaulle. Nous recevions, jusqu'à ces derniers temps, des journaux d'A.F.N. et des informations sérieuses une ou deux fois par mois par avion ou sous-marin. Nous nous sommes découverts même une antenne commune: mon ami Yves Le Hénaff (Lt de vaisseau), de Ludugris, était chargé d'organiser spécialement les départs par bateaux pour l'Angleterre; nous avions suivi le même stage de parachutistes des commandos interalliés. Hélas! au cours d'une opération (le bateau «Jouet des Flots», parti des abords du Guilvinec, avec à son bord Bollaert, Pierre Brossolette et une vingtaine de personnalités et d'amis), il tomba dans un guet-apens. Il mourut étouffé au cours de son transfert en Allemagne.

Joseph Salaün me parla de ses problèmes, des tours joués à l'occupant, mais il pressentait une issue fatale pour lui-même: crainte d'une délation? prémonition? Je l'ai trouvé fatigué, peut-être même un peu désabusé. Depuis qu'il jouait ce rôle dangereux, en plus de tous les devoirs de sa charge, il lui avait vraiment fallu un tempérament d'acier et de lutteur, surtout que son combat durait depuis les premières heures de l'occupation.

Notre entrevue fut vraiment amicale: nous étions dans la même communion d'idées, et je suis certain d'avoir puisé un vrai réconfort dans cette rencontre, car la bataille durait, de plus en plus âpre.

A peine huit jours plus tard, je recevais une lettre de mes parents, et quelle ne fut pas ma stupéfaction d'apprendre l'arrestation du Frère Directeur du Likès; j'étais franchement atterré. Pensant déjà au calvaire qu'il allait éprouver, je crois que j'ai un peu oublié l'estime que je lui portais pour un autre sentiment qui n'était qu'affection.

Je ne suis pas un littéraire, mais je tenais, en vous remerciant encore de la pensée que vous avez eue pour moi, à écrire tout simplement ces quelques lignes en hommage à un HOMME qui était mon ami.

Amicalement vôtre.

J. Sévère.

«LE LIKÈS» n° 133 - décembre 68

Frère Henri Salaün, ancien économiste

(1934-1950).

A son retour du Chili en 1934, Frère Henri Salaün fut nommé professeur d'Espagnol au Likès, puis bientôt il dut seconder le Frère Broudeur. Jusqu'en 1950, il va donc assumer la responsabilité de l'intendance d'un internat en extension continue. Ce ne fut pas toujours facile, particulièrement pendant les années d'occupation. Mais le Frère Bengloan, ancien Directeur, écrira avec raison à propos du Frère Henri Salaün: Son imperturbable optimisme venait bout de toutes les situations. Le Likès lui doit beaucoup pour la période de guerre. Dieu seul connaît le flegme avec lequel il sut ravitailler professeurs et élèves... Henri l'Heureux ».

Voilà bien qui caractérise l'homme tout donné au service des autres.

Immobilisé par la maladie depuis plusieurs mois, mais toujours serein, F. H. Salaün est décédé à Kérozer en St-Avé, le 31 octobre 1968.

«LE LIKÈS» n° 136 - octobre 69

il y a vingt-cinq ans

Chevalier de la Légion d'honneur, titulaire de la Medal of Freedom de l'Armée Américaine et d'un Diplôme de gratitude du Gouvernement Britannique, ancien combattant et blessé de la guerre 1914-1918, Héros de la Résistance, mort au Camp de Neuengamme, le Frère Joseph SALAÜN honore une ville et une école où il s'est dépensé sans compter comme professeur et comme directeur, où il a compté d'innombrables amis qui ont favorisé ses activités patriotiques pendant l'occupation: camouflage des jeunes requis pour le S.T.O., entraînement et encadrement de formations de Résistants, hébergement d'aviateurs alliés, évasion de Français inquiétés par la Gestapo, relations radiophoniques avec Londres...

Le Likès cultive le souvenir de son ancien Directeur ; le Groupe scout s'honore de porter son nom ; un mémorial de granit, inauguré le 17 décembre 1964 lors de la cérémonie du 20ème anniversaire, rappelle à ses anciens élèves et aux jeunes générations, qui n'ont pas connu les drames de cette époque, les leçons d'une belle vie de religieux, d'éducateur et de patriote.

« Malheur aux nations qui oublient, malheur aux anciens qui n'enseignent pas et malheur aux oreilles qui ne veulent pas entendre ni garder!

Il est difficile, c'est certain, de faire comprendre que le culte des morts et du souvenir a une finalité qui dépasse et les morts et les événements du passé.

Que la Victoire et la Liberté fussent au prix de ces morts et d'actions exceptionnelles, s'admet encore aisément.

Que les sacrifices aient une valeur transcendante plus profonde dans le temps et dans l'espace est difficile à faire entendre.

Or, c'est un devoir. Il faut qu'il soit rempli de génération en génération car il conditionne, pour une part qui n'est pas négligeable, la sauvegarde de notre civilisation humaniste et chrétienne, dans le respect d'ailleurs, et parce que telle, des recherches et des options dans la liberté et dans la bonne foi.

Elèves et jeunes gens du Likès, gardez bien du Frère Joseph Salaün l'image réelle de ce qu'il fut sans accroc, dans la paix et dans la lutte : tout entier, d'ardeur et de générosité, de Foi et de Charité. Il doit être plus; de ceux, avec d'Estienne d'Orves et beaucoup d'autres, qui ont pardonné à leurs bourreaux en toute connaissance avant de mourir.

Je ne sais quelle était sa devise intime, mais je suis bien porté à imaginer qu'elle était de celles qui sont de la jeunesse, deux simples mots de générosité : aimer, donner. »

(extrait du discours de M. Rayer, Secrétaire Général du Finistère le 17 décembre 1964.)

17 décembre 1944 .. Dans la solitude du bagne de Neuengamme, où le regard cherche en vain le réconfort d'un insigne religieux ou d'un visage ami, le Frère Joseph Salaün parvient au terme de son calvaire... Nul ne verra jamais sa tombe...

Que la pierre du souvenir gravée à la devise des survivants, reçoive au moins l'hommage de notre fidélité à sa mémoire ou de notre attention à son message:

« Se souvenir et aimer ».

«LE LIKÈS» n° 137 - mars 70

Hommage au Frère Salaün par Jacques Mourlet

Comment mieux évoquer Frère Joseph Salaün qu'en vous lisant ce texte remis spontanément hier par un de ses anciens élèves devenu son compagnon d'armes dans la clandestinité

« Hommage au Frère Salaün par un de ses anciens élèves.

Je n'avais plus un professeur, j'avais un ami. Du pupitre de classe à la vie d'homme, n'était-ce pas un rare privilège de se retrouver, côte à côte, dans les vicissitudes et les dangers de la Résistance?

Permettez à celui qui l'a bien connu au cours de ces sombres années de l'occupation, d'évoquer, avec émotion et respect, la personnalité du Frère Salaün.

Engagé sans réserve dans la Résistance, à l'époque où l'on se comptait, il a su ajouter à une activité débordante, un précieux et rare souci de protection de ses élèves et de ses camarade de la clandestinité.

Avec bonhomie mais fermeté, avec clairvoyance et modestie, le Frère Salaün, en toutes circonstances, animait, stimulait nos actions; son exemple effaçait l'incohérence, le doute, redonnait confiance et la volonté de poursuivre ce qui nous apparaissait comme essentiel: libérer notre Patrie.

Musicien, polyglotte, indulgent pour les autres, optimiste, homme d'action et de réflexion, il doit rester pour tous le plus vivant témoignage du courage et de l'abnégation.

En dépit des années, je le revois accueillant, serein, aussi profondément patriote que religieux, pleinement conscient de la cruelle ironie que lui réservait son destin : mourir pour la liberté dans un camp de concentration.

25 ans déjà! Au revoir Frère Salaün, merci.»

Jacques Mourlet, Medal of freedom

«LE LIKÈS» n° 191 rentrée 83

Le Frère Albert FLOC'HLAY - Départ en retraite

Le Likès voit s'éloigner, avec regret, l'une de ses plus anciennes figures: le Frère Albert FLOC'HLAY, responsable, ces dernières années, après une carrière bien remplie d'enseignant, de la gestion et de la comptabilité de l'établissement.

Le Frère Albert totalise en effet, en plusieurs étapes, 36 années de présence au Likès: de 1929 à 1934, il y est élève en Section Normale, de 1941 à 1959, il y remplit successivement - et parfois cumule - les fonctions de professeurs, animateur des Sports, Chef de Division; un temps même Econome et Caissier.

En 1959, il est nommé à la direction de l'école Saint-Joseph de Lorient où il succède au Frère Jean COLLETER (ancien du Likès). Cette école n'en est encore qu'à ses débuts dans sa nouvelle implantation : c'est dire que des soucis multiples vont solliciter l'habileté et le courage du nouveau Directeur. La réputation de l'école entraîne l'afflux des élèves; le Frère Albert FLOC'HLAY saura y faire face en construisant un vaste bâtiment pour accueillir les élèves du 1er cycle.

En 1970, Il revient au Likès pour s'y consacrer à l'enseignement des Mathématiques qu'il assure avec une compétence et une autorité très appréciées de ses élèves. Les circonstances l'amènent ensuite à prendre en charge la tâche délicate et compliquée de la comptabilité d'un établissement devenu géant par l'extension au CEG St Charles et la fusion avec le Collège St Yves.

Après ce bref curriculum vitae, et sans vouloir offenser sa modestie, il convient de souligner quelques traits du caractère du Frère Albert FLOC'HLAY.

D'abord son extraordinaire maîtrise de soi. Toujours égal à lui-même, il a su faire face, sans se troubler, à toutes les situations difficiles et imprévues auxquelles il s'est trouvé confronté. Ce fut

le cas pour les responsabilités et les emplois qu'il a su assumer avec calme, lucidité et courage, malgré des circonstances pénibles et des mutations difficiles.

C'est grâce à son sang froid qu'il a pu échapper, en avril 1944, aux griffes de la GESTAPO et au sort tragique qui l'attendait. De juin 1940 à août 1944, la majeure partie du Likès était occupée par l'armée allemande. Les relations entre les élèves et les occupants furent souvent difficiles, parfois tragiques, toujours dangereuses. Ceci n'empêchait pas les Frères (il n'y avait guère d'autres maîtres), sous l'apparence de rapports corrects avec les Allemands, de participer secrètement à des actions de résistance. Le Frère Joseph SALAÜN, Directeur, s'en allait souvent, la nuit, à bicyclette, pour rechercher des aviateurs alliés abattus et les guider vers des points d'embarquement clandestin ou les héberger, en attendant, au Likès ou chez des amis qui acceptaient de partager ce risque.

Quatre autres Frères, officiers de réserve, dont le F. Albert FLOC'HLAY, engagés dans des mouvements de résistance quimpérois, enseignaient le maniement des armes à des jeunes, anciens élèves ou autres, souvent des réfractaires au S.T.O. Les armes provenaient d'ailleurs - en partie au moins - du stock allemand du Likès !

Le 26 avril 1944, suite à une dénonciation, la GESTAPO arrête dans son bureau le Frère Joseph SALAÜN, Directeur, et le Frère Albert FLOC'HLAY. Ce dernier, comme les autres Frères à cette époque, assurait, en plus de son enseignement, diverses surveillances dont celle du dortoir. En raison des règlements de la « Défense Passive », les dortoirs étaient disséminés dans des locaux souvent insolites; celui du F. Albert était tout simplement la salle des fêtes (au-dessous de la grande chapelle). Le F. Albert demanda aux policiers de pouvoir revêtir un habit laïc (les Frères à cette époque portaient l'habit religieux). Escorté de ses gardiens, il descendit donc à la « grande salle »; pendant qu'il se changeait, il méditait sur les moyens de s'échapper.

Toujours accompagné, il remontait par l'escalier en bois qui conduit à la salle à manger des professeurs quand la sortie providentielle du Frère Jean ABALLEA, de la chapelle, fut pour le F. FLOC'HLAY l'éclair du salut: franchissant en courant la dernière demi-volée, il s'engouffre dans la chapelle, la parcourt de bout en bout et en ressort par des issues connues des seuls usagers (et heureusement non verrouillées). Puis empruntant successivement la voie ferrée et des chemins de campagne, il s'évanouit dans la nature: Landrévarzec, St Briec, Ille-et-Vilaine.

La meute policière avait perdu ses traces. Quelques semaines après, apprenant son retour dans la région quimpéroise, la GESTAPO investit à nouveau le Likès mais elle en fut pour ses frais.

Les trois autres Frères impliqués dans le même groupe de résistance s'étaient également éclipsés dès la première alerte. Pendant ce temps, le Frère Joseph SALAÜN fut d'abord emprisonné à St Charles (école devenue prison allemande) et torturé, puis, après diverses étapes douloureuses, déporté au camp de Neuen-gamme où il mourut le 17 décembre 1944.

Ayant échappé - plusieurs fois, grâce à son sang-froid - aux recherches allemandes, le F. FLOCH'LAY ne se sentit pas quitte pour autant vis-à-vis de son devoir de patriote. Dans l'Ille-et-Vilaine, puis pour la libération de la Presqu'île de Crozon. enfin dans la 1ère Armée Française, en Allemagne, il continua à servir la France.

Trois récompenses sont venues - un peu tardivement, au bénéfice de sa modestie - reconnaître ces services: Croix de guerre, Médaille de la Résistance, Mérite National.

Homme de devoir, le Frère Albert FLOC'HLAY le fut aussi dans toutes les fonctions et les responsabilités qui lui furent confiées. Il s'en acquitta toujours avec une rigoureuse conscience professionnelle sans ménager ni son temps ni sa peine, toujours égal à lui-même, accueillant et juste, en toute discrétion et modestie.

Oui, c'est avec regret que le Likès: Direction et Professeurs, Employés, Anciens élèves et Amis, le voit s'éloigner. il est vrai que Kérivoal n'est pas loin. Nous pouvons donc lui dire: «Ce n'est qu'un au revoir ! », ou mieux encore, à défaut d'une retraite pourtant bien méritée mais dont il ne ressent nullement le besoin: «Bonnes vacances, Frère Albert! »

E.L.V.

CITATION du F. Albert FLOC'HLAY

« Engagé au réseau «Vengeance» en juin 1943, devint bien tôt chef de section,

« Homme d'un sang-froid hors pair et doué d'une Initiative agissante, organisa et réalisa le vol d'armes à l'armurerie allemande du Likès, dans des circonstances particulièrement délicates, le 10 octobre 1943. Grâce à ces armes, assura l'instruction militaire des jeunes de son groupe, se déplaçant fréquemment avec des valises contenant des explosifs.

« Arrêté par la Gestapo le 26 avril 1944, s'évade au mépris des dangers qu'il courait et immédiatement rejoint l'Ille-et-Vilaine où il continue à servir en participant notamment aux combats de la région de Tinténiac, donnant jusqu'à la Libération du territoire le plus bel exemple de patriotisme et de courage. »

«LE LIKÈS» n° 193 - avril 84

Souvenons-nous: Le 26 avril 1944

Il y aura 40 ans exactement, le Directeur du Likès, Frère Joseph SALAÛN, était arrêté par la Gestapo pour faits de Résistance.

Parmi les papiers qui encombrant mon bureau, il y a sa photo. Il y a aussi celles des récentes et monstres manifestations de l'Enseignement Libre, avec ces banderoles émergeant du fleuve qui déborde rues et avenues: « La Liberté, ça ne se discute pas ! La Liberté n'a pas de prix. »

Comme il aurait applaudi à de tels cris, lui qui a su le prix de la Liberté: sa propre liberté, sa propre vie, données pour ses Amis, ses anciens, ses élèves, ses Frères ... aussi bien que pour des inconnus.

«Quand tu chantes, je chante avec toi Liberté! »

26 avril 1944. Il est 16 heures

Au Likès, les classes dispersées dans les quelques bâtiments que n'occupe pas la garnison allemande sont silencieuses; silencieuses aussi les cours: c'est un peu fête aujourd'hui en la solennité de Saint-Joseph. Privés de leur salle de cinéma devenue dortoir, les élèves et la plupart des professeurs sont descendus à l'Odette-Palace où on leur projette «Adémaï bandit d'honneur ».

Rue de Kerfeunteun, devant l'entrée (provisoire) de l'école, une traction noire s'est arrêtée: trois hommes au strict complet sombre en descendent. Ils s'adressent au concierge, M. Noël GRANNEC: « Nous voulons voir Monsieur le Directeur et M. FLOC'HLAY ». Par l'escalier intérieur, M. GRANNEC conduit les trois hommes au premier étage, celui des bureaux. Le Frère Directeur n'est pas dans le sien. Le concierge redescendu, croise le Frère Albert FLOC'HLAY: « Il y a des parents qui vous demandent au bureau de M. Le Directeur ».

Dès que le Frère FLOC'HLAY a franchi la porte du couloir, au premier coup d'oeil jeté sur ces hommes dont le nombre, l'attitude, le regard ne laissent aucun doute - ni aucun espoir - il a compris: c'est la Gestapo et on vient l'arrêter.

Serré de près par les policiers, Frère FLOC'HLAY entre dans un bureau voisin de celui du Frère Directeur. La porte se referme: « Nous sommes de la police allemande et avons ordre de vous arrêter ». Et c'est aussitôt un premier interrogatoire. « Vous vous trompez ! On vous a mal renseignés !... ». Les hommes de la Gestapo restent sourds aux dénégations du Frère FLOC'HLAY qui, arrêté en soutane, demande à pouvoir se mettre « en civil ». « On préfère » laisse tomber un policier.

Le groupe sort du bureau. A ce moment précis, dans l'étroit couloir, le Frère Directeur survient. Un très bref sursaut mais déjà lui aussi a compris: c'est fini ! Promptement deux des policiers l'encadrent et entrent avec lui dans son bureau; le troisième, la main dans la poche de la veste où se dissimule mal le revolver qu'il tient, suit pas à pas le Frère FLOC'HLAY qui va gagner son alcôve de surveillant de dortoir: là est sa tenue civile.

Quatre années plus tôt à quelques jours près, les forces allemandes envahissaient la France jusqu'à extrême pointe de la Bretagne.

Avec l'arrogance qu'il puisait dans le récent et foudroyant écrasement de notre pays, un officier vint réquisitionner les trois-quarts du Likès, faisant « vider » par les hommes qu'il y installait, les livres, meubles ou matériels dont ils n'avaient que faire. Réduits à des logements de fortune, obligés quotidiennement à de longs détours par la rue de Kerfeunteun pour contourner les bâtiments occupés, professeurs et élèves vont se trouver confrontés, dès la rentrée de 1940, à l'inconfort, à l'insécurité, aux privations.

C'est dans ces circonstances particulièrement difficiles qu'en 1941, succédant au Frère Louis BENGLOAN appelé à des fonctions de Provincial, le Frère Joseph SALAÛN se voit confier la direction du Likès. Il était prêt à cette tâche: ancien élève, c'est au Likès qu'il est nommé après sa démobilisation en 1919 et l'achèvement de ses études. Professeur, puis sous-directeur, il rayonne d'une ardeur communicative et d'un côté « fonceur » très apprécié du corps professoral comme de ses élèves dont il sait être proche.

Le refus catégorique de la défaite et le souci de soustraire jeunes et moins jeunes aux griffes de l'ennemi ont, insensiblement, amené « SALAÛN » à devenir un auxiliaire de première importance pour les réseaux qui se donnent pour buts d'héberger puis de rapatrier des aviateurs alliés, de cacher les réfractaires au S.T.O. et les résistants traqués par la Gestapo, d'acheminer enfin vers les côtes anglaises, à partir des ports bretons, les jeunes Français désireux de reprendre la lutte.

Devenu Directeur, il ne reprend rien de son engagement : il s'y livre sans compter mais non plus sans rien négliger des responsabilités professionnelles qu'il assume : homme d'action, il est aussi homme de devoir.

En rapport quotidien - du fait de ses fonctions - avec l'occupant dont il parle couramment la langue, il se joue du danger : il collectionne les cachets officiels et « réglementaires » (une soixantaine !) qui lui permettent d'établir de fausses cartes d'identité; un temps, il communique directement avec Londres grâce à un poste radio émetteur qu'un ami résistant lui procure mais surtout il est l'homme pivot, celui qu'on vient consulter et dont les missions, demeurées secrètes pour la plupart, rarement spectaculaires, auront exigé de lui une belle dose de cran et un sang-froid de tous les instants.

Deux faits plus connus, à titre d'exemples:

Le 11 août 1943, un avion américain est abattu sur le territoire de Pleuven. Sur les neuf membres de l'équipage, un seul échappe

aux flammes, caché dans un bois par la population. Le 15 août, M. SALAÛN vient l'enlever en voiture et le confie à M. DANION (de Pontusquet en Kerfeunteun) puis organise son évvasion par un bateau de pêche de Douarnenez. On apprendra plus tard que le sergent BELL aura rejoint l'Angleterre à peine quinze jours après son atterrissage forcé en France.

Un matin de novembre 1943, vers 8 heures, un groupe de vingt aviateurs « en cavale » sont annoncés au train de Paris, en gare de Quimper. Ils sont en civil, presque tous ignorent le français et pourtant ils sont munis de papiers d'identité « rigoureusement en règle ». La gare et la ville sont encombrés d'Allemands ! Le risque peut tourner à la catastrophe! M. SALAÛN et M. MOURLET doivent s'occuper d'eux.

Les plans sont arrêtés. Une camionnette en prendra le plus possible et les acheminera en vitesse à travers la ville ... à l'église Saint-Mathieu. Les bonnes dames attardées à l'église ce matin-là durent être suffoquées en voyant ces messieurs discuter sur le ton du complot. C'est là, en effet, que M. SALAÛN donne ses consignes aux hommes déjà fatigués et énervés par les déplacements continuels depuis plusieurs jours, plusieurs semaines peut-être.

Puis il quitte l'église avec son groupe ; en traversant à pied la place St. Mathieu, il croise un autre groupe: neuf autres aviateurs alliés avec leurs convoyeurs. A cet instant, ce jour-là, place St Mathieu, il y eut plus d'Américains que de Français!

Plusieurs de ces aviateurs vont être cachés dans la mansarde du N° 14 de la rue Brizeux, face à la prison ! Ils y resteront six jours et six nuits, fréquemment réconfortés par M. SALAÛN qui leur apporte des vivres et, parlant couramment leur langue, remonte le moral de ces hommes exténués et découragés. Il doit une fois user de toute sa force de persuasion pour empêcher que l'un d'eux, déprimé, aille se constituer prisonnier. Tous seront sauvés.

*

« Il serait trop long de raconter les multiples actions, interventions de M. SALAÛN dans la Résistance. Il se dévoua inlassablement et, on peut dire, jour et nuit .. apportant une aide infiniment précieuse à tous ceux qui lui demandaient son appui et ses conseils. Il restera pour nous tous qui avons connu son action dans la clandestinité, le plus pur exemple de patriotisme désintéressé et de clairvoyance politique. »

Jacques MOURLET.

*

« M. SALAÛN est venu me trouver en novembre 43 pour me donner des nouvelles de M. FURIC, chef de Résistance, afin que je les communique à sa famille.

J'ai eu ensuite recours à M. SALAÛN pour soustraire aux recherches de la Gestapo un jeune homme en danger de mort: Eugène CADIC qui avait pris part à l'attaque manquée d'un wagon à Bannalec. Il me dit : « Je ne puis le cacher ici pour le moment, mes grands élèves ont fait des sottises, je m'attends à une perquisition ; dirigez-le sur Gourin, chez M. BARIOU ».

Une autre fois, M. SALAÛN s'est présenté chez moi en me demandant de lui chercher une chambre pour un agent de la Résistance qui recevait un courrier très compromettant et qu'il ne pouvait conserver longtemps au Likès sans courir un grand danger. Il ajouta: « Vous direz que c'est pour un étudiant qui suit des cours en ville. »

Je me suis adressée en février 44 au Directeur du Likès pour faire parvenir aux maquisards des armes de guerre et des munitions m'appartenant. Immédiatement, M. SALAÛN a délégué deux Frères de la Résistance pour prendre ce matériel...

J'ai eu encore recours à M. SALAÛN pour des Jeunes gens réfractaires, recherchés par la police allemande et qui désiraient gagner

l'Angleterre. Il me parla en ces termes: « Vous tombez très mal, nous venons d'avoir un départ manqué ces jours-ci. Pour le moment, il faut se tenir tranquilles. Je vous préviendrai lorsque les choses seront à nouveau possibles (ceci se passait peu de temps avant son arrestation). »

Un jour que je me trouvais chez lui, M. SALAÛN m'a confié: « Je reçois aujourd'hui un agent très dangereux et très compromettant, pour moi, et demain j'en recevrai un autre plus dangereux encore qui vient directement d'Angleterre. » Puis, peu après, il me dit à nouveau: « J'ai vu le personnage dont je vous ai parlé l'autre jour, le débarquement n'aura pas lieu le mois prochain, mais en juin. »

Au cours d'une des dernières visites que j'ai faite à M. SALAÛN, alors que je prenais congé de lui et qu'il me reconduisait vers la porte, il me dit en me parlant des Allemands: « Après la guerre, comme nous rirons bien des bons tours que nous leur aurons joués. »

Mlle CITHAREL.

*

« M. SALAÛN était communément connu dans la Résistance sous le pseudonyme de « Sup » ... Sup était pour moi, était pour nous qui l'avons connu dans la clandestinité, le diminutif de Supérieur. Il a été pour moi le camarade « sup » des jours glorieux...

« Je l'ai rencontré pour la première fois lors du départ pour l'Angleterre de la vedette sardinière « Moïse » du port de Douarnenez-Tréboul en juin 1943. Il nous amenait un aviateur anglais, ne sachant pas un mot de français, au lieu dit « Pors-Piron », sur la côte de Beuzec, et celui-ci faisait partie du convoi à destination de la Grande-Bretagne ... Cet aviateur avait été recueilli et caché par « Sup » pendant plusieurs semaines...

« ... Ce que je puis certifier, c'est que M. SALAÛN a caché, logé, ravitaillé, au mépris de tous les dangers, des aviateurs et des réfractaires.

« Le général PONTFERRIER (Rossignol), le colonel DONNARD (Poussin), le colonel BERTHAUD, LE BRIS et moi, avons été reçus chez lui, au Likès, en secret, pour étudier son établissement susceptible d'être d'une très grande utilité à la Résistance ... Le lieutenant de vaisseau Alain LE HENAFF (Fanfan), chef de la mission «Dahlia » en France (organisme qui s'occupait des départs pour l'Angleterre) .»

*

«Vous avez chez vous des espions, des voleurs et des terroristes ! » éructe un jour, exaspéré, le capitaine commandant la garnison du Likès s'adressant au Frère Directeur,

A qui faisait-il allusion ? Que soupçonnait-il?

Les professeurs savaient tous que la Libération devait être préparée. Mais une action effective ne s'improvise pas quand on vit quotidiennement au milieu de centaines d'enfants, de Jeunes gens, d'apprentis. Aussi les professeurs Frères qui s'engagèrent dans le cadre du Mouvement « VENGEANCE », directement responsables et exposés comme tels aux éventuelles représailles, étaient-ils tous officiers de réserve:

Yves CADER, Joseph EVAÏN, Albert FLOC'HLAY, Zacharie RO-GARD.

Tous quatre, dès 1941, travaillent à la formation d'un réseau de renseignements, à des actions variées (sauver des personnes en danger, assurer des liaisons entre les groupes, transporter des armes ..), surtout à recruter et instruire de jeunes volontaires.

Les réunions du groupe se tiennent chez Mme HAMON, place Saint Mathieu: là sont données les consignes, précisées les mis-

sions, en liaison constante avec MM. Jacques et Henri LE GUEN-NEC, BARIOU et les chefs de groupes « Vengeances » de Quimper: LE MEILLEUR, HAMON, AUTRET..,

Chaque semaine, ces Frères consacrent plusieurs heures à un type d'enseignement fort éloigné de celui que leurs élèves reçoivent en classe: l'entraînement et l'instruction des volontaires quimpérois. Sans esprit de parti, ils organisent en sections cloisonnées ces jeunes, étudiants, employés, ouvriers, agriculteurs, qu'ils soient anciens du Likès ou non (de l'Ecole Primaire Supérieure Jules-Ferry par exemple), qu'ils viennent du Scoutisme, de la Phalange d'Arvor, de la J A...

C'est souvent dans un local étroit (aujourd'hui disparu), attenant à la Salle des Fêtes, et donc à proximité immédiate des allées et venues des Allemands qui occupent la cour Sainte Marie, que sont données ces « leçons » d'orientation, de maniement d'armes parachutées: pistolet-mitrailleur, grenade ... Armes qui, avant d'être distribuées aux groupes, sont entreposées dans d'obscures dépendances de l'école. Leur transport s'effectue de nuit, mais aussi en plein jour : quel Allemand, en voyant deux paisibles Frères en grand manteau descendre la Rue des Doves ou traverser la Place Saint Corentin, aurait soupçonné des Résistants en train de transporter mitrailleuse et grenade pour des exercices d'attaque de patrouille ou d'utilisation de terrain?

Des incursions nocturnes (et même diurnes ! encore fallait-il distraire l'occupant) dans les allées du jardin où, à l'abri des arbres, sont garées les voitures allemandes, et jusque dans l'armurerie de la garnison ! les « Frères de la Résistance » « récupèrent » essence, pistolet-mitrailleur, munitions et autres babioles...

Lors des sorties sportives du Jeudi après-midi, la sentinelle les voit quitter l'école, une petite valise à la main : dans celle-ci ni maillot, ni chaussures à crampons, mais un matériel beaucoup moins innocent propre à entraîner la section qu'on va retrouver à l'heure et aux points prévus.

« Vous avez chez vous des espions... ».

« Fin avril, se souvient Joseph LE. BARS, Sup arrive chez moi, à Douarnenez, un matin vers 9 heures: «Sais-tu que nous sommes bien brûlés ce coup-ci ? » Et il me raconte qu'un « colonel » s'est présenté à lui de la part de M. l'abbé CARIOU, vicaire à Douarnenez. Il l'a écouté, non sans méfiance. Il s'agissait de tout mettre en oeuvre pour diriger son fils vers l'Angleterre ... Sup ne laissa rien paraître et feignit de tout ignorer de ces fameux départs qui exaspéraient la Gestapo ... Oui, nous avons compris que nous étions brûlés: ce colonel était certainement un «mouton ». M. SALAÛN me pria d'alerter aussitôt l'abbé CARIOU et rendez-vous est pris pour le surlendemain 26. Ce devait être, hélas, le jour de son arrestation ».

Pendant que, dans son propre bureau, le Frère SALAÛN subit un premier interrogatoire, le Frère FLOC'HLAY calcule déjà ses chances d'échapper au policier qui le talonne. Son dortoir, c'est la Salle des Fêtes. Autant s'y rendre par la rue: c'est toujours du temps de gagné. Escalier. Rue de Kerfeunteun. Entrée place du Champ de Foire. Classe. Jardin. Classe dans l'angle. Scène. Salle des Fêtes: spectacle étrange que celui de ce vaste dortoir frais et sombre.

Dans son alcôve, Frère FLOC'HLAY se change. Des papiers compromettants sont là ! Qu'en faire? Hâtivement, dos tourné, les manger! Pénible, mais c'est fait. L'autre n'a rien vu.

« Monsieur » FLOC'HLAY est prêt. On va maintenant remonter au bureau. Par l'intérieur des bâtiments. Les deux hommes gagnent le fond de la grande salle. De là part une première volée d'escalier qui aboutit au rez-de-chaussée, puis une deuxième vers la chapelle et l'étage des bureaux.

C'est là! Frère FLOC'HLAY a bondi, il avale les deux volées d'un coup! Le policier se rue, gêné au premier palier par deux ou trois Frères, là par hasard. Avant qu'il ait atteint le second, une porte a claqué : celle de la chapelle d'où sort, abasourdi, le Frère ABAL-

LEA. Le policier poursuit sa course vers les étages. Il n'a pas vu qu'au moment précis où le Frère FLOC'HLAY allait atteindre le niveau de la chapelle, la porte de celle-ci s'est ouverte. Bousculant le Frère ABALLEA, Frère FLOC'HLAY s'y est engouffré: la porte se referme sur sa fuite et son salut

Réalisant qu'il s'est laissé berner, le policier furieux a rejoint les autres dans le bureau du Frère Directeur dont ils fouillent tiroirs et placards. Maigre butin ! Il faut partir.

Dans le couloir, M. LE BARS et M. LE BRIS - deux résistants - sont là qui attendent pour le rendez-vous fixé.

« Nous voyons soudain, raconte le premier, M. SALAÛN encadré par trois agents de la Gestapo, révolvers aux mains. Nous sommes stupéfaits! il passa très dignement, la tête bien haute devant nous, en nous regardant fixement, sans dire un mot. Nous nous sommes découverts à son passage, très respectueusement.

Devrais-je vivre cent ans que cette vision ne me quittera pas. C'était la dernière fois que je le voyais ... ».

Frère Pierre LE DORE

Visite de James E. ARMSTRONG

Le 30 avril dernier, le Likès recevait la visite de James E. ARMSTRONG, pilote américain de la dernière guerre.

Son appareil, une forteresse volante dont il commandait les neuf hommes d'équipage, avait été abattu au-dessus de Gisors en Normandie alors qu'il revenait d'un bombardement sur Stuttgart. Le jeune pilote (il avait alors 21 ans), blessé, fut caché et soigné par des Résistants qui le confièrent ensuite à un réseau capable de lui faire regagner l'Angleterre.

C'est ainsi que James ARMSTRONG fit partie du groupe d'aviateurs alliés qui débarqua, un matin de novembre 1943, du train de Paris en gare de Quimper pour être pris en charge par le

réseau « Vengeance » dont faisait partie le Fr. Joseph SALAÛN, alors Directeur du Likès. Le journal « LE LIKÈS » dans son dernier numéro (avril 1984) relatait cet épisode de la guerre de l'ombre. Des six Jours et six nuits qu'il a passés - avec ses compagnons - dans l'étroit grenier du 14 rue Brizeux, face à la prison, James ARMSTRONG se souvient fort bien: moral au plus bas, régime alimentaire peu varié (trop de porc !), ennui... Mince distraction: le spectacle des chevaux montant et descendant le Pichery.

Deux tentatives d'embarquement échouèrent. La troisième fut la bonne, mais seulement le 20 janvier 1944, en pleine nuit évidemment. Après 36 heures d'une traversée éprouvante sur le « Breiz-Izel » secoué par la tempête, c'est enfin le salut à Falmouth.

La guerre finie, J. ARMSTRONG est démobilisé, travaille quelque temps dans une entreprise d'engrais puis se fait pasteur. Il exerce maintenant à Thomasville, en Géorgie.

C'est le F. TOBIE, Directeur - et donc successeur du F. SALAÛN - qui reçut les visiteurs. Moment d'émotion pour James ARMSTRONG quand on lui montra, extraite des archives de l'Ecole, une liste des aviateurs alliés aidés ou sauvés par le F. SALAÛN, liste datant de l'immédiate après-guerre: son nom et son adresse s'y trouvaient ! D'autres noms de la liste évoquèrent pour lui des hommes qu'il avait fort bien connus.

Lors de sa visite au Likès, J. ARMSTRONG était accompagné par M. VOURCH, du Réseau « Bourgogne ». Lui aussi, avec d'autres jeunes Français, avait embarqué sur le «Breiz-izel». Il devait par la suite rejoindre les fameux «Bérets Verts».

Coïncidence surprenante: cette visite se faisait alors que le Likès se recueillait dans le souvenir de l'arrestation du F. SALAÛN. La messe célébrée le 26 avril, jour du 40ème anniversaire, avait rassemblé nombre d'anciens et d'amis qui évoquèrent, eux aussi, la figure inoubliable du Directeur Résistant et Martyr.

F.L.D.

«LE LIKÈS» n° 194 - juin 84

Concours national Résistance et Déportation.

Cinq élèves de 3ème: Mariannig BELBEOC'H, Sandrine JAOUEN, Marie-Pierre LE COEUR, Florence L'HOUE, Jean-Luc LE MOAL qui avaient participé au Concours annuel de la Résistance et de la Déportation, ont réalisé un travail collectif pour lequel un prix leur a été décerné.

Le sujet à traiter était celui de la Libération.

S'appuyant sur leurs lectures personnelles, mais aussi sur les réponses qu'ont apportées à leurs questions MM. LE GRAND (auteur d'ouvrages sur le Finistère pendant la guerre) et KERJEAN (ancien professeur au Likès pendant l'occupation) venus aimablement se faire interviewer en classe, l'équipe a réalisé un dossier de synthèse que M. Jean OLIVIER, Président du Comité Départemental a trouvé « absolument remarquable ».

La remise des prix a eu lieu le dimanche 27 mai dans la Salle Jules-Verne à Douarnenez. Félicitations aux méritants lauréats.

« Les recherches que ce dossier nous a demandées, nous ont montré que pour recouvrer la Liberté, quand ils ont eu le malheur de la perdre, les hommes d'un pays sont capables de s'unir et d'oublier, pendant quelque temps au moins, leurs rancœurs et leurs différends politiques.

Certains même, de 1940 à 1944, ont accepté de tout quitter: famille, travail, confort pour cette cause de la liberté. Ces hommes, ces femmes, on les appelle des Résistants. ils ont risqué leur vie sans savoir si la cause qu'ils défendaient serait jamais gagnée.

Ce sont des situations comme celle-là qui nous font prendre conscience, à nous les jeunes, de la valeur de la Liberté.

Liberté, fondement de la Démocratie, source de bonheur et de la dignité des Hommes ... »

(Extrait de la conclusion du dossier)

«LE LIKÈS» n° 195 - rentrée 84

SOUVENEZ-VOUS: 17 DECEMBRE 1944

Un numéro précédent du journal (avril 1984, n° 193) a rappelé dans quelles circonstances des professeurs du Likès et le Directeur lui-même, Frère Joseph SALAÜN, ont, au cours des années sombres de l'occupation 40-44, activement travaillé pour la Résistance, et comment, alors que ses compagnons réussissaient à s'échapper, le Frère SALAÜN était arrêté par la Gestapo le 26 avril 1944.

La première étape est courte: le F. SALAÜN est amené à Saint-Charles, école réquisitionnée par l'occupant qui en a fait une prison et y a établi des salles de torture. Le F. SALAÜN a la surprise d'y rencontrer M. l'abbé CARIOU qu'il ne connaissait pas encore, bien qu'ils aient oeuvré ensemble pour les départs vers l'Angleterre.

Et ce sont les séances d'interrogatoires menés comme on devine! Une « lettres - quelques lignes serrées sur un morceau de page de cahier -, parvenue, Dieu sait comment, au Likès, en dit long sur le calvaire des détenus, calvaire qui ne fait que commencer !... « Le régime dépasse celui de la haute réclusion. J'ai été battu comme jamais je n'aurais battu un animal: lanière de caoutchouc avec un fil d'acier au milieu ... Jusqu'à présent je tiens le coup mais c'est horrible! La réalité dépasse ce qu'on s'imagine ... Nous sommes dans une cave froide et humide. Je compte sur les prières de tous .. Au revoir. Joseph SALAÜN... »

Transfert à Carhaix pour les mêmes supplices, dans une cave de la Kommandantur. Au sortir d'une séance de torture on l'entend proférer: « Merci mon Dieu, je n'ai rien dit ! » Sur les 19 otages emmenés à Carhaix, 17 seront fusillés. F. SALAÜN et M. CARIOU sont ramenés à Saint-Charles: il faut qu'ils parlent!

6 juin: la nouvelle du débarquement allié en Normandie parvient aux prisonniers. Espoir? Les Allemands décident de diriger les captifs sur Rennes : «Une fois encore, écrit M. CARIOU les mêmes menottes nous lièrent jusqu'à ce hideux wagon qui fut pour nous un étouffoir et où germa rapidement l'idée de l'évasion ». Tentative avortée: la brèche est découverte avant d'être achevée.

A Rennes, au camp Ste-Marguerite, ce fut le cruel apprentissage de la faim. Le témoignage de M. GUILLERMOU, ancien élève du F. SALAÜN, comme lui, enfermé à Ste-Marguerite, n'en a que plus de poids : « M. SALAÜN, grâce à ses connaissances en allemand, sert d'interprète et c'est à son inlassable action auprès de la Croix-Rouge que nous voyons notre maigre pitance s'améliorer. Chaque soir on voyait dans un coin de la baraque un groupe de prisonniers se réunir autour de lui pour la prière du soir. Ce groupe allait grandissant ... Ce n'était pas du bout des lèvres, mais bien du fond du coeur, que tous nous faisons cette prière du soir et que nous chantions à pleins poumons... Aussi, après son départ, avons-nous senti le grand vide laissé par celui qui nous avait fait tant de bien ! »

De Fougères parviennent les bruits du canon: espoir encore? Non. Les Allemands embarquent les prisonniers, « nus et maigres, tremblants, dans ces wagons plombés », les wagons, cette fois, de la déportation. Voyage terrible coupé d'une halte à Compiègne: « Là encore, poursuit M. CARIOU, le bruit du canon nous parvenait très distinctement...» Est-ce au cours de cette halte? trompant la vigilance des gardes-chiourme, le F. SALAÜN réussit à griffonner quelques lignes au crayon sur une chute de papier toilette. Ce papier - grâce à qui? - parviendra à l'adresse indiquée: une Communauté des Frères à Paris. Ce sont les derniers mots écrits qu'on ait du F. SALAÜN: « J'ai passé à Paris le 10 juillet... Suis en bonne santé. Ai faim... » Il faut repartir, franchir des frontières: c'est l'Allemagne; passer le Rhin puis la Weser puis l'Elbe et, à 25 km au sud-est de Hambourg, c'est Neuengamme, le grand camp de concentration de l'Allemagne du Nord : près de

100.000 détenus y passeront parmi lesquels 11.000 Français, dont quelques centaines seulement survécurent.

«Neuengamme: bagne immonde, bagne inventé par la haine, par le paganisme le plus épais et le plus brutal. Il faudrait la plume de Dante pour décrire ce que fut notre vie dans cet enfer humain sans joie et sans espérance. On chantait à Saint-Charles, à Rennes, à Compiègne. On ne chantait pas à Neuengamme. Je reprocherai à nos bourreaux, moins leurs coups de schlague et les morsures de leurs chiens, moins leur volonté de nous affamer et d'épuiser nos dernières énergies physiques dans des travaux de forçats, que cette application constante à nous humilier et à nous avilir. La Croix du Christ était absente de ce lieu maudit. Tous insignes religieux nous avaient été enlevés: il fallait à tout prix supprimer ce qui rappelle à l'homme sa noblesse et sa glorieuse vocation d'enfant de Dieu. Le temple de Neuengamme, c'était ce four crématoire qui crachait nuit et jour sa sinistre fumée, temple du néant qui insultait constamment à notre Foi chrétienne. » Ainsi se souvient M. CARIOU qui, au cours d'un appel, est reconnu apte à travailler dans une mine de fer d'où il a pu revenir. M. SALAÛN, grand blessé de l'autre guerre, resta.

La séparation des deux hommes fut bouleversante. M. CARIOU se souvient encore : « Union de prières, toujours, me dit-il. S'il arrive malheur à l'un d'entre nous, le survivant restera fidèle à la mémoire de l'autre ... Tu sais, je ne crois pas que j'en sorte. Après tout, je n'ai pas lieu de me plaindre. Ma vie, somme toute, a été belle et heureuse. J'ai servi de mon mieux deux causes pour lesquelles il vaut la peine de consumer sa vie: celle de mon Pays et celle de mon Dieu. J'ai enseigné à des générations d'élèves. J'ai travaillé à en faire de bons Français et de solides chrétiens... Mourir à 48 ans, mourir pour son Pays et pour sa Foi, à 48 ans, vraiment cela ne serait pas si mal. Dieu m'a gâté ... J'offre tous les jours, depuis le 26 avril, ma vie pour les vocations religieuses. Tu diras à tous les maîtres, à tous les élèves du Likès, que je les englobe dans le même affectueux souvenir ».

Une dernière accolade, je ne l'ai pas revu ».

Au milieu d'indicibles souffrances, le F. SALAÛN aura du moins la consolation de se trouver en compagnie de quelques autres Frères, comme lui déportés. « Mais, écrit l'un d'eux, un soir il me fit part de l'anxiété qui l'étreignait: il devait partir pour un convoi qui a quitté le camp en septembre ... Je suis resté sans nouvelle jusqu'au 12 décembre : six Frères rentraient du kommando de Farge (près de Brème) : ils m'en firent une description épouvantable: « Nous travaillions à la construction d'une immense base sous marine ... nourriture dérisoire ... les appels duraient des heures dans la pluie et le froid... » Les morts y étaient déjà nombreux et ils avaient laissé M. SALAÛN très déprimé et malade.

Selon l'avis officiel, le Frère Joseph SALAÛN est mort à Brème, sans doute au Kommando de Farge - peu avant minuit, le 17 décembre 1944. Il y aura 40 ans

«Se souvenir et aimer».

F. Pierre LE DORE

«LE LIKÈS» n° 196 - décembre 84

16 décembre : 40ème anniversaire de la mort de Frère Joseph Salaün

Le 17 décembre 1944, dans la solitude et le dénuement du Kommando concentrationnaire de Farge, près de Brème, décédait le Frère Joseph SALAÛN, arrêté huit mois plus tôt au Likès (Cf. n° 193 et 195 du journal).

Quarante ans après, Anciens élèves et Amis de l'École se sont souvenus et se sont retrouvés, unis par la prière et le recueillement.

Pour permettre une participation plus aisée, la Cérémonie avait été fixée au dimanche matin 16 décembre.

Dès 10 heures, le Frère Directeur Pierre TOBIE accueillait les personnalités, les Anciens élèves et les Amis venus fort nombreux - 400 environ - et les conduisait jusqu'à la grande chapelle dans le chœur de laquelle avaient pris place quatorze porte-drapeaux représentant des Associations d'Anciens Combattants, Résistants ou Déportés.

L'Eucharistie, suivie et chantée avec une ferveur sensible, et qu'animait le Frère François TREHEN, était célébrée par M. Abbé Henri MINOU, Vicaire général. Les textes de ce 4ème dimanche de l'Avent servirent tout naturellement de point de départ à la méditation que proposa, à l'homélie, le Frère Pierre JOSSE, Provincial des Frères des Ecoles Chrétiennes.

Homélie du Fr. JOSSE

«En cette messe, il me semble que deux messages sont proposés à notre réflexion.

Le premier nous est donné dans les textes que nous venons d'écouter. En ce troisième dimanche de l'Avent, l'Église nous invite comme elle le fait depuis quinze jours, à préparer la célébration de Noël. Elle nous redit que Jésus, Fils de Dieu, est déjà venu, mais qu'il est encore à venir dans nos vies et notre monde.

Le second message est celui que comporte le destin d'un homme: celui du Fr. Joseph SALAÛN dont nous commémorons le quarantième anniversaire de la mort en déportation.

Le prophète Isaïe évoque dans la première lecture, l'intervention de Dieu dans le monde par l'action bienfaitrice d'un envoyé, chargé notamment « d'annoncer aux prisonniers la délivrance et aux captifs la liberté ».

En écoutant ce texte, il est difficile de ne pas penser aussi et surtout en ce jour à l'action et au rôle du Frère Joseph SALAÛN dans la Résistance. Pour une centaine d'aviateurs alliés, il fut, à la lettre, l'envoyé leur annonçant la délivrance. Ces hommes tombés sains et saufs sur le sol français, mais traqués par l'ennemi, ont trouvé, grâce à lui, les chemins menant à la liberté. Il fut le « bon samaritain » pour ces inconnus que la Providence et les événements mettaient sur sa route. Pour leur rendre service, il assumait les risques d'une activité dangereuse, qu'il avait d'ailleurs choisie en plein accord avec son Supérieur religieux, le Frère Louis BENGLOAN.

Nous savons comment en devenant l'artisan désintéressé de la libération de ces hommes, de ses frères dans le combat, il est allé jusqu'à la mort.

«Nul n'a de plus grand amour que celui qui se dessaisit de sa propre vie pour ceux qu'il aime ». A ces paroles du Christ qu'il a mises en pratique, font écho ses adieux en forme de testament à l'un de ses compagnons de captivité. « J'ai servi de mon mieux deux causes pour lesquelles il vaut la peine de consumer sa vie : celle de mon pays et celle de mon Dieu ».

Au rappel du sacrifice de ce résistant, nous saisissons peut-être mieux, en ce moment, la force d'évocation et la densité de ces deux simples mots gravés sur la pierre rappelant sa mémoire:

Se Souvenir, Aimer.

« Le Seigneur m'a envoyé porter la bonne nouvelle aux pauvres ». C'est ainsi que se définit dans la première lecture le serviteur annonçant la venue de Dieu dans son peuple. Cette parole d'Isaïe résume la vie du Frère Joseph SALAÛN. Lui aussi a été messenger de la bonne nouvelle pour les jeunes en se consacrant exclusivement à leur formation humaine et chrétienne dans l'institut des Frères des Ecoles Chrétiennes.

Instruire ses élèves et les préparer à affronter leur avenir, les éduquer aux véritables valeurs en les aidant à devenir des hommes libres et responsables, surtout leur annoncer Jésus-Christ et son Evangile, tels ont été pendant des années, dans cet établissement même, les objectifs de sa vie de religieux enseignant. Les anciens du Likès qui l'ont connu à cette époque savent quelle compétence, quelle ardeur, quelle conviction il a déployées pour mener à bien sa tâche et réaliser au mieux son idéal.

Le Likès et ses élèves furent la passion de sa vie. Et c'est à eux qu'il destine une partie de l'ultime message qui nous est parvenu de lui. « J'ai enseigné à des générations d'élèves ... tu diras à tous les maîtres et à tous les élèves du Likès que je les englobe dans le même souvenir affectueux ».

Ainsi, il est resté au coeur même de sa souffrance de déporté un éducateur portant aux jeunes un amour attentif et désintéressé. Il se montre là, fidèle disciple de St-Jean-Baptiste de la Salle, son Fondateur, qui recommandait à ses Frères « d'aimer tendrement leurs écoliers ».

Je terminerai en relisant un autre passage de la première lecture « Je tressaille de joie dans le Seigneur, mon âme exulte en Dieu mon Sauveur ». Comment ne pas rapprocher de ce cri de recon-

naissance du prophète, cette confiance du Frère J. SALAÛN dans ses paroles d'adieu confiées à un ami? C'est également un sentiment de gratitude qui les inspire. « Après tout, Je n'ai pas lieu de me plaindre. Ma vie somme toute a été belle et heureuse ... Dieu m'a gâté ». Le moment et le lieu où ces mots furent prononcés leur donnent encore plus de relief.

Dans le pressentiment de sa mort prochaine, au coeur de l'univers concentrationnaire, ce « temple du néant », il révèle le secret et la grâce de sa vie: une foi solide appuyée sur l'expérience personnelle de l'amour et de la fidélité de Dieu dans son existence, une foi agissante tournée vers le service des autres, une foi exprimée dans la prière et qui transfigura ce déporté d'un camp de la mort en « prisonnier de l'Espérance ».

Comme le Frère SALAÛN l'a montré par sa vie, il dépend aussi de nous que le monde où nous vivons soit un peu plus accueillant, un peu plus humain; il dépend aussi de nous, chrétiens, que l'Esprit de Jésus pénètre ce monde et le transforme en y faisant germer la Justice et la joie que nous annonce Noël.

Nous ne le ferons que si, à son exemple, nous nous attachons d'abord à résoudre le problème fondamental de notre vie : celui de la dimension de notre cœur ».

A l'issue de la messe, participants et personnalités se regroupèrent autour de la stèle du souvenir: M. BLANC, Préfet du Finistère; M. BÉCAM, Sénateur-maire; M. GÉRARD, Premier adjoint ; M. LEGOUTIÈRE, inspecteur d'Académie; F. KERDONCUF, Directeur diocésain de l'Enseignement Catholique; M. le Capitaine ROBERT, représentant le Délégué départemental militaire; M. COZAN, vice-président du Conseil Général; M. PENLAE, Président de l'Amicale des Anciens Elèves du Likès.

Avant le dépôt des gerbes, l'une au nom du Likès, l'autre en celui de l'Amicale, et la sonnerie « Aux morts », le Frère Pierre TOBIE évoquait le souvenir du grand disparu.

Allocution de Frère Pierre TOBIE

« Il y a 40 ans décédait à Brème celui qui nous rassemble aujourd'hui, le frère Joseph SALAÜN.

« On chantait à Saint-Charles, à Rennes à Compiègne. On ne chantait pas à Neuengamme. Je reprocherai à nos bourreaux moins leurs coups de schlague et les morsures de leurs chiens, moins leur volonté de nous affamer et d'épuiser nos dernières énergies physiques dans des travaux de forçats, que cette application constante à nous humilier et à nous avilir ».

Ainsi se souvient Monsieur l'Abbé CARIOU, compagnon de lutte et de détention du Frère Joseph SALAÜN, fidèle à la promesse faite jadis au camp de Neuengamme. Et, en ce jour, je livre à votre réflexion ce qui, pour nous, constitue le testament du Frère Joseph SALAÜN et donne sens à sa vie et à notre rassemblement de ce matin.

« Tu sais, je ne crois pas que j'en sorte, Après tout je n'ai pas lieu de me plaindre. Ma vie, somme toute, a été belle et heureuse. J'ai servi de mon mieux deux causes pour lesquelles il vaut la peine de consumer sa vie: celle de mon Pays et celle de Dieu. J'ai travaillé à faire de mes élèves de bons Français et de solides chrétiens. Mourir à 48 ans, mourir pour son Pays et pour sa Foi, à 48 ans, vraiment ce ne serait pas si mal. Dieu m'a gâté. J'offre tous les jours, depuis le 26 avril, ma vie pour les vocations religieuses. Tu diras à tous les maîtres, à tous les élèves du Likès que je les englobe dans le même affectueux souvenir ».

Comment ne pas évoquer, en ce moment, ces années où le Frère Joseph SALAÜN, tout en assurant la responsabilité de la Direction du Likès, menait le combat obscur et risqué des combattants de l'ombre, dans une école aux trois quarts occupée par l'armée allemande.

Dévouement, compétence, bonhomie, savoir-faire et habileté, lui ont acquis la sympathie, la confiance des parents et des élèves, et, dans le même temps, rassuré tous ses collègues de travail qui

doivent à chaque instant composer avec les exigences de l'occupant.

Et le Frère Joseph SALAÜN - le SUP comme on l'appelait dans les réseaux de résistants - avec un courage et une fidélité exemplaire à son travail de professeur et de directeur, trouvera le temps

- de guider les aviateurs perdus, anglais ou américains,
- de cacher les réfractaires au travail obligatoire
- de transmettre en Angleterre les renseignements utiles
- de participer aux secrètes péripéties d'un combat clandestin dangereux.

Et tout cela, le Frère Joseph SALAÜN l'accomplissait avec la joie intérieure d'un homme libre, serein dans les circonstances les plus dramatiques, attentif à ne pas exposer les jeunes qui fréquentaient le Likès aux aveugles représailles, soucieux de les voir garder la tête haute devant un ennemi qui faisait appel aux pires chantages et aux mesquines tracasseries, sourd aux ragots qui laissaient entendre que le Likès était un centre de collaborateurs, discret sur ses activités dont bien peu, parmi ses confrères, partageaient le secret.

L'action du Frère Joseph SALAÜN était dans le droit fil d'une vie vouée à l'éducation des jeunes et à un attachement indéfectible au pays qu'il avait déjà servi durant la guerre 14-18.

Et vous tous, qui êtes là aujourd'hui, ses collègues de travail, ses compagnons de lutte, ses anciens élèves, plus que d'autres, vous pouvez témoigner de sa personnalité, de sa compétence et de son dévouement, de son courage et de sa clairvoyance, de sa modestie et de son abnégation. Et, devant ce mémorial, avec vous, nous ne pouvons que nous SOUVENIR et AIMER.

Nous souvenir de la noble figure du Frère Joseph SALAÜN, éducateur remarquable, chef éminent, résistant courageux, religieux aux profondes convictions, Frère des Ecoles Chrétiennes, et aimer ce qui a donné valeur à sa vie: son Pays jusqu'à lui consentir

l'ultime don; cette Ecole dont il a présidé aux destinées pendant quatre ans et pour laquelle il s'est sacrifié; cette Jeunesse à laquelle il était entièrement dévoué; le Christ dont il était l'humble disciple.

Recueillons ce message et soyons fiers de tous ceux qui, comme lui, ont défendu notre Honneur et notre Liberté ».

Les élèves actuels n'ont évidemment pas été écartés de cet anniversaire: des dépliants, retraçant brièvement la vie du F. SALAÛN et son action dans la Résistance, ont été proposés dans les classes; professeurs principaux ou professeurs d'Histoire avaient été invités à informer leurs élèves, à soutenir leur réflexion sur ces questions fondamentales de la solidarité, du droit des hommes à la liberté...

Les élèves furent conviés par niveaux, dans la semaine du 10 au 14 décembre, à l'une ou l'autre des conférences de M. René PICHAVANT, journaliste, auteur de «Clandestins de l'Iroise ». M. PICHAVANT évoquait de façon fort concrète les aspects historiques et locaux de la Résistance dans le Finistère.

F. Pierre LE DORE

«LE LIKÈS» n° 231 - avr 94

Hommage au Frère Joseph SALAUN

Hommage au Frère Joseph SALAUN, Ancien Directeur du Likès, arrêté par la GESTAPO le 26 avril 1944 et mort au Camp de Neuengamme. près de Hambourg le 17 décembre 1944

Il y a 50 ans à quelques jours près !

Le 26 avril 1944. vers 16h - 16h30, le Frère Joseph SALAUN était arrêté à son bureau de Directeur du Likès par 2 hommes de la GESTAPO, guidés par le traître ZELLER.

Pourquoi ? Qu'avait-il donc fait ?

Depuis 2 ans au moins, le Frère Joseph SALAUN était un résistant. Avec d'autres Frères du Likès, il faisait partie du «Réseau Vengeance», l'un des réseaux de Résistance en relation avec le grand réseau «Libération Nord». Le Frère SALAUN s'occupait d'acheminer par bateau en Angleterre à partir des ports de la Côte du Cap, entre Douarnenez et Audierne, des aviateurs alliés tombés en combat aérien ou des volontaires français qui désiraient rejoindre le Général de Gaulle.

L'activité du Frère SALAUN comme organisateur de filières de passage vers l'Angleterre était connue dans la région et il avait reçu une demande de passage de celui qui devait le trahir et diriger son arrestation.

Les élèves du Likès, en cette fin d'après-midi, se rendaient au cinéma ODET-PALACE (actuellement ARCADES-ODET), à l'occasion de la fête du Patronage de St Joseph (patron de leur Frère Directeur) ! Les allemands viennent arrêter le Frère SALAUN et le conduisent à la prison St Charles ancienne école et redevenue lycée professionnel du Likès, il y a encore quelques années - L'école St Charles était devenue la prison des Résistants arrêtés dans la région ! C'est maintenant un immeuble résidentiel !

Le Frère SALAUN est interné à la prison Si Charles et commencent alors pour lui, huit mois de souffrances

il séjournera en prison du 26 avril 1944 au 10 juin 1944. Au cours de ces 2 mois il sera envoyé au siège de la GESTAPO à Carhaix pour interrogatoire et ramené à Quimper!

Le 10 juin, c'est le départ par voie ferrée vers le camp de concentration Quel voyage interminable dans la chaleur étouffante, la faim, la soif, avec des arrêts, des retours en arrière. Le convoi est dévié et risque d'être bombardé - les Alliés ont débarqué en Normandie, le 6 juin. Passage à Rennes le 17 juin - Arrivée à Compiègne (camp de transit) le 12 juillet. Il aura fallu 1 mois pour y arriver ! Il faut dire que le voyage a été emmaillé d'incidents divers et d'évasions.

Et c'est ensuite la dernière étape de ce voyage douloureux de Compiègne (au Nord Est de Paris) au camp de concentration de Neuengamme (près d'Hambourg) ! Il faudra 15 jours pour arriver dans ce lieu sinistre situé au milieu de marécages (du 16 au 31 juillet 1944).

Dans ce camp de concentration de Neuengamme, créé en 1938, le Frère SALAUN va vivre ses derniers mois. La vie des Déportés est très dure baraques (blocks) prévues pour 300 détenus, on y entasse 800 dans des lits à 3 niveaux (5 détenus pour 2 paillasse). Lever à 5 heures. Rassemblement sur la Place d'Appel à 6 heures. Travail de 7 heures à 19 heures (coupé par la «soupe» à 13 heures) ! Le travail : remplir des wagonnets de glaise, matière première pour l'immense fabrique de briques du camp!

Dans le courant du mois d'août ou de septembre, le Frère SALAUN est transféré dans un groupe de travail (un Kommando) plus dur. Il s'y épuise ! Sa blessure de guerre à la jambe le fait souffrir ! Combien de temps durera ce calvaire ? D'après les témoignages des déportés bretons rescapés, un médecin SS d'une piqûre aurait mis fin aux souffrances du Frère SALAUN, le 17 décembre 1944! Il avait 48 ans!

Quel exemple nous laisse-t-il ?

Oui, il doit être un exemple pour nous tous ! Son sens de la fraternité, son courage dans ses épreuves et ses souffrances nous laissent le souvenir d'un homme, d'un Frère qui témoigna du don de sa vie jusqu'à la limite de ses forces

Frère Michel ORGEBIN

Ce texte a été lu dans toutes les classes par les professeurs principaux à la demande du Directeur.

L'homélie de l'Abbé Cariou, son compagnon de déportation.

«Le 27 avril 1944, je rencontrai pour la première fois frère Salaün. C'était à la prison St-Charles, le Lendemain de notre arrestation. Une même trahison nous avait réunis. Nous allons cheminer côte à côte jusqu'au camp de Neuengamme.

Le 4 mai, vers 17 H 30, un premier convoi avait été dirigé vers les dunes du Poulguen, entre le Guilvinec et Penmarc'h. Ciel bleu, immensité de la mer, chute d'un jour printanier : tout chantait la joie de vivre autour de ces hommes qui s'étaient préparés aux ultimes combats de la Libération nationale.

Vers 18 h. un autre groupe est rassemblé dans la cour. Frère Salaün et moi sommes en queue de colonne, enchaînés l'un à l'autre. Nous nous attendons au pire. Les visages sont blêmes. Frère Salaün me dit à voix basse : «donnez-moi l'absolution».

Nous avons rendez-vous avec la Gestapo de Carhaix. Les premiers appels se succèdent à bon rythme. Ces camarades vont redescendre, achevant leur jeunesse sur la dune de Moustierlin pour le grand bond sur l'autre rive.

Frère Salaün et moi restons 18 jours dans le sous-sol de cette maison bourgeoise où officient les maîtres allemands et leurs sbires français. Je renonce à évoquer les séances ou de jeunes Bretons, passés à l'ennemi, se livrent au grand jeu de la torture. Incroyable ce qu'on peut extraire de souffrance d'un corps humain.

Nous revenons à Saint-Charles. Un jour nous apprenons l'événement majeur, si ardemment attendu: les Alliés ont débarqué. Derrière nos barreaux, une immense espérance nous habite de les voir bientôt à Saint-Charles. Folle illusion dont les ailes se brisent bien vite.

Nos geôliers embarquent tous les détenus de Mesgloaguen et de Saint-Charles. Dans le car, je suis à nouveau lié à Frère Salaün. Je revois le regard du Directeur du Likès vers son vaste établissement, vers la chapelle. Le dernier regard, le mouvement des lèvres, traduisent l'intense émotion et la prière.

Nous sommes encore ensemble lors de l'embarquement, au passage à niveau de Saint-Yvl. Ensemble au camp Marguerite de Rennes, dans une immense baraque. Nous pouvons échanger.

Nous prions longuement sur le rythme du chapelet. Nous prions pour le Likès et sa population scolaire. Pour nos familles. Nous prions aussi pour notre Judas. A la récitation lente, très appuyée du Notre Père. nous nous arrêtons aux paroles: «pardonne-nous, comme nous pardonnons». Oui, aide-nous à pardonner au traître, à nos tortionnaires - comme tu as pardonné du haut de la Croix»,

A Compiègne, dernière étape sur le sol de France, puis au camp de Neuengamme, nous nous efforçons de rejoindre la dernière imploration de Jésus : «Pardonne-leur Père, ils ne savent pas ce qu'ils font».

Neuengamme - un camp de concentration parmi d'autres. Tout a été dit, écrit, visualisé sur ces lieux inventés par le génie du mal. Mais ni la parole, ni l'écriture, ni l'image ne sauraient traduire l'indicible horreur.

Sur les registres du camp, nous ne sommes plus qu'un numéro, au service de la monstrueuse entreprise planifiée d'anéantissement par la garde prétorienne du régime. Mais restait le sanctuaire, l'inviolable sanctuaire de la foi.

Nous fûmes encore ensemble pendant les jours dits de quarantaine. Notre prière avait sans doute l'accent désolé de Gethsémani.

Je fus désigné pour un Kommando extérieur - une mine de fer dans la région de Brunschwig - tandis que Frère Salaün restait provisoirement au camp. La séparation eut lieu, très simple, emplie de fraternelle émotion, «Tu sais, me dit-il, je ne crois pas que j'en sorte. Après tout, ma vie a été belle. J'ai enseigné à des générations d'élèves. Je me suis efforcé d'en faire des chrétiens solides dans leur foi et de bons Français. Dieu m'a gâté de m'appeler à son service Tu diras à M. Bengloan que j'offre ma vie pour les vocations religieuses. Dis aux professeurs et aux élèves du Likès que je les englobe tous dans le même affectueux souvenir». Une dernière absolution. Une dernière accolade.

Je n'ai plus revu Frère Salaün en ce monde. Mais sa mémoire ne m'a pas quitté, l'image lumineuse d'un homme dont la foi a imprégné toute la vie et qui en a porté très haut le témoignage.»

Abbé Cariou.

«LE LIKÈS» n° 263 - novembre 2004

«Celui qu'on ne pouvait qu'aimer.»

« Je n'ai pas lieu de me plaindre. Ma vie, somme toute, a été belle et heureuse. J'ai servi de mon mieux deux causes pour lesquelles il vaut la peine de consumer sa vie: celle de mon Pays et celle de Dieu. J'ai enseigné à des générations d'élèves. j'ai travaillé à en faire de bons Français et de solides Chrétiens...

Mourir à 48 ans au milieu de réalisations solides, mourir pour son pays et pour sa foi, à 48 ans, vraiment cela ne serait pas si mal. Dieu m'a gâté.

J'offre ma vie tous les jours depuis le 26 Avril pour les vocations religieuses... Tous mes maîtres, tous les élèves du Likès, je les englobe tous dans le même affectueux souvenir»

Telles furent les dernières paroles du Frère Joseph SALAUN, recueillies par l'Abbé CARIOU - vicaire au Sacré-Coeur de Douarnenez et arrêté par la gestapo le même jour que le Frère SALAUN - au revier (1) du kommando de Bremen-Farge.

Au terme de ce calvaire atroce, l'Abbé, son compagnon de souffrance, donne l'absolution a notre Frère, Le sacrifice atteint sa sublimation, tout s'achève en ce 17 Décembre 1944. On ne peut douter qu'en cet instant ultime il avait embrassé une dernière fois, dans une étreinte affectueuse, sa famille, sa communauté et tout le Likès pour qui il avait égrené tant de rosaires apaisants. Cette ascension dans la douleur avait commencé le 26 Avril 1944. Le Frère Directeur est arrêté dans son bureau par la gestapo. Dignement, sous le regard terrassé et impuissant de deux de ses complices désarmés, Messieurs LE BRIS et LE BARS, il quitte son cher Likès, pour lequel il avait tout donné depuis 21 ans, vers la toute proche prison Saint-Charles.

« J'ai été battu comme jamais j'aurais battu un animal, lanières de caoutchouc avec filin d'acier au milieu... Je tiens le coup mais

c'est horrible » parviendra-t-il a écrire au Frère François LE BAIL, récemment nommé Directeur du Likès.

Au coeur de cet enfer ignoble de la rue Laennec à Quimper, siège de la gestapo, au coeur des cris provoqués par les coups, le Frère Directeur garde le silence. Se sachant « brûlé » mais étant demeuré obstinément au Likès par crainte des représailles à l'égard de son Etablissement, il avait quelques jours auparavant détruit tous documents qui compromettraient ses amis du réseau.

Ainsi, l'offrande de sa vie avait déjà commencé... Elle était la dure consommation de son engagement patriotique, inébranlable et énergique pour la liberté et pour chasser le funeste occupant.

Elle exprimait la réponse fidèle à l'appel du Général DE GAULLE pour ressusciter la nation et l'arracher à l'oppression, Elle se transformait en prière généreuse et intense, unie à l'agonie de celui en qui reposait sa confiance: «Je me consacre tout à Vous » avait-il prononcé le jour de sa Profession Religieuse.

Elle devenait pardon, même pour celui qui l'avait trahi. Lors du procès de cette « âme basse » que fut le traître ZELLER, le vicaire de Douarnenez (2) prononcera ces mots en se tournant vers le box de l'accusé:

« Frère SALAUN et moi avons prié pour vous. Prié pour que vous reveniez de vos égarements. Je n'ai qu'un regret, mais il pèse très lourd. C'est que Frère SALAUN, assassiné à Bremen-Farge, ne soit pas à cette barre pour vous redire notre pardon».

*«Lorsque vous reviendrez, car il faut revenir
Il y aura des fleurs tant que vous en voudrez.
Il y aura des fleurs couleur de l'avenir.
Il y aura des fleurs lorsque vous reviendrez» (3)*

Cher Frère Directeur, vous n'êtes pas revenu, mais les graines que vous avez répandues avec profusion au cours de votre entier dévouement au Likès,

au cours de votre engagement, sans détour, pour la liberté

*avec vos amis de la Résistance.
au cours de la nuit obscure de vos souffrances,
s'épanouissent, aujourd'hui, dans le coeur de chacun d'entre nous
parce que nous voulons que les armes se taisent pour toujours,
parce que nous voulons que les hommes vivent dans la dignité,
parce que nous voulons pour chaque homme, chaque femme,
chaque jeune une démocratie citoyenne,
parce que vous en êtes le semeur « qu'on ne pouvait qu'aimer »
(4)*

*Jamais ces fleurs ne flétriront car elles sont
l'harmonie de deux mots, « se souvenir et aimer ».*

Frère Jean-René Gentric, Directeur.

(1) Le revier était l'infirmerie des camps de concentration

(2) L'Abbé CARIOU a 94 ans. Il vit à Gouesnac'h.

(3) Extrait de "Je salue ma France" poème d'ARAGON publié clandestinement en 1943

(4) C'est ainsi que Monsieur GUILLERMOU de Saint Evarzec, ancien élève de M. Salaün et compagnon de son ancien professeur lors du sinistre voyage vers l'Allemagne, achève son précieux témoignage adressé au Likès le 12 Août 1945.

«LE LIKÈS» n° 264 - février 2004

Il y a 60 ans, décédait le Frère Joseph Salaün, Directeur du Likès..

« Il faisait très froid, on était gelé... La messe libérait beaucoup d'émotion et voir toute l'école réunie était magique. » Ce témoignage de Sophie élève de 505 résume bien la journée du 9 décembre. Le temps froid et gris mais sans pluie n' aura pas perturbé la célébration dans la grande cour intérieure du Likès. La foule considérable était recueillie, silencieuse et attentive pour la commémoration du 60ème anniversaire de la disparition en déportation de Frère Joseph Salaün.

Mgr Guillon, évêque de Quimper et de Léon: «Joseph Salaün était un artisan de paix »

«Nous voici réunis pour nous souvenir, dans la prière, d'un homme qui est décédé il y a soixante ans, en Allemagne du Nord, dans le camp de la mort de Neuengamme.

Cet homme, Joseph Salaün, était un religieux, Frère des Écoles Chrétiennes. Il était Directeur du Likès. Tout en exerçant sa responsabilité d'éducateur, il participait, en s'y dévouant corps et âme, à des actions de résistance face à l'occupation allemande, notamment en hébergeant des aviateurs anglais qui avaient été abattus, ou d'autres personnes qui risquaient d'être arrêtées et fusillées ou envoyées en camp de concentration.

Le 26 avril 1944 il a lui-même été arrêté par la police secrète allemande, la Gestapo. Il a été jeté en prison, terriblement maltraité, puis déporté au camp de Neuengamme, et c'est là qu'il est mort, en décembre 1944, après avoir traversé des souffrances qui dépassent ce que nous pouvons imaginer.

Joseph Salaün a été un artisan de paix, un de ceux qui ont permis que soit mis un terme à la tyrannie du régime hitlérien, synonyme de mépris total de la dignité humaine. Il a été artisan de

paix en tant que chrétien, par fidélité à l'Évangile. En nous souvenant de lui aujourd'hui nous accomplissons un devoir de reconnaissance. Nous voulons aussi nous rendre disponibles pour devenir nous-mêmes, de plus en plus, des artisans de paix. »

Marion Gonidec, terminale ES2: « Nous sommes l'espoir . »

« Détruire un homme est difficile, presque autant que le créer, cela n'est ni aisé, ni rapide, mais vous y êtes arrivé, vous n'avez plus rien à craindre de nous, ni acte de révolte, ni parole de défi, ni même un regard qui vous juge... », voilà ce qu'écrit Primo Lévi, écrivain juif, survivant d'Auschwitz.

On ne peut se permettre d'oublier ces mots, ces voix ... Leurs cris ne se tairont jamais, pas plus que le message qu'ils portent. Les cris de ces hommes que l'on a pris pour des bêtes, les cris de résistance de ceux, qui comme le Frère Joseph Salaün, se sont battus jusqu'au bout au nom de la liberté, pour que survive malgré tout, un reste d'humanité.

Leur histoire est aussi la nôtre.

Ces cris de révolte se doivent de briser le coeur des silences, de résonner aux oreilles du monde. C'est à nous de faire vivre leurs mémoires, et celle de leur histoire qui est aussi la nôtre. Nous ne l'avons pas vécu directement, ce n'est pas une raison. Il serait simple de se dire que ça ne nous concerne plus, que c'est trop lointain, qu'on ne revient pas sur le passé.

Mais cet engagement qu'ont pris ces hommes, cette volonté de résister à l'absurde, la haine, l'horreur, cet engagement c'est à nous de le renouveler, quotidiennement, par notre esprit critique, de l'exprimer à travers nos devoirs civiques, nos engagements politiques, pour préserver nos différences.

Plus jamais ça!

Réagissons face aux événements qui menacent notre démocratie, notre liberté... Si des matins bruns devaient revenir, l'ombre de la dictature s'étendre à nouveau, ce serait à nous de nous élever

pour dire non, pour crier, tous ensemble, « plus jamais ça ». A nous d'empêcher le crime contre l'humanité, contre la paix, le crime contre la mémoire.

Nous sommes l'espoir, le futur, la nouvelle résistance. N'oublions jamais, souvenons-nous, souvenons-nous et aimons. »

M. Fabien Sudry, Secrétaire Général de la Préfecture du Finistère: «Approfondir les Valeurs de la République. »

« Le serviteur de l'Etat que je suis ne peut rester insensible aux belles et fortes phrases rapportées par ses compagnons d'infortune: « ma vie, somme toute, a été belle et heureuse. J'ai servi de mon mieux deux causes pour lesquelles il vaut la peine de consommer sa vie : celle de mon pays et celle de Dieu ».

En peu de mots, tout était dit.

Après cela, certains d'entre vous pourraient encore penser « mais à quoi bon revenir sur ces événements, pourquoi se tourner vers le passé ? »

Je leur répondrai simplement que si nous sommes ici pour partager ce moment dans la diversité de nos situations et de nos philosophies, dans une ville où il fait bon vivre, dans une région à laquelle nous sommes attachés, dans une Nation libre ouverte sur le monde, c'est parce que des hommes et des femmes tels que Joseph SALAÛN sont restés debout quand il le fallait, sans céder à la facilité, et nous ont montré ainsi le chemin et la voie à suivre.

S'il pouvait encore parler, le Frère SALAÛN, leur dirait aussi, mieux que d'autres encore, lui qui a préféré « le sacrifice fécond à l'inutile honte » selon les mots de l'historien Marc Bloch, lui-même fusillé par les allemands en 1944, que les arrangements, les compromissions, les renoncements, ne servent à rien quand la dignité de l'homme est en jeu.

Il pourrait nous dire encore que, dans l'espace public, il n'y a pas d'autres voies possibles pour notre pays que dans

l'approfondissement des valeurs de la République qui expriment le génie de notre peuple. Nous le sentons aujourd'hui proche de nous, Joseph SALAÛN. L'évocation de sa vie, de ses souffrances, de ses combats, de ses engagements et de ses convictions est de nature à nous aider dans la réalité d'aujourd'hui à surmonter les doutes, les difficultés et les épreuves.

Puisse son exemple admirable inspirer nos actions et nos comportements pour continuer à espérer et à vivre plus intensément encore, avec et au service de nos frères, nos concitoyens. »

Jean Quéré, élève de seconde S en 1944: « Puis ils l'ont emmené... »

Extraits du journal.

« Mercredi 26 avril 1944,

Au réfectoire, terrible nouvelle, le directeur est ramassé par les Allemands. Des témoins de Kerfeunteun l'ont vu passer en civil entre deux agents de la Gestapo, menottes aux mains, sous la menace de pistolets, comme un vrai bandit.

Le soir, on ne voyait ni le Frère Floc'hlay, ni le Frère Evain, ni le Frère Cader. Au dortoir, Frère Roger prépare sa valise et s'en va rejoindre les trois autres qui étaient partis dans le maquis.

Le Directeur couchait dans l'ancienne salle de chant car Frère Aballéa (Ali) nous disait que s'il avait voulu rester là, il ne serait pas parti.

Le Directeur est à Saint Charles maintenant, ce qui fait que les profs de notre classe sont partis : Le Directeur, classe d'anglais, Frère Floc'hlay, sciences et math, Frère Cader, allemand. Qui va les remplacer?

Jeudi 27 avril 1944

La gestapo a été fouiller dans les bureaux du Directeur. En revenant du terrain des sports, une auto de la Gestapo monte vers Saint Charles.

Samedi 29 avril 1944

Frère Le Bail (le nouveau Directeur) nous a raconté ce qui s'était passé (arrestation du Directeur, Frère Salaün). Le Directeur a été appelé par un homme qui voulait sûrement demander une place pour son fils. Il est descendu (le Directeur) après avoir eu le droit de se mettre en civil puis ils l'ont emmené... »

Un témoignage de Frère Jean-Guillaume: Joseph Salaün aimait la vie!

Avant la journée du 9 décembre, journée du souvenir, chaque classe de la série STT a reçu la visite de Frère Roudaut.

Depuis les années 1980, « Jean-Guillaume » a pris sa retraite mais n'a jamais quitté ses collègues de G puis (à partir de 1994) de STT, ni ceux de BTS... Et évidemment pas leurs élèves. C'est naturellement qu'il a accepté de venir témoigner de la vie au Likès pendant l'occupation allemande.

Frère Jean-Guillaume est arrivé au Likès en 1943. Pendant un an, il a enseigné sous la direction de Frère Joseph Salaün. Il est venu parler de la vie qu'il a connue à l'école pendant cette période. « Les élèves, dans les années d'occupation, étaient des élèves comme vous, pleins de vie (et même parfois un peu trop pour les occupants) ».

« Joseph Salaün n'était pas quelqu'un de triste. Il était jovial et il aimait la vie. » A l'aide d'anecdotes, de moments qu'il a connus, Frère Jean-Guillaume a montré aux élèves que l'on peut aimer la vie et être, quand même, capable de la sacrifier pour que celle des autres soit heureuse.

Enquête au collège.

Au cours du mois de janvier, Marie-Renée de Kéroulas a réalisé, avec les professeurs principaux, une enquête auprès des collégiens. Elle leur a posé cette question « Le jeudi 9 décembre 2004, tu participais à une journée un peu particulière pour commémorer le 60ème anniversaire de la mort du Frère Joseph Salaün qu'as-tu retenu de cette journée ? »

Voici quelques-unes des réponses.

Chez les 3ème

« "Se souvenir pour l'avenir... Se souvenir pour aimer" j'ai trouvé cette journée très intéressante et émouvante » Victoire

« J'ai retenu la dureté de la guerre, les violences que des êtres humains peuvent se permettre de commettre sur d'autres êtres humains mais aussi la phrase "Se souvenir pour l'avenir". » Audrey

« Cette commémoration ma émue et m'a rappelée que grâce à des actions de résistance et de solidarité humaine, la démocratie a pu être sauvée, au prix de lourds sacrifices. Mais c'est grâce aux résistants que nous les jeunes, nous pouvons vivre dans un monde libre. » Mathilde.

« Je ne savais pas qui était Frère Joseph Salaün. Cette journée m'a donc éclairée sur cet homme courageux. J'ai trouvé que la messe était très bien. » Pauline.

« J'ai appris que, bien que parfois nous sommes malheureux, désorientés, il faut toujours garder la foi même lorsque la vie ne nous gêne pas, il faut rester digne, ne pas désespérer, garder l'espoir. » Gauthier

Chez les 4ème

« C'était très impressionnant le grand rassemblement de tous les élèves du Likès, c'était très solennel et j'ai appris pas mal de choses lorsqu'on est allé en ville pour voir certains monuments. » Caroline.

« Qu'il faisait froid et bien sûr que M. Salaün a fait beaucoup pour l'école et qu'il est important de le rappeler. D'ailleurs la classe des 407, on a fait un exposé qui résumait cette journée. » Oriane

« La chorale a très bien chanté » Claire.

« C'était super! Grâce à cette journée, j'ai appris plein de choses sur le collège et sur le Frère Joseph Salaün dont je n'avais jamais entendu parler auparavant. Les discours étaient tout de même parfois un peu trop longs ! » Élisabeth

« J'ai retenu le fait que le Frère Joseph Salaün ne s'était pas caché alors qu'il était recherché par la Gestapo pour que les Allemands ne s'acharnent pas sur le Likès » Mickaël.

«J'ai retenu de cette journée que le Frère Joseph Salaün était quelqu'un de très généreux. Ses dernières paroles m'ont marquée parce qu'il vivait des moments difficiles en camp de concentration et qu'il a dit "Ma vie, somme toutes, a été belle... Dieu m'a gâté" » Charline.

Chez les 5ème

« J'aimais bien le "bruit" de l'orgue. » Nicolas

« Qu'il était résistant et que les élèves l'aimaient bien. » Gaétan

« Nous avons été sur les lieux de mémoire. J'ai aimé les discours mais il faisait froid. » Victor

« J'ai retenu que cette personne était un Grand Monsieur. Il avait beaucoup de courage et il a passé sa vie à aider les autres. » Cloé

« Grâce à lui, nous en sommes là, alors que rien n'aurait été pareil s'il n'avait rien fait, je retiens que nous devons être solidaires les uns envers les autres ... » Astrid

« J'ai retenu un homme de mérite, de sagesse et de courage dont la vie n'a été qu'un combat pour la Liberté. » Pauline

Chez les 6ème

« Le jeudi 9 décembre était une journée un peu longue mais c'est un héros. » Axel.

« Que le Frère Salaün a consacré sa vie entière au Likès, à la France et à Dieu. » Caroline

« La journée était émouvante si j'avais su j'aurais apporté une boîte de mouchoir. La plaque était superbe, elle était bien gravée.

» Céline

« Que c'était une bonne idée et cela nous apprenait beaucoup de choses. Cette cérémonie est normale car j'aurais trouvé injuste que l'on ne célèbre pas quelqu'un qui a donné Sa vie pour le Likès. » Valentin

« Quand j'étais à la cérémonie, l'odeur de l'encens. » Jeanne

« J'ai retenu que nous sommes allés à la messe et que c'était une très belle messe. » Clémence

« La messe à la cathédrale et le nombre important de personnes au Lycée Sainte Marie. C'était impressionnant. » Damien

« C'était une journée assez émouvante. Ce que j'ai retenu est que le Frère Joseph Salaün est un homme qui, je pense, mérite du respect car je ne pense pas que j'aurais pu faire comme lui me sacrifier pour le Likès, pour toutes ses Personnes » Sonia.

Les 407 exposent

C'est dans le cadre de leurs Itinéraires de Découvertes que les élèves de 407 ont préparé puis présenté leur exposition sur le Frère Joseph Salaün.

Chaque équipe (de 4 élèves) a mené une recherche sur un sujet (la présence allemande à Quimper, la Résistance, la vie à l'école, l'action du Frère Salaün ...) dans le but de présenter aux autres élèves de 4° le résultat de ses recherches sous forme de panneau, d'une part et d'autre part sous forme d'une évocation animée d'environ 40 minutes.

J'ai été impressionné par la qualité de la présentation: ils ont su présenter les événements de manière intéressante et émouvante. Cette performance est d'autant plus remarquable que l'on sait

combien il peut être difficile pour un jeune de s'exprimer ainsi devant ses pairs. Bravo également à Chantal Hélias et à Jean-Yves Merrien, leurs professeurs.

Jean GUÉGUEN

Commémoration : les lieux de mémoire

Le jour de la commémoration, les élèves de 5ème et une partie de ceux de 4ème ont pu effectuer un circuit dans Quimper afin de situer les différents lieux où se sont déroulés différents événements survenus durant l'occupation.

Le collège Saint Yves

Dès septembre 1939, une grande partie des locaux est réquisitionnée pour être transformée en hôpital. Malgré des conditions difficiles, l'école reçoit encore plus de 300 élèves. Une année plus tard, l'hôpital doit fermer : les Allemands s'installent dans l'école (novembre 1940). Les élèves seront hébergés à la paroisse Sainte Thérèse jusqu'à la rentrée 1944.

Le lieu de la première liaison radio vers Londres. C'est à proximité du Likès qu'eut lieu cette première émission.

L' école Saint Charles

Cette école fut également réquisitionnée à partir d'octobre 1943 pour en faire une prison. Elle servit surtout à la Gestapo. C'est là que le Frère Salaün fut interné.

Le Likès

Le 12 septembre 1939, l'établissement est réquisitionné à titre d'hôpital complémentaire. Il n'y a plus que 520 élèves dont 300 internes. Les Allemands sont à Quimper le 18 juin 1940 et occupent Le Likès à partir du 20 août. Le Frère Joseph Salaün devient Directeur à la rentrée de septembre 1940.

Un des grands soucis de la direction était d'éviter la réquisition générale par les Allemands comme ce fut le cas pour Saint-Yves

et le Grand séminaire. L'occupation d'une grande partie des locaux n'empêcha pas les effectifs de progresser (705 en 1943).

La stèle des Eclaireurs

Cette stèle située place de la Tourbie a été érigée cet été 2004 à la mémoire de jeunes lycéens de la Tour d'Auvergne qui avaient pris le maquis. Ce maquis a été surpris le 27 juin 1944 à Briec par une patrouille allemande. 5 furent tués.

La stèle du cambriolage du STO

Les services du STO furent cambriolés le 14 janvier 1944 par un groupe de résistants qui réussirent à déroder 44 000 dossiers à la barbe des soldats de la Feldkommendatur (situé juste en face de l'autre côté de l'Odet.). Malheureusement 7 d'entre eux furent arrêtés et déportés 3 jours plus tard. Il n'y eu que 2 survivants.

Jean GUÉGUEN

Palmarès 1944-1945

Le Likès et la guerre

Voici, à grands traits, les faits caractéristiques des Années de guerre

1939- 1940

La rentrée devait se faire avec quelques 620 élèves internes et un effectif total de 850 élèves.

La déclaration de guerre avec ses conséquences, mobilisation massive des professeurs, réquisition de la majeure partie de l'Ecole au titre d'Hôpital auxiliaire, oblige à la suppression des classes préparatoires et à la fusion des classes parallèles. L'effectif total est de l'ordre de 525 élèves. Une deuxième mobilisation en avril provoqua la suppression de certaines classes de Première Division.

Grâce au dévouement généreux quoique un peu inexpérimenté des jeunes anciens, les classes inférieures purent fonctionner normalement.

Et c'est la débâcle... L'armée allemande procède à l'occupation quasi complète de l'école. Les professeurs présents le 20 Août au LIKÈS, jour de l'occupation se rappelleront longtemps la lutte homérique qu'il fallut engager contre les soldats vainqueurs pour défendre pied à pied certains appartements.

1940- 1941

Peu à peu les anciens professeurs sont rentrés sauf Messieurs BELZIC, ABERNOT, LAUNAY et BERGOT prisonniers et Monsieur JAOUEN resté en Angleterre dans les F. F. L. Pendant les vacances les aménagements nécessaires ont été faits et la rentrée s'effectue avec 511 élèves dont 227 internes. L'année se passe dans un état d'alerte presque continu dû aux menaces de réquisition totale et aux heurts des élèves avec les occupants.

Le 3 Février 1941 une bagarre éclate entre élèves et soldats: deux élèves et deux professeurs sont arrêtés, passent la nuit au poste de garde, puis sont relâchés sur l'intervention de Monsieur SALAÜN, pro-directeur.

Le 21 Février nouvel incident, le vestiaire allemand est pillé par un groupe d'élèves. Par sa diplomatie le Frère Pro-Directeur évite toute suite grave pour l'école.

A noter en Janvier 1941 l'introduction dans l'école de l'enseignement du Latin par la création d'une Section Secondaire classique Série C.

En même temps que l'école, fonctionne, depuis Octobre 1940, un Centre de Formation Professionnelle groupant une cinquantaine d'apprentis.

1941 - 1942

L'année s'écoule dans un calme relatif. L'aménagement en dortoir du grenier situé au-dessus des classes et de la « Ligne Siegfried » en locaux scolaires, permet de recevoir 580 élèves dont 260 internes.

Deux nouvelles classes sont créées la Sixième Classique et la Sixième Moderne, pour recevoir les jeunes élèves de 11 ans munis du nouveau diplôme le D.E.P. P.

Les Allemands posent des barbelés tout autour de la propriété et interdisent le passage par la prairie et la « Venelle Riou ».

1942 - 1943

Le calme continue en même temps que la prospérité de l'école. Le nombre des élèves passe à 660.

En cours d'année on organise la demi-journée de plein air. Les leçons d'éducation physique et d'entraînement athlétique complètent heureusement la formation générale.

Les résultats sportifs viennent confirmer l'excellence des méthodes. Les succès aux examens officiels sont eux-mêmes très bril-

lants : 28 deuxièmes parties de Bac, 35 premières parties, 20 B.E., 19 B.E.P.S., 60 C.A.P., 4 entrées aux Arts et Métiers.

1943 - 1944

La nouvelle réglementation de « Défense Passive », interdiction d'avoir deux classes ou deux dortoirs contigus ou superposés, oblige à la dernière minute à un remaniement complet des locaux affectés aux dortoirs et classes. Il s'ensuit une dispersion très grande des services et de nombreuses difficultés d'adaptation. C'est ainsi que la Salle des Fêtes devient dortoir et classe. Les dortoirs Sainte-Marie, Saint-Nicolas et de l'infirmierie sont convertis en classes.

Une partie des internes doit rejoindre tous les soirs l'école Saint Corentin où deux classes ont été aménagées en dortoir, tandis qu'une autre partie se rend à Kerfeunteun, salle « Louët ».

La rentrée des élèves se trouve, du fait de la nouvelle organisation, retardée jusqu'au 25 Octobre. A leur arrivée à l'école les élèves ont l'heureuse surprise de trouver leurs professeurs revêtus de l'habit religieux des Frères des Ecoles Chrétiennes.

La fin de l'année 1943 est attristée par des incidents graves provoqués par quelques grands élèves. Astucieuse et comique à l'origine « l'histoire des Dindes » faillit provoquer la déportation de la Direction de l'école et de tous les élèves de la classe de Math-Elem. ; elle se termina par la malheureuse arrestation, suivie de déportation, de René PERNEZ de Plonéis.

En Avril 1944, nouveau fait plus grave, le Frère Directeur Monsieur SALAÛN, victime d'une dénonciation est arrêté par la Gestapo et emprisonné à Saint-Charles puis à Carhaix, Rennes, Compiègne et enfin déporté en Allemagne. L'absence totale de nouvelles autorise les craintes les plus pessimistes.

Le jour même de l'arrestation de Monsieur le Directeur, quatre professeurs des grandes classes les Frères FLOC'HLAY, EVAIN, CADER et ROGARD disparaissent pour éviter une arrestation probable.

Le 20 Mai, au soir de la Communion solennelle une décision préfectorale ferme les internats de la ville. L'externat fonctionne jusqu'au 6 Juin, jour du débarquement.

Du 4 au 8 Août le LIKÈS devient le centre de résistance des Allemands à Quimper. Devant la gravité de la situation, le Frère Directeur, après avis du Conseil, fait le vœu d'ériger une statue d'art à la Très Sainte Vierge, sous le vocable de Notre Dame du LIKÈS, si l'école et le personnel sortaient indemnes de ces conjonctures.

Notre Dame, patronne du LIKÈS a prouvé hautement qu'elle bénissait ce vœu: il reste à l'exécuter. Malgré ces péripéties, l'assiduité au travail ne s'est pas démentie et les 705 élèves ont cueilli une belle gerbe de lauriers: 20 deuxièmes parties de Bac, 46 premières parties, 42 B.E., 34 B. E.P.S., 4 entrées aux Arts et Métiers, 46 C.A.P. (les tourneurs n'ont pu composer).

Les Crossmen Likésiens juniors, après avoir remporté le titre de Champions d'Académie s'octroient le titre tant convoité de « Champions de France » avec MEAR Maurice, HASCOET Paul, CAPP Auguste, LE FLOCH Jean-René et LE VERGOS André.

Palmarès 1947-1948

Éditorial

Chers Élèves,

Le Palmarès reprend presque ses dimensions et sa présentation d'avant-guerre. Signe de renaissance timide, message de joie tempérée

Les collectionneurs regarderont avec tristesse les cases restées vides pour les années de guerre de 1940 à 1945, et celles maigrement garnies de 1946 et 1947. Ne faut-il pas craindre que cette période ne paraisse morte à l'historien en quête de documents? Cependant, quelle richesse de souvenirs pour ceux qui l'ont vécue.

Période de tristesse et de misère, mais surtout période de vaillance tenace pendant laquelle l'oeuvre, plusieurs fois gravement atteinte, réussit à survivre et même à enrichir encore sa formule.

1939-1940 marque une terrible soignée à la suite de la réquisition sévère de Septembre et du départ progressif des professeurs, presque tous mobilisables. 400 élèves terminent l'année.

1940-1941 est une année de reprise et de calme relatif coupé cependant par bien des incidents dramatiques. Tout le personnel n'est, hélas pas rentré, mais le contingent d'élèves aussi est réduit.

M. SALAÛN succédant à M. BENGLOAN, promu Visiteur de Bretagne, a pris en main le gouvernail. Son optimisme jamais en défaut, son activité débordante tirent parti de tout et parent aux pires difficultés, si bien que, peu à peu, l'Ecole augmente ses effectifs malgré l'envahissement progressif des locaux par l'occupant et les exigences tracassières de la Défense Passive.

450, 530, 600, 660, tels sont les effectifs enregistrés en Octobre 1940, 1941, 1942, 1943. Pour les loger, il a fallu aménager des locaux jugés non logeables ; effectuer, grâce à des amis très dé-

voués, des travaux officiellement impossibles ; chercher à l'extérieur des salles dont l'incommodité même avait une certaine poésie, une certaine saveur de maquis. On goûtait un vrai charme à s'y rendre dans la nuit noire, parfois sous une pluie battante, juste avant le couvre-feu ; à moins qu'un roulement sourd, un feu d'artifice sinistre à l'Est ou au Nord ne vînt serrer le coeur des nombreux Lorientais et Brestois venus à nous.

Les effectifs s'étaient reconstitués, les santés s'étaient maintenues, grâce à un ravitaillement pas toujours « très correct » ; aucune position essentielle n'avait été abandonnée et même quelques pas décisifs avaient engagé l'avenir : une Section Classique C, aujourd'hui complète, s'était créée, imposée par une loi de 1941. Une option de plus, très importante, est désormais offerte aux familles qui viennent frapper à la porte du Likès. C'est pour nous une grande force de pouvoir orienter effectivement enfants et jeunes gens, en plein accord avec les familles.

L'année scolaire 1943-1944, commencée avec beaucoup d'hésitation, se déroula dans une atmosphère lourde, inquiète et nerveuse, et dut se clore prématurément. Pas assez tôt, hélas ! pour éviter le pire, puisque depuis six semaines déjà M. SALAÛN subissait les tortures à Saint-Charles ; quatre autres Frères, trop compromis, avaient réussi à prendre le large. Presque cloîtrée, un espoir croissant au coeur, sans gaieté cependant à la pensée des absents, la Communauté attendit le mois d'Août. 4 Août, journée des dupes suivie de quatre jours de terreur angoissants pour le nouveau Directeur, le Frère François LE BAIL. Les élèves étaient partis, Dieu merci, mais vingt Frères cohabitaient avec les Allemands assiégés. Quelle diplomatie pour ne trahir aucun devoir

Enfin, le 8 Août, les Allemands partis, nous redevenons maîtres chez nous. Pauvre héritage, à vrai dire. Tout manque : bois, plâtre, peinture, literie, meubles... Cependant, un travail fébrile de deux mois transforme des locaux sordides en classes, dortoirs et réfectoires acceptables.

La rentrée, un peu retardée, se fait splendide. Audacieusement le Frère Directeur a décidé de doubler aussitôt les classes techniques pour lesquelles les demandes affluent. 820 élèves peuplent le Likès reconquis.

La montée des classes nouvelles conduira dès 1946 au chiffre maximum de 950 élèves répartis inégalement entre les trois Cycles Secondaires complets: Classiques C, Moderne et Technique.

Telle est la situation, brillante certes, à la rentrée d'Octobre 1947. Classes, dortoirs, réfectoires, tout est plein. Suffira-t-il désormais de laisser voguer le navire, vent en poupe? Nous ne connaissons jamais, probablement, cette heureuse insouciance, une lecture attentive des articles de ce « Souvenir » montrera plutôt la multiplicité des problèmes qui se posent. Peut-être peut-on, un peu présomptueusement, les résumer en deux mots équilibre budgétaire, équilibre des âmes.

Si l'on en croit les caissiers, tous les caissiers, quel cauchemar, quelles acrobaties ! Mais imagine-t-on les besoins d'une énorme maison dont les toitures, les vieilles portes, les vieilles fenêtres ont été abandonnées pendant cinq ans ; un pensionnat de 600 internes dont la literie a été pillée, le mobilier saccagé, les installations de toutes sortes délaissées ou transformées ?

Peu à peu, patiemment, tranche par tranche, le programme de reconstruction ou de restauration se réalise trop lentement pensent certains usagers exigeants, trop vite au gré de ceux qui en supportent les frais. « On ne peut plaire à tout le monde et à son père », bien sûr, mais parfois la sage lenteur est bousculée par la nécessité et nous avons l'impression d'être acculés à dépasser nos possibilités.

Exigences matérielles, exigences pédagogiques, exigences morales, notre époque n'épargne rien, n'accepte aucune quiétude. Un monde nouveau se crée, répète-t-on de toute part, une nouvelle civilisation se cherche, se précise, bousculant, nivelant tout comme un bulldozer sur son terrain d'essai. Inutile de gémir,

même de freiner, il faut prendre place sur l'engin et essayer de le diriger.

Avoir bon oeil, bonne oreille, des réflexes sûrs, de l'esprit de décision, telles sont, les qualités nécessaires si l'on veut guider en pleine effervescence. Y avons-nous réussi ? Des essais intéressants ont été faits, comme en témoignent les éphémérides et les activités des oeuvres. Les élèves sont parfois entrés à plein dans le jeu, assumant avec honneur des responsabilités effectives (Fête de Saint Eloi) , prenant à coeur une organisation temporaire (Exposition sur la Bretagne), ou une oeuvre permanente (Dirigeants des Patronages) ressuscitant une institution ancienne (Harmonie) .

Un vent nouveau, un dynamisme juvénile soulèvent l'Ecole, l'emportant, avec toutes ses richesses anciennes, vers de nouvelles destinées. Pourquoi faut-il que des difficultés matérielles, des impossibilités pratiques viennent si souvent arrêter les bonnes volontés? Espaces, ressources, personnel, que de rêves vous permettriez de réaliser.

Les Anciens, même relativement jeunes, passant dans leur vieille Ecole éprouveront peut-être parfois un léger étonnement devant quelques attitudes nouvelles. Mais un regard plus attentif leur fera sans doute découvrir l'évolution normale et favorable d'un être vivant qui évolue tout en restant lui-même.

Palmarès 1948-1949

29 Mai. - L'Assemblée des Anciens (1949).

L'Ecole tout entière, les élèves d'aujourd'hui et ceux qui le furent, ont fêté dignement celui que le gouvernement français vient d'honorer, à titre posthume, du grade de Chevalier de la Légion d'Honneur, le regretté Frère Joseph Salaün, ancien élève, professeur et directeur du Likès.

La messe fut célébrée à 10 heures par M. Charles Toscer, aumônier. En chaire, M. le chanoine Courtet, curé-archiprêtre de Saint-Corentin, rappela aux amicalistes les grands espoirs qui furent fondés sur eux et combien il convient de les réaliser pleinement. A l'issue de la messe, le Libera et l'absoute invitèrent les amicalistes à prier pour leurs professeurs et camarades défunts.

La remise des décorations eut lieu immédiatement après. Les élèves se rangèrent en carré sur la cour Sainte-Marie, face aux drapeaux du Likès, de l'U.N.C., du Souvenir Français, de la Légion d'Honneur, de la troupe scout Joseph Salaün, des Coeurs Vaillants, cependant que la foule des anciens élèves et des invités prenait place autour des autorités, dont Mgr Cogneau et M. Halléguen, maire de Quimper, tous deux anciens élèves, et le T. C. F. Visiteur, M. Bengloan.

M. le Maire de Quimper rendit un très bel hommage à la mémoire du Frère Joseph Salaün qui assumait toujours avec un égal entrain, avec le même héroïsme tranquille, ses obligations de religieux, d'éducateur et de patriote. Déjà titulaire de décorations américaines et anglaises pour les nombreux aviateurs alliés ramenés à bon port, le Fr. Joseph Salaün reçoit aujourd'hui à juste titre, l'hommage de la France qu'il servit jusqu'au bout, en classe, dans la lutte clandestine, dans les geôles allemandes, jusqu'au suprême sacrifice.

L'harmonie du Likès, sous la direction des Frères Jean et Lucien, exécuta alors l'émouvante marche funèbre : Laissez-moi pleurer. Puis, après avoir fait ouvrir le ban, M. le colonel Autrou, commandeur de la Légion d'Honneur, secondé par M. le commandant Le Guennec, maire de Penhars, représentant du Mouvement Vengeance, épingla la Croix de la Légion d'Honneur, décernée au regretté Fr. Joseph Salaün, sur un coussin que portait Jean Rivain, élève de philosophie.

Après l'exécution de La Marseillaise, par l'harmonie, il fut procédé, selon le même cérémonial, à la remise de la Croix de Guerre au Frère Joseph Evain, récompense de ses multiples activités dans la Résistance du Finistère et du Morbihan. Une nouvelle Marseillaise retentit dont l'un des couplets fut repris en chœur par la chorale.

Cette cérémonie fort belle se termina par le défilé des élèves, sur quatre rangs, devant les médaillés et les autorités présentes.

Au Monument aux Morts du Likès où l'on se rendit ensuite, le Frère Joseph Evain déposa une magnifique gerbe, cependant que retentissait la sonnerie Aux Morts. M. l'abbé Toscer récita le De profundis, puis l'harmonie exécuta, de façon magistrale, La Marche de la 2. D. B.

La réunion statutaire qui se déroula sous la présidence de M. Carbon, entouré des membres du bureau de l'Amicale fut suivie d'un apéritif-concert, prélude des agapes fraternelles qui se déroulèrent dans la vaste Salle des Fêtes du Likès. Les toasts de M. Carbon, de M. le colonel Autrou, du T. C. F. Visiteur, de Mgr Cogneau, doyen des Amicalistes, et du C. F. Directeur du Likès furent très goûtés.

Après le banquet, différents matches opposèrent sur la cour Sainte-Marie les sélections d'anciens aux élèves, déchaînant l'hilarité de l'assistance devant des maladroites qui n'étaient pas toujours voulues...

Palmarès 1952-1953

La Fête des Parents des Elèves et la Réunion Générale de l'Amicale

L'inauguration solennelle de la Plaque Commémorative des Anciens Elèves du Likès morts pour la France depuis 1939 a donné au dimanche 14 juin le cachet particulier de cette grande journée de notre année scolaire qui devait voir se dérouler les fêtes conjuguées de l'Amicale et des Parents des Elèves.

La Grand'Messe.

Dès les premières heures de la matinée, la foule des Anciens et des parents envahissait nos cours de récréation. A 10 heures, la grand'messe, célébrée par M. l'aumônier Maurice Orven, revêtit toute la solennité que sait lui donner notre chorale en pareille occasion. Les grandes orgues jouèrent en entrée « Fantasia in a » de J.-P. Sweelink jusqu'à ce que toute la chapelle entonne le triomphal « Honneur à toi » à la gloire de saint Jean-Baptiste de la Salle. M. l'abbé A. Le Calvez, directeur au Grand Séminaire, prit comme thème de son allocution de circonstance la devise du Likès : Caritas. Il insista sur la grande union qui doit caractériser cette immense famille que constituent les parents, les professeurs, les Elèves et leurs Anciens.

Après le chant du Credo Royal par toute l'assistance, la Chorale interpréta Dieu, rends moi pur, cantique à 4 voix mixtes d'O. de Lassus, puis, à l'issue du dernier évangile, le Choral final de la Passion, de Jean-Sébastien Bach, également à 4 voix mixtes. A l'absoute, chacun se recueillit pendant le chant du Libera et pria, pour les Amicalistes du Likès décédés en 1952-53 ainsi que pour nos morts des deux guerres mondiales. Le grand orgue nous fit entendre, à notre sortie de la chapelle, le Largetto du 6ème concerto en si bémol de Haendel.

Le Rassemblement autour de la Plaque Commémorative.

Les élèves, sous la conduite de leurs chefs de division et de leurs professeurs, gagnèrent la Cour du Sacré-Coeur et se groupèrent, en carré tandis qu'un piquet d'honneur de 12 parachutistes, sous les ordres du sergent Cornulier, encadrait le Monument aux Morts voilé de l'étendard national. Les familles des victimes de la guerre dont on allait exalter le souvenir, les parents d'Elèves, les Anciens et les Amis du Likès remplissaient la Cour d'Honneur. Face au monument, les personnalités suivantes avaient pris place : le T. C. F. Maurice-Emile, Visiteur Général, représentant le Très Honoré Frère Vicaire Général des Frères des Ecoles Chrétiennes, le C. F. Clodoald, Visiteur du district de Quimper, le C. F. Cyprien Laurent, directeur du Likès, le C. F. Pro-Directeur, le C. F. Alfred, professeur à l'Université de Québec, M. le chanoine Bellec, vicaire général, directeur de l'Enseignement diocésain du second degré, M. l'abbé Calvez, directeur au Grand Séminaire, MM les abbés Orven et Craveur, aumôniers du Likès ; M. Joseph Halléguen, député du Finistère, François Paugam, maire de Quimper, Gabriel Autrou, Yves Courtay, Joseph Meingan, conseillers municipaux ; commandant Balbin, commandant la garnison de Quimper ; Har-douin, secrétaire de l'U.N.C.

L'Inauguration.

A 11 h. 15, un bref commandement se fit. Le piquet d'honneur se raidit. Escorté de quatre scouts de la Troupe Joseph Salaün, M Taburet, secrétaire général de la préfecture représentant M. le préfet, faisait son apparition. Les sonneries réglementaires précédèrent l'interprétation par l'Harmonie du Likès de la marche funèbre « Laissez-moi pleurer » de P. Pütz. puis, dans le recueillement général, M. Jean Marchalot, président de l'Amicale des Anciens Elèves, s'avança vers le Monument et s'adressant à la foule, rappela en paroles riches de reconnaissance et d'émotion, nos devoirs à l'égard de tous ceux qui, à l'exemple d'Ernest Psichari,

ont pensé que leur mission était de « racheter la France par le sang ». Il évoqua d'abord le souvenir du C. F. Joseph Salaün, directeur du Likès de 1940 à 1944, qui, avant de mourir au camp de concentration de Neuengam confiait à l'un de ses compagnons de torture et de captivité

« Ma vie somme toute a été belle et heureuse. J'ai servi de mon mieux deux causes pour lesquelles il vaut la peine de consumer sa vie, celle de mon Pays et celle de Dieu. J'ai enseigné à des générations d'élèves. J'ai travaillé à en faire de bons Français et de solides chrétiens... Mourir à 48 ans au milieu de réalisations solides, mourir pour son pays et pour sa foi, à 48 ans, vraiment cela ne serait pas si mal. Dieu m'a gâté. »

Ces belles paroles du C. F. Salaün, M. Marchalot les rapprocha de celles de Psichari qui ont trouvé place sur la stèle du souvenir. Il estima que l'on ne pouvait pas trouver de meilleure épitaphe pour exprimer la valeur de ces sacrifices : source de peines pour ceux qui restent, source d'espérance et de vraie joie aussi car elle évoque le rachat, la rédemption, le salut de la France.

Après avoir retracé l'existence dont le souvenir plane intensément en ce moment sur le Likès réuni, l'orateur de souligner combien curieuse fut la destinée de ce Français, de ce religieux proscrit dès son adolescence, qui rentre en France pour accomplir son devoir de soldat en 1914, puis y demeure dans la semi clandestinité, se dépense gratuitement à la formation de la jeunesse pour se battre dès 1940, souffrir la prison et enfin mourir sur une terre étrangère pour ce pays qui officiellement n'avait pas voulu de lui quelques années auparavant.

Puis, citant le nom de ses amis du Likès qui ont versé leur sang pour la France, Yves Billon. Maurice Bon, Alain Fily, Pierre Uguen, Emile Le Galloudec, François Le Doaré, René Feunteun, Georges Le Naëlou, Jean Rault, Louis Soudain, M. Jean Marchalot poursuivit:

« Y a-t-il un témoignage plus éloquent, plus vivant et plus vibrant de la qualité spirituelle et patriotique de l'enseignement donné au Likès, ainsi que de l'éducation qu'on y reçoit, que cette liste impressionnante de nos camarades dont nous fêtons aujourd'hui le souvenir et qui représente bien plus du 1/10^e de la population scolaire du, Likès d'avant-guerre ? »

Et, s'adressant à tous ceux qui étaient présents à la pensée de l'assistance

« Nous vous avons côtoyé, il y a 8, 10, 15 ans et davantage, dans les salles de classe, les cours de récréations et la chapelle de cet établissement. Beaucoup parmi vous étaient nos camarades de promotion, plusieurs, de nos meilleurs amis, de nos parents même. Il n'est guère besoin de fermer les yeux pour vous revoir : souriants, ouverts, pleins de vie, de jeunesse et d'espoir, vous que nous avons bien connus.

Un avenir riche de promesse s'ouvrait devant vous. Une tendre famille vous attendait : père, mère, et plus tard, femme, enfants.

Dans l'ardeur de votre jeune et prompt générosité, ou dans la lucide réflexion de l'âge mûr, face à l'égoïsme et à la facilité d'une époque troublée s'il en fut, vous avez su choisir le chemin du sacrifice total et celui de la gloire.

C'est vrai, la guerre sème inégalement ses horreurs et vous êtes de ceux qui ont du lui verser le plus lourd tribut.

Que ce soit dans les combats déprimants d'une retraite et d'une défaite que vous n'avez pas voulu accepter, dans les massifs du Vercors ou dans les inconfortables maquis où l'âme française se réveillait peu à peu à la vie, dans les horribles salles de torture de la Gestapo où dans les camps inhumains de travail et de concentration,

Que ce soit en plein ciel de gloire, au-dessus des steppes Russes ou dans les verdoyantes campagnes françaises, dans les exaltants et enivrants combats de la libération, sous un ciel d'été res-

plendissant d'une gloire qui est vôtre en ce jour, dans les rizières humides ou la jungle sournoise de l'Indochine,

Vous avez été fidèles, dans votre enthousiasme, à l'idéal de chrétien et de Français qui vous a été tracé sur les bancs de cette école.

Vos souffrances et votre mort n'auront pas été vaines, car elles ont été l'un des premiers facteurs de notre victoire et elles demeurent le gage d'un avenir meilleur pour la patrie.

«Vous qui souffrez, ne pleurez pas la jeunesse fauchées, car sur son tombeau une moisson a poussé dont les épis sont pleins,

« Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle.

« Heureux ceux qui sont morts dans une Juste guerre.

« Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés.

« Nous savons, nous autres, que notre mission est de racheter la France par le sang. »

La mort ne frappe pas au hasard et bien souvent, ce sont les meilleurs qu'elle emporte. Leur sacrifice n'en a que plus de valeur et impose un plus lourd devoir à ceux qui restent et à ceux qui suivent. Devoir du souvenir, de la reconnaissance.

«Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie

Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.»

Si les Scouts de France du Likès dans la troupe Joseph Salaün entretiennent vivace le souvenir de leur directeur dans cette école, il appartient aussi aux éducateurs de rappeler souvent aux plus jeunes, l'héroïque mort de leurs aînés qui leur permet aujourd'hui de s'épanouir dans un climat français de liberté.

Il nous appartient aussi, à nous anciens, de ne pas oublier nos formateurs et nos amis dont le sacrifice en a épargné d'autres et a contribué puissamment à hâter notre libération.

Il nous appartient également, en nous plaçant sur un terrain spirituel, de reconnaître et d'apprécier à son juste poids la valeur de rachat et la pluie de bienfaits, pour ne pas dire de grâces, que ces

héroïsmes ont fait tomber sur notre patrie, notre école et notre foyer.

Il appartient à la France et aux Français d'agir de telle manière que le sort de M. Salaün, exilé dès son jeune âge pour suivre son idéal, qui l'a mené au sacrifice total pour son pays, ne soit plus jamais infligé à un homme de France (ou d'ailleurs), fût-il Frère des Ecoles Chrétiennes ou religieux de toute autre obédience.

Il appartient enfin à la France et à tous les hommes de bonne volonté, pour que votre sacrifice prenne toute sa valeur et son sens réels, de chercher, de trouver, et de réaliser la Paix pour laquelle vous avez donné jusqu'à la dernière goutte de votre sang.

Paix intérieure, d'une France dirigée vers l'épanouissement de l'homme tout entier et de tous les hommes sans distinction, dans une liberté, une égalité dans tous les domaines, même scolaire, et une fraternité pour lesquelles beaucoup de nos ancêtres avant vous, mais avec vous, ont lutté et sont morts.

Paix extérieure d'un monde équilibré où chaque peuple aura la possibilité de réaliser sa vocation propre en harmonie et en accord avec ses voisins proches ou lointains.

Utopie ? Rêve irréalisable ? Mais n'est-ce pas en souriant à ce rêve et dans cet esprit que vous avez rendu le dernier soupir ?

Puisse la grandeur de cette cause et de votre sacrifice, jointe à la reconnaissance, à la sympathie et à l'affection de vos amis, être pour vos proches et vos parents une source de consolation, de fierté et de vraie joie.

Votre souvenir durera.

Vous resterez pour nous tous, anciens et jeunes, l'exemple vivant des plus belles vertus du Français et du Likésien.

Oui, c'est vrai, « Vous saviez bien que votre mission était de racheter la France par le sang. Merci. »

Dans un instant d'intense émotion, le voile qui couvrait la plaque tomba. La sonnerie « Aux Morts » descendit sur la foule qui avait sous les yeux la longue liste de nos victimes de la guerre depuis 1939

<i>Salaün Joseph (F. Donan-Joseph)</i>	<i>Plonéis</i>	<i>1944</i>
<i>Launay Louis (F. Divitien-Vital)</i>	<i>Questembert</i>	<i>1948</i>
<i>Malgorn Alain (F. Donateur Jsph)</i>	<i>Plougar</i>	<i>1945</i>
<i>Le Meur Yves (F. Donat-René)</i>	<i>Ploulhinec</i>	<i>1941</i>
<i>Saliou Pierre (F. Constant-Pierre)</i>	<i>Poullaouen</i>	<i>1940</i>
<i>Balanant Victor</i>	<i>Pont-Aven</i>	<i>1944</i>
<i>Bernard Albert</i>	<i>Briec</i>	<i>1940</i>
<i>Billon Francis</i>	<i>Plomodiern</i>	<i>1944</i>
<i>Billon Yves</i>	<i>Plomodiern</i>	<i>1952</i>
<i>Bloch André</i>	<i>Quimper</i>	<i>1943</i>
<i>Bon Maurice</i>	<i>Elliant</i>	<i>1943</i>
<i>Boschet Gérard</i>	<i>Hennebont</i>	<i>1944</i>
<i>Boschet Théodore</i>	<i>Hennebont</i>	<i>1944</i>
<i>Chalony René</i>	<i>Saint-Evarzec</i>	<i>1945</i>
<i>Chevallereau André</i>	<i>Quimper</i>	<i>1946</i>
<i>Chiquet Jean-Louis</i>	<i>Saint-Evarzec</i>	<i>1945</i>
<i>Cluyou Joseph</i>	<i>Loctudy</i>	<i>1944</i>
<i>Cornec Louis</i>	<i>Guengat</i>	<i>1940</i>
<i>Cornec René</i>	<i>Pluguffan</i>	<i>1940</i>
<i>Cornec Louis</i>	<i>Quimper</i>	<i>1944</i>
<i>Couedel Germain</i>	<i>Ile-d'Arz</i>	<i>1943</i>
<i>Courtet Gabriel</i>	<i>Arzano</i>	<i>1940</i>
<i>Daniel Marc</i>	<i>Ploemeur</i>	<i>1944</i>
<i>Doaré Eugène</i>	<i>Tréboul</i>	<i>1940</i>
<i>Doaré François</i>	<i>Penhars</i>	<i>1941</i>
<i>Douquet Jean</i>	<i>Quimper</i>	<i>1940</i>
<i>Duigou René</i>	<i>Querrien</i>	<i>1944</i>
<i>Even Corentin</i>	<i>Quimper</i>	<i>1945</i>
<i>Ferrand Pierre</i>	<i>Hennebont</i>	<i>1944</i>

<i>Feunteun René</i>	<i>Quimper</i>	<i>1944</i>
<i>Fily Alain</i>	<i>Plogonnec</i>	<i>1945</i>
<i>Foucher Jean-Gaston</i>	<i>Quimper</i>	<i>1951</i>
<i>Garin Noël</i>	<i>Bénodet</i>	<i>1945</i>
<i>Génot Auguste</i>	<i>Quimperlé</i>	<i>1945</i>
<i>Génot Eugène</i>	<i>Quimperlé</i>	<i>1945</i>
<i>Gestin Hervé</i>	<i>Quimper</i>	<i>1944</i>
<i>Giocondi Jacques</i>	<i>Pont-Croix</i>	<i>1940</i>
<i>Gougay Marcel</i>	<i>Quimper</i>	<i>1947</i>
<i>Guéguen Robert</i>	<i>Quimper</i>	<i>1940</i>
<i>Hascoët Yves</i>	<i>Quimper</i>	<i>1943</i>
<i>Hélias Yvon</i>	<i>Plonéour-Lanvern</i>	<i>1944</i>
<i>Holley André</i>	<i>Brest</i>	<i>1947</i>
<i>Jégou Julien</i>	<i>Brest</i>	<i>1943</i>
<i>Lamy Laurent</i>	<i>Plogastel-St-G.</i>	<i>1945</i>
<i>Le Bec Jean</i>	<i>Quimper</i>	<i>1945</i>
<i>Le Doaré Emile</i>	<i>Châteaulin</i>	<i>1946</i>
<i>Le Dressay Ferdinand</i>	<i>Vannes</i>	<i>1942</i>
<i>Le Galloudec Emile</i>	<i>Pouay</i>	<i>1944</i>
<i>Le Lay Pierre</i>	<i>Quimper,</i>	<i>1944</i>
<i>Marzin Gabriel</i>	<i>Ploeven</i>	<i>1940</i>
<i>Le Moan Thomas</i>	<i>Ploaré</i>	<i>1944</i>
<i>Le Naëlou Georges</i>	<i>Quimper</i>	<i>1944</i>
<i>Le Roux René</i>	<i>Leuhan</i>	<i>1940</i>
<i>Louët Pierre</i>	<i>Kerfeunteun</i>	<i>1944</i>
<i>Maguer Alfred</i>	<i>Plouay</i>	<i>1947</i>
<i>Marc Georges</i>	<i>Quimper</i>	<i>1948</i>
<i>Maréchal Jacques</i>	<i>Pont-I'Abbé</i>	<i>1943</i>
<i>Mat Jean</i>	<i>Pont-Croix</i>	<i>1940</i>
<i>Mérian Joseph</i>	<i>Ile-d'Arz</i>	<i>1948</i>
<i>Mével Daniel</i>	<i>Ergué-Armel</i>	<i>1945</i>
<i>Michel Ronan</i>	<i>Locronan</i>	<i>1943</i>
<i>Mignon Thomas</i>	<i>Plomodiern</i>	<i>1940</i>
<i>Pérennou Jean</i>	<i>Guiler-sur-Goven</i>	<i>1944</i>

<i>Pignorel Jacques</i>	<i>Saint-Brieuc</i>	<i>1948</i>
<i>Plonéis Daniel</i>	<i>Saint Evarzec</i>	<i>1944</i>
<i>Prima Roger</i>	<i>Quimperlé</i>	<i>1940</i>
<i>Quéau Yves-René</i>	<i>Guengat</i>	<i>1951</i>
<i>Queffélec Auguste</i>	<i>Châteaulin</i>	<i>1943</i>
<i>Rannou Louis</i>	<i>Rosporden</i>	<i>1941</i>
<i>Rault Jean</i>	<i>Douarnenez</i>	<i>1947</i>
<i>Renaud Joseph</i>	<i>Hennebont</i>	<i>1944</i>
<i>Ribouchon Joseph</i>	<i>Aurav</i>	<i>1948</i>
<i>Roudot Gabriel</i>	<i>Quimper</i>	<i>1944</i>
<i>Roudot Jean</i>	<i>Quimper</i>	<i>1944</i>
<i>Rozo Jean</i>	<i>Saint-Philibert</i>	<i>1944</i>
<i>Soudain Louis</i>	<i>Quimper</i>	<i>1944</i>
<i>Tersiguel Emile</i>	<i>Bannalec</i>	<i>1940</i>
<i>Uguen Pierre</i>	<i>Kerfeunteun</i>	<i>1948</i>

M. Jean Marchalot déposa, une gerbe devant le Monument tandis que retentissait, l'Hymne national suivi d'un De Profundis à 4 voix égales et de la marche militaire «Ne pas subir » de Tournel.

Et ce fut la dispersion de la foule en attendant le banquet, les uns gardant les yeux sur la plaque qu'on venait d'inaugurer, d'autres circulant dans le Likès, beaucoup se groupant sur la cour Sainte-Marie où notre kevrenn donnait un concert, apprécié de musique bretonne.

TEXTES DIVERS

L'organisation du Likès au début de la guerre.

Article du palmarsè 1940 - non paru

Au moment où les inscriptions des élèves s'achevaient Sur un chiffre jamais atteint, la guerre a mis brutalement fin à des espoirs longuement caressés. Avec ses agrandissements, son installation un peu modernisée, ses programmes bien coordonnés, ses effectifs impressionnants, le Likès pouvait se flatter de vivre l'une des plus belles années de son histoire.

Mais les événements se sont montrés plus forts que les hommes. Et le Likès, comme beaucoup d'internats libres, comme peu d'établissements scolaires officiels, aura payé largement sa contribution de guerre.

La mobilisation, générale trouvait le Likès en pleine construction et enlevait à ses chantiers la plupart des ouvriers spécialisés, les plus actifs et les plus jeunes, en pleine possession de leurs forces et de leur métier. Maçons, cimentiers, plâtriers, menuisiers, électriciens, plombiers, serruriers, vitriers et peintres répondaient à leur rappel, après avoir travaillé jusqu'aux limites du possible, jusqu'à des heures souvent avancées de la nuit. Les non mobilisables, aidés des professeurs restés sur place, continueront leur œuvre avec compétence et célérité; mais les travaux étaient trop importants pour que l'école pût s'ouvrir à la date prévue : on reporta la rentrée au 12 octobre.

Hélas ! quantité d'élèves durent chercher ailleurs l'instruction et l'éducation qu'ils voulaient demander au Likès. La réquisition; en effet, nous enlevait les bâtiments du centre de l'école : Bâtiment Saint-Joseph; classes primaires, classes professionnelles, dortoirs et réfectoires. Restaient à notre disposition les classes situées au-dessus du tunnel, la chapelle, la salle de; fêtes, les chambres et les bâtiments qui longent la rue de Kerfeunteun;

Ajoutons-y encore le hall de gymnastique, les ateliers et la maison des religieuses. Grâce à des arrangements, nous pouvions « réquisitionner » à notre tour deux dortoirs du Noviciat, ce qui nous permettait une honnête rentrée d'un peu plus de 500 élèves, soit la moitié de l'effectif prévu; en classe de première partie du Baccalauréat, quelques élèves du Collège Saint-Yves fraterniseront avec nos élèves, deux heures par jour, aux cours de mathématiques élémentaires.

Cependant, la mobilisation. des professeurs et l'exiguïté des locaux imposaient à la Direction des décisions pénibles: l'école dut refuser l'entrée de tous les nouveaux pensionnaires et la totalité des enfants des classes préparatoires, en tout près de cinq cents élèves. Malgré la sévérité de ces mesures, si durement éprouvées par tous ceux qui avaient notre confiance, les Likésiens devront apporter des restrictions à leur « espace vital», au dortoir, au réfectoire et en classe. Il a fallu. s'ingénier. pour trouver un lit pour chaque élève et une place. pour chaque lit. Dans l'ancienne infirmerie, devenue forêt de cloisonnements fleuris de manteaux et de vestons, on réussit même a caser plus de 40 pensionnaires, avec tout le confort... de guerre. Malgré tout, on entendit des dizaines de fois le refrain de familles désolées : «. Enfin! vous auriez bien encore une toute petite place pour mon fils! » Mais la nature, même celle des enfants, n'est pas compressible indéfiniment.

Et, le 12 octobre, se faisait la rentrée, un peu moins agitée, un peu. plus triste, plus pittoresque aussi: des soldats se prêtaient volontiers aux corvées des malles - car cinquante pensionnaires, vêtus de bleu ou de kaki, étaient entrés à l'école depuis un mois: l'Hôpital complémentaire fonctionnait avant nos classes. Point de malades d'ailleurs. Les témoins de cette journée ne l'oublieront pas: vision de chantiers encore en pleine activité, présence des militaires, absence de nombreux professeurs, ennui des vacances troublées, inconnu d'une organisation de circonstance, longueur

inaccoutumée du parcours des classes aux réfectoires, quels changements se manifestaient dans la routine des années précédentes!

Dès le 13, les classes reprenaient leur cours; les fils, les frères de ceux qui veillaient à nos frontières allaient se livrer aux paisibles batailles du savoir et de la formation morale pour se mettre à hauteur de leur mission de demain: bâtir une France nouvelle, sur les fondements sûrs du Travail, de la Conscience et de la Religion.

Pour faciliter leur tâche, ils trouvaient l'équipe suivante des professeurs :

Classes	MM.
1ère année	LE CLECH et CATTO
Classe de Cinquième	BROUDEUR et RANNOÛ
Classe de Quatrième	KERJEAN et GILBERT
Classe de Troisième	LE PERSON et LAUDEN
2ème année A.	BORDIEC et PÉNNEC
2ème année B.	LE LAND et BRIDEL
3ème année	LE FOLL et LE GUEN
4ème année	ABALLÉA et LE BAIL
Classe de Seconde BA et FAURE	SALAUN, pro-Directeur; STEVANT, VAN-
Classe de Première	LOZACHMEUR, aumônier ; SALAUN, LE
BAIL, STEVANT	
Classe de Math. Elém. et Philo	le DIRECTEUR, DAGORN, MONY, LE BAIL

Des élèves de Philosophie: MM. FLAHAUT et TOULHOAT, donnent des cours d'anglais en 2ème année et en 4ème secondaire.

En réalité, ceci traduit plutôt la situation de janvier, après le départ de M. Jaouen, mobilisé le 4, et après le retour de M. Salaün, sous-directeur, qui avait déjà fait; « l'autre guerre comme interprète dans une formation australienne.

On remarquera l'absence, dans cette liste, de professeurs bien connus au Likès, et qui ont dû abandonner leur œuvre d'éducation pour accomplir leur devoir patriotique :

MM. LE GUELLEC, SÉBILLOT, ROGARD, JAOUEN, LE VIAVANT, PEIGNÉ, ABERNOT, LAURANS, CADER, LAUNAY, LE BELZIC, COURTET, RAOUL, HASCOËT, DELCROS, LE GALL, LE PAUTREMAT, CHAMBRIN, QUEFFÉLEC, BERGOT.

Ajoutons encore les noms de nos collaborateurs pour certaines spécialités : MM. DAMIAN, GUÉVEL, BERNARD Louis, BERNARD René, BRIEC.

D'outre part, M. DELLUNDER, après avoir enseigné au Likès pendant trois années, retournait en Catalogne, enfin pacifiée, laissant à tous le souvenir d'un homme aimable et extrêmement dévoué.

Pour les remplacer, on ne put compter sur l'arrivée habituelle de jeunes maîtres spécialement formés; mais les dévouements se sont trouvés nombreux parmi nos jeunes anciens, qui, peu de temps après avoir quitté le banc des élèves, se sont installés à la chaire des maîtres. D'autres professeurs, plus âgés, nous ont aussi volontiers prêté leur précieux concours pour nous aider dans notre tâche, aussi belle et rendue plus urgente, mais peut-être aussi plus difficile. Tous ont droit à notre reconnaissance.

Bien des transformations s'imposaient pour l'adaptation des locaux aux nécessités de l'école. Dans un espace restreint, il fallait aménager onze classes, des salles de commerce, d'autres pour les répétitions de la musique instrumentale. On dut, avec regret, supprimer les cours d'Agriculture, M. Jaouen étant mobilisable d'un jour à l'autre. La classe de Mathématiques et de Philosophie se réfugia dans le nouveau bâtiment. Avec beaucoup d'ingéniosité, M. Martin transformait une ancienne salle de tir, humide, ou-

verte à tous les vents, aux jonctions mal assurées par où filtrait l'eau de pluie, et il en faisait un séjour assez sûr pour abriter les machines à écrire et tout le matériel nécessaire aux cours commerciaux. Dans le local voisin, M. Broudeur, caissier, souffrait stoïquement les inconvénients de la mauvaise saison dans une classe trop étroite où les élèves, pour évoluer, devaient habituellement enjamber les tables; d'inopportunes gouttes de pluie diminuaient le pathétique d'une histoire passionnante - entre deux cours particulièrement ardues - tandis qu'elles étalaient des pâtés pittoresques sur des cahiers très propres. Pour caractériser cette zone d'étanchéité douteuse, un patriote pince-sans-rire l'avait baptisée la « ligne Siegfried » du Likès. Dans un grenier, au-dessus des classes, M. Aballéa se découvrait une salle de répétitions, inaccessible aux parasites et ... aux « canards ». Pour les cours de dessin et pour les études (6 h. 30 à 7 heures, 18 heures à 19 h. 15), on transporta des tables et des bancs dans la salle des fêtes qui, en perdant de sa gaîté et de son élégance, se rendait plus utile pour les « études » ; ainsi étaient libérés, pour quelque temps, un certain nombre de professeurs très surmenés par, des heures excessives de leçons, de surveillances et de corrections.

Le Calme et la monotonie des occupations quotidiennes, si nécessaire aux pacifiques entreprises de l'étude, furent troublés par la présence habituelle d'un contingent. d'infirmiers qui aménagèrent des classes en dortoirs, salle de radiographie, abri pour gazés... et tous les accessoires, que suppose un hôpital de plein exercice. De fait, il n'y eut au maximum qu'une douzaine de malades pendant une brève période. Mais quand on rappela en masse les « fascicules bleus », le Likès prit pendant un mois l'aspect d'une caserne authentique avec appels, roulante, exercices, défilés de 400 à 500 soldats aux tenues plus ou moins pittoresques, avec évidemment aussi les traditionnels fils tendus aux fenêtres, et sur ces fils du linge au séchage. D'autres manifestations, diurnes ou

nocturnes, pour être moins pacifiques, étaient aussi authentiquement militaires. Ajoutons cependant que les élèves n'eurent jamais à se plaindre sérieusement de cette promiscuité, les professeurs supportant à peu près seuls les touchants échanges d'adieux ou les salutations enthousiastes des arrivées, à des heures avancées de la nuit.

Pour se rendre des classes au réfectoire ou à la chapelle, sous tous les temps, on empruntait la voie des écoliers et on faisait mentir l'axiome, bien connu: la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre.

Le hall de gymnastique restait à notre usage, ainsi que la cour dite des novices et l'ancien terrain des sports, transformé par des déblais en cour très pratique et assez spacieuse où se construisirent des W. C. pour suppléer à ceux que l'hôpital avait réquisitionnés.

Bientôt avant Pâques, s'érigèrent des cabanes de bois, afin de pourvoir éventuellement à l'arrivée massive de blessés qui, fort heureusement, ne vinrent pas : « drôle de guerre » !

En somme, cette organisation imposa quelques contraintes à l'école. et aux élèves, mais elle laissa à tous le confort minimum et une paix relative, indispensables au travail sérieux.

M. le Directeur se préoccupa de maintenir toutes les œuvres d'avant-guerre qui créent, spécialement aux internes, un dérivatif salutaire aux fatigues intellectuelles : sports et séances de cinéma ; séances de Billets, d'Honneur et pièces théâtrales ; œuvres de formation morale et sociale : J. E. C., conférence St-Vincent-de-Paul, L. M. C., etc...

Après Pâques, MM Le Bail, Mony, Stévant, Aballéa et Martin devaient à leur tour quitter le poste qu'ils occupaient depuis octobre, ce qui portait à trente le chiffre des professeurs mobilisés: le Likès aura-t-il assez collaboré à l'œuvre de la Défense Nationale ? Ce rappel de cinq professeurs de la première Division imposait de nouveau, à l'école et aux familles, les sacrifices les plus pénibles.

Contraint par la nécessité, certain de ne pas arriver à un résultat satisfaisant, on chercha longtemps avec angoisse la solution la plus équitable à une situation qui rendait impossible le maintien intégral des classes. Faute de mieux, on dut sacrifier la moitié des effectifs des classes de troisième année et de seconde pour réunir le reste dans un même local, en adaptant, aussi bien que possible, deux programmes bien différents dans la plupart des matières.

Pendant que le nombre de professeurs diminuait, le travail était accru pour ceux qui assuraient la continuité d'une œuvre magnifique, frappée cruellement à l'époque la plus brillante de ce qu'on avait appelé « l'après-guerre ».

M. le Directeur, aux charges de l'administration, ajoutait celles du professeur de sciences, de philosophie et de dessin industriel.

M. SALAUN, sous-directeur, joignait à l'enseignement de l'anglais et de l'allemand en première et en seconde., la surveillance et le contrôle du travail en première.

On s'était assuré le concours gracieux de M. JAMET qui, après avoir organisé comme lieutenant les services d'un hôpital à Nantes, occupait activement les loisirs de sa disponibilité entre les classes de Philosophie, de première et de cinquième année.

Mlle PAUL, professeur au Cours Saint-Mathieu, venait trois fois par semaine donner des leçons de littérature en classe de première. On retrouvait MM. LE FOLL et VAN-BA en quatrième année; MM. SALAUN, PERSON et LE GUEN en seconde.

Pour tous s'ajoutaient, aux préoccupations habituelles d'une classe, des heures de surveillance que réclame l'internat : études, dortoirs, réfectoires, cours de récréation et promenade. C'est au prix de ce surmenage qu'on a pu maintenir les classes d'examens et sacrifier le moins possible à la pénurie extrême du personnel.

Nous sommes bien certains que la plupart des familles, comprenant les nécessités auxquelles nous avons dû nous soumettre,

estimeront à leur juste prix et les efforts de l'administration et le dévouement inlassable des professeurs qui ont assuré la vie de tout ce que nous avons pu sauver du Likès des années précédentes. Confiants dans l'avenir, assurés de la fidélité active de nos Anciens élèves, nous considérons le passé avec serrement de cœur, mais nous espérons que notre cher Likès, sorti plus vivace de l'épreuve, revivra plus fort et plus rayonnant que jamais. L'héroïsme de ceux qui ont tenu « quand même » ne sera pas vain.

1940 : Arrivée des allemands à Quimper (journal)

Les bruits les plus fantaisistes circulent sur l'avance allemande.

Le dimanche 9 juin précédent, un officier anglais demande au Likès à faire réparer une moto. Il se trouve en panne à quelques kilomètres de Quimper. Monsieur le pro Directeur qui parle couramment l'anglais lui pose quelques questions et lui demande, entre autres, ce que signifie ce défilé ininterrompu de voitures filant en toute hâte vers Brest.

Sans doute une relève ? Gêne de l'officier. Plusieurs milliers de voitures sont en mouvement. Enfin, l'on comprend. Les anglais se embarquent. Ce n'est que quelques jours ensuite que le monde comprend.

Toute la semaine, les alertes succèdent de jour et de nuit ! Les allemands approchent mais personne ne veut les croire en Bretagne. La nuit, on se réfugie dans la prairie sous les arbres jusqu'à la fin de l'alerte !

Que ferait-on si les allemands venaient réellement. Rester ou fuir ? Les jeunes surtout, que sera leur sort ? Question angoissante !

Lundi 18 juin.

Le Pro-Directeur, qui le lundi a dû aller à Pouldreuzic, a poussé jusqu'à Audierne pour voir si un embarquement serait possible pour échapper aux allemands.

Rentré à Quimper vers 5 heures, la nouvelle tombe comme un glas funèbre. Ils sont à Rostrenen.

Affolement ! On croit bien faire d'essayer d'embarquer. En hâte, une dizaine de membres de la communauté prennent le nécessaire pour quelques jours, linge, provisions, conserves et l'on se rend à Concarneau où un ancien élève dit qu'un bateau anglais se fait fort d'embarquer ceux qui le désirent.

Arrivée à Concarneau ! Des embarquements précipités de soldat, de personnel débarqué, de bureaux d'état-major pour qui certains thoniers sont réquisitionnés. Mais interdiction est faite à tout civil d'embarquer. Nous nous renseignons auprès du syndic. Ordre formel ! Personne ne peut embarquer.

Découragés, nous rentrons à Quimper le soir même vers 8h1/2.

Mardi 18 juin.

Journée d'attente et d'incertitude. Les allemands sont signalés dans diverses localités proches.

Mercredi 19 juin.

Autre essai de fuite par Concarneau, mais il n'y a plus que trois armateurs. Où aller? La route est pleine de périls. Torpillage possible. Mines ? On peut se perdre en mer sur des thoniers.

Aucun renseignement certain n'existe quant aux bateaux anglais croisant au large. Il y a les espions, les agents de la 5ème colonne.

A 17 heures, les allemands arrivent effectivement à Quimper. Ce soir-là même, les soldats sont faits prisonniers. Un groupe passe devant le Likès précédé et suivi d'une automitrailleuse en position de tir, la bande en place. C'est très pénible et navrant.

Le Likès où il y a encore des malades de l'hôpital ne sera occupé

que plus tard et fonctionnera jusqu'à la liquidation de l'hôpital mais la sortie des malades sera beaucoup plus surveillée. Cependant, ceux-ci, maintenus dans une inaction forcée, continueront à forcer la consigne et passeront par les haies derrière la ferme, par la prairie pour se procurer du « pinard » dans les cabarets voisins.

Assez fréquemment, les officiers allemands viennent visiter l'hôpital qui se vide petit à petit.

Cependant, le Cher Frère Visiteur a décidé de convoquer le district en retraite annuelle. La mesure ne semble pas prudente en raison de la défense de s'attrouper et du danger de voir ce rassemblement attirer l'attention sur le Likès.

Le vendredi soir 13 août, commence la retraite non pas au Likès mais à la maison de retraite (140 retraitants).

Samedi 14 : Journée calme.

Dimanche 15 : 2ème jour de retraite.

A 14 heures, on vient chercher le Pro Directeur qui parle allemand suffisamment pour s'expliquer avec un officier et un soldat qui demandent à voir le pigeonnier.

Combien avez-vous de pigeons ?

Combien avez-vous de pigeons voyageurs ? - Nous n'en avons plus. Ils ont tous été tués par le professeur qui s'en occupait avant sa mobilisation.

Examen des pigeons?... - Ce sont des pigeons domestiques.

Combien avez-vous de pigeons voyageurs ? - Aucun. Ce sont tous des pigeons domestiques.

Pourquoi sont-ils bagués. - Personne n'en savait rien. A tout hasard l'on répond : pour reconnaître l'année de leur naissance, etc L'officier prend note soigneusement (nous nous y prêtons d'ailleurs de bonne grâce) du numéro de la bague d'un pigeon, convaincu que c'est un pigeon voyageur suspect. Un représentant

du « Messenger Quimpérois » M. Derrien appelé comme expert, déclare que le pigeon est bien domestique.

Nous avons vécu quelques jours d'inquiétudes de la suite de l'affaire. (Aujourd'hui 29-10-40, elle n'a pas encore eu lieu). Mais 5 jours depuis les pauvres bêtes sont prisonnières de peur que le dit pigeon ne s'échappe.

La retraite se poursuit dans une atmosphère de crainte pour les membres de la communauté du Likès.

17 août.

Visite d'une commission allemande pour voir l'état des locaux. Cette fois, nous sommes sérieusement menacés d'être occupés. Nous le serons en effet le lendemain. Les derniers malades et infirmiers font leurs préparatifs de départ. La maison reste vide pendant 48 heures.

20 août.

Puis le 20 août, un officier vient faire la réquisition de l'hôpital. MM le Directeur et le Pro Directeur l'accompagnent.

Que désirez-vous voir ? Tout, absolument tout. Ce que nous interprétons d'abord par « tout ce qui était réquisitionné par l'hôpital français » (or, ce dernier nous avait laissé la disposition de nos chambres particulières, de la salle commune et du bureau de M. Le directeur). Il nous restait peu d'espoir de le garder. De fait, il fallait surtout trouver des pièces assez petites pour y installer des bureaux. L'ordre est signifié d'avoir à évacuer tout le 1er étage pour 14 heures l'après-midi. Impossible à cause de la bibliothèque de la salle commune. - On vous fournira des prisonniers. Déménagement précipité. Livres jetés pêle-mêle dans l'ancienne salle des convalescents. Les professeurs du Likès ne font pas de retraite ce jour-là, mais sont toute la journée occupés à déménager.

En compensation de nos chambres à coucher, 10 chambres de la maison des anciens sont mises à la disposition des profs du Likès. Ces mêmes chambres nous sont disputées le soir par un autre

sous-officier en quête de logement. Force fut d'en référer à l'officier ayant fait la réquisition. Le prétendant à ces logements dut s'entendre dire : « Vous n'avez rien à faire dans ces locaux. Rompez ! » Ce qu'il fit avec un claquement sonore des talons.

Il ne restait qu'une chose à faire. Clore l'accès des pièces en barricadant la porte du côté du noviciat. Ce que nous fîmes.

Le jardin, les ateliers, la maison des religieuses : pour sauvegarder ceux-ci, on avait imaginé de fixer solidement une barrière à l'entrée du jardin, pratiquer une ouverture dans le mur du jardin donnant sur la rue de Kerfeunteun, afin de ménager une entrée dans le jardin pour les maîtres et les élèves. (Porte pratiquée à 20 m environ au-dessus de l'entrée principale). Le but visé était de séparer complètement les 2 services : Ecole et Armée d'occupation afin de rendre possible leur coexistence, séparer en même temps la maison des religieuses.

Le projet a réussi en partie.

Les maçons appelés pour le mur étaient déjà en plein travail quand les premiers contingents d'occupations arrivèrent le soir. La barrière du jardin fut immédiatement forcée et les voitures, cuisines roulantes, fourgons s'installèrent sous le grand hall de gymnastique et sur le terrain de sport sans d'ailleurs rien demander à personne.

Vers 18 heures, un officier suivi de quelques hommes fait demander M. le Pro Directeur (interprète). Qu'est-ce que cette maison ? - La maison des religieuses qui travaillent au Likès et habitent cette maison dans le jardin. - Ouvrez la. - Elle n'a pas été réquisitionnée. - Ouvrez-la ou je fais forcer la porte d'entrée. La menace est accompagnée d'un ordre impératif donné à un soldat muni d'une longue pince. - Monsieur, attendez. Je vais faire chercher la clef. Celle-ci se fait attendre, les sœurs n'ont pas compris le geste qui leur est fait de loin et n'obéissent d'ailleurs qu'avec répugnance.

En attendant, l'officier s'adresse à M. le Pro Directeur. – Monsieur exécutez-vous de bonne grâce ; Ce que vous ne nous donnerez pas nous le prendrons de force ou nous le réquisitionnerons ! Vous avez fait bien pire en Rhénanie en 1918 – Nous n'avons pas voulu cette guerre ! - C'est vous qui l'avez voulu et nous l'avez déclaré (le loup et l'agneau).

La clef est arrivée. Les allemands rentrent et prennent immédiatement possession des locaux. Vaines supplications de la Mère Supérieure et des religieuses qui passeront encore une nuit au 1er étage dans leurs chambres. Le lendemain, elles procèdent aux préparatifs de déménagement mais occupent la maison toute la journée en guise de protestation. Le jour suivant, elles s'installeront dans la lingerie et la pièce voisine.

Les ateliers ne furent pas officiellement réquisitionnés mais dès les premiers jours les troupes allemandes trouvèrent très commodes de s'y rendre pour diverses réparations ou travaux. On n'a pas osé essayer de leur interdire l'accès. Ce qui d'ailleurs eut certainement amené la réaction contraire : l'occupation et peut-être l'interdiction pour le Likès de s'en servir.

L'incident qui faillit tourner au tragique.

L'officier ayant procédé à la réquisition nous avait laissé entendre que nous garderions toute l'aile de l'infirmerie. Cependant, vers le soir, une autre compagnie en quête d'un bureau insista fortement pour avoir les chambres au-dessus de la cuisine où nous nous étions provisoirement réfugiés avec nos livres de la salle commune. Pour nous protéger nous avons d'ailleurs barricadé la porte. Force nous fut de l'ouvrir sous la menace.

Vol de mobilier et de denrées.

Le soir, le Pro Directeur (interprète) est appelé pour fournir aux allemands tout ce qu'ils réclament : pupitres, tables, chaises en quantité toujours croissante. Pendant qu'il parlait pour pré-

server le nécessaire, les soldats envahissaient les classes et y prenaient tous les bureaux des professeurs et les chaises. Il pénétraient par ailleurs dans toutes les pièces fermées à clef, pièces non réquisitionnées, en faisant sauter les serrures et les portes elles mêmes.

Deux domestiques furent l'objet de vols importants : paires de souliers, costumes, montres. Ce furent M. Guillaume Paillart et Yves...

La porte de l'amphithéâtre de chimie fut brisée, sans réussir à faire sauter la serrure. Les portes du grenier des domestiques, celle de la cave cidre furent également brisées.

Le vol le plus important fut commis dans le grenier, au-dessus du parloir. La porte en était fermée à clef. Nous fiant à la discipline des allemands que l'on nous vantait tant, nous y avons laissé en toute confiance un assez grand nombre de denrées. La porte fut fracturée et tout ce qui s'y trouvait de comestibles (sauf quelques haricots) fut enlevé avec une certaine quantité de vaisselle.

Entre autres disparurent : 18 boîtes de biscuits « filets bleus », des caisses de sardines, potages Maggi, merluchon, thon, vaisselle en quantité assez importante.

Vie scolaire

Circulaire du 03/09/1940

M.

L'an dernier, Le Likès réquisitionné pour un hôpital complémentaire a dû considérablement diminuer le nombre de ses élèves.

Cette année, l'occupation de nos locaux par l'Autorité Allemande nous oblige à des restrictions plus considérables encore, nos cuisines étant entièrement réquisitionnées.

Nous avons cependant réussi une organisation pas très comode, certes, mais assurant l'essentiel d'un internat.

Nous pourrons donc recevoir la rentrée prochaine les pensionnaires déjà présents au Likès l'an dernier.

Nous nous voyons obligés de refuser pour la seconde fois les inscriptions de tous les nouveaux Internes, à moins que ne surgissent de nouvelles réglementations; les familles intéressées en seront immédiatement averties.

Les élèves Externes, par contre, peuvent tous être admis pour les classes supérieures à celle du Certificat d'Etudes, ou de 6ème Secondaire.

La Rentrée des Internes est fixée au Jeudi 19 Septembre, et celle des Externes au Vendredi 20 Septembre, à 8 h. 30.

Nous prions instamment les familles des Internes de bien vouloir par retour du courrier nous aviser du retour ou non de leur enfant au Likès. Les Internes devront se munir des cartes d'alimentation actuellement en vigueur.

Quimper, le 3 Septembre 1940.

Le Directeur,
Louis Bengloan

Circulaire rentrée janvier 41

ECOLE LE LIKÈS

QUIMPER

Quimper le 12 décembre 1940

AVIS AUX PARENTS

A moins d'indications contraires motivées par les événements, les vacances du Premier de l'An auront lieu du 24 décembre 1940 au 7 Janvier 1941 . En raison des difficultés des communications, les

élèves ayant le premier degré seront autorisés à partir la veille au soir, 23 décembre après 16 heures.

Les classes recommenceront le mercredi 8 Janvier à 9h.30. Tous les élèves internes et externes devront être présents à cette première leçon.

Nous rappelons aux parents qu'un arrêté préfectoral du 30 juin 1940 prescrit la vaccination antidiphthérique pour tous les enfants de 6 à 14 ans et la vaccination antityphoïdique pour tous les sujets au dessus de 14 ans. Nous ne disposons pas à cause de la réquisition de notre établissement par l'autorité occupante, de locaux suffisants pour permettre aux élèves qui seraient indisposés à la suite des piqûres de se coucher. Nous demandons donc aux parents de vouloir bien profiter des vacances pour faire vacciner les enfants qui ne l'auraient pas encore été , et de nous fournir au retour les certificats justifiant que le traitement a au moins été commencé.

La majoration considérable de l'indice du coût de la vie nous oblige à un rajustement de nos prix scolaires. A dater du 1er Janvier 1941, ils seront conformes à la note ci-jointe.

Dans les circonstances difficiles que nous traversons, nous ne doutons pas que les familles sauront insister auprès de leurs enfants pour les former à un solide esprit de discipline, de travail et de dignité, en même temps qu'à une conduite et une mentalité vraiment chrétiennes, gages les plus sûrs d'un rapide redressement national.

Le Directeur.

Conditions d'admission

INTERNES :

Les prix de la pension y compris les frais d'enseignement et ceux de literie, de douches, d'éclairage, d'assurance... et autres détails, sont établis ainsi qu'il suit :

1ère,2e, 3e Année Technique	1.250 Fr
5e, 4e, 3e, secondaires	1.250 Fr
Seconde, 4e, 5e technique	1.400 Fr
1ère, Math, Philo	1.500 Fr
Blanchissage	100 Fr
DEMI-PENSIONNAIRES	
1ère,2e, 3e Année Technique	625 Fr
5e, 4e, 3e, secondaires	625 Fr
Seconde, 4e, 5e technique	700 Fr
1ère, Math, Philo	750 Fr
EXTERNES SURVEILLES	
Classes Techniques	200 Fr
5e, 4e, 3e, secondaires	200 Fr
1ère, Math, Philo	300 Fr

Circulaire de juin 1941 - vacances

ECOLE LE LIKÈS QUIMPER
Juin 1941

AVIS AUX PARENTS

La sortie des élèves est fixée au mercredi 9 juillet

A moins d'impossibilité dont les familles seraient averties en temps utile, la rentrée prochaine aura lieu le jeudi 25 septembre.

L'organisation scolaire sera la même qu'en 1940-41. L'Ecole comprendra des pensionnaires, des demi-pensionnaires et des externes.

Sauf avis contraire, il n'y a pas d'élèves trois-quarts pensionnaires logeant en ville et prenant pension à l'école.

Ceux qui se trouvaient dans ce cas pendant l'année écoulée, devront donc prendre des dispositions pour être internes ou externes complets.

La demi-pension est réservée aux élèves trop éloignés de l'Ecole pour se rendre dans leur famille prendre le repas de midi.

L'enseignement du latin sera assuré dans les classes de 6ème, 5ème et 4ème secondaires.

Les demandes de réinscription des élèves ayant fréquenté l'école en 1940-1941, doivent se faire avant le 15 juillet en retournant dûment rempli et signé le bulletin envoyé aux familles. La Direction de l'Ecole ne garanti pas la réinscription des élèves qui ne se conformeraient pas à ces indications.

Dans les circonstances actuelles, il nous est impossible de garantir la stabilité des prix de pension; nous nous engageons toutefois à ne les modifier qu'en cas de nécessité.

Tous les internes doivent se munir de la carte d'alimentation.

Le Directeur

cartes individuelles d'alimentation

Courrier du 20 mars 1940

Le maire de la Ville de Quimper
à Monsieur le Directeur du Likès

Monsieur le Directeur,

J'ai l'honneur porter à votre connaissance qu'il sera procédé, le 3 avril à un recensement spécial de la population, en vue de la délivrance des cartes individuelles d'alimentation.

A cet effet, tous les français ou résidant en France, à l'exception des militaires qui reçoivent leurs vivres en nature des ordinaires des corps de troupe ou qui sont hospitalisés dans des formations sanitaires, doivent établir une déclaration.

Celle-ci doit être faite dans la Commune où le consommateur passera la nuit du 2 au 3 Avril, sans qu'il y ait lieu de distinguer si cette Commune est ou n'est pas le lieu de sa résidence habituelle.

En conséquence, j'ai l'honneur, Monsieur le Directeur, de vous prier de vouloir bien me faire connaître le plus tôt possible, le nombre aussi juste que possible des formules dont vous aurez besoin pour le recensement des internes de votre Etablissement.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération distinguée.

Le Maire.

Note de l'Ecole: + Professeurs, domestiques Section Normale.

Dictée la poignée de laine

le Secours National, direction de la propagande,

le 4 décembre 1942

Projet d'un texte de dictée pour les enfants des écoles.

La poignée de laine

L'homme pour vivre, doit échapper aux écarts de température. Dès l'automne, à travers les brouillards de l'aube, il écoute venir l'hiver et s'effraie obscurément. C'est qu'il garde au fond des mœlles, les appréhensions d'une vieille peur: l'instinct des cavernes que terrorisaient les fauves et que le froid engourdissait.

S'habiller, sous nos climats, est une nécessité impérieuse. En France, manquer de laine est presque aussi grave que manquer de pain. La laine est souple, légère, solide. Elle conserve indéfiniment la chaleur. C'est, par excellence, le vêtement du nouveau né. Un petit enfant qu'on ne peut envelopper de lainage est perdu.

Or depuis longtemps, la laine dont l'Europe a besoin vient d'ailleurs. La France en produisait il y a trois ans 25 000 tonnes; elle en achetait 320 000 à l'Australie, à l'Argentine et aux Etats-Unis.

Faute de laine, les petits enfants qui naîtront chez nous cet hiver vont-ils mourir? On vous a parlé quelques fois de solidarité, de charité. Ce sont de belles vertus. On les pratique lorsqu'on procure aux autres le moyen de posséder ce qu'on a soi-même ou ce qu'on a eu. Saint Martin a donné son manteau au pauvre pour que le pauvre ait chaud.

Vous avez eu chaud quand vous étiez petit. Imitiez Saint Martin. Ces bébés que guette la mort, offrez leur une layette. C'est très simple. Il y a des matelas chez vous. Demandez à vos parents de découdre chacun d'eux et d'en tirer une poignée de laine. Le matelas n'en souffrira pas. Et s'il y a du crin avec la laine, ne vous inquiétez pas; on saura faire le tri. Apportez en classe votre récolte. Ce geste répété par tous les écoliers de France fournira aux machines à tricoter, aux machines à tisser la nourriture qui leur manque.

Et les bébés seront vêtus. Ils auront chaud. Vous aurez accompli, sous des apparences très humbles, une belle et noble chose dont vous connaîtrez en grandissant la portée. L'expérience vous apprendra qu'être charitable c'est d'abord et dans tous les domaines vêtir ceux qui sont nus.

Note de l'inspection académique

Cette dictée sera destinée aux grands élèves et commentée par les maîtres.

Quimper, le 4 décembre 1942.

Sports - froid

Courrier du 18 décembre 1941 de la Préfecture du Finistère.

J'ai l'honneur de vous adresser copie d'un télégramme n° 783 EGS/F3 du 12 décembre 1941, qui a été adressé par le Commissariat Général à l'Éducation Générale et aux sports.

« En raison nécessité éviter refroidissements, prescrire par intermédiaire chefs d'établissements à maîtres éducation générale professeurs et monteurs éducation physique veiller très attentivement à éviter dévêtissements exagérés ou imprudents et interdire écoliers de mettre torse nu. Stop. Mesure temporaire destiné à résister en période sous-alimentation à manque calories et récupération insuffisante. »

Sport durée

circulaire aux Chefs d'Etablissement

(Enseignement secondaire et anciennes E.P.S)

sur l'application des horaires des activités d'Education générale et Sportive)

Le temps qui sera consacré partir de la rentrée d'octobre dans les Etablissements d'Enseignement secondaire et dans les anciennes E.P.S. aux activités d'Education physique et de plein air est fixé par deux textes concordants:

1° la circulaire du 38 juillet n°1,325 qui stipule que ce temps sera par semaine de 7 h 30 pour les garçons et de 6 h. pour les filles, trajets compris.

2° des arrêtés du 17, du 18 août 1941, parus au Journal Officiel du 2 septembre 1941, qui le fixent à 5 h pour les garçons, 4 h. pour les jeunes filles avec en plus pour les trajets 2 h 30 dans le 1er cas et 2 h dans le second.

Dans ces activités est prévue une séance hebdomadaire de plein air de durée de 3 h. dont une heure pour les trajets Les autres séances seront aménagées au mieux des conditions particulières à chaque établissement. L'emploi du temps , à titre d'exemple, s'établir ainsi:

Pour les garçons: Trois séances de 1 h pouvant durer jusqu 1 h 30 si la durée du trajet l'exige. Une séance de plein air de 3h.

Pour les jeunes filles Deux séances d'une heure pouvant durer jusqu'à 1h30 chacune si la durée du trajet l'exige. Une séance de plein air de 3 h

On ne placera jamais plus d'une séance le même jour.

Si, par exception, la séance de plein air ne peut avoir lieu par exemple par suite de mauvais temps elle sera reportée si possible ou remplacée par des activités à l'intérieur de l'établissement.

Chant choral, hygiène pratique, exercices divers... Dans ce dernier cas sa durée sera réduite à 2 heures.

Pour que au cours des allées et venues au terrain d'exercices physiques et pendant les sorties de plein air, la surveillance des élèves soit assurée dans des conditions satisfaisantes, les chefs d'Etablissement feront appel, en outre du personnel chargé d'éducation générale et sportive, et s'il y a lieu, au personnel normal de surveillance de l'établissement.

Le commissaire général à l'éducation générale et aux sports
signé Borostra.

Réquisitions

Courrier rentrée 1939

Quimper le 4 septembre 1939

La réquisition d'un grand nombre de locaux du Likès, et la mobilisation de la plus grande partie de nos professeurs, nous obligent aux pénibles décisions suivantes :

a) Suppression de toutes nos classes élémentaires: les familles trouveront plus facilement sur place les possibilités d'assurer jusqu'au Certificat d'Etudes l' instruction de leurs enfants

Tous les anciens élèves (externes et internes) devant en 1939 appartenir aux 4ème, 3ème, 2ème; et 1ère Préparatoires auront donc à s'adresser à une autre école.

b) Refus de tous les nouveaux élèves inscrits comme internes en vue de la rentrée prochaine .

c) Nous accepterons dans la mesure du possible les nouveaux externes inscrits pour première année ou cinquième secondaire.

d) Nous essayerons de conserver les Elèves (externes et internes de l'an dernier) des classes professionnelles (sauf de la 5ème-année) et des classes secondaires qui voudront bien retenir leurs places, mais sans engagement de notre part d'ici un mois.

La feuille ci-jointe nous sera retournée d 'urgence pour nous informer des nouvelles décisions des familles.

Un avis individuel vous indiquera ultérieurement nos possibilités et fixera la date de rentrée.

C'est avec tristesse que nous vous communiquons ces indications .Ce sera le sacrifice de l'Ecole aux exigences du bien commun et à la grande cause de la Patrie.

Tout comme nos familles ordinaires, la nombreuse famille Likésienne doit payer sa quote-part de renoncements et de gènes.

Nous nous excusons des ennuis que nous occasionnons ainsi aux familles déjà bien affectées par le fait de la guerre, et nous demandons à Dieu que bien vite une histoire glorieuse nous permette de reprendre la grande oeuvre de l'Instruction et de l'Education de vos chers enfants.

Le Directeur,

L. Bengloan.

23-10-39

Monsieur le DIRECTEUR de l'Ecole privée "Le LIKÈS" de Quimper, à Monsieur le MINISTRE de la DEFENSE NATIONALE

Monsieur le MINISTRE,

Directeur d'une importante Ecole de Quimper, je vous présente au nom de nombreuses familles quelques desiderata.

Notre Ecole "Le LIKÈS ",comportait :

une section préparatoire d'environ 200 élèves

une section secondaire d'environ 300 élèves

une section technique d'environ 400 élèves

Sur les 935 élèves de l'an dernier, il y avait 630 internes du Département du Finistère ou des Départements voisins.

L'importance technique de notre établissement vous est indiqué dans le document ci-joint. Nous sommes dans la région la seule école professionnelle organisée. Aussi, la réquisition militaire

presque complète de nos locaux à titre d'hôpital semble n'avoir pas assez tenu compte des besoins impérieux des familles pour la formation de leurs enfants.

Cette réquisition a prévu en effet, l'organisation d'un hôpital complémentaire de 510 lits + 25 = 535 lits avec une cinquantaine d'infirmiers et les services annexes. Les 3/4 de nos locaux se trouvent de ce fait immobilisés, classes comprises. Nous n'avons d'ailleurs eu qu'à nous louer de la largeur d'esprit et de la politesse de Monsieur le Commandant Médecin Chef et de Monsieur le Capitaine Gestionnaire dans la manière dont ils ont appliqué le cahier de réquisition.

Mais le fait brutal reste: il nous a fallu refuser 500 de nos élèves inscrits , et près de 200 demandes de réfugiés. Nous avons conservé un noyau d'environ 500 élèves dans des conditions pénibles et peu hygiéniques.

Nous vous demandons, Monsieur le Ministre, au nom d'un millier de familles, une amélioration, dans la situation qui nous est faite. Nous acceptons volontiers de nous gêner, et sommes désireux de la chose: Un hôpital de 200 ou 300 lits pourrait fonctionner dans notre établissement sans tuer l'école.

Les familles sont d'autant plus étonnées du régime de réquisition qui nous est appliqué qu'aucune école publique de garçons n'est réquisitionnée à aucun degré dans la région, ni le Lycée de Garçons de Quimper, ni l'Ecole Normale de Garçons qu'on vient de libérer, ni les E. P. S. de Concarneau, de Douarnenez, de Pont l'Abbé... alors que les trois seules écoles libres de garçons de Quimper: St Charles , St Yves et Le Likès sont toutes les trois presque entièrement occupées.

Ceci semblerait en contradiction formelle avec votre dépêche ministérielle N° 1788 I/EMA du 23/9/39: « Les établissements libres ne pourront en principe être réquisitionnés que dans la proportion appliquée aux établissements publics du même département...

...Dans les circonstances actuelles, il importe de réduire au minimum le trouble apporté à l'enseignement par la mobilisation...»

Quimper le 22/08/40

Monsieur le DIRECTEUR de l'Ecole " Le LIKÈS "

à Monsieur le Préfet du FINISTERE ,

Monsieur le PREFET,

J'ai l'honneur de vous demander de bien vouloir vous intéresser à la situation qui est faite à l'Ecole Le LIKÈS et à ses Maîtres, du fait de l'occupation allemande.

La réquisition française avait porté sur une grande partie de nos bâtiments, mais avait permis la coexistence des services de Santé et des Services scolaires.

Nous demandons qu'une telle coexistence puisse subsister , ce qui est très possible étant donné l'importance de nos locaux. Nous avons déjà laissé à l'Autorité Allemande 530 lits et de nombreuses salles avec leur mobilier . Hier nous avons dû céder les chambres individuelles des professeurs, mais avec la promesse que là s'arrêterait la réquisition. Le soir, un autre service a exigé et occupé la maison particulière des religieuses sans aucun bon de réquisition. Un autre service voulut reprendre les salles concédées le matin même par l'Officier de Réquisition.

Nous vous demandons , Monsieur le Préfet , de bien vouloir nous appuyer auprès de la KOMMANDANTUR, afin de nous obtenir un statut officiel permettant à l'école de ne pas être complètement fermée, ce qui serait un grand ennui pour beaucoup de familles; et aux Maîtres e conserver ainsi leur seul moyen d'existence .

Veuillez agréer, Monsieur le Préfet, l'expression de mon très profond respect.

Lettre du 09/09/40

Monsieur le Directeur de l'École «LE LIKÈS»
à Monsieur le COLONEL
de la Kommandantur du Likès
Monsieur le Colonel

J'ai l'honneur de vous prévenir de notre intention d'ouvrir l'école du Likès dans les locaux non réquisitionnés par l'Autorité Allemande. Nous les avons aménagés de manière à éviter le plus possible les compénétrations, et nous organiserons la partie scolaire de telle sorte qu'il y ait un minimum de gêne dans la coexistence des deux services.

Notre école a une section secondaire et une section professionnelle. Plusieurs de nos élèves sont internes.

Nous comptons ouvrir l'Établissement le Jeudi 19 Septembre.

Par la même occasion, je vous demande de bien vouloir nous aider à sauvegarder le mobilier de l'École en faisant dresser d'accord commun un état du matériel assez considérable (meubles et divers) qui n'était pas réquisitionné par l'Hôpital Complémentaire, et qui a été depuis demandé par vos services, afin que nous puissions à l'occasion nous couvrir vis à vis des Autorités Françaises.

Enfin j'espère, Monsieur le COLONEL, que vous donnerez suite à la demande de dédommagements pour la perte des denrées alimentaires déjà signalée à Monsieur l'Officier Interprète WOLFROMM.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le COLONEL, l'expression de mon très profond respect.

Le DIRECTEUR

Lettre du 11/11/40

Monsieur le DIRECTEUR de l'École Le Likès
à Monsieur le Préfet du Finistère,
Monsieur le Préfet

Je me suis permis par une lettre du 3 Septembre 1940 d'attirer la bienveillance de vos services sur la critique situation financière, de notre établissement, résultant de l'occupation de la plupart de nos locaux scolaires depuis Septembre 1939, d'abord par un Hôpital Complémentaire, puis par l'Autorité allemande, sans que nous ayant été indemnisé en aucune manière pour le préjudice subis.

La Mairie de QUIMPER nous a demandé depuis lors les dossiers d'indemnité qui lui ont été remis le 20 Septembre 1940.

J'ose insister auprès de vous, vous demandant de bien vouloir hâter le versement au moins d'un acompte sur les sommes dues à notre école du fait de la réquisition française.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Préfet, l'expression de mon très profond respect.

Le DIRECTEUR

Conduite à tenir en cas d'Occupation plus complète du Likès.

1ère Hypothèse: Occupation des locaux du Pensionnat:

- e) Evacuation du Petit Noviciat à St Evarzec
- b) Aménagement des locaux du Petit Noviciat pour les Internes du LIKÈS
- c) Cuisine commune aux Anciens et au Pensionnat ,faite par les Cuisiniers du Likès dans la cuisine actuelle des anciens.
- d) Alimentation du Petit Noviciat garanti par les approvisionnements existants dans le Centre de formation. Cuisiniers de St Evarzec et du P. N.
- e) Transport du matériel et de la literie par les moyens possibles
- f) L'organisation du P. N. à St Evarzec est à régler sur place.

Elle supposera

- 1 la liquidation des Internes de St-Evarzec
- 2 la présence d'un Aumônier
- 3 peut-être l'organisation des classes d'Externes dans des locaux de fortune.

Remarque : Si St Evarzec était aussi occupé il faudrait licencier l'Internat du Likès et conserver au P. N. sa destination actuelle,

2ème Hypothèse: Occupation des locaux du Pensionnat et de ceux du P. N.,

- a) Licenciement de l'Internat du Likès
- b) Evacuation du P.N. à St Evarzec
- c) Evacuation du scolasticat à Questembert
- d) Transport du matériel scolaire et de la literie sous le hangar Le Gars et dans les salles prévues dans la liste ci-jointe
- e) Organisation des classes d'Externes dans la mesure du possible,

f) Communauté du Likès adjointe à celle des Anciens pour la cuisine (Cuisiniers du Likès)

3ème Hypothèse: Occupation totale

- a) Comme 2ème hypothèse .pour le Likès ; le P. N. et le Scolasticat
 - b) Evacuation des Anciens à St Corentin(les plus invalides) à Questembert (les plus valides)
- Signé Frère Clodoald, le 7/11/40.

11 février 1941

Monsieur le Directeur de l'école Le Likès
à Monsieur le MAIRE de la Ville de Quimper

Objet : Réquisition

Monsieur le MAIRE,

En vue de la constitution du dossier relatif à la réquisition du LIKÈS par les Autorités Allemandes, j'ai l'honneur de vous communiquer les indications ci-après:

Cette réquisition a continué la réquisition française sous forme d'hôpital militaire, de fin Juin 1940 au 23 Août 1940.

Le 23 Août a eu lieu l'occupation de nos Bâtiments par les troupes allemandes. Cette occupation beaucoup plus étendue que l'occupation française, vous a été décrite par ma lettre du 30 Septembre 1940.

Nous voulions obtenir le visa des Autorités occupantes, et leur avons remis, le 20 Octobre 1940 un dossier à cet effet. Malgré plusieurs interventions, rien ne nous a été retourné. dans ces conditions, nous vous transmettons directement l'état succinct des locaux occupés, et un plan additionnel.

Vous voudrez bien nous fournir en triple exemplaire une attestation indiquant que la réquisition allemande a bien été effectuée

aux dates ci-dessus mentionnées, cette attestation nous étant indispensable pour le dossier que nous avons à constituer.

Je vous prie d'agréer,

Monsieur le MAIRE,

l'expression de mon profond respect.

Le DIRECTEUR

Une légère partie du matériel mis à la disposition de l'Hôpital complémentaire, retrouvé après le départ des occupants, attesté par acte de l'intendante française, est décompté dans le dossier.

Il est de notoriété publique que du fait d'une longue occupation les immeubles ont subi de sérieux dommages et que des aménagements y furent faits incompatibles avec leur destination scolaire. Constatations et expertises d'architectes ci-jointes en font foi.

Courrier du 6 avril 1948 pour le dossier de réparation.

Occupation du Likès par les troupes allemandes.

L'école Le Likès fut réquisitionnée par l'autorité militaire française fin août 1939 et transformée en hôpital complémentaire ainsi que l'attestent plusieurs actes ci-joints. Les pièces requises, numérotées de 1 à 50 sur le plan ci-joint signé du médecin-chef, furent meublés en vue de leur nouvelle destination par du matériel fourni presque exclusivement par l'école, ce dont fait foi un état ci-joint.

Au mois d'août 1940 l'autorité militaire allemande se substitua brutalement à l'administration française prenant possession du matériel et des locaux, étendant d'ailleurs, malgré la résistance de Monsieur le Directeur et des professeurs présents, l'occupation à tout le premier étage du bâtiment central nord, à la maison des religieuses sise dans le jardin et au grand hall situé dans le jardin. Quelques objets mentionnés en décompte dans le dossier purent nous être rendus par la Direction de l'Hôpital français.

L'occupation allemande a duré sans discontinuité jusqu'au 8 août 1944, date du départ des allemands de Quimper.

La levée de Réquisition s'est faite par acte de Monsieur le Préfet du Finistère en date du 24 septembre 1944 dont pièce incluse au dossier a donné notification à Monsieur le Directeur du Likès,

Affaire des graviers (courrier de Joseph Salaün)

Monsieur le Directeur de
l'Ecole Le Likès
à
Monsieur l'officier Commandant
la FELD - KOMMANDANTUR

Monsieur.

J'ai l'honneur de vous communiquer la déposition, ci-dessous sur les faits qui ont motivé un rapport contre mon Ecole.

Le soir du 3 Février vers 6 h 1/2, le sergent de garde vint me prévenir qu'un billet avait été trouvé dans la guérite de la sentinelle, placée sur la rue, à l'entrée de l'école. Je lui exprimai mon étonnement en lui disant que je ne croyais pas que le billet avait été jeté par un de mes élèves puisque ceux-ci étaient en classe au moment où le billet avait été trouvé.

Il m'avertit que désormais la porte serait fermée et que les élèves ne pourraient plus passer par là. Je lui fis observer que, c'était notre seule sortie et en conséquence lui demandai de vouloir bien autoriser les élèves à passer ce soir-là par le jardin pour se rendre au réfectoire. Il le promit formellement. J'en avais conclu qu'il ouvrirait la porte au moment du passage des élèves. Je fus donc étonné lorsqu'on vint me prévenir que les élèves attendaient dans le jardin. Je me rendis aussitôt sur les lieux et comme je suis autorisé à avoir une clef pour en faire usage en cas de besoin, j'ouvris la porte pour laisser passer les élèves et la refermai aussitôt (ceci pour éviter le désordre).

Pendant que les élèves attendaient l'ouverture de la porte certains auraient ramassé du gravier dans l'allée et l'auraient jeté contre la maison servant de bureau aux officiers du Batt. Stab ou même contre les sentinelles. L'enquête qui a suivi et qui a été

faite par l'école ne m'a pas permis de découvrir les coupables s'il y en a.

L'impression de tous les professeurs qui conduisaient les rangs est que l'incident a été bien grossi par les hommes du poste de garde. En effet, il ne reste aucune trace des faits dont on accuse l'Ecole. Aucune trace ni sur les murs, ni sur les vitres, ni sur les individus qui auraient été malmenés.

Sur l'origine de ces incidents je puis donner les précisions suivantes:

1°) il n'y a pas eu de préméditation. Si les élèves ont manifesté quelque impatience il faut l'imputer uniquement au fait qu'ils ont du souvent attendre sous la grosse pluie qu'on leur ouvrit, la porte donnant, sur la rue...

Le Frère VISITEUR de Quimper et la RESISTANCE

DIRECTION ET DIRECTIVES : Le F. Visiteur considéra toujours l'Allemand comme l'ennemi et décida une opposition prudente mais tenace...

Agir contre ... Saboter adroitement les directives des Autorités occupantes ... furent les mots d'ordre.

1er MOYEN: EN CLASSE: Il prôna un enseignement patriotique intense.

Il y eut le camouflage des "livres interdits"... On utilisa les livres "épurés", mais avec précision verbale sur les pages absentes

Chants Patriotiques en classe, y compris La MARSEILLAISE.

2° MOYEN: REFRACTAIRES AU S T O : Le F. Visiteur organisa pour ses Jeunes Professeurs d'abord la Résistance larvée au STO, profitant de tous les délais, et de toutes les réglementations pour faire ajourner les décisions ... Il fournit lui-même dans ce but des

Certificats de tout sortes: Etudiants ,Etudiants universitaires. Etudiants en Théologie. Associations Sportives,spécialistes indispensables ... etc ...

Cela fit gagner quelques mois ...

Puis ce furent des Réfractaires actifs ... Le F. Visiteur fournit ou fit délivrer des certificats médicaux d'inaptitude, des fausses cartes d'identité rajeunissant ou vieillissant l'intéressé ... Il procéda à des changements de résidence pour ces jeunes,les Ecoles évitèrent de les inscrire sur les registres d'appel et aux bureaux du ravitaillement ...

RESULTATS: TOUS les Jeunes Professeurs Religieux et Civils astreints au STO occupés dans les 30 écoles du District échappèrent ainsi à l'exode en Allemagne... Cela représente près de 80 Réfractaires ... Il y eut plusieurs alertes ennuyeuses, des emprisonnements de 24 ou 48 heures, des vérifications des pièces d'identité fausses ...mais DIEU merci, rien de trop compromettant ...

3° MOYEN: AVEC LA RESISTANCE : Le F Visiteur fut sollicité par Mr Jean JAOUEN (aujourd'hui Lieutenant dans la Légion armée LECLERC, brillantes citations et décorations) en vue d'organiser avec les Professeurs du LIKES; des équipes de Résistance en liaison avec le Mouvement "Ceux de La LIBERATION:VENGEANCE" ... Il s'entremet pour faciliter les contacts ... Il permit au CF Directeur du Likès:Mr SALAUN encore disparu ,et à quatre Frères professeurs du LIKES, anciens Officiers de s'occuper de la question ... Il servit occasionnellement d'agent de liaison entre les Chefs et la Formation

Il eut à couvrir par des Cartes de Travail portant sa signature: BENGLOAN ,deux Officiers de liaison parachutés pour Quimper.

Par le CF Visiteur CYPRIEN Robert la liaison était d'autre part établie avec le Commandant Le HENAFF de Quimper pour faciliter le logement des Parachutistes Anglais et Américains. C'est ainsi que furent logés pendant une semaine 8 Aviateurs Anglais ou Améri-

cains chez l',Aumônier du LIKES en pleine ville ... De même on fit admettre dans une chambre réservée au Likès l'Officier Canadien VANNIER, fils de Mr l' Ambassadeur du Canada.

Compromis dans l'affaire Forget qui devait amener l'arrestation du CF Directeur du Likès ,le Frère Visiteur dut se camoufler lui aussi pendant quelques semaines et prendre un nom d'emprunt.

Les documents joints donnent le détail des activités auxquelles furent mêlées nos Ecoles.

Journal de Jean Quéré, élève de seconde S en 1944

Mercredi 26 avril 1944

au réfectoire terrible nouvelle le directeur est ramassé par les allemands. Des témoins de Kerfeunteun l'ont vu passer en civil entre deux agents de la gestapo, menottes aux mains, sous la menace de pistolets, comme un vrai bandits.

Le soir, on ne voyait ni le frère Floc'hlay ni le frère Evain ni le frère Cader. Au dortoir, frère Roger prépare sa valise et s'en va rejoindre les trois autres qui étaient parti dans le maquis.

Le directeur couchait dans l'ancienne salle de chants car Frère Aballéa (Ali) nous disait que s'il avait voulu rester là, il ne serait pas parti. Le directeur est à Saint Charles maintenant ce qui fait est que les trois profs de notre classe son parti: Le directeur classe d'anglais, Frère Floc'hlay science et math, Frère Cader Allemand. qui va les remplacer?

Jeudi 21 avril

La gestapo a été fouiller dans les bureaux du directeur. En revenant du terrain des sports une auto de la gestapo montant vers Saint-Charles.

Samedi 29 avril

Frère Le Bail, le nouveau directeur, nous a raconté ce qui s'était passé (arrestation du directeur, Frère Salaün). Le Directeur a été appelé par un homme qui voulait «sensément » demander une place pour son fils. Il est descendu (Le Directeur) après avoir eu le droit de se mettre en civil, puis il l'ont emmené.

Frère Floc'hlay a aussi été appréhendé mais profitant d'un moment d'inattention, il a pu filer par l'escalier du 2ème réfectoire, et a filé à travers la chapelle poursuivi par un policier. les autres profs sont partis sans que l'on sache pourquoi

Frère Le Bail a été sur le point de fermer la classe.

Vendredi 5 mai

Ce matin, sans nouvelle du Directeur. Un élève de 3e A, Quérel, a vu le Directeur sur la route de Brest, entouré de deux allemands avec un curé à côté de lui.

Quérel lui a souri en passant, mais les allemands l'ont appelé, lui ont «fichu» une tournée et l'ont ramassé pendant une heure à Saint-Charles. Après quoi, il a été libéré; le soir, le Directeur est passé dans un car. Ce matin, un autre car empli de jeunes gars arrêtés est passé devant Le Likès.

Samedi 13 mai

Hier au soir on n'a pas eu de pain.

A partir de 21h30, il n'y a plus d'électricité.

Mardi 16 mai

Ca y est, est l'internat est fermé samedi. les externes restent. Pas de composition en fin d'année. Restent les élèves qui se présentent aux CAP.

Mercredi 17 mai

Le directeur a été envoyé à Carhaix

Jeudi 18 mai

Grand-messe solennelle; les deux principaux chants ont été bien réussi mais il n'y avait pas eu d'électricité pendant plusieurs instants ce qui a fait «foirer» la chorale. Communion solennelle de René (mon frère) on a eu du pain blanc apporté par les parents.

Samedi 20 mai .

Le directeur est revenu de Carhaix

On allait rentrer en ville quant une dame toute effrayée nous annonce qu'on faisait des rafles. Aussitôt nous sommes montés par la Terre Noire et redescendus par le terrain de foot de la Jeanne d'Arc et il en allait de nouveau rentrer en ville quand on nous annonce que l'on faisait des rafles.

Une dame effrayée vient encore nous prévenir; alors on est passé par le petit pont et nous sommes retournés au Likès par la salle des fêtes sans que personne ne soit inquiété.

Ils ont raflé sur les quais, l'hôtel le Bretagne, la rue Kerfeunteun, la rue bourg lès bourgs la route de Douarnenez.

Dimanche 21 mai 1941

Nous sommes seize élèves en tout à rester à la boîte. Pendant le dîner on entend du «potin»; c'était huit avions qui bombardaient la gare. Ce n'était presque rien, les allemands se sont ramassés en vitesse. Les gazomètres ont été esquinés. il y a deux tués, un allemand et un civil et quelques blessés.

Lundi 22 mai 1944

Hier il y a eu encore une rafle mais moins importante. Pendant la récré deux groupes d'allemand ont cerné le Likès. Un homme de la gestapo escorté d'un officier et conduit par le frère le bail sont venus dans notre classe et ils ont interrogé deux élèves Laurent et Pino.

Il leur a demandé depuis combien de temps le frère Floc'hlay était parti, s'il restait encore des pensionnaires? si on ne l'avait pas vu depuis. Puis ils sont partis.

Ils ont pénétré dans la chapelle et dans toute cette partie du bâtiment. Ceux qui étaient là croyais que c'était une rafle et se sont réfugiés où ils ont pu.

Les allemands ont fait ça pour essayer de prendre le frère Floc'hlay.

Plusieurs externes ne sont pas venus l'après-midi.

Mardi 23 mai 1944

On a vu six camions en plein d'allemands passés devant le gymnase. Un soir, les allemands ont fait encore une rafle. Frère le Bail nous interdit d'aller en ville à cause des rafles.

Ils ont fouillé la partie située du côté de la chapelle. Certains ne se sont réfugiés dans les orgues.

Mercredi 24 mai 1944

Il n'y a plus d'électricité. Il faudra passer les examens du tour pendant les vacances ou bien le CAP sera supprimé

Je suis descendu jusqu'à la gare, mais ma valise était formidablement lourde et heureusement que l'on a rencontré une dame charitable sur notre parcours avec une petite carriole ce qui nous a grandement facilité notre chemin.

On est parti à 11h25 nous sommes arrivés à Landerneau vers 13h15. Le train pour Landivisiau n'est qu'à 18h00. En passant à Hanvec, j'ai vu un wagon de marchandises abîmé, la gare était aussi touché elle était pleine de trous de balles. A Quimerch j'ai vu une locomotives toute percée.

Quand je sortais de Quimper je suis monté dans un wagon très esquiné par des balles de mitrailleuses. Un carreau était cassé et une barre du porte-bagages était broyée.

J'avais été obligé de changer 2 fois de wagons à Quimper les wagons dans lesquelles je montais était détachée à chaque fois. Il n'y avait pas énormément de gens dans le train.

Le Likès pendant la guerre 1939-1945 par le Frère Ker-jean

L'année scolaire 1938-39 se terminait avec 847 élèves. La guerre va briser cet élan: l'effectif est réduit à 525 élèves. La majeure partie de l'école est réquisitionnée au titre d'hôpital auxiliaire. Il a fallu supprimer les classes primaires, faire des classes parallèles, refuser de nouvelles demandes. Les professeurs sont mobilisés et remplacés en partie par des jeunes anciens, généreux, dévoués et quelque peu inexpérimentés.

Presque tout le bâtiment central est occupé par l'hôpital qui en plus a monté deux baraques dans les cours Ste Marie et St Joseph. L'école est repoussés vers la cour du tunnel et la rue de

Kerfeunteun où le nouveau bâtiment était inachevé. La future infirmerie n'était qu'une forêt de charpentes attendant leurs cloisons... qui arriveront après guerre. Les toiles de théâtre de la salle des fêtes firent office de murs, les douches du sous-sol servirent de toilettes, la cave de réfectoire et le champ de foire sera la cour de récréation des plus jeunes, tandis que les aînés occuperont la "cours du tunnel" pendant la drôle de guerre.

Juin 1940. La débâcle. L'école est fermée tandis que l'hôpital accueille blessés et malades, jusqu'à l'arrivée brutale des allemands pleins de morgue et voulant s'établir dans les derniers appartements non réquisitionnés encore. La maison des soeurs sera la première occupée par les officiers, ensuite l'étage administratif, le hall de gymnastique et la cour attenante.

1940-1941

La démobilisation fit rentrer des anciens professeurs tandis que les frères Berzic, Abernot, Launay et Bergot resteront prisonniers jusqu'en 1945. Le Frère Jaouen échappé en Angleterre fera partie de Forces françaises Libres.

La rentrée s'effectue avec 511 élèves dont 227 internes serrés dans les dortoirs de fortune des greniers aménagés. Une année d'inquiétude avec une menace continue de réquisition totale et des heurts constants des élèves avec les occupants.

Le 3 février 1941, une bagarre éclate entre élèves et soldats près de la maison des sœurs: deux élèves et deux professeurs sont arrêtés, passent la nuit au poste de garde, puis sont relâchés sur l'intervention de M. Salaun pro-directeur.

Le 21 février, nouvel incident, le vestiaire allemand est pillé par un groupe d'élèves. Le Frère Pro-Directeur par sa diplomatie et sa connaissance de l'allemand réussit encore à sauver la situation.

Malgré la guerre, l'école continue d'innover avec l'enseignement du latin et la création d'une série classique C. En plus, un centre de Formation Professionnelle de 50 apprentis fonctionne sous la surveillance et avec les subventions de l'Education Nationale.

L'année 1941-1942 est relativement calme. On aménage un grenier en dortoir et en classes et les bâtiments vétustes de la ligne Siegfried abritent des classes. L'école devient un camp retranché cerné de barbelés qui coupent le jardin en deux et interdisent tout passage par la prairie (le parc actuel). Des tranchées seront creusées dans l'allée des marronniers et des nids de mitrailleuses des blockhaus viendront perfectionner le système de défense.

Durant l'année scolaire 1942-1943, le nombre des élèves passe à 660. Le régime de Vichy impose une demi-journée de plein air appréciée de tous. Elle se passe au terrain de Kermoguer. Des groupes s'y rendent en rang par trois, parfois au pas cadencé et en chantant: «Ne pleure pas Jeannette... Sur la route de Dijon...»

Les résultats aux sorts et aux examens sont brillants: 28 deuxièmes parties de bacc, 35 premières parties, 20 B.E., 19 B.E.P.S., 60 C.A.P., 4 entrées aux arts et métiers.

En 1943-1944, la multiplication des bombardements alliés entraîne l'interdiction d'avoir deux classes ou deux dortoirs contigus ou superposés. D'où un bouleversement des services et des difficultés énormes. La salle des fêtes devient dortoir et classe; les dortoirs Ste Marie, St Nicolas et l'infirmerie sont convertis en classes. Une partie des internes doit rejoindre tous les soirs l'école St Corentin où des classes ont été aménagées en dortoirs tandis qu'une autre groupe se rend à Kerfeunteun, salle "Louët". La rentrée est ainsi retardée jusqu'au 25 octobre et les élèves ont la surprise de voir les professeurs qui ont repris l'habit religieux des Frères des Ecoles Chrétiennes.

La fin de l'année 1943 est troublée par des incidents graves provoqués par quelques grands élèves. L'histoire tragico-comique des dindes faillit provoquer une dénonciation à la gestapo. Plus grave encore, les billets injurieux pour le Führer jetés de la classe de Math-Elem dans la cour St Joseph. La Direction de l'école et toute la classe furent menacés de déportation. Le coupable, René Pernez de Plonéis, fût arrêté et malheureusement déporté.

En avril 1944, le Frère Directeur, Joseph Salaün est dénoncé, arrêté par la gestapo, emprisonné à St Charles, puis à Carhaix, Rennes, Compiègne, et enfin déporté en Allemagne où il mourra en décembre.

Le même jour, le frère Flochlay est arrêté par la gestapo. Avec un sang-froid remarquable, il réussit à échapper aux deux policiers par une course éperdue à travers les escaliers, la chapelle... Trois autres Frères: Evain, Cader et Rogard, officiers de réserve, qui appartenaient à un groupe de résistance doivent se cacher. La vie devient de plus en plus difficile, les allemands plus agressifs, les résistants plus audacieux. Les bombardements se multiplient. Le 20 mai, le préfet ordonne la fermeture de tous les internats. L'externat fonctionnera jusqu'au débarquement du 6 juin.

Du 4 au 8 août, tous les allemands de Quimper se sont repliés sur le Likès transformé en bunker d'où ils tirent sur toute personne qui se hasarde dans la rue de Kerfeuteun. La préfecture coupable d'avoir accroché sur sa façade un immense drapeau américain brûle. Devant la gravité de la situation, le Frère François Le Bail, qui remplace le Frère Salaün déporté, après avis du conseil, fait le vœu d'ériger une statue à la Très Sainte Vierge, si l'école et le personnel sont épargnés. La Vierge répondit à cet appel car le 8 août la garnison allemand évacua l'école, se replia sur Brest, sans aucun incident, pendant qu'une haute colonne de fumée s'élevait au-dessus de la cour des sports où brûlaient munitions, armes, camions, vivres... ce qui fit croire un moment aux quimpérois que Le Likès brûlait.

La Libération et l'après-guerre.

Un énorme travail restait à faire après le départ des troupes allemandes. A peu près tout le mobilier réquisitionné par l'Hôpital français et passé aux allemands a disparu. Tout manque: ravitaillement, matériel scolaire, livres, literie... Les coupures de courant sont multiples et les difficultés de communication énormes. Avec courage et dans l'inconfort total, on se remet au travail. Le Frère Le Bail assume une direction difficile. Il faut refaire tous les lo-

caux dégradés. Toute la cuisine est modernisée. Il demandera à être remplacé en 1947 et le Frère Le Guellec, de 1947 à 1954 aura la lourde charge de continuer à réparer les dégâts, de trouver des crédits et de rénover la vieille école...

Homélie de M. L'Abbé Pierre CARIOU (21 avril 1994)

Le 27 avril 1944, je rencontrai pour la première fois Frère SALAUN. C'était à la prison St Charles, le lendemain de notre arrestation. Une même trahison nous avait réunis. Nous allions cheminer côte à côte jusqu'au camp de Neuengamme.

Le 4 mai, vers 17 h 30, un premier convoi avait été dirigé vers les dunes du Poulguen, entre Le Guilvinec et Penmarc'h. Ciel bleu, immensité de la mer, chute d'un jour printanier: tout chantait la joie de vivre autour de ces hommes qui s'étaient préparés aux ultimes combats de la Libération nationale.

Vers 18 h, un autre groupe est rassemblé dans la cour. Frère SALAUN et moi sommes en queue de colonne, enchaînés l'un à l'autre. Nous nous attendons au pire. Les visages sont blêmes. Frère SALAUN me dit à voix basse : « Donnez-moi l'absolution ».

Nous avons rendez-vous avec la Gestapo de Carhaix. Les premiers appels se succèdent à bon rythme. Ces camarades vont descendre, achevant leur jeunesse sur la dune de Moustierlin pour le grand bond sur l'autre rive.

Frère SALAUN et moi restons 18 jours dans le sous-sol de cette maison bourgeoise où officient les Martres Allemands et leurs sbires Français. Je renonce à évoquer les séances où de jeunes Bretons, passés à l'ennemi, se livrent au grand jeu de la torture. Incroyable ce qu'on peut extraire de souffrance d'un corps humain.

Nous revenons à St Charles. Un jour, nous apprenons l'événement majeur, si ardemment attendu: les Alliés ont débarqué. Derrière nos barreaux, une immense espérance nous habite de

les voir bientôt à St Charles. Folie illusion dont les ailes se brisent bien vite.

Nos geôliers embarquent tous les détenus de Mesgloaguen et de St Charles.

Dans le car, je suis à nouveau lié à Frère SALAUN. Je revois le regard du Directeur du Likès vers son vaste établissement, vers la chapelle. Le dernier regard, le mouvement des lèvres, traduisent l'intense émotion et la prière.

Nous sommes encore ensemble lors de l'embarquement, au passage à niveau de St Yvi. Ensemble au camp Marguerite de Rennes, dans une immense baraque. Nous pouvons échanger. Nous prions longuement sur le rythme du chapelet. Nous prions pour Le Likès et sa population scolaire. Pour nos familles. Nous prions aussi pour notre Judas. A la récitation lente, très appuyée du Notre-Père, nous nous arrêtons aux paroles: « Pardonne-nous, comme nous pardonnons. Oui, aide-nous à pardonner au traître, à nos tortionnaires, comme tu as pardonné du haut de la Croix. »

A Compiègne, dernière étape sur le sol de France, puis au camp de Neuengamme, nous nous efforçons de rejoindre la dernière imploration de Jésus: « par- donnez-leur, Père, ils ne savent pas ce qu'ils font »

Neuengamme, un camp de concentration parmi d'autres. Tout a été dit, écrit, visualisé sur ces lieux inventés par le génie du mal. Mais ni la parole, ni l'écriture, ni l'image ne sauraient traduire l'indicible horreur.

Sur les registres du camp, nous ne sommes plus qu'un numéro, au service de la monstrueuse entreprise planifiée d'anéantissement par la garde prétorienne du régime. Mais restait le sanctuaire, l'inviolable sanctuaire de la foi.

Nous fûmes encore ensemble pendant les jours dits de quarantaine. Notre prière avait sans doute l'accent désolé de Gethsémani.

Je fus désigné pour un kommando extérieur - une mine de fer dans la région de Brunschwig - tandis que Frère SALAUN restait provisoirement au camp. La séparation eut lieu, très simple, pleine de fraternelle émotion: « Tu sais, me dit-il, je ne crois pas que j'en sorte. Après tout, ma vie a été belle. J'ai enseigné à des générations d'élèves. Je me suis efforcé d'en faire des chrétiens solides dans leur foi et de bons Français. Dieu m'a gâté de m'appeler à son service. Tu diras à M. BENGL DAN que j'offre ma vie pour les vocations religieuses. Dis aux professeurs et aux élèves du Likès que je les englobe tous dans le même affectueux souvenir ». Une dernière absolution. Une dernière accolade.

Je n'ai plus revu Frère SALAUN en ce monde. Mais sa mémoire ne m'a pas quittée, l'image lumineuse d'un homme dont la foi a imprégné toute la vie et qui en a porté très haut le témoignage.

Discours d'un élève, 18 mars 1941.

Depuis que la salle des fêtes est affectée à d'autres usages, Le Likès ne se trouve au complet qu'en deux circonstances : régulièrement, à la chapelle; rarement, à la salle de cinéma. Il faut une occasion exceptionnelle pour que, nous nous trouvions sur notre cour, autour de notre Directeur, avec, pour tenture, de grands arbres dépouillés mais déjà rougissants de bourgeons gonflés de sève; pour orchestre, les timides modulations des oiseaux qui s'essayaient aux joyeux concerts du printemps. Nous voulons, aujourd'hui plus particulièrement, nous associer à cette joie et à ces espérances de la nature, chargée de toutes les promesses de jours meilleurs, et, à la veille de votre fête, vous exprimer nos sentiments et nos vœux.

Qu'il nous soit permis d'abord, Monsieur le DIRECTEUR, de souligner votre activité, que ne rebutent ni les préoccupations de l'enseignement de deux langues dans une classe d'examen, ni les soucis d'une organisation rendue plus difficile par la dispersion des locaux, la diversité des sections et les exigences plus grandes

de l'administration officielle. A tous ces devoirs, vous faites face avec décision et bonne humeur.

Nous savons, Monsieur le Directeur que vous ne dédaignez pas de traiter les questions matérielles et que, dans ces périodes de difficultés, accrues par le malheur de notre défaite, vous vous préoccupez beaucoup de notre bien, de nos distractions et de notre repos. Les élèves qui, à l'intérieur de leur famille, se rendent compte de l'incertitude du pain quotidien, vous sont reconnaissants d'y avoir pourvu dans une mesure généreuse.

En entrant résolument dans l'esprit des réformes de l'enseignement, en consacrant un temps respectable aux sports, en vous ingéniant pour ne pas nous priver absolument de tout divertissement, vous vous efforcez de chasser les pensées déprimantes et de nous maintenir dans un optimisme tonifiant, nécessaire à notre âge, à nos études et à notre formation morale, à laquelle vous attachez la plus haute importance et que vous favorisez de tout votre pouvoir.

En nous rappelant aujourd'hui ce que le Likès est pour nous, il nous est agréable, Monsieur le DIRECTEUR, de vous exprimer nos vœux de santé, de succès, de bonheur pour votre personne autant que pour votre école, avec laquelle vous vous confondez pour ainsi dire, parce que vous y avez consacré les vingt meilleures années de votre existence comme Professeur, aux spécialités multiples, comme sous-directeur, enfin comme Directeur.

Nous souhaitons que, dans cette tâche nouvelle, il vous soit donné de réaliser un vœu cher à tous nos cœurs : que notre école, enfin libre, reprenne son essor vigoureux et qu'elle voit, avec le retour de ses Professeurs prisonniers, un épanouissement inégalé, avec la plénitude de ses effectifs et de ses moyens d'action.

A saint Joseph, votre glorieux Patron, nous recommanderons avec instance les intérêts de votre personne, de votre école et de notre Patrie. Nous pensons être les intercesseurs écoutés de vos intentions les plus chères et nous souhaitons que se réalisent les

vœux, qu'au nom de toutes les classes, je vous prie, Monsieur le DIRECTEUR, de vouloir bien agréer, avec l'expression de nos sentiments respectueux.

Rapport sur les principales activités clandestines de Mr Salaün,

Mr Salaün, Directeur de l'Ecole «Le Likès» à Quimper (Finistère), arrêté le 26 avril 1944 par la Gestapo, décédé au camp de Neuen-gamme le 17 décembre 1944.

Joseph Marie Sa1aün, 17ème et dernier enfant de Jean-Marie et de Catherine Hénault, naquit à Plonéis (Finistère) le 20 janvier 1896. Il fut élève au Likès avant d'entrer en 1911 dans la Congrégation des Frères des Ecoles chrétiennes. En vertu des lois de 1904, il dut enseigner en exil, notamment à Plymouth et Guernesey

Mobilisé le 18 mai 1915, il fit la grande guerre comme interprète dans une unité combattante britannique. Blessé à la jambe vers la fin de la guerre, il fut démobilisé en septembre 1919.

Placé au Likès en qualité de professeur en 1922, il gravit Les échelons successifs: sous-directeur (1933), Pro-directeur(1938), directeur(1941)

Gaulliste de la 1ère heure, il fit partager à son personnel et à ses grands élèves son ardent patriotisme. Tous se rappellent encore les paroles vibrantes qu'il prononça le 18 mars 44 en réponse aux vœux de Bonne Fête qui lui furent présentés par les élèves.

Dès le mois d'août 1940, les Allemands occupèrent les 4/5 des locaux du Likès. Le Directeur, Mr Salaün, qui parlait très correctement la langue allemande, résista avec énergie aux prétentions des envahisseurs. La réquisition fut sévère, mais Mr Salaün joua serré pour conserver les locaux nécessaires au fonctionnement des classes. Dès la rentrée la lutte sourde était déclenchée contre l'occupant. Le directeur dut user de diplomatie pour que les nom-

breux incidents entre la troupe et les grands élèves ne devinssent pas fatals à l'école.

Sans avoir appartenu officiellement à un mouvement particulier de Résistance, Mr Salaün n'écoulant que son pur patriotisme, s'est sacrifié à la Cause de La Patrie avec l'enthousiasme qui fut son trait caractéristique. Dès les premiers mois de l'occupation, il donna très volontiers les autorisations à ses collègues pour faciliter les évasions des Français et des Nord-Africains prisonniers des allemands. L'école leur fournissait vivres et vêtements civils.

Mr Salaün facilita aussi l'activité d'un professeur (Mr Rogard) qui réussit à faire passer en Angleterre, un Tchèque déserteur de la Wermacht.

A signaler encore l'influence décisive de Mr Salaün sur la carrière glorieuse de Jean Jaouen, prisonnier libéré par les Allemands. Celui-ci revint d'Allemagne avec des idées pétainistes, ce qui est facile à comprendre pour les années 41 et 42. Jean Jaouen fut «converti» par Mr Salaün et il se lança dans la Résistance, d'abord au mouvement Libération-Nord. Mr Salaün lui conseilla le mouvement «Vengeance» qui n'avait aucune préoccupation politique.

Mr Salaün se tint aussi en étroite liaison avec le mouvement «Vengeance» et l'aida de tout son pouvoir.

Les activités clandestines de Mr Salaün peuvent se classer sous 3 rubriques:

- a/ hébergement des aviateurs alliés.
- b/ acheminement vers les ports bretons des volontaires pour l'Angleterre
- c/ activités diverses.

a/ hébergement des aviateurs alliés

Bien que Mr Salaün fut excessivement discret sur ses activités extrascolaires, il laissa entendre à ses plus intimes collaborateurs, à ceux qui devaient enfouir les documents compromettants quel-

ques jours avant son arrestation, que le nombre des aviateurs alliés dont il eut à s'occuper, atteignait la centaine.

Sa parfaite connaissance de la langue anglaise lui fut d'un grand secours.

En août 1943, un bombardier tomba en flamme à Pleuven-Fouesnant. Un seul survivant, le sergent Bell. Mr Salaün est aussitôt prévenu. Bell se cacha dans un bois, mais les Allemands savaient qu'un aviateur était sauf. Une forte prime fut promise au mouchard. Il importait donc d'enlever Bell.

Sans tarder Mr Salaün et Mr Mourlet allèrent le prendre en "Simca" et le ramenèrent à Quimper par des chemins détournés. 15 jours après on atterrissage forcé, le sergent Bell était en Angleterre.

Le 15 août 1943, Mr Salaün conduisit le docteur Pilven soigner un aviateur blessé, qui était caché chez Mr Jh. Danion, à Pontusket (en Kerfeunteun).

En novembre 1943, vers 8 - 9 h du matin, vingt aviateurs alliés arrivaient en gare de Quimper; gare et ville occupées par les Allemands. Ces hommes, habillés en civil, sont confiés à Mr Salaün qui aidé de Mr Jacques Mourlet, ancien élève, les fait prendre en camionnette pour les acheminer dans un quartier plus calme; ce fut à l'église St Mathieu que Mr Salaün réunit les alliés; il leur donna ses consignes précises avec autorité mais aussi avec sympathie. Mr Salaün était d'un naturel très gai, volontiers comique, ce qui déridait les moroses. Mr l'abbé Lozachmeur a affirmé que la gaîté et l'humour de Mr Salaün ont été très salutaires aux alliés hébergés dans La région quimpéroise.

Le groupe des aviateurs recueillis fut scindé en deux; Mr Mourlet prit une moitié, Mr Salaün se chargea des autres et les plaça dans des foyers sûrs. La veille au soir, il était allé frapper aux portes amies en compagnie de l'abbé Tanneau, afin de retenir les chambres en nombre suffisant.

Voici les noms de quelques-uns de ces aviateurs hébergés en novembre 1943.

Lieutenant Paul Mc Connell 1706 A.A.F Madison Ave Montgomery 7 Ala

Sergent Matthews 658.607 R.A.F Asmford Road, Moridstone Kent

S/Lt Floyd Terry 1902 Marydale D.R Dalbas Texas

Lt Andrew G. Lindsay Maine U.S.A;

Lt John Heald 16 Emerson Place, Needham Massach.

S/Lt F.C. Howell 902 Aycock St North. Car.

Lt James E. Armstrong 2404 16th Avenue Bradenton . Floride

S/Lt Gary L. Hinote 35 Pine Grove Avenue Chicago. Illinois

S/Lt Robert M. Sheets 523 Liberty St. Schemectady . New-York

Lt John Dougherty 632 Gate Avenue Brooklyn New-York

(Témoignage Jacques Mourlet, journal «Le Likès » No 5 juin 1946)

Mr Salaün visitait chaque jour, et souvent chaque nuit, les aviateurs alliés pour les reconforter, les faire patienter et pour Les ravitailler en viande notamment. Souvent ces hommes qui tombaient du ciel au cours des bombardements sur Lorient étaient fatigués, démoralisés, pressés de rentrer en Angleterre. Mr Salaün trouvait toujours de nouveaux motifs pour faire attendre le départ dans les meilleures conditions. Il dut, une fois, user de toute sa force de persuasion pour empêcher un aviateur d'aller se constituer prisonnier alors qu'il était caché depuis une quinzaine de jours.

b/ Acheminement vers les ports de volontaires pour l'Angleterre.

A partir de 1943, les lois sur le S.T.O prenant plus d'ampleur, de nombreux réfractaires viennent consulter M. Salaün ou lui demander de faciliter le passage en Angleterre.

Mr l'abbé Germain Balanec (étudiant de La Compagnie de Monfort sur Meu) et ancien élève de Mr Salaün vint consulter Mr Salaün sur l'attitude à prendre vis à vis du STO. La réponse fut simple: camouflage, fausse identité,

Mr Salaün détenait tous les cachets « officiels » pour fausse identité. Nombreux sont les jeunes gens qui passaient à son bureau à cet effet.

Mr Salaün était en liaison avec Mr L'abbé Cariou de Douarnenez pour les départs en Angleterre. Il cachait, au Likès, soit dans les dépendances de la ferme, soit dans sa propre chambre les jeunes gens pourchassés par la gestapo. Il les conduisait jusqu'à la côte où ils trouvaient une embarcation. C'est ainsi par exemple que Mr Salaün accompagna Jean Jaouen aux environs de Douarnenez et lui prêta 6000f pour le voyage. Ce dernier a relaté dans son carnet de notes les péripéties de son départ de France, le 23 août 1943. Mr Salaün recevait les réfractaire que lui adressait Melle Citharel qui servait d'intermédiaire entre Mr Salaün et Mr Furic de Bannalec .

c/ Activités diverses:

Un poste émetteur de radio a fonctionné quelque temps au Likès avec l'autorisation de M. Salaün. Un seul professeur apprit la chose après coup de sa propre bouche.

Mr Salaün a hébergé et caché dans sa propre chambre Mr Auguste Furic de Bannalec (Jean Marie Donnart dans La Résistance). Mr Furic avait réussi à échapper à la Gestapo et il trouva asile au Likès, juste le temps de dépister la police. M. Salaün alla rassurer Mme et Melle Furic sur le compte de leur mari et père.

M Salaün a reçu vers le 20 avril 44, Mr Théodore Doaré, marin-pêcheur à Tréboul, demeurant actuellement rue Jeanne d'Arc. Il s'appelait URVOIS, Mission Coulinec, Réseau Turquoise B.C.R.A. . Ce dernier, officier de liaison plusieurs fois parachuté en France,

obtint facilement un certificat de travail et de résidence signé par Mr. Bengloan.

Mr Salaün a remis au mouvement « Vengeance » une machine à écrire neuve. Il détenait la boîte aux lettres pour la correspondance à faire passer en Angleterre. Il était en relation avec Melle Citharel (rue de la Providence, Quimper) pour cacher ou faire passer en Angleterre des réfractaires au S.T.O ou des agents actifs du sabotage.

Il fut en relation avec Mr Bariou de Gourin pour les mêmes motifs, avec Me Forget, huissier à Quimper, pour l'hébergement d'agents de liaison. Ce fut Me Forget qui envoya Urvois (Doaré) trouver Mr Salaün.

Arrestation, Déportation, Mort

Un officier français révoqué, Maurice Zeller, espion au service de L'Allemagne, vint avec des agents de la Gestapo arrêter Mr Salaün et Mr Floc'hlay, le 26 avril 1944, vers 16 h.

Mr Salaün aurait pu se cacher quelques jours auparavant. Il refusa de quitter l'établissement craignant les répercussions des représailles allemandes sur le corps professoral et sur les grands élèves. Déjà vers Noël 43 de graves menaces pesèrent un moment sur le Likès: les classes de Math élem et Philo et les professeurs faillirent être déportés après des heurts entre quelques élèves et la troupe d'occupation. Mr Salaün resta donc à son poste par dévouement mais il avait pris la précaution de brûler tous les documents compromettants.

Il fut d'abord incarcéré à St-Charles (Quimper) où il rencontra pour la 1ère fois l'abbé Cariou avec qui il coopérait depuis plusieurs mois. Cynisme de Zeller: le 27 avril, rencontrant ses victimes à St-Charles: « Eh! Oui, c'est moi. Que voulez nous faisons la guerre. Dommage que ce ne soit pas du même côté » Et Zeller assista impassible aux tortures infligées par ses amis; il eut le mot de La fin: « Bonne chance tout de même Monsieur l'abbé! »

(14 mai 1946, déposition de L'abbé Cariou devant le Tribunal de Rennes)

Après St-Charles, ce fut le transfert à Carhaix, puis le retour à Saint Charles après 8 jours de tortures infligées par la Gestapo. Le 6 juin 1944, M. Salaün fût le 1er de sa prison à apprendre le débarquement; il communiqua la bonne nouvelle aux détenus. Puis ce fut le transfert à Rennes. A Redon, M. Salaün et ses Codétenus faillirent s'évader. Comme il connaissait l'allemand, il se dévouait pour obtenir de ses gardiens la possibilité de communiquer avec La Croix Rouge française et de soulager ainsi camarades.

Nous avons les témoignages de l'abbé Cariou et Capitaine Guilmou notamment sur le dévouement de Mr Salaün pendant ce dur transfert à Rennes, Compiègne, Neuengamme. A Rennes, Mr Salaün servait d'interprète ; il exerçait une profonde influence morale et religieuse sur les prisonniers; il présidait les prières en commun, exhortait ses camarades et avec eux chantait des cantiques bretons ou français.

Mr l'abbé Cariou a été Le fidèle compagnon de Mr Salaün du 26 avril à fin août 1944. (Voir bulletin «Le Likès» N° 3). A Neuengamme, ce qui était plus douloureux que la schlague, que la morsure des chiens ,que la faim, que le travail de forçat, c'était l'application constante des Allemands à humilier les Français, leur enlever chapelet, médailles, bréviaires. Ils avaient chanté à St-Charles, Rennes, Compiègne; ils ne chantaient plus à Neuengamme, le camp de la mort comme bien d'autres, au-dessus duquel planait la fumée du four crématoire.

Voici quelques-unes de ses paroles d'adieu à L'abbé Cariou transféré fin août sur Dachau:

« J'ai servi de mon mieux deux causes pour lesquelles il vaut la peine de consumer sa vie: celle de mon Pays et celle de Dieu... J'ai enseigné à des générations d'élèves. J'ai travaillé à en faire de Bons Français et de solides chrétiens. J'ai dirigé un grand éta-

blissement et lui ai assuré un rayonnement que beaucoup pourraient envier. Mourir à 48 ans au milieu de réalisations solides, mourir pour son pays et pour sa foi, à 48 ans, vraiment cela ne serait pas si mal . Dieu m'a gâté » (N° 3 «Le Likès»)

Jusqu'à la fin d'août, M. Salaün eut Mr Cariou pour partager son infortune, et les 8 Frères des Ecoles chrétiennes de Murat. Ceux-ci partirent à Dachau, les uns après les autres, Salaün resta seul. Nous savons peu de choses sur ses derniers jours. Il était à Farge, où il travailla quelque temps avec le Frère Athanase-Léon (Rue de Contrai, Reims).

« La vie que nous menions était en tout semblable à celle de n'importe quel autre kornmando. Nous travaillions à la construction d'une immense base sous-marine et cela quels que fussent le temps, la température, et la longueur des alertes nocturnes pendant lesquelles il fallait se lever et descendre aux abris. La nourriture était dérisoire. Les «appels» duraient des heures sous la pluie aussi bien que par temps froid... comme partout ailleurs, les morts étaient placés dans des sacs et enterrés à un kilomètre du camp. »

Mr Salaün est mort le 17 décembre 1944 à l'âge de 48 ans, 11 mois.

Il a travaillé toute sa vie et spécialement dans la Résistance sans chercher de récompense humaine. C'est un homme de grande valeur qui a donné sa vie à la Patrie. Il fut un religieux de forte trempe, un éducateur dont l'action s'est efficacement exercée sur des centaines de jeune gens, un professeur de talent et un Directeur expérimenté. Ceux qui l'ont connu et apprécié le placent parmi les héros et conservent pieusement le souvenir d'une si pure et si noble figure.

Acte de décès Joseph Salaün

Le dix-sept Décembre mil neuf cent quarante quatre à vingt trois heures cinquante minutes est décédé à. Brême (Allemagne) Joseph Marie SALAUN, Directeur de l'Ecole du Likès, né le vingt Janvier mil neuf cent quatre vingt seize à Plonéis (Finistère) domicilié en dernier lieu à Quimper (Finistère) 2 bis rue de Kerfeunteun; fils de Jean Marie SALAUN, meunier et de Catherine HENOT, ménagère; célibataire

Le présent acte a été dressé par nous Pierre Vincent, Officier de l'Etat Civil au Ministère des 'Anciens Combattants et Victimes de Guerre à Paris treize avril mil neuf cent quarante huit, dossier 33.401.

Transcrit le vingt six Avril mil neuf cent quarante huit, onze heures par nous, Paul BERNARD, Adjoint au Maire de Quimper, Officier de l'Etat civil par délégation.

Activité clandestine de Joseph Salaün par Auguste Furic:

Je soussigné Furic Auguste (dans la clandestinité Jean Marie Donnard, demeurant 80 rue de la Gare à Bannalec (Finistère), sous-lieutenant de Réserve décoré de la Croix de guerre étoile argent, membre du réseau « K. R. B. » Bellegard, chef de Résistance.

Etant recherché par la Gestapo, j'ai pris la fuite le 11 novembre 1943; j'ai contacté vers le 20 novembre 1943:

Messieurs Bariou Corentin, Bières rue du Pont, Douarnenez

Le Bris Emile, administration de la Marine, 7 rue Anatole Le Bras, Ploaré.

Le Bars administration de La Marine Douarnenez.

Ces derniers faisaient partie de la même organisation que notre regretté camarade Salaün; leur rôle consistait: rapatriement des parachutistes allié départ en Angleterre des patriotes traqués etc...

C'est par ce canal que j'ai été en relation avec SALAÜN que nous connaissions sous les noms de FINAUD, et «SUP»: Mon refuge devenant dangereux dans la région douarneniste, mes camarades décidèrent de me confier au SUP; me voilà donc chez lui au Likès le 8 novembre de la même année pendant 4 heures; Le Likès étant très surveillé à cette époque par la Gestapo, il décida de m'envoyer dans la famille FORGET, (huissier, rue Valentin Quimper) famille admirable de cran et de patriotisme. Le SUP me ravitaillait tous les jours; découvert par la Gestapo, j'échappe de justesse. Quelques jours après me voilà casé par ses soins, chez ses amis de La Résistance, l'Institutrice et Mr Cosquer, instituteur à Pleuven; départ à Fouesnant, Hôtel d'Armorique chez Mr ARZUEL; toujours recherché par la Gestapo. J'ai quitté le SUP et La Bretagne pour L'organisation du Midi et de la Normandie le 5 décembre 1943.

Pendant toute cette période le SUP n'a jamais cessé de me ravitailler, de me renseigner sur l'activité de la Gestapo, et de m'aider en toutes circonstances. Connaissant mon véritable nom, il alla chez moi à Bannalec renseigner ma famille sur mon sort, alors qu'à cette époque il était très dangereux de pénétrer dans mon domicile.

Notre regretté camarade Salaün était le type même du Brave; patriote désintéressé, doué d'un cran admirable, n'ayant jamais peur pour lui-même, craignant toujours pour ses amis. La Légion d'honneur devrait récompenser l'activité de ce patriote pendant l'occupation. Ce serait le désir de tous ceux qui l'ont vu à l'oeuvre.

Pour compléter ce rapport, vous pouvez vous mettre en relation avec les personnes citées plus haut, ainsi qu'avec Melle Citharel 43 rue de La Providence (Quimper).

Je vous donne toute latitude pour vous servir à votre gré de ce document.

Certifié exact et véritable

Bannalec, le 16 octobre 1946

Le Sous-lieutenant de Réserve

Chef de Résistance

Auguste Furic. »

Le Likès dans la Résistance.

L'institution "Le Likès", occupée d'août 1940 à août 1944, se fit remarquer par l'esprit de résistance qu'elle manifesta de diverses manières à l'égard des Allemands. Le premier contact avec l'occupant faillit avoir des conséquences tragiques. A neuf heures du matin, l'Ecole recevait l'ordre d'évacuer les locaux réquisitionnés pour deux heures de l'après-midi. M. Salaün se démena pour garder des salles indispensables au fonctionnement de l'Ecole et dut s'exposer à la colère de sous-officiers vexés de constater qu'on osait leur tenir tête. L'Etat-major de l'Unité occupante se rendit vite compte de l'hostilité de l'Etablissement. Dès les premiers mois des incidents éclatèrent. Signalons les billets troués par les Boches qui avaient le don de les exaspérer, les poignées de gravier que recevaient les sentinelles au passage des élèves. Au mois de janvier, un professeur et deux jeunes élèves furent saisis et retenus toute une nuit au poste de garde, parce que du gravier avait été lancé aux fenêtres. Ces élèves bien qu'innocents, furent battus. A la suite de cette affaire, les vexations s'intensifièrent.

La nuit, une fenêtre laissait-elle filtrer un tout petit peu de lumière, les sentinelles faisaient retentir les échos de leurs cris rauques. Le jardin fut interdit aux Professeurs. La tension, loin de s'apaiser avec le temps s'accroissant, un officier dit un jour avec amertume à un professeur. «Vos élèves nous détestent. C'est la conséquence de la doctrine que vous leur enseignez».

En Décembre 1943, une dinde qu'un officier avait suspendue à une fenêtre, ayant été barbouillée, et des billets "injurieux" jetés dans leur cours, leur colère, cette fois, ne connut plus de borne. L'Ecole faillit être fermée et si le «délinquant» n'avait avoué, les élèves de la plus grande classe devaient s'attendre à des représailles.

En plus de cet esprit résistant, il faut citer à l'actif de l'Ecole des faits qui témoignent d'une action positive en vue de nuire à l'adversaire. Ainsi, Joseph Salaün, Directeur, se dépensa sans compter pour assurer l'hébergement au Likès, d'aviateurs alliés et d'agents de renseignements parachutés. Plus d'une centaine reçurent de lui une aide précieuse. Il favorisa également le passage en Angleterre de réfractaires du S.T.O. et deux fois au moins, il se rendit avec eux jusqu'au lieu d'embarquement. Un membre de la Résistance reçut un Certificat de Travail du Likès, pour lui permettre de s'adonner plus librement ses activités. Frère Salaün émit plusieurs fois des messages radiophoniques grâce à un poste clandestin que lui avait prêté un ami.

A mentionner aussi le travail accompli par des Professeurs : MM. Evain, Flochlay, Cader, Rogard qui adhérèrent au Groupement "Vengeance". Le soir après la classe, ainsi que le jeudi et le dimanche, ils instruisaient le premier comme Commandant de Compagnie, les autres comme Chefs de Section, les recrues placées sous leurs ordres. Maintes fois ils eurent à se déplacer emportant des valises d'armes et de munitions.

En Octobre 1943, MM. Flochlay et Rogard se risquèrent à pénétrer dans l'armurerie du Likès et réussirent à enlever une mitrailleuse et des munitions.

Le 26 Avril 1944, la Gestapo venait arrêter MM. Salaün et Flochlay. Celui-ci, malgré le péril auquel il s'exposait s'évada alors qu'on allait l'expédier à Saint-Charles. Quant à M. Salaün, bien encadré, il fut dirigé sur cette prison où il subit, ainsi que plus tard à Carhaix, des tortures qu'il supporta courageusement. Emmené par train à Rennes, il tenta de s'évader avec ses compagnons et manqua de justesse sa libération. Après quelques semaines de détention à Rennes, il devait connaître les affres de l'enfer de Neuengamme. C'est là que, le 17 Décembre 1944, s'achèvera par le sacrifice suprême le dur calvaire de ce héros. Nombre de ses compagnons de captivité, parmi lesquels M. l'abbé Cariou, vicaire de Douarnenez, et M. Le Capitaine Guillermou de

Saint-Evarzec, ont fait savoir combien ils avaient été frappés de la grandeur d'âme de ce Résistant modèle.

MM. Evain, Flochlay, Cader et Rogard avaient dû quitter Quimper en avril 1944, mais ils ne tardèrent pas à s'illustrer à nouveau dans les rangs de la Résistance.

M. Evain ayant rejoint la région de Vannes, recruta des jeunes réfractaires au S.T.O. pour le maquis morbihannais.

M. Cader, retiré à ST Georges de Reintembault (Ille et Vilaine) mit sur pied une nouvelle Section et même avant la percée d'Avranches se signala par plusieurs actions d'éclat, faisant de nombreux prisonniers qu'il remit aux Américains. Il reçut une lettre de félicitations. Au cours d'un engagement, il fut blessé au bras et il n'en continua pas moins de rester à la tête de ses hommes pour assurer le nettoyage de la région. A été cité à l'ordre de la 19ème D.I.

MM. Flochlay et Rogard, dans la 1ère Compagnie du 1er bataillon des FFI de Quimper, participèrent aux combats livrés en Août et septembre pour la libération de la Presqu'île de Crozon et se distinguèrent par leur bravoure et leur allant. A signaler entre maints autres faits, le cran de F. Flochlay qui, entraînant ses hommes contribua grandement à déloger l'ennemi de la côte 163 en St Nic.

F. Jaouen, un autre professeur, s'évada de Brest où il se trouvait au moment de l'armistice. Arrivé à Londres le 6 Juillet 1940, il s'engagea dans les F.F.L.. De 1940 à 1943, il occupa, en Angleterre, un poste important dans le Service de Renseignements. Après un stage de quelques mois à Alger, il fut envoyé en mission au Levant, charge qu'il remplit jusqu'en Juillet 1945, date de son retour en France, pour sa démobilisation.

A signaler aussi des réparations d'armes, qu'effectua M. Martin dans les ateliers du Likès au profit de la résistance.

Tous les maîtres astreints au S.T.O. refusèrent de répondre à l'appel quand ils reçurent l'ordre de départ: MM. Malgorn, Le Meur, Potin, Roudaut.

Concours de la Résistance

Avant-Propos.

Après avoir choisi de préparer un dossier sur le thème du Concours National 1984 de la Résistance et de la Déportation "La libération de notre ville..." nous avons commencé la recherche et la lecture de documents. Nous nous sommes alors rendu compte que, pour Quimper, le sujet avait déjà été -et fort bien- traité...

Allions-nous pouvoir découvrir et apporter quelque chose d'un peu nouveau ?

Parmi les documents que nous avons consultés plusieurs venaient de notre propre école. Etaient-ils connus ?

C'est donc dans cette direction que nous avons travaillé

- tournés vers une libération qu'au début ils n'entrevoyaient que lointaine mais vers laquelle ils tendaient de toutes leurs forces, comment élèves et professeurs ont-ils vécu l'occupation

- la préparation de la libération fut l'oeuvre de la Résistance quelle a été au Likès l'action des professeurs engagés dans la Résistance ? Quelle a été, surtout, celle du Directeur qui, malgré la responsabilité qu'il portait, a libéré et sauvé tant de personnes, finissant, lui, par y perdre et sa propre liberté et sa vie ?

D'où le plan de ce dossier

- L'occupation
- Le Likès sous l'occupation
- La Résistance à Quimper
- La Résistance au Likès
- L'action de Monsieur Joseph SALAIJN, Directeur
- La libération de Quimper

Élèves:

Mariannig BELBEOC'H
Marie-Pierre LE COEUR
Florence L'HOUR
Jean-Luc LE MOAL
Sandrine JAOUEN

L'occupation.

Le 17 juin 1940. le gouvernement du Maréchal Pétain fait des propositions d'armistice aux Allemands ; d'autres espèrent que la cessation des combats interviendra avant que l'ennemi n'ait profondément pénétré dans la péninsule armoricaine.

Le 18 juin, les blindés allemands sont déjà à Rennes. Aucune force militaire n'existe en Bretagne, personne ne peut s'opposer à leur progression rapide vers l'Ouest.

La situation apparaît désespérée. La population est inquiète, abattue, désemparée.

Les Allemands font leur entrée à Brest le 19 juin au soir, sans avoir rencontré d'opposition (exceptées celles de petits postes qui ouvrent le feu sur l'ennemi pour sauver l'honneur).

Les premières troupes arrivent ensuite à Quimper, le 20 juin. L'Allemand décrète que les boycottages, sabotages, pillages seraient punis de mort, et que les soldats français qui ne se rendraient pas aux endroits prévus risquaient d'être pris et traités comme des espions.

Dès le mois de juillet 1940, l'administration militaire d'occupation commence à être mise en place. La Feldkommandantur 752 s'installe à la Préfecture, où elle a réquisitionné une partie des bureaux, puis dans l'immeuble de la Compagnie d'électricité Le Bon.

Des kommandanturen siègent à Quimper. Elles sont supprimées en 1942 et 1943.

Le Feldkommandant est assisté d'un groupe administratif dirigé par un conseiller de l'O.K.W. (Ober Kommando der Wehrmacht).

Puis ce sont les réquisitions et impositions de toutes sortes

160 000 tonnes de pommes de terre

8 000 tonnes d'avoine

2 000 tonnes de foin

10 000 chevaux de 1940 à 1943

7 000 tonnes de poissons frais, en un seul mois.

Les entreprises locales manquent d'ouvriers car l'envahisseur accapare la main-d'oeuvre pour les travaux d'intérêt militaire ; des spécialistes abandonnent leur emploi afin d'échapper au recrutement forcé pour le travail obligatoire (S.T.O.). Viennent aussi les restrictions alimentaires dans les villes, la pénurie des vêtements.

La population déconcertée, dans la généralité des cas en juin 1940, a considéré l'armistice comme un pis-aller. On a tendance à faire confiance à Pétain, le « vainqueur de Verdun ». On écoute clandestinement la radio de Londres. On pense que le Maréchal Pétain, à l'intérieur, ruse avec l'Armée allemande, tandis que le Général De Gaulle, à l'extérieur, continue ouvertement le combat contre l'Allemagne nazie. Les collaborateurs restent ce qu'ils sont, c'est à dire une infime minorité.

Quant aux partis de la collaboration, ils n'ont que des effectifs squelettiques, composés de fascistes, d'aventuriers le Parti Populaire Français (P.P.F.) et le Mouvement Social Breton (M.S.R.). Le Parti National Breton (P.N.B.) n'avait guère d'audience parmi la population.

Le Likès sous l'occupation.

Témoignage de Monsieur Jean KERJEAN, professeur

- Comment s'est faite l'occupation ?

« C'est fin juin 1940 que les Allemands arrivent au Likès : il n'y a plus d'élèves, seuls une quinzaine de professeurs sont présents.

L'officier qui commande le détachement se montre d'une extrême arrogance: qu'importe l'école, il prendra ce qui lui plaît. Au Directeur, Monsieur Louis BENGLOAN, qui tente de parlementer, il répond en hurlant et se saisit même d'un marteau qu'il brandit soudain.

Les salles occupées sont impitoyablement vidées et les Allemands s'installent en maîtres.

Les élèves, à la rentrée, découvrent une école aux trois-quarts occupée. Avec leurs professeurs ils devront s'adapter tant bien que mal à la nouvelle situation : les classes, moins nombreuses, sont surchargées dans la 4ème où j'enseignais il y avait 60 élèves et, faute de place, plusieurs travaillaient assis sur l'estrade ; plus de cours de récréation les plus jeunes iront jouer sur le Champ de foire (actuelle Place de la Tourbie) ; plus de WC, tous (ou presque) réquisitionnés ! Et que dire des problèmes de l'alimentation de l'internat: plus de café, le pain fait défaut (on tente, parfois de le remplacer par quatre ou cinq "biscuits vitaminés" que distribuait le gouvernement de Vichy, d'où le nom de "biscuits Pétain" que leur donnaient les élèves) ; la viande manque et il faut apprendre peu à peu à se débrouiller. C'est ainsi que l'Economiste fait autoriser des "week-end de ravitaillement. »

- Comment se comportaient les élèves vis-à-vis des Allemands ?

« En principe, ces deux mondes qui cohabitaient, s'ignoraient totalement. Mais la direction et les professeurs vivaient quotidiennement dans l'anxiété de voir naître un conflit : quand on est jeune, on ne réalise pas toujours la portée de certains actes, imaginés comme des plaisanteries, mais qui, compte tenu de la situation, tournaient au drame. Ainsi, par exemple, une sentinelle allemande découvrit un jour dans la guérite de l'entrée (rue de Kerfeunteun) un billet "Hitler Kaput !". Les Allemands, furieux, menacèrent de procéder à des déportations si de tels faits se reproduisaient.

Obligés à de longs détours par la rue - pour ne pas traverser les secteurs occupés - les élèves passaient par une porte située un peu au-delà de l'actuelle maison de l'Aumônerie, porte fermée par une clé que détenait un des officiers occupant cette maison. Un soir, alors qu'il pleuvait, personne ne vint ouvrir ! Des élèves, pour alerter l'occupant, lancèrent quelques gravillons sur les vitres. Un officier sort, furieux. Le professeur accompagnateur ignorant l'allemand tente de s'expliquer par des gestes l'officier interprète la mimique comme une menace. Dès le lendemain, convocation du directeur, des professeurs... Il fallut toute la diplomatie de Monsieur SALAÛN, directeur, pour calmer les Allemands, tenter de leur faire comprendre la réalité et de jurer qu'à l'avenir... etc...»

- Saviez-vous qu'à Saint Charles on torturait ?

« On entendait, de la ferme du Likès, les appels des prisonniers. Les fenêtres avaient été murées obliquement seuls les cris s'en échappaient. »

La résistance à Quimper et sa région.

La Résistance active fut, jusqu'en 1942, l'affaire d'une petite minorité de gens courageux.

Avant l'arrivée de l'ennemi, des Finistériens s'étaient embarqués sur des navires de commerce ou sur des chalutiers à destination de l'Angleterre. Ils répondaient à l'appel lancé à Londres, le 18 Juin 1940, par le Général De Gaulle. Un bon nombre d'évasions par mer eurent lieu, organisées par des hommes qui refusaient la défaite. Outre des agents de Londres, le Finistère attira maints clandestins, aventuriers de circonstance, personnalités ou futures personnalités de la résistance intérieure, organisateurs de réseaux et de mouvements, patriotes recherchés par les Allemands ou qui voulaient rallier les Forces Françaises libres en Angleterre. D'autres petits groupes, isolés pour la plupart, s'étaient consti-

tués ici et là pour tenir tête à l'occupant. Des rapports signalent dès l'automne 1940, de nombreux cas de sabotages du réseau téléphonique utilisé par la Wehrmacht. Ils signalent que la propagande gaulliste est très active, qu'elle se manifeste par des tracts, des inscriptions sur les murs etc.

Cette opposition à l'occupant s'affirmera

- la population fleurit le monuments aux morts de la guerre
- elle marque sa sympathie aux Alliés lors des enterrements d'aviateurs anglais tombés au cours des raids sur le Finistère.

Les réseaux de renseignements eurent très vite leurs antennes dans notre région. «Johnny» fit sa première liaison par radio avec Londres le 22 Mars 1941 de Kerfeunteun - Quimper. Principale mission surveiller les mouvements de la flotte allemande à Brest.

Dès 1941, le parti communiste clandestin se constitua en parti résistant. On assista dans les mois qui suivirent à une centaine d'attentats et de sabotages (Exemple contre le siège du Bureau de recrutement de la Légion des Volontaires Français contre le Bolchevisme à Quimper le 21 Juin 1942). En fin 1942, apparurent les sabotages de voies ferrées, de matériel de la S.N.C.F.

Au cours du 2ème semestre 1943, les grands mouvements nationaux (Vengeance) eurent un Etat-Major dans le Finistère en commun avec l'O.R.A. (Organisation de la Résistance de l'Armée).

La mission "Dahlia" qui était dirigée par le Lieutenant de Vaisseau Yves Le Hénaff dit "Fanfare" de Quimper, se terminera tragiquement le 3 février 1944, lors du naufrage du "Jouet des Flots" à Plogoff.

Le Service du Travail Obligatoire instauré en 1943 à l'instigation des nazis, précipita dans la Résistance de nombreux jeunes hommes qui refusaient le travail forcé en Allemagne.

Alors apparurent les premiers maquis. Leur effectif, jusqu'à l'approche du débarquement allié, ne dépassait pas la dizaine ou

la quinzaine d'hommes, pour des raisons de sécurité ou de ravitaillement.

Les autres résistants actifs conservaient un domicile ou vivaient plus ou moins cachés parmi la population des villes. Ils se retrouvaient pour exécuter des missions déterminées. Les actes de sabotage commis par la Résistance devinrent si nombreux, qu'à partir du 1er Janvier 1944, les Autorités allemandes ne transmettent plus au Commandement Supérieur que des statistiques globales.

Les chefs de la Résistance eurent connaissance de l'imminence de l'opération "Overlord" par des messages diffusés sur les antennes de la B.B.C. Le 6 Juin, des équipes d'action directe furent envoyées au maquis pour l'exécution du "Plan Vert", qui impliquait la désorganisation des communications de l'ennemi par coupures de voies ferrées, mises hors service de câbles téléphoniques et tous autres moyens.

La Résistance n'avait reçu que quelques livraisons d'armes, par parachutage en 1943 et quelques autres pendant l'année 1944. En outre, une certaine quantité de matériel était tombée entre les mains de l'ennemi. Les Forces Françaises de l'Intérieur (F.F.I.) furent mieux servies après l'arrivée, à partir du 9 Juillet, des équipes parachutées "Jedburgh".

La Résistance avait réussi la difficile fusion de ses Mouvements "Libération", "O.R.A.", "Vengeance" ... à partir d'accords locaux en vue de constituer des Forces Françaises de l'Intérieur, placées sous le commandement de Mathieu Donnard. Les Francs-Tireurs et les Partisans Français conservèrent une certaine indépendance.

La résistance au Likès.

En juillet 1942, par contacts individuels, le réseau Vengeance est créé à Quimper.

Au Likès, les professeurs qui avaient déjà aidé le Directeur, M. Joseph SALAÛN, à organiser l'évasion vers l'Angleterre d'hommes

voulant poursuivre le combat, s'engagent dans les corps francs "VENGEANCE". Ce sont : Yves CADER, Joseph EVAÏN, Albert FLO-C'HLAY, Zacharie ROGARD.

Tous les quatre vont désormais, et sans rien négliger de leur travail d'enseignants, oeuvrer activement pour la Résistance afin de hâter, si possible, de préparer, certainement, le jour, encore lointain mais déjà espéré, de la Libération.

Qu'il s'agisse de sauver des personnes en danger, d'assurer des liaisons entre les groupes, de transporter des armes, de recruter et d'instruire les jeunes volontaires, ils sont toujours prêts - et sans compter - à payer de leur personne.

Les réunions du groupe se tiennent chez Madame HAMON, Place Saint Mathieu: là sont données les consignes, précisées les missions, en liaison constante avec Messieurs Jacques et Henri LE GUENNEC, BARIOU et les Chefs de Groupes "VENGEANCE" de Quimper LE MEILLEUR, HAMON, AUTRET, etc...

Chaque semaine, ces quatre professeurs consacrent plusieurs heures à un type d'enseignement fort éloigné de celui que leurs élèves reçoivent en classe: l'entraînement et l'instruction militaire des volontaires quimpérois, notamment ceux de l'Ecole Primaire Supérieure Jules-Ferry. A tour de rôle, discrètement, ces jeunes parmi lesquels nombre d'anciens élèves, viennent le soir au Likès s'initier - à quelques dizaines de mètres des cantonnements allemands - au maniement des armes parachutées : pistolet-mitrailleur, grenade, etc... Ce qui importe, c'est d'être efficacement prêt pour le jour J. Ces armes, avant d'être distribuées aux Groupes, sont entreposées en lieu sûr dans d'obscures dépendances de l'Ecole. Le transport des armes s'opère de nuit, voire de jour: quel Allemand, en voyant deux paisibles Frères en grand manteau descendre la Rue des Doves ou traverser la Place Saint Corentin, aurait deviné des Résistants en train de transporter mitrailleuse et grenades pour des exercices d'attaque de patrouille, d'orientation et d'utilisation du terrain ?

Les actions, risquées sinon audacieuses, se multiplient : évasion d'un Tchèque déserteur, reconnaissance comme authentiques élèves du Likès (!) de quatre jeunes gens surpris par une rafle de la Gestapo à l'Odéon-Palace, subtilisation par Yves CADER, Zacharie ROGARD et Albert FLOC'HLAY d'un pistolet-mitrailleur et autres "babioles" dans la propre armurerie allemande du Likès, alerte des groupes éloignés des arrestations opérées ou du caractère suspect d'un individu filé, accueil puis dissimulation dans les fermes (grâce à l'aide précieuse de Jean TREGUER, Secrétaire de Mairie à Kerfeunteun) de résistants traqués...

En 1944, cette intense activité se trouve brutalement stoppée : Conduits par le traître ZELLER, les sbires de la Gestapo viennent, le 26 avril, arrêter le Directeur du Likès et Albert FLOC'HLAY : faisant preuve d'audace incroyable ce dernier réussit à s'échapper des mains des policiers ! La prudence la plus élémentaire exige la dispersion des quatre chefs de section.

Dès lors leurs chemins divergent : -

— Joseph EVAÏN, Commandant de Compagnie, gagnera le Morbihan où il poursuivra son travail, spécialement dans le recrutement. Il n'échappera que d'extrême justesse à l'extermination du Camp de Saint-Marcel.

— Albert FLOC'HLAY après s'être éloigné jusqu'en Ille-et-Vilaine reviendra avec sa section participer aux combats de la libération de la presqu'île de Crozon où il sera rejoint par Zacharie ROGARD.

— Yves CADER rejoindra le maquis normand et reconstituera à Saint-Georges de Reintambault un groupe de combat qui prendra part aux opérations de harcèlement contre les troupes allemandes qui montent sur le front de Normandie ou en descendent après la débâcle.

Directeurs, professeurs : ces hommes savaient que l'amour de leur pays, de leur pays libre, ne passait pas seulement par les leçons qu'ils donnaient à leurs élèves. Ils ont engagé leur vie, gé-

néreusement. Et le premier d'entre eux - quel exemple ! - a payé cet engagement de la sienne.

A nous, jeunes de 1984, de recueillir encore leur souvenir et de méditer le message qu'ils nous ont laissé.

C'est en pleine occupation (1941) que Joseph SALAÛN se voit confier la direction du Likès après le départ de M. Louis BENGLOAN appelé à d'autres fonctions.

Joseph SALAÛN connaît bien la maison : il y a été nommé après ses études (et la participation à la guerre 1914-1918) en 1922. Professeur puis sous-directeur, il est prêt à la tâche.

Mais derrière cette fonction officielle s'en cache une autre à laquelle il se dévoue corps et âme: la Résistance.

Officiellement il n'appartient à aucune organisation ; il n'en est pas moins un auxiliaire de première importance pour les réseaux qui se chargent de l'hébergement et du rapatriement des aviateurs alliés, pour le camouflage des réfractaires au S.T.O. et la protection des résistants traqués par la Gestapo.

"Sup" ou "Finaud" : c'était ainsi que l'appelaient ses amis de la Résistance. Le deuxième pseudonyme lui va à merveille il arrive par ruse à détenir tous les cachets officiels et réglementaires (au moins 60) propres à établir de faux papiers. Outre le Français et le Breton évidemment, il parle couramment l'Anglais et l'Allemand ces langues lui seront d'un précieux secours en plusieurs circonstances.

C'est par petits groupes que les aviateurs alliés - qui cherchaient à regagner l'Angleterre - arrivaient à Quimper. Bien souvent, après une dure journée de travail, M. SALAÛN s'éclipse discrètement il va rejoindre le groupe et voir comment régler les problèmes.

« J'ai fait la connaissance de M. SALAÛN Joseph, le 22 Août 1943. Ce jour là, M. SALAÛN était venu à bicyclette de Quimper en

compagnie de deux aviateurs américains pour les conduire à Pors-Piron, en baie de Douarnenez, où un départ de bateau était prévu le même jour pour l'Angleterre. Sa mission terminée, il a repris le chemin du retour avec les trois bécanes dans l'auto de M. FECHAUT. Par la suite, je lui ai envoyé un camarade recherché par la Gestapo, M. FURIC, de Bannalec.

Je lui ai envoyé encore un jeune patriote de la Savoie qu'il a conservé à son service à la cuisine du Likès.

Je tiens à préciser que M. SALAÛN nous avait dit que son établissement était à notre disposition, tant pour recevoir les amis que nous lui adresserions que nous-mêmes. Il a logé et nourri au Likès en différentes fois les principaux chefs de la Résistance. »

M. LE BRIS, du Groupe Libération, Commandant des F. F. I. Douarnenez

C'est M. SALAÛN qui, par exemple, sauve le seul survivant (le Sergent BELL) de l'avion américain abattu sur la commune de Pleuven le 11 août 1943; il le cache chez M. DANION, agriculteur à Pontusquet ; quinze jours plus tard il le conduit à Douarnenez un bateau amènera le rescapé en Angleterre.

C'est encore lui qu'on vient alerter un petit matin de novembre 1943 une vingtaine (!) d'aviateurs alliés - en civil bien sûr - viennent de débarquer en gare de Quimper. Ils ont des papiers en règle... mais presque tous ignorent le Français ! M. SALAÛN et M. MOURLET accourent, organisent une rencontre dans l'église St Mathieu. Ils rassurent les hommes, déjà fatigués et énervés, puis les casent dans des maisons sûres. Plusieurs d'entre eux furent cachés dans les mansardes du n° 14 de la rue Brizeux où habitaient les aumôniers du Likès. M. SALAÛN viendra les visiter souvent, les reconforter (il aura toutes les peines du monde à empêcher l'un d'eux, déprimé, de se constituer prisonnier), il leur apporte des vivres. Eux aussi seront sauvés.

Joseph SALAÛN a avoué à ses plus intimes que le nombre des aviateurs alliés qu'il avait sauvés atteignait la centaine.

Aucun des protégés de M. SALAÛN n'a été pris par les Allemands.

Témoignage de Mademoiselle CITHAREL, de Quimper

« M. SALAÛN est venu me trouver en novembre 43 pour me donner des nouvelles de M. FURIC, chef de Résistance, afin que je les communique à sa famille.

J'ai eu ensuite recours à M. SALAÛN pour soustraire aux recherches de la Gestapo un jeune homme en danger de mort: Eugène CADIC, qui avait pris part à l'attaque manquée d'un wagon à Bannalec. Il me dit: "Je ne puis le cacher ici pour le moment, mes grands élèves ont fait des sottises, je m'attends à une perquisition ; dirigez-le sur Gourin, chez M. BARIOU.

Une autre fois, M. SALAÛN s'est présenté chez moi en me demandant de lui chercher une chambre pour un agent de la Résistance qui recevait un courrier très compromettant et qu'il ne pouvait conserver longtemps au Likès sans courir un grand danger. Il ajouta « Vous direz que c'est pour un étudiant qui suit des cours en ville. »

Je me suis adressée en février 44 au Directeur du Likès pour faire parvenir aux maquisards des armes de guerre et des munitions m'appartenant. Immédiatement, M. SALAÛN a délégué deux Frères de la Résistance pour prendre ce matériel...

Un jour que je me trouvais chez lui, M. SALAÛN m'a confié « Je reçois aujourd'hui un agent très dangereux et très compromettant pour moi, et demain je recevrai un autre plus dangereux encore qui vient directement d'Angleterre. » Puis, peu après, il me dit à nouveau « J'ai vu le personnage dont je vous ai parlé l'autre jour, le débarquement n'aura pas lieu le mois prochain, mais en juin. »

Au cours d'une des dernières visites que j'ai faite à SALAÛN, alors que je prenais congé de lui et qu'il me reconduisait vers la porte, il me dit en me parlant des Allemands « Après la guerre, comme nous rirons bien des bons tours que nous leur aurons joués ... »

Hélas M. SALAÛN ne connaîtra pas ce bonheur de voir son pays libre et les trois couleurs flotter à nouveau sur son école.

Le Capitaine allemand qui commandait la garnison du Likès se doutait-il de quelque chose ? Il lui dit un jour « Vous avez chez vous des espions, des voleurs et des terroristes ! »

Un certain ZELLER (ex-officier français révoqué) réussit à percer le mystère qui entourait le réseau où travaillait M. SALAÛN. Il fit arrêter la famille FORGET et trompa la confiance d'un des membres de l'organisation.

M. Joseph SALAÛN fut arrêté par la Gestapo le 26 avril 1944. Emprisonné à St Charles, il y est interrogé et torturé. Un pauvre billet de sa main arrive clandestinement au Likès : « J'ai été battu comme jamais je n'aurais battu un animal lanière de caoutchouc avec filin d'acier au milieu... Je tiens le coup mais c'est horrible !... La réalité dépasse ce qu'on imagine ... »

Alors que le débarquement vient d'avoir lieu, les captifs sont dirigés sur Redon, puis Rennes. M. SALAÛN soutient le moral de tous, partage son bout de pain ou sa gamelle de soupe, parle avec les Allemands ... Par Compiègne, les "wagons plombés" atteignent Neuengamme, ce bagne immonde inventé par la haine, à 25 kilomètres au sud-est de Hambourg.

On chantait à St Charles, à Rennes, à Compiègne. On ne chante pas à Neuengamme.

En septembre, selon des témoins, il quitte le camp pour le Kommando de Farge, enfer humain où les déportés, presque sans nourriture, doivent travailler interminablement, quel que soit le temps, le froid, à la construction d'une base sous-marine...

Selon l'avis officiel, il y meurt le 17 décembre 1944.

La libération de Quimper.

Vendredi 4 Août

- Les Allemands, conformément aux ordres reçus, évacuent les secteurs ne pouvant plus être tenus, et rallient Lorient.
- Le bruit se répand que les Américains feront leur entrée à Quimper vers les 17 heures..
- Les Allemands qui ne partent pas se regroupent au Likès et au Séminaire.
- C'est la fête dans toute la ville. Les gens dévastent les locaux allemands. On hisse les drapeaux américain et français au mât et sur la façade de la Préfecture.
- Un artisan électricien escalade la tour de la cathédrale et fixe sur l'une des flèches les trois couleurs.

Samedi 5 Août

- Le matin, une colonne de Russes mercenaires entre dans la ville venant de Pont l'Abbé et se dirigent vers Brest, avec de nombreuses charrettes réquisitionnées, transportant divers matériels.
- Les Allemands, ne voyant pas d'Américains se ressaisissent et patrouillent dans les rues arrachant les drapeaux (le drapeau de la cathédrale est retiré sous la menace de représailles par celui qui l'avait si glorieusement exposé à la vue de tous).
- Un soldat est blessé par une balle tirée du Frugy. Les Allemands affirment que les coups de feu viennent de la Préfecture. Des grenades incendiaires y sont jetées ; plus tard, le clocheton sera abattu à partir d'un canon léger installé au Likès. Les bâtiments brillent toute la journée. L'hôtel du préfet est complètement détruit.
- Le climat change: les rues sont totalement désertes.

Dimanche 6 Août

- La messe de 11h 30 et les vêpres sont supprimées.

- La garnison, qui a vu sa situation confortée par les troupes de passage, fait régner la peur dans la ville, mettant même des canons légers en batterie dans certains quartiers. Les soldats multiplient les tirs de dissuasion à partir du Likès vers, par exemple, la route de Douarnenez.

Lundi 7 Août

- Les F.F.I. se rassemblent du côté de l'Eau Blanche.
- Un nouveau convoi allemand essaie de forcer le barrage. Trois camions de troupes sont bloqués par le feu des patriotes.

Mardi 8 Août

- Vers 11 heures, les Allemands quittent le Likès, en remettant au Directeur, Fr. LE BAIL, les clés des bâtiments occupés; l'officier (un Autrichien) lui demande d'attendre une heure avant d'avertir les autorités : inutile que le sang coule. Les Allemands (en fait des mercenaires russes) sont en effet prêts à tirer sur n'importe qui. « Je ne peux les commander » avoue l'officier.

- Une centaine de prisonniers sont libérés de St Charles.

- On entend des explosions : les Allemands font sauter leurs munitions au Likès et au Séminaire. Ils incendient aussi le relais téléphonique de Kerfeunteun.

- En fin de matinée, entre dans la ville un convoi allemand d'une douzaine de camions transportant 250 soldats environ. La colonne descend vers la gare, mitraillant et jetant des grenades dans les maisons. Vers 13 heures, le convoi allemand sortant de Quimper, arrive à un kilomètre environ de la ville, à la hauteur de Tréquэффelec, et se heurte à un barrage F.F.I. de Briec. L'adversaire dominé doit décrocher. Trois camions brûlent, sept autres contenant de l'artillerie tombent entre les mains des F.F.I.

- Les escarmouches vont se prolonger jusqu'à 16 heures. L'adversaire a perdu une cinquantaine d'hommes. Les F.F.I. ont quatre morts.

- Dans la soirée, Quimper est en liesse. Sur les murs apparaissent les affiches signées Berthaud:

« Je suis heureux de vous annoncer que Quimper est entièrement libéré. Je vous demande de rester calmes... Les F.F.I. occuperont la ville et feront respecter l'ordre... »

- La fête passée, les Quimpérois vont se remettre au travail.

Conclusion.

Les recherches que ce dossier nous a demandées, nous ont montré que pour recouvrer la liberté, quand ils ont eu le malheur de la perdre, les hommes d'un pays sont capables de s'unir et d'oublier, pendant quelque temps au moins, leurs rancœurs et leurs différends politiques.

Certains même, de 1940 à 1944, ont accepté de tout quitter : famille, travail, confort pour cette cause de la liberté. Ces hommes, ces femmes, on les appelle : les Résistants. Ils ont risqué leur vie sans savoir si la cause qu'ils défendaient serait jamais gagnée.

Ce sont des situations comme celle-là qui nous font prendre conscience, à nous les jeunes, de la valeur de la liberté.

Liberté, fondement de la démocratie, source du bonheur et de la dignité des hommes...

« La liberté n'est rien, devenir libre est tout »

Marie-Pierre Le Cœur

Sur mes cahiers d'écolier

Sur mon pupitre et les arbres

Sur le sable sur la neige

J'écris ton nom...

Sur la santé revenue

Sur le risque disparu

Sur l'espoir sans souvenir

*J'écris ton nom...
Et par le pouvoir d'un mot
je recommence ma vie
Je suis né pour te connaître
Pour te nommer
Liberté.
Paul ELUARD*

Nous remercions tous ceux qui nous ont aidés à préparer ce dossier

- Monsieur Alain LE GRAND, Auteur de «Le Finistère dans la Guerre», pour l'entretien qu'il a bien voulu nous accorder.
- Messieurs Yves CADER, Joseph EVAIN, Albert FLOC'HLAY, Anciens Professeurs, pour les témoignages écrits qu'ils nous ont apportés.
- Monsieur Jean KERJEAN, Ancien Professeur, pour son entretien.
- Le Service des Archives, le Secrétariat, le Laboratoire Photo du Likès.
- Monsieur Pierre LE DORÉ, Professeur Principal.

Extrait de « Un siècle de vie Likésienne » de Frère Hervé Daniélou

La «drôle de guerre» et l'invasion allemande

Tandis qu'à l'Est, les troupes allemandes, aidées bientôt par l'armée soviétique, brisaient en trois semaines l'héroïque résistance polonaise, à l'Ouest on entraînait dans ce qu'on a appelé la «drôle de guerre»: l'armée britannique n'était pas prête à se lancer dans de vastes opérations militaires et les troupes françaises, toujours marquées par le souvenir des carnages de 1914-18, préféraient attendre l'assaut de l'ennemi à l'abri de la célèbre ligne Maginot, construite entre les deux guerres. L'automne et l'hiver passeront ainsi, pratiquement sans combats. Et, pour rassurer la population, on voyait l'agence Havas proclamer: «l'Allemagne est sur le chemin du chaos. Elle manque de 600.000 officiers et sous-officiers», et Geneviève Tabouis d'écrire, le 1er janvier 1940: «il apparaît à tous d'une façon indiscutable que la guerre est déjà gagnée...». Il ne restait plus que quelques mois avant de découvrir l'ineptie de pareils propos.

Mais revenons au Likès. Comme nous l'avons déjà dit, la guerre allait y changer bien des données. La mobilisation générale y touche 17 Frères sur 31. De plus, dès le 12 septembre, c'est la réquisition de l'établissement à titre d'Hôpital Complémentaire. Ne resteront à la disposition de l'école que les bâtiments longeant la rue de Kerfeunteun (où la nouvelle construction n'est pas achevée) et, du côté ouest, le bâtiment Saint-Joseph et l'ancien scolasticat, avec le vestiaire et la salle de tir attenants. Ajoutons y les ateliers et le hall des sports. Tous les autres locaux, soit les trois-quarts du Likès, devenaient hôpital militaire.

Le Frère Bengloan, directeur, fait face courageusement à la situation. Certes, il n'est plus question d'accueillir les 950 élèves inscrits. On commence par fermer les classes primaires et, par suite

de la mobilisation du professeur (le Frère Jean-Pierre Jaouen), on se résigne aussi à supprimer les cours d'agriculture: deux sections du vieux Likès et datant de 1838 qui disparaissent d'un seul coup. Puis, en transformant ou utilisant au mieux les locaux disponibles (c'est ainsi que la salle des fêtes devient salle d'étude), on réussit à garder 7 classes secondaires et 5 techniques, et à admettre 520 élèves dont 300 internes. Pour combler les vides causés par la mobilisation des Frères et des laïcs, on fait appel à une dizaine de nouveaux professeurs dont bon nombre sont des anciens élèves venant de terminer leur scolarité au Likès.

La rentrée a lieu le 12 octobre et l'année scolaire démarre sans trop de difficultés. La question des cours de récréation pose bien des problèmes, puisque l'établissement ne dispose plus que de la cour des sports et de celle dite du tunnel. Encore faut-il partager celle-ci avec le petit noviciat dont c'est l'aire de jeu habituelle.

Les deux premiers trimestres se déroulent ainsi à peu près normalement, l'école et l'hôpital vivant en bonne entente. D'ailleurs celui-ci fonctionne au ralenti, du fait de la «drôle de guerre».

Mais l'établissement ne veut pas rester étranger à l'effort de guerre que le pays doit soutenir pour sa survie . Dès le 29 août 1939, le directeur a écrit à l'Inspecteur du Travail pour mettre les ateliers et les machines-outils du Likès « à votre disposition pour le service de la Patrie ». De son côté, l'UNETP (Union Nationale de l'Enseignement Technique Privé) a engagé des démarches semblables auprès du Ministère du Travail. On en trouve un écho dans la lettre du 6 mai 1940, adressée au directeur par les services de ce ministère, lettre qui suggère la création au Likès, outre les enseignements déjà existants, d'un Centre de Formation Accélééré, pour la main-d'œuvre nécessaire à l'effort de guerre. Le directeur y répond favorablement dès le 12 mai. Par suite des événements, ce Centre n'eut qu'une vie éphémère mais il aura, comme nous le verrons, des prolongements intéressants.

A Pâques 1940, 8 autres Frères sont à leur tour mobilisés et il faut faire appel à de nouveaux renforts pour le corps professoral,

entre autres à Monsieur Lozac'hmeur, aumônier, pour les maths, et à une religieuse de Saint-Mathieu, Soeur Paul, pour le français. Mais le troisième trimestre va bientôt connaître une suite d'événements dramatiques dont nous empruntons le récit au « Supplément de l'Historique pour l'année 1940 » rédigé par le directeur:

« Après l'invasion de la Belgique et de la Hollande, en mai 1940, les événements se précipitent. C'est bientôt la débâcle. Le gouvernement se décide à fermer toutes les écoles jusqu'à nouvel ordre. D'ailleurs l'atmosphère enfiévrée de la guerre et des défaites ne permettait plus un travail sérieux. Les examens sont devancés. Ils obtinrent plein succès au Likès.

Déjà les bruits les plus fantaisistes circulent sur l'invasion allemande. On se refuse à croire l'évidence des faits.

Le 9 juin, un officier anglais vient au Likès demander à réparer une moto, en panne à 3 km de Quimper. Il fait partie d'un détachement qui comme nombre d'autres défilent vers Brest. Pourquoi? Sans doute pour prendre du matériel et retourner par la route nationale Brest-Paris? Une relève sans doute? Les réponses embarrassées de l'officier ne laissent bientôt plus de doute sur ce qui se passe: les Anglais se embarquent (et ceci près de 10 jours avant que la France ne demande l'armistice!)

Les alertes se succèdent jour et nuit. La nuit, on se rend dans la prairie, faute d'abris. Mais personne ne veut croire les Allemands si proches de la Bretagne. Que ferait-on d'ailleurs s'ils venaient effectivement? Fuir? Où?

Le 17 juin, à 17 heures, la nouvelle tombe comme un glas funèbre: l'ennemi est à Rostrenen, bientôt à Briec. C'est la consternation. Il s'ensuivit une tentative de fuite par Concarneau d'une dizaine de membres de la Communauté. Elle échoua fort heureusement. Ceux qui la tentèrent crurent prendre le parti le meilleur. Rentrée à Quimper à 21 h. Soirée triste! Le mardi 18 juin fut une journée d'attente et d'incertitude. Pendant que les communiqués,

pour soutenir le moral, disaient l'ennemi à Rennes ou à Laval, les Allemands arrivèrent à 17 heures à Quimper. Le soir même toute la garnison française, officiers et soldats, fut faite prisonnière. Un groupe passa devant Le Likès, précédé et suivi de mitrailleuses, bandes à nu. Tableau pénible et navrant pour les spectateurs impuissants ».

Ainsi se termina, dans la confusion et la déroute, cette première année de guerre. Pour Le Likès, comme pour la majeure partie de la France allait commencer la noire période de l'Occupation.

L'occupation allemande au Likès

L'hôpital militaire français fonctionne jusqu'au 20 août. Entre temps, une sentinelle allemande a été installée devant la porte principale, au 2bis de la rue de Kerfeunteun, et le 18 août, a eu lieu la visite de la commission allemande de réquisition. Pour la suite immédiate des événements, redonnons la parole au document précité:

«Le 20 août, ordre est donné d'évacuer, avant 14 heures, tout le premier étage, la salle commune et le bureau du directeur. Déménagement rapide et onéreux. A 14 heures, Le Likès est pris d'assaut par le Front-Stalag 135, suivi peu après vers le soir par le Batt Stab 188. La 1ère unité s'installe dans les chambres des Frères et la salle commune. Le matériel fut réquisitionné en nombre toujours croissant: bancs, tables, chaises, bureaux des classes. La plus grande partie de ce matériel fut enlevée pendant que le pro-directeur parlementait pour essayer d'en sauvegarder le plus possible.

Le jardin avait été barricadé, dans l'espoir de sauver la maison des religieuses et le hall des sports. Peine perdue. La barricade fut forcée, dès les premières minutes de l'occupation. Le soir, nous fûmes menacés dans nos derniers retranchements, le quartier de l'infirmerie: une résistance décidée et les pourparlers en-

tre le directeur, les maîtres et l'officier amenèrent ce dernier à dire: «Vous avez vaincu» et à s'en aller. « Nous occupons depuis les locaux en question... »

Par ailleurs le District continuait à jouir de ses locaux propres qui vont d'ailleurs abriter, outre la maison de retraite et le petit-noviciat, le scolasticat que l'occupation allemande de Guernesey a contraint à revenir à Quimper. Quant au noviciat, chassé lui aussi de Guernesey, il trouvera refuge dans le manoir de Kerplouz, à Auray.

Ainsi commençaient pour Le Likès quatre longues années, émail-lées de péripéties diverses dont certaines tragiques, comme nous le verrons. Pourtant le directeur notait, à la fin de décembre 1940:

«Nous nous habituons à nos nouveaux hôtes. Au prix de concessions, dictées par la diplomatie, nous vivons en assez bons termes».

A noter que l'auteur de ces lignes est le Frère Joseph Salaün, devenu directeur à la rentrée de septembre précédente, et dont la parfaite connaissance de l'allemand est un précieux atout pour la «diplomatie» en question. Mais avant d'en revenir aux détails de la vie scolaire, tout au long de cette période, rappelons d'abord quelques-uns des «incidents» qui marquèrent la difficile coexistence entre l'école et la garnison allemande.

- Les pigeons voyageurs. Dès le dimanche 15 août 1940, un officier allemand demande à visiter le pigeonnier, près de la ferme. Le professeur qui s'en occupait (le Frère Jean Belzic) étant mobilisé, personne ne s'en est inquiété par la suite. On y découvre des pigeons bagués, sans que l'on sache pourquoi. On essaie de persuader l'officier que ce sont des pigeons de basse-cour. Mais lui pense qu'il s'agit d'un moyen de transmission de messages clandestins et parle d'espionnage... Après une semaine d'inquiétude, l'ordre est donné de faire disparaître les volatiles. Ils passeront vite à la casserole.

- Le billet injurieux. Laissons, une fois de plus la parole au directeur:

« Le lundi 3 février 1941, on découvre un billet, injurieux pour l'armée allemande, dans la guérite de la sentinelle placée sur la rue de Kerfeunteun. Le fait m'est signalé par le sergent de garde: désormais la porte du jardin, donnant passage aux élèves pour se rendre aux réfectoires et aux dortoirs, sera interdite. Je proteste en faisant remarquer que c'est la seule sortie dont nous disposons. Je parle avec le corps de garde et on arrive à la conclusion suivante: le sergent de garde ouvrira encore la porte ce jour-là, à 20h15, pendant le temps nécessaire au passage des élèves. Mais cela ne se fit pas. Les élèves au nombre de plus de deux cents durent attendre près de la maison des religieuses. Quelques-uns s'impatientèrent, prirent du gravier qu'ils lancèrent contre la maison occupée par le bureau des officiers. Une sentinelle reçut un caillou sur son casque... L'incident dégénéra en une petite bagarre, dans laquelle deux élèves et deux professeurs (les Frères Cader et Hascoët) furent arrêtés. Le Frère Cader fut arrêté pour avoir voulu se rendre auprès du poste de garde qu'il connaissait. Il fut reçu par un coup de feu. Ne le voyant pas revenir, la communauté était inquiète. Blessé? Mort?

Le lendemain matin le directeur se rendit auprès des officiers et fit les excuses de circonstance pour l'incident regrettable survenu. Grâce aux bonnes relations entretenues précédemment, la colère de ceux-ci se borna à faire suivre le rapport de cette affaire. Mais c'était beaucoup car la Feldgendarmarie devait s'en mêler. Les deux professeurs et les deux élèves arrêtés furent relâchés à 10h30.

Il s'ensuivit une série de démarches à la Feldkommandantur, à la Standortkommandatur, chez Me Le Niniven, avocat, chez Melle Fried, interprète autrichienne. On décida de renvoyer 4 élèves parmi les plus coupables. L'auteur du billet se découvrit et fut renvoyé également.

Le directeur envoie son rapport à la Kommandatur. Le 19 février, il y a une confrontation des professeurs de la communauté et du sergent de garde le soir du 3 février. Cette confrontation tourna plutôt à la confusion des Allemands. L'affaire traînera en longueur pendant deux mois. Inquiétude de la communauté et principalement des professeurs inculpés. Ces derniers pouvaient en effet s'attendre au pire et vécurent des jours d'angoisse ...

Le mercredi 12 mars, l'incident du 3 février reçoit sa solution définitive sous la forme d'une amende de 30 R.M., infligée aux deux professeurs (coupables!!) ... La joie fut grande pour tout le monde: cette affaire qui avait fait beaucoup parler se terminait avec le minimum de peine.... »

- Le carreau cassé. Entre temps, un autre incident avait failli envenimer les choses: le vendredi 21 février, on découvre sur le vestiaire occupé par les Allemands, un carreau cassé par un caillou, lancé de l'extérieur. Le directeur est appelé pour constater les faits. En y regardant de plus près, on constate la disparition de plusieurs objets, notamment de bottes et de gants. Le directeur rassemble immédiatement les élèves et leur demande de rapporter les objets, avant que les Allemands n'aient le temps de réagir. Les élèves s'exécutent. Un ouvrier pénètre dans le vestiaire par la fenêtre et remplace le carreau. On remet en place les bottes et les gants volés et l'incident qui aurait pu avoir les suites les plus graves est clos. Une fois encore l'école avait connu une chaude alerte.

- L'histoire des dindes. Si l'année 1942 fut plus calme que les précédentes, un nouvel incident grave marqua la fin de 1943. A l'approche de Noël et en vue d'une proche permission en famille, un officier allemand avait suspendu trois dindes, dépouillées de leur plumage, à un fil de fer, près de son bureau et cela sous le nez des élèves qui empruntaient un escalier voisin pour se rendre en classe de première. Quelques-uns d'entre eux ne purent s'empêcher d'arroser les volatiles de leur urine, puis d'encre violette . Là, le «crime» devint patent et l'officier outragé fit appel au S.D.

(Sicherheits Dienst) et à la police française. Toute la classe (professeurs compris) fut menacée d'arrestation, si les coupables ne se dénonçaient pas. Mais, entre temps, le directeur, par précaution, avait expédié ceux-ci dans leurs familles. Une fouille ordonnée par le S.D. amène la découverte de tracts manuscrits anti-allemands. L'analyse d'écriture confond l'élève René Pernez, 17 ans, de Kerhorre en Plonéis. Il est aussitôt arrêté et conduit à la prison allemande de Saint-Charles, à deux pas du Likès. De là il sera déporté en Allemagne d'où il ne reviendra qu'en 1945, ne pesant plus que 33 kilos. Et encore heureux d'avoir eu la vie sauve.

- L'année 1944 connaîtra d'autres arrestations, encore plus dramatiques, mais n'anticipons pas car il est temps de décrire la vie scolaire Likésienne, tout au long de ces quatre années d'occupation.

L'école continue et prospère malgré tout

Nous avons vu Le Likès se battre et s'organiser pour assurer au mieux la rentrée du 20 septembre 1940. Rappelons que celle-ci se fit avec un nouveau directeur car le Frère Louis Bengloan, à la tête de l'établissement depuis 1933, fut alors nommé Visiteur du District de Quimper, dont il était d'ailleurs devenu le Visiteur auxiliaire en 1938, tout en restant alors directeur du Likès. C'est donc le Frère Joseph Salaün, pro-directeur depuis un an, et présent au Likès depuis 1922, qui en prit les rênes, comme on l'a déjà dit. Les Frères mobilisés étaient rentrés pour la plupart. Mais certains étaient prisonniers en Allemagne et le Frère Jaouen, ancien professeur d'agriculture, se trouvait, avec beaucoup d'autres Frères bretons de l'autre côté de la Manche. Il y travaillera, pendant quatre années, dans les services de renseignements de la «France Libre».

On sait combien restreint était l'espace réservé aux élèves dans Le Likès occupé. La circulaire de rentrée, adressée aux parents le

3 septembre 1940, est éloquente à ce sujet. De plus les locaux à usage scolaire étaient repartis en deux blocs bien séparés: celui de l'internat le long de la rue de Kerfeunteun et les classes à l'ouest, du côté du tunnel; ajoutons-y les ateliers au nord. Pour passer de l'externat à l'internat, les élèves purent, au début, traverser le jardin et emprunter une porte aménagée dans le mur longeant la rue, près de la maison des Soeurs. Mais après les incidents du 3 février 1941, relatés ci-dessus, ce passage fut interdit par les Allemands et les élèves durent dès lors faire le grand tour par le Champ-de-Foire. Celui-ci servait aussi de cour de récréation, à l'occasion.

- Un des grands soucis de la direction du Likès était la menace permanente d'une réquisition totale de l'établissement par l'armée d'occupation, comme ce fut le cas pour le collège Saint-Yves et le grand-séminaire qui durent s'installer ailleurs. Une première alerte eut lieu le 5 novembre 1940, une seconde le 11 du même mois:

« Nouvelle alerte touchant la réquisition totale. Le directeur va à la Kommandatur (immeuble actuel de l'EDF), a une entrevue personnelle avec le Standort Kommandant et obtient gain de cause. L'officier reconduit le directeur dans sa voiture au Likès qu'il visite. L'année s'achève dans la tranquillité ».

Néanmoins ce compte-rendu annuel se termine sur une note sombre: « Les prisonniers de guerre disparaissent vers l'Allemagne les uns après les autres. Quand en reviendront-ils? ».

D'autres menaces de réquisition générale auront lieu en 1941, comme en témoigne une lettre du Frère Salaün au Frère Visiteur, en date du 17 septembre de cette année-là. Mais une fois encore, l'alerte fut heureusement sans suite.

Et tout cela n'empêchait pas l'établissement de tourner et même de progresser d'une année à l'autre, dans ses effectifs comme dans son organisation scolaire.

- Innovations pédagogiques. Une première initiative intéressante fut la création, en septembre 1940, du Centre de Formation Professionnelle (CFP). C'était en fait la suite du Centre de Formation Accélérée, ouvert au printemps précédent. Dans ce CFP, on reçoit gratuitement de jeunes «apprentis» dont l'Etat assure les frais. Le Likès fournit les professeurs, le personnel technique et le matériel de travail. En compensation l'Etat verse une somme, déterminée chaque année par le budget, présenté par l'école et approuvé par l'administration. Pour 1941, ce budget s'élève à 101.470 francs. Dès sa première année de fonctionnement, le CFP compte 60 élèves répartis en deux classes. A la rentrée de 1942, cet effectif atteint 80 et le directeur note à ce propos:

« Cette section a la faveur des familles. Les nombreuses demandes, impossibles à satisfaire à cause du manque de place, le prouvent. 27 élèves du Centre ont passé, avec succès, le C.A.P., au même titre que les autres élèves. Ces APPRENTIS suivent le catéchisme toutes les semaines... »

Une autre innovation, en matière d'enseignement, fut l'introduction du latin, en Janvier 1941:

« La chose avait été annoncée aux élèves avant la sortie de Noël. On décida de commencer à la rentrée de janvier. Il y eut 8 élèves puis 12, dans ce premier cours. L'événement est d'importance. Que diraient les collèges ecclésiastiques? L'affaire ne fit pas de bruit. Les événements favorisèrent cette innovation ».

- D'une année à l'autre les effectifs scolaires progressaient, et pas seulement en CFP. C'est ainsi que le nombre total d'élèves passe de 520, à la rentrée de 1940, à 587 pour celle de 1941, à 662 en 1942 et à 705 en 1943: si on tient compte de la suppression de la section primaire, ce dernier chiffre est supérieur à tous ceux de l'avant-guerre. Parallèlement s'accroît aussi le nombre de classes, avec la création en septembre 1941 de deux sixièmes, l'une moderne, l'autre classique, ce qui amorce la séparation progressive des deux séries secondaires. A noter, toujours en 1941, la réouverture de la classe de 5e année technique, en vue de la prépara-

tion des concours. Enfin, la rentrée de 1943 voit la création de la série philo-sciences en terminale.

- La bonne marche des études se traduit par les nombreux diplômes, ou autres succès scolaires, glanés par les élèves à la fin de chaque année. Signalons cependant un incident lamentable, survenu lors des sessions du baccalauréat en 1942. Le Frère Salaün, directeur, nous décrit l'affaire:

« Les jurys d'examen étaient composés de professeurs du lycée de Quimper faisant passer l'examen à leurs propres élèves et à ceux du Likès. Nos candidats et leurs professeurs ont eu à se plaindre amèrement de la partialité montrée par certains examinateurs. Une plainte collective fut déposée devant le Président du Jury puis devant l'Inspecteur d'Académie. Les examens de 1943 montreront si la plainte a porté quelques fruits ... Le texte de la longue plainte adressée et la réponse sont conservés dans les archives ».

- Aménagements matériels. Pour pouvoir accueillir un nombre croissant d'élèves, durant ces années d'occupation, et réduire si possible la longue liste des élèves re-fusés faute de place (près de 200 en 1942), la direction du Likès s'efforçait, par des aménagements de locaux ou par des constructions provisoires, de tirer le meilleur parti possible de l'espace restreint laissé par l'armée allemande.

En 1941, un nouveau dortoir fut aménagé dans les combles au-dessus du petit-noviciat, en y remplaçant les lucarnes par des fenêtres normandes. On put y loger 36 internes. Cette même année, la salle de dessin, au second étage du bâtiment Saint-Joseph, fut partagée en trois locaux qui devinrent immédiatement trois nouvelles classes.

Les vacances d'été de 1942 voient s'ouvrir de nouveaux chantiers: transformation en dortoir des alcôves où logeaient les domestiques, au-dessus du bâtiment dit du «scolasticat»; réfection de classes situées, depuis 1939, dans l'étroit bâtiment ayant,

avant-guerre, abrité vestiaire et salle de tir et qu'on avait depuis baptisé «ligne Sigfried»; agrandissement des W.C. de la cour du tunnel, les seules toilettes extérieures dont disposaient les élèves. Tous ces travaux furent l'oeuvre de l'entreprise Jourdain d'Ergué-Armel.

En 1943, par suite des nouvelles dispositions de la «défense passive», il fallut déménager bon nombre de locaux car il était interdit d'avoir des classes contiguës ou superposées. De ce fait, plusieurs dortoirs devinrent classes ou vice-versa et la salle des fêtes fut transformée en un immense dortoir très pittoresque. Certains internes durent même aller loger à l'école Saint-Corentin ou dans la salle Louët à Kerfeunteun. Du fait de tous ces déménagements, imposés au dernier moment, la rentrée se trouva reportée au 25 octobre, après avoir déjà été officiellement retardée jusqu'au 18 du même mois, en raison de la crainte d'événements militaires: on parlait déjà, en effet, d'un débarquement possible des troupes anglo-américaines sur les côtes de la Manche.

Mais les Allemands n'avaient pas attendu cette année-là pour renforcer leurs défenses, un peu partout, y compris au Likès, comme l'écrivait déjà le directeur, en fin décembre 1942:

« L'année a été beaucoup plus calme que les précédentes. Cependant l'école fait l'objet de petites vexations, du fait de la pose de fils de fer barbelés tout autour de la propriété, et de l'interdiction du passage par la prairie en bordure de la voie ferrée, puis l'interdiction du passage par le jardin et finalement la fermeture d'une petite entrée (Venelle Riou) aux élèves. Cinq professeurs seulement sont autorisés à emprunter l'entrée principale, moyennant un Ausweis délivré par l'autorité allemande. Après maintes réclamations, nous sommes autorisés à continuer à nous servir du terrain de Kermoguer. »

Pour en revenir à la rentrée de 1943, celle-ci fut marquée par la reprise de la soutane et du rabat par les Frères: le gouvernement avait aboli par décret les effets de la loi de 1904 interdisant aux

religieux d'enseigner en France; il ne faisait qu'entériner un état de fait qui datait de l'entre-deux guerres.

- La vie Likésienne se déroulait donc assez normalement, en dépit de l'occupation, de la guerre et de toutes leurs conséquences. Parmi celles-ci, les écrits de l'époque mentionnent assez souvent les difficultés du ravitaillement. Dans ce domaine, Le Likès se tirait assez bien d'affaire, grâce aux nombreux agriculteurs qui étaient parents d'élèves ou amis de l'école. Mais les restrictions n'étaient pas qu'alimentaires, comme on le voit par la lecture de la circulaire, adressée par le directeur aux familles, le 7 avril 1943. Cette lettre, citée en annexe, est intéressante par l'écho qu'elle donne des divers aspects de la vie Likésienne de cette époque: notes hebdomadaires, billets d'honneur semi-trimestriels, fêtes religieuses, discipline pour les sorties en famille, etc...

Un autre trait de la vie du Likès, durant cette période, fut le développement marqué du sport scolaire. Celui-ci fut favorisé par la création officielle, en 1941, de l'Association Sportive du Likès et la participation active aux championnats UGSEL et OSSU. De plus, à partir de l'année 1942-43, est organisée, pour toutes les classes, la demi-journée hebdomadaire de plein air qui s'ajoute aux cours d'éducation physique habituels. Outre les sports déjà en honneur (football et basket-ball) d'autres sont lancés ou développés, tels l'athlétisme, le cross-country, la gymnastique de compétition. Et rapidement Le Likès se fait un nom dans les différents championnats scolaires, aux niveaux district, académie ou même national, comme lorsque, le 4 mars 1944, l'équipe juniors de cross-country devient, pour la première fois, championne de France, avec 127 points, devant Marseille (162 points).

C'était quelques mois avant la Libération mais il restait au Likès à traverser auparavant la période la plus douloureuse de l'occupation. Pour la comprendre, il faut d'abord évoquer encore un aspect, clandestin celui-là, du Likès occupé.

Le Likès dans la Résistance

Le rôle important joué par Le Likès dans la Résistance à l'occupation allemande a été maintes fois décrit dans bien des publications, en particulier dans «Clandestins de l'Iroise», tome V (1993), de René Pichavant, et dans «Les Frères des Ecoles Chrétiennes ... 1939-45», du Frère Henri-Marie. On se contentera donc ici d'un bref rappel des faits, accompagné de quelques traits inédits.

- Le premier et principal résistant, au Likès, fut le directeur lui-même, le Frère Joseph Salaün. Celui-ci, dix-septième et dernier enfant de Jean-Marie et Catherine Hénault, du moulin de Kerven en Plonéis, devenu en 1922 professeur au Likès (où il avait été élève avant 1906), puis successivement chef-de-division, sous directeur, pro-directeur et enfin directeur, cet homme, ce musicien, titulaire du grand-orgue, cet éducateur et enseignant hors pair, n'avait pas accepté la défaite de 1940. Même, si par ses fonctions de chef d'un établissement occupé par les Allemands, il devait, comme nous l'avons vu, entretenir avec ceux-ci les relations correctes indispensables, il pensait toujours à la libération et la victoire futures, et il ne se contentait pas de les attendre passivement. Déjà, dans son supplément à l'historique pour l'année 1941, nous trouvons ces lignes, révélatrices de son attitude, face à l'Occupant:

«La radio anglaise maintient un peu de nervosité parmi les occupants. L'heure De Gaulle (pour protester contre l'occupation, les habitants s'abstiennent de sortir le 1er de l'an entre 15 h. et 16 h.) est rigoureusement observée ».

Mais ce qui n'est encore qu'une disposition d'esprit va bientôt se traduire en acte. Il fut d'abord mêlé à l'une des premières émissions de radio du réseau «Johnny» vers l'Angleterre, au moulin de Kergadou, en Kerfeunteun. Puis il aida de jeunes réfractaires au S.T.O (Service du Travail Obligatoire) à éviter le départ vers l'Allemagne. Parmi eux, il y avait plusieurs jeunes Frères, enseignant

au Likès. Mentionnons, en outre, la fabrication ou la collection de faux cachets officiels (une soixantaine) permettant d'établir de «vraies» cartes d'identité.

Son action la plus spectaculaire, et la plus risquée, en matière de Résistance, fut l'aide qu'il apporta aux réseaux qui se donnaient pour tâche de récupérer, de cacher les aviateurs alliés dont les appareils avaient abattus au-dessus de la France, puis de les acheminer vers la côte d'où des bateaux les conduisaient clandestinement en Angleterre. Le premier sauvetage de ce type fut celui d'un aviateur américain, abattu à Pleuven, en août 1943. D'autres, plus nombreux, suivront: les archives du LIKÈS possèdent une liste impressionnante, sans doute incomplète, des aviateurs d'Outre-Atlantique ainsi rescapés. Plusieurs sont revenus, après guerre, revoir les lieux de leur aventure et remercier l'établissement qui les avait sauvés. A ces militaires, s'ajoutaient, sur les mêmes bateaux, des résistants traqués par la Gestapo ou de jeunes Bretons désireux de reprendre la lutte Outre-Manche.

Mais, outre ces actions ponctuelles, le Frère Salaün était l'un des pivots de la Résistance finistérienne et bien des chefs de celle-ci, comme le général Pontferrier (Rossignol), le colonel Berthaud, le colonel Donnard (Poussin), etc ... furent reçus dans son bureau de directeur, où ils se présentaient comme parents d'élèves, sans éveiller les soupçons de l'ennemi, jusqu'au jour où les choses allaient mal tourner.

- A côté du directeur, quatre professeurs s'étaient lancés dans une activité de résistance clandestine. Il s'agit des Frères Joseph Evain, Albert Floc'hlay, Zacharie Rogard et Yves Cader. Ils étaient tous les quatre officiers de réserve et, c'est à l'invitation du Frère Bengloan, Visiteur, qu'ils entrèrent, en juin 1943, dans le mouvement «Vengeance», pour enseigner l'art de la guerre aux jeunes quimpérois, dont beaucoup d'anciens du Likès, et les préparer ainsi à reprendre le combat au Jour J. Ainsi commencèrent les exercices de démontage et de maniement d'armes, dans le grenier de la chapelle et le local de la chorale, sous la sacristie, ou

en plein air, au Stangala et près de Ti-Mamm-Doue. Pour s'approprier les armes nécessaires à ces exercices, ils allèrent jusqu'à piller le magasin d'armurerie des Allemands au Likès même. Ces jeux dangereux dureront jusqu'à la date fatidique du 26 avril 1944.

Arrestations et évasions

Parmi les multiples maillons de la chaîne, reliant le Frère Joseph Salaün aux marins qui convoaient aviateurs alliés ou résistants vers l'Angleterre, il y avait Monsieur l'Abbé Cariou, vicaire à Douarnenez. Celui-ci, à la fin de janvier 1944, reçut la visite d'un soi-disant ancien colonel de l'armée française, cherchant, disait-il, à faire passer son fils de l'autre côté de la Manche. Le pseudo-colonel s'appelait, en réalité, Louis Zeller, né en 1895 à Menton, de souche alsacienne. Comme beaucoup de membres de sa famille (un de ses cousins, le général Zeller, se distinguera au putsch d'Alger en 1961), il se lança dans la carrière militaire et devint un brillant officier de marine. Malheureusement, toujours à court d'argent, il fut mêlé à différents trafics, y compris celui de l'opium, ce qui lui valut le conseil de discipline et le renvoi de la marine à l'âge de 30 ans.

Après trente-six métiers, marié à une Bretonne, il se re-trouve en 1940 dans les Côtes-du-Nord où, après avoir été sauvé de la noyade par deux Allemands, il adhère au nazisme et devient membre des services secrets des occupants, chargé de débusquer les résistants, ce qui l'amène un jour à Douarnenez, comme on l'a déjà dit.

Bien qu'enclin à la confiance de par ses fonctions ecclésiastiques, l'Abbé Cariou se montre fort réservé face à la proposition de Zeller. Celui-ci revient plusieurs fois à la charge, une fois même accompagné de son pseudo-fils, désireux d'aller respirer l'air d'Outre-Manche. A la mi-avril, le soi-disant père accablé insiste encore et le prêtre, au coeur sensible, sachant qu'aucune solution n'est

désormais possible à Douarnenez où l'approche attendue du débarquement allié a supprimé tout projet de départ pour l'Angleterre, conseille à son interlocuteur de s'adresser, de sa part, au directeur du Likès. Le même piège va bientôt se refermer sur les deux hommes. Mais Zeller, aidé de ses sbires, pousse plus avant ses recherches pour englober dans son coup de filet un plus grand nombre de résistants.

- Nous sommes au mercredi 26 avril 1944, fête de la Solennité de saint Joseph. En l'honneur du saint patron de leur directeur, les Likésiens descendent, en milieu d'après-midi, à l'Odet-Palace, pour voir le film: «Ademaï, bandit d'honneur». A 15h45, une voiture s'arrête devant l'entrée de la rue de Kerfeunteun (la porte actuelle des livraisons pour la restauration): trois hommes en noir en descendent et demandent à voir le directeur et le Frère Floc'hlay. Croyant avoir affaire à des parents d'élèves, le concierge, M. Noël Grannec, les conduit au premier étage où les deux Frères tomberont dans la souricière. Le Frère Salaün reconnaît tout de suite, parmi les visiteurs, le «colonel» venu le trouver quelques jours plus tôt, de la part de l'Abbé Cariou. Depuis lors, ému par cette visite qu'il trouvait suspecte, et par les arrestations d'amis résistants, il était inquiet et ne dormait plus au Likès. Mais il n'avait pas voulu fuir et se cacher pour ne pas faire tomber des représailles sur son établissement.

Lorsque leur est signifiée leur arrestation, les deux Frères qui portent l'habit religieux, demandent à pouvoir se mettre en civil. Cette autorisation leur est accordée bien volontiers car une soutane encadrée par des policiers attire toujours la sympathie des passants. Zeller et un comparse entrent donc avec le Frère Salaün dans sa chambre, voisine du bureau, tandis que le troisième accompagne le Frère Floc'hlay qui loge à l'autre bout du bâtiment.

Peu de temps après, le Frère Salaün est emmené par ses deux gardiens; ceux-ci, revolver au poing, le conduisent à la voiture qui démarre aussitôt vers l'école Saint-Charles, transformée en

prison par les Allemands. Le Frère Salaün y trouve l'Abbé Cariou, arrêté le même jour: ils ne s'étaient encore jamais rencontrés.

Désormais va commencer pour les deux hommes un long et terrible calvaire, ponctué d'interrogatoires, mêlés de tortures. De sa prison, le Frère Salaün peut apercevoir les toitures du Likès tout proche et, bientôt, les nouvelles du débarquement allié en Normandie avivent en lui l'espoir de la libération. Hélas, le 10 juin, cent cinquante détenus de Saint-Charles, dont le Frère Salaün et Monsieur Cariou, sont emmenés dans cinq cars jusqu'au passage à niveau de Saint-Yvi où un train s'arrête. Ils vont y passer une semaine éprouvante, avant d'arriver à Rennes où ils sont conduits à la caserne Margueritte.

Le 28 juin, reprend le voyage par train. Par suite des bombardements ou des sabotages, le convoi zigzague longuement par Redon, Chantenay, Nantes, Angers, Saumur, Saint-Pierre-des-Corps, Bourges, Montargis, Paris et enfin Compiègne qu'il atteint le 12 juillet. En cours de route, le Frère Salaün a pu écrire un billet à l'adresse des Frères de la Rue de Sèvres à Paris: « Suis en bonne santé, ai faim »

Le 28 juillet, alors que les troupes américaines pénètrent en Bretagne, nos prisonniers reprennent leur douloureux pèlerinage qu'ils termineront au camp de Neuengamme, à 25 km au sud d'Hambourg, «ce bagne immonde, bagne inventé par la haine, par le paganisme le plus épais et le plus brutal», comme l'appelle l'Abbé Cariou qui en fera une description saisissante. Car lui, au moins, aura la chance d'en revenir vivant et de témoigner pour ceux qui y sont morts...

- Mais revenons à cette journée du 26 avril et au Frère Floc'hlay qu'un policier allemand accompagne vers sa chambre. Celle-ci n'est autre qu'une simple alcôve située sur la scène de la salle des fêtes, car, comme tous ses confrères, il est aussi surveillant de dortoir et on sait que, depuis la rentrée d'octobre 1943, telle est désormais l'affectation de la grande salle. Pour s'y rendre, Albert Floc'hlay, qui pense déjà à fausser compagnie à son gar-

dien, choisit un chemin détourné: sortie par la rue de Kerfeunteun, descente vers le Champ-de-Foire, rentrée par l'ancien n°2 (entrée actuelle des élèves de BTS), traversée du petit-noviciat et arrivée sur la scène de la salle des fêtes, devant son alcôve entourée de rideaux. Par discrétion, le policier n'y entre pas. Le Frère prend tout son temps pour se changer et faire sa valise, tout en mâchant et avalant quelques feuillets d'un carnet contenant des adresses compromettantes.

Le voilà prêt, revêtu d'un costume civil et sa valise à la main. Pour dérouter son accompagnateur, il choisit cette fois de remonter la salle des fêtes vers le nord, le policier le suivant avec difficulté dans le dédale des lits. Arrivé au pied de l'escalier intérieur menant à la chapelle et aux étages, il a déjà une longueur d'avance sur son «ange gardien». D'un coup de rein il s'élanche donc et enjambe les marches quatre à quatre: à 26 ans et sportif de surcroît, c'est un jeu. Il atteint le palier où se trouve une petite porte donnant sur le fond de la chapelle par laquelle il a prévu de fuir. Et justement, à ce moment précis, le hasard ou plutôt la Providence veut que sorte de la chapelle le Frère Jean Aballéa, maître de la chorale. Celui-ci, surpris, comprend qu'il se passe quelque chose de grave, s'efface devant le Frère Floc'hlay et referme après lui la porte de la chapelle, tout en fixant son regard vers le haut de l'escalier. Le policier qui n'a rien vu, arrive à son tour, tout essoufflé et continue à grimper en suivant le regard du Frère Aballéa. Il s'apercevra bientôt qu'il a perdu toute trace du fugitif et il abandonne la partie.

Pendant ce temps, le Frère Floc'hlay a parcouru toute la chapelle en courant, dégringolé l'escalier en colimaçon qui communique avec la grande salle et de là débouché en trombe dans le jardin bordant le Champ-de-Foire. Puis il atteint la cour du tunnel, descend par la prairie et franchit d'un bond le réseau de barbelés qui lui barre le passage. Le voici bientôt sur la route de Kerrivoal et, par des chemins de campagne, il rejoint la voie romaine, du côté de Kernilis. A la tombée de la nuit, il se trouve à Landrévarzec où

il est accueilli avec surprise mais cordialité par les Frères de l'école La Croix-Rouge de Lambézellec, qui, avec leurs élèves, ont trouvé refuge dans le manoir de Kerguélegan, pour échapper aux bombardements sur la région brestoise.

Au milieu de la nuit suivante, arrivent également à Kerguélegan les Frères Zacharie Rogard et Yves Cader, compagnons de résistance du Frère Floc'hlay. Prévenus à l'Odette-Palace de l'arrestation de celui-ci, ils ont préféré fuir à vélo et rejoindre Landrévarzec où ils ont la surprise de retrouver leur confrère qu'ils croyaient aux mains des Allemands.

Des le lendemain, munis de nouvelles cartes d'identité, tous trois s'éloignent vers l'est de la Bretagne. Les Frères Floc'hlay et Rogard reviendront à Quimper, en août, pour prendre part, avec les jeunes qu'ils ont formés, aux combats de la libération de la presqu'île de Crozon. Quant au Frère Cader, il participera à des batailles contre les Allemands, à Saint-Georges-de-Reintembaut, en Ille-et-Vilaine. Dès le 26 avril, le Frère Joseph Evain avait, lui aussi, quitté Le Likès pour rejoindre son Morbihan natal où il restera jusqu'au départ des Allemands.

Fin de l'occupation et libération du Likès

Pour remplacer le Frère Joseph Salaün, le Frère Visiteur nommé le Frère François Le Bail comme directeur du Likès. Originaire de Meslan, il avait, après ses années d'études scientifiques à l'Université Catholique de Lille, été nommé, en 1931, sous-directeur du petit-noviciat ou section normale, à l'ombre du Likès. Mais dès cette époque, on le voyait traverser régulièrement la cour Sainte-Marie pour assurer les cours de sciences naturelles en classe de math-élem. En 1937, il quitte la section normale et devient enseignant à plein temps au Likès, assurant en plus les rôles de chef de division et de sous-directeur. Il poursuit aussi ses recherches en géologie et en minéralogie et entreprend la constitution d'une riche collection de roches et de fossiles qui fera pendant

longtemps la réputation du Likès, avant d'attirer aujourd'hui les regards admiratifs des visiteurs du musée de Saint-Hernot en Crozon.

Bien que plus à l'aise dans le contact direct avec les élèves et dans ses travaux scientifiques que dans les tâches administratives, le Frère Le Bail assume pleinement la lourde charge qui vient de lui être confiée si brusquement et dans des circonstances si tragiques. Avant tout, il fait en sorte que toutes les classes puissent fonctionner et pour cela il lui faut parer à la disparition du Frère Joseph Salaün et des quatre autres Frères, entrés dans la clandestinité. Grâce au dévouement des autres professeurs, de Monsieur Lozac'hmeur, aumônier, des Abbés Boucher, professeur à Saint-Yves, et Coatmeur, du grand-séminaire, et du Frère Jean Salaün, affecté provisoirement au Likès, tous les cours peuvent être assurés jusqu'au 20 mai, date à laquelle une décision rectoriale impose la fermeture de l'internat, en raison de la recrudescence des bombardements sur la Bretagne. L'externat continue jusqu'au 6 juin, jour du débarquement allié sur les côtes normandes. Les sessions d'examens peuvent néanmoins se dérouler et elles donnent, pour Le Likès, des résultats très satisfaisants dans l'ensemble. A noter cependant qu'en raison du manque de courant, l'examen du C.A.P. de tour ne peut avoir lieu.

Entre temps, le 29 mai, nouvelle alerte de la part de la Gestapo: Le Likès est entouré par la troupe allemande. Il s'agissait de s'emparer du Frère Floc'hlay, soupçonné d'être revenu à Quimper. Il se trouvait heureusement à Tinténiac, en Ille-et-Vilaine. Une autre rafle aura lieu pour rechercher les réfractaires au S.T.O. présents dans l'établissement, dont un bon nombre de Frères et de professeurs laïcs. Par chance, leurs papiers étaient apparemment tous en règle!

Les élèves partis, il ne restait plus aux Frères du Likès et de la maison de retraite voisine, tous suspendus aux nouvelles concernant le front normand, qu'à attendre le jour de la Libération, en espérant que celle-ci se ferait sans trop de casse. Par mesure de

sécurité, les petits-novices avaient rejoint l'école Saint-Louis de Saint-Evarzec et les scolastiques Saint-René de Landrévarzec.

A propos de la Libération de Quimper, bien des choses ont été écrites dans des livres, des revues et des journaux. Ces comptes-rendus ne concordent pas toujours et certains s'en sont servi pour tirer un peu trop la couverture à eux. Le récit que nous utilisons se trouve aux Archives des Frères de Bretagne. Il n'est pas signé mais, par certains détails qu'il contient comme par le style de son auteur, il ne fait pas de doute que celui-ci est le Frère Bengloan, Visiteur. Il était bien placé pour suivre les événements de près et les noter au jour le jour, car la libération de Quimper fut avant tout celle du Likès, puisque c'est là que les Allemands concentrèrent peu à peu le gros des troupes qu'ils avaient en ville et dans les environs. Les lignes qui suivent en donnent un résumé.

Jeudi 3 août. Les Allemands, inquiets, commencent les préparatifs en vue d'un départ imminent.

Vendredi 4 août. Les bruits les plus fantaisistes circulent: les Américains seraient à Rosporden, voire à Saint-Yvi. Les Allemands évacuent dans le désordre de nombreux locaux qu'ils occupent en ville, y compris la Kommandantur. La population se met à pavoiser partout, y compris sur une des flèches de la cathédrale où flotte le drapeau français. La foule en délire défile dans les rues.

Pendant ce temps, les troupes allemandes se concentrent au Likès en vue du départ. Elles brûlent leur matériel mais occupent toujours tous les points de défense longuement étudiés depuis quatre ans. Il s'agit de protéger le repli, fixé à 22h30.

Mais avant 22 heures, quelques groupes de résistants ont aperçu les postes de défense... Coups de feu, grenades ... La bataille gronde, l'ordre de départ est différé.

Samedi 5 août. Les drapeaux flottent encore mais il y a eu des victimes, de part et d'autre. La garnison du Likès a reçu des ren-

forts. Elle décide une expédition punitive: des patrouilles parcourent la ville, tirant sur toute maison où flotte encore les couleurs alliées. La Résistance, trop peu nombreuse, harcèle inefficacement l'ennemi. Une atmosphère de terreur remplace l'immense joie d'hier.

Un coup de feu hâtif part de la préfecture: les Allemands s'emparent des employés qui sont conduits à la prison de Saint-Charles et bientôt la préfecture brûle.

La ville est devenue morte. Les habitants ne peuvent sortir, d'autant plus que d'importantes troupes de Géorgiens (se battant à côté des Allemands) sont venus occuper le grand-séminaire, en renfort.

Dimanche 6 août. Le commandement F.F.I (Forces Françaises de l'Intérieur) fait demander au Likès des renseignements sur la force des troupes occupantes. On peut heureusement les dissuader de tenter une attaque: Le Likès est devenu une citadelle qu'on ne saurait réduire qu'avec des effectifs nombreux et de puissantes armes offensives. Et le narrateur ajoute: «Par ailleurs nous percevons les fissures du moral allemand, et, à l'occasion, nous provoquons ces dépressions».

Lundi 7 août. La journée paraît plus calme. Pendant la nuit du lundi au mardi, une première colonne allemande s'achemine vers Crozon.

Mardi matin 8 août. Les Frères comprennent que la libération approche. La destruction du matériel de guerre a repris: un camion entier et deux ou trois voitures de munitions, ainsi qu'un camion contenant cinq tonnes de farine flambent, avec fracas, près du hall des sports. La ville entière croit à l'incendie du Likès.

10 heures. Les postes de défense se dédoublent. Une section traîne un canon de 50 mm près de la chapelle de la maison de retraite: une salve d'adieu de 14 coups fait voler en éclats de nombreux carreaux.

Le Frère Directeur et le Frère Visiteur ont été avisés du départ par le commandant de la garnison (un Autrichien) qui leur remet les clés du grand portail et ils assistent au lamentable exode de la troupe. A peine le dernier soldat allemand a-t-il franchi le portail, qu'ils referment celui-ci avec une immense allégresse: Le Likès sort indemne de la longue bataille de plus de quatre ans. Dieu soit béni!

Vers midi, le Frère Visiteur descend en ville pour alerter les services français. Pas âme qui vive. Mais sur son passage, l'entrebâillement des volets s'agrandit: « Que se passe-t-il? »

L'annonce de la délivrance laisse sceptique: on a été durement trompé il y a quelques jours.

A 13 heures: libération des prisonniers à Saint-Charles; cette fois, plus de doute, «ils» sont partis pour de bon...

L'année scolaire 1944-45

A peine les Allemands partis, le Frère Le Bail doit songer à la prochaine rentrée. En attendant, le 19 août, Le Likès héberge des réfugiés de Concarneau, au nombre d'environ 800. Ils restent une huitaine de jours et, le 24 septembre, la réquisition de l'établissement est levée.

Mais les locaux évacués sont dans un piteux état et il faut vite parer au plus pressé. La rentrée des externes peut se faire le 23 octobre, peu de temps après le passage mémorable à Quimper de la statue de Notre-Dame de Boulogne. Les internes devront attendre le 7 novembre. Au total, ce sont 820 élèves (dont 447 internes) qui envahissent l'établissement, mais il a fallu refuser près de 500 demandes, faute de place, surtout que 2 dortoirs, 2 réfectoires et 4 classes sont inutilisables pour le moment. Le corps professoral comprend 29 Frères et une douzaine de laïcs.

L'année scolaire démarre sans trop de problème, même si là-bas à l'Est la guerre continue et que les restrictions alimentaires ou

autres sont loin d'être terminées. Le 8 décembre 1944 est marqué de façon solennelle, car on a voulu célébrer ce jour-là le 25^e anniversaire de la réouverture du Likès en 1919.

- Mais à mesure que les mois passent, l'inquiétude grandit au sujet du Frère Joseph Salaün, dont on est sans nouvelles depuis le 10 juillet. Il faudra attendre jusqu'après l'armistice du 8 mai 1945 pour savoir officiellement qu'il était mort le 17 décembre 1944, au Kommando de Bremen Farge, dépendant du camp de Neuengamme. Grâce à l'Abbé Cariou, on aura quelques échos des derniers mois de la vie de notre héros. A la fin d'août, ils furent séparés, car le prêtre avait été désigné pour travailler dans des mines de fer. Avant de se quitter, le Frère Salaün lui avait dit quelques phrases qui resteront longtemps gravées dans la mémoire des Likésiens d'après-guerre:

« Union de prières toujours. S'il arrive malheur à l'un d'entre nous, le survivant restera fidèle à la mémoire de l'autre. Tu sais, je ne crois pas que j'en sorte. Après tout, je n'ai pas lieu de me plaindre ... Ma vie, somme toute, a été belle et heureuse. J'ai servi de mon mieux deux causes pour lesquelles il vaut la peine de consumer sa vie: celle de mon Pays et celle de mon Dieu. J'ai enseigné à des générations d'élèves. J'ai travaillé à en faire de bons Français et de solides chrétiens.. Mourir à 48 ans, mourir pour son Pays et pour sa Foi, à 48 ans, vraiment ce ne serait pas si mal. Dieu m'a gâté ... »

Il y avait à Neuengamme d'autres Frères, venant de Murat (Cantal) qui eux aussi ont témoigné. Plusieurs d'entre eux travaillèrent au Kommando de Bremen-Farge, à la construction d'une base sous-marine, dans des conditions épouvantables. Le Frère Joseph Salaün les y re-joignit bientôt et connut ainsi le travail de forçat, quels que fussent le temps et la température, et les appels interminables dans le froid ou la pluie, avec une alimentation dérisoire.

Mais, à la fin de novembre 1944, arrive de Berlin l'ordre de rassembler à Dachau les prêtres, pasteurs et religieux détenus dans

les autres camps de concentration. On a dit que ce regroupement se serait fait sur intervention du Pape; d'autres pensent, au contraire, qu'il s'agissait pour les nazis d'enlever des camps ceux qui, clandestinement, soutenaient le moral des déportés, et maintenaient une présence spirituelle. C'est ainsi que reviennent à Neuengamme ceux qui travaillent dans les Kommandos extérieurs et doivent «bénéficier» de cette mesure, et parmi eux l'Abbé Cariou. Le Frère Salaün ne sera pas de ce nombre: était-il déjà intransportable? A-t-il refusé de se déclarer comme religieux pour rester près de ses camarades de souffrance? Toujours est-il qu'au départ du groupe pour Dachau, le 19 décembre il n'était pas là : deux jours plus tôt il avait quitté ce monde, au Kommando de Bremen-Farge, exténué par la fatigue, la faim et la maladie.

Jusqu'à nos jours son souvenir est resté très présent au Likès où un monument, placé dans la cour d'honneur, honore sa mémoire. Par ailleurs, un Diplôme de Gratitude du Gouvernement britannique, The Medal of Free-dom de l'Armée américaine et la décoration française de Chevalier de la Légion d'Honneur sont venus reconnaître l'abnégation et le sacrifice exemplaires de ce héros.

- Et nous voici au début de l'année 1945. Malgré les rudesses de l'hiver, avec l'absence de chauffage et les difficultés du ravitaillement, chacun se sent soutenu par la perspective de la fin proche du conflit en Europe. Et baignée par cette douce espérance, l'année scolaire se déroule sans accrocs, au rythme des demi-trimestres, entrecoupés des fêtes Likésiennes traditionnelles. Signalons à ce propos le magnifique concert spirituel, donné dans la chapelle, le 5 mai, par une chorale de 200 exécutants, regroupant des Likésiens, des petits-novices et des scolastiques, et interprétant le Messie de Haendel, sous la direction du Frère Aballéa.

Le sport non plus ne perdait pas ses droits et, non content de conserver son titre de Champion de France en cross juniors, acquis l'année précédente, Le Likès devenait, le 21 mai, à Paris, Champion de France d'athlétisme, toutes catégories, devant Saint-Pierre de Lille et Saint-Genest de Bordeaux: trois écoles

lasalliennes sur le podium. C'est dans l'euphorie de ces succès sportifs et dans l'atmosphère exaltante de cette période de fin de guerre que fut composée la fameuse « Likésienne », sorte d'hymne « national » de l'école, mis en musique par M. Gérard Pondaven, organiste de la cathédrale, sur des paroles du Frère Cyprien-Joseph (André Guhur). Aujourd'hui ce chant, commençant par « Sois fier ô Likès de ta gloire... » nous paraît plutôt pompeux et, de fait, on ne l'entend plus guère. Mais il faut pour le comprendre se remettre dans l'ambiance particulière de cette époque où, sortant d'un long cauchemar, on marchait vers un avenir paré des couleurs les plus brillantes.

Et pourtant cette fin d'année scolaire 1944-45 fut marquée par deux décisions gouvernementales de nature à refroidir bien des enthousiasmes: d'une part, l'Etat cessait de financer le C.F.P. Likésien, pourtant ouvert en 1940 à la demande des autorités académiques; par ailleurs, les boursiers de l'Education Nationale devaient désormais, pour bénéficier de cet avantage, être scolarisés obligatoirement dans un établissement public. Comme quoi le Gouvernement Provisoire, mis en place à la Libération, ne perdait pas de temps à faire revenir les mânes anti-cléricales de la IIIe République, pourtant morte et enterrée dans la défaite de 1940.

Mais Le Likès en avait vu d'autres et, dans le modeste Palmarès, publié en juin 1945, le Frère Le Bail, directeur, pouvait écrire:

« Le Likès continue sa marche ascendante. L'année 1945-46 s'annonce sous d'heureux auspices, et l'affluence des demandes (plus de 900 pour 250 places disponibles) montre en quelle estime les familles tiennent l'école, l'enseignement qu'on y donne et l'éducation qu'on y reçoit ».

De fait, la rentrée scolaire d'octobre se fera avec 953 élèves, répartis dans 21 classes, y compris les 2 classes du C.F.P., maintenu mais désormais financé uniquement par les familles. Il n'était plus question de rouvrir les classes primaires mais la section agricole reprit vie, grâce au retour du Frère Jaouen, rentré d'Angle-

terre, tout comme étaient revenus d'Allemagne des professeurs prisonniers.

Ainsi s'ouvrira pour Le Likès une longue et brillante page de son histoire, qui le mènera, à travers des développements inouïs, vers la fin de ce second millénaire. Nous laisserons à une autre plume le soin de raconter cette nouvelle tranche de l'épopée Likésienne, commencée il y a plus d'un siècle et demi, et dont cette modeste publication a essayé de retracer les grandes lignes jusqu'en 1945.

Supplément à l'Historique pour l'année 1944

Maison de Quimper Le Likès - District de Quimper

Personnel de la Communauté:

Par suite de l'arrestation du C.F. Directeur Donan Joseph (M. Salaün) la direction de la Communauté a été confiée au C.F. Cyrille Joseph (M. Le Bail sous-Directeur). Le C.F. Crescentien Jean (M. Aballéa) Maître de Chapelle a été nommé sous-directeur et chef de la 2ème Division et le C.F. Eugène (M. Le Viavant) chef de division des grands élèves. Le C.F. Cyprien Laurent sous-Directeur conserve la 3ème division. Quelques nouveaux Frères ont pris place dans la Communauté: le F. Cyprien Joseph (M. Guhur), le F. Charles (M. Dagorn), le F. Cythien Yves (M. Bariou), Corentin Salomon (M. Le Got) Couronné Michel (M. Potin). L'effectif total compte 29 religieux et 10 civils.

Personnel scolaire:

La libération du Likès permet de reprendre les locaux restés en bon état (2 dortoirs, 2 réfectoires et 4 classes sont inutilisables). Toutefois, le nombre des élèves augmente très fortement: 819 présents au 23 décembre dont 447 pensionnaires. La direction a dû refuser près de 500 demandes.

Etudes

Résultats très satisfaisants dans l'ensemble.

2nd Bacc. Maths : 7 - Philo-Sciences : 3 - Philo lettre : 1

1er Bacc. Série D : 30 (du Likès exclusivement Section Normale non comprise)

B.E.P.S. (section A et M) : 12

B.E.P.S. (section générale) : 24

Brevet élémentaire 31 (du Likès exclusivement Section Normale non comprise)

C.A.P. - ajustage : 35 - ébénisterie : 3 - menuiserie : 3 - électricité : 4 - dessinateur : 1 commis de comptabilité : 1

Arts et métiers (Erquelinnes Lyon) 4

En raison du débarquement allié et du manque de courant électrique, l'examen du C.A.P. de tour n'a pu avoir lieu en 1944.

Succès d'un autre genre: l'équipe "juniors" de cross-country est "Championne de France" 1943-44, le 4 mars 1944 avec 127 points devant Marseille 152 points.

Amicale:

En raison des circonstances, de la captivité du F. Directeur et de beaucoup d'anciens élèves, la Société n'a eu aucune activité.

Evénements notables:

26 avril. Arrestation et incarcération du C.F. Directeur Donan-Joseph (M. Salaün) par la gestapo allemande. Motif probable: relation du C.F. Directeur avec les autorités alliées. En même temps, arrestation du C.F. Denis (Albert Floc'hlay) qui réussit à s'évader le jour même. Ce dernier accusé d'organiser un groupe de résistants. Les CCFF. Constant Zacharie (M. Rogard) Dominique Robert (M. Cader) et Joseph Louis (M. Evain) impliqués dans la même affaire jugent prudents de s'éloigner. Grâce au dévouement des CCFF. restants, de M. l'aumônier Lozachmeur, de MM. les abbés Boucher du collège Saint Yves et Coatmeur du Séminaire de Quimper, du C.F. Donateur Marie, recruteur, on peut tenir les classes jusqu'au 20 mai, date où une décision rectoriale

impose la fermeture du pensionnat. L'externat continue jusqu'au 6 juin, jour du débarquement allié sur la côte normande. Entre temps, le 23 mai, nouvelle alerte de la gestapo. La maison cernée par la troupe allemande. Il s'agissait de s'emparer du C.F. Denis que l'on croyait dans nos murs. Grâce à Dieu, il se trouvait en Ille-et-Vilaine à Tinténiac, fort loin!

Du C.F. Directeur, prisonnier d'abord à Saint-Charles, puis à Carhaix, à Rennes et à Compiègne aucune nouvelle depuis le 10 juillet.

Le 4 août, Quimper en délire pavoise. On se croit libéré mais ce n'est qu'une fausse alerte. Toutes les troupes de la ville sont parties mais la garnison du Likès demeure et dès le soir tient la cité en respect, le samedi 5, incendie la préfecture et terrorise les habitants. Le dimanche, les FFI songent à attaquer l'école. Grâce à une démarche courageuse du C.F. directeur ils évitent une catastrophe pour eux et pour nous. Nos ennemis sont encore bien armés et les officiers français jugèrent eux-mêmes que l'entreprise eût été un échec irréparable. Enfin, le mardi 8 août c'est la libération définitive. La troupe allemande, très correctement, quitte l'établissement après que l'officier commandant eût pris congé du C.F. Visiteur et Directeur. Le 19 août nous recevons les réfugiés de Concarneau (environ 800) ils restent une huitaine de jours et le 24 septembre la réquisition est levée. On répare à toute vitesse les locaux et la rentrée des externes peut se faire après le passage béni de N.D. de Boulogne, le 23 octobre. Les internes devant attendre jusqu'au 7 novembre. Depuis cette date rien de spécial et l'école reprend progressivement ses activités d'avant guerre.

Malgré les circonstances, toutes les fêtes religieuses ont revêtu une grande solennité. La situation budgétaire reste satisfaisante.

Le collège Saint-Yves pendant la Guerre

La guerre. Moment de vérité, fait de douleur, de sacrifice et d'espoir. Heureux sommes nous de ne pas la connaître !

Et c'est pour nous un devoir d'honorer la mémoire de ceux qui ont combattu pour notre Liberté. Parce que la reconnaissance devrait être une vertu naturelle. Parce que leur souvenir ne doit pas mourir!

Des « bulletins de l'Ecole Saint-Yves et de l'Association des Anciens élèves », j'ai repris plusieurs textes, qui je l'espère, donneront au lecteur une image fidèle de cette période. Pour ceux qui disaient :

*Demain sur nos tombeaux
Les blés seront plus beaux...*

Afin que ne s'éteigne pas la flamme née de leur sacrifice.

Jean-Yves Pondaven

La débacle - (bulletin n°40 – 12/1941)

Résumer la vie du Collège pendant les deux années de guerre que nous venons de vivre, tel est le but de ces lignes.

En Septembre 1939, dès les premiers jours de la mobilisation, l'école était réquisitionnée en grande partie et transformée en hôpital pour gazés. Les anciens bâtiments, à l'exception des chambres des religieuses et des professeurs, étaient occupés. Il ne restait à la disposition de l'Ecole que la partie neuve de l'aile Est, c'est-à-dire la chapelle, le dortoir des moyens et les trois classes enfantines. Et cependant le tour de force fut réalisé : l'école put fonctionner dans cet étroit espace, avec 320 élèves, dont 120 pensionnaires, grâce à l'appoint de l'ancienne maison des religieuses, abandonnée depuis 1936 et réorganisée pour la circonstance.

Certes, les classes manquaient de confort ; le cubage d'air, imposé par les règlements, n'était pas observé dans les dortoirs; les réfectoires, étalés dans le long couloir des classes enfantines, violaient, eux, tous les règlements. Et que dire des défilés interminables des classes aux cours, à travers les jardins, dans la boue, sous la pluie ? Et cependant les Anciens de 1914 qui ont connu les dortoirs de la place Médard et les classes de la place Toul-al-Laër, auraient trouvé cette installation luxueuse ! L'essentiel existait. D'ailleurs, on connaîtrait bientôt de bien plus graves ennuis...

L'organisation des classes constituait un problème aussi ardu. Neuf professeurs étaient mobilisés : MM. Toulemont, Pierre et Jean Kervennic, Jacq, Pérès, Lescop, Le Corre, Le Treut, Guyomard. En cours d'année, MM. Mevel et Kerrien étaient appelés à leur tour. De l'ancien personnel, il ne restait autour de M. le Supérieur que MM. L'Econome Philippon, Berthou, Bellec, de Kéroulas et Kervel. Cependant, grâce au dévouement sans bornes des professeurs, grâce au personnel laïc et aux séminaristes qui rivalisèrent de zèle avec eux, grâce à la bonne entente de tous qui, comme dans la tranchée, se présentaient pour remplacer le collègue appelé sous les drapeaux, ou terrassé par la maladie, nous avons tenu jusqu'à la débâcle. Le jeudi 14 Juin 1940, d'ordre du gouvernement, les élèves étaient licenciés...

Cependant le Collège ne devait pas rester longtemps vide. Dès le lundi 18 juin, blessés et malades affluaient de partout, occupaient les locaux restés inutilisés jusque là par l'hôpital ; ils débordèrent même jusque dans les salles réservées à l'école et bientôt ils occupaient tout. Pendant trois mois, la Maison connut l'animation d'un grand hôpital de 250 malades et d'une centaine d'infirmiers. Et puis, l'hôpital fermait à son tour, le 13 Septembre 1940.

La rentrée put alors se faire dans des conditions normales, avec un très fort contingent d'élèves, le plus fort depuis la fondation. Désireuse de venir en aide à ceux qu'éprouvait l'occupation,

L'Ecole offrit même huit classes au Lycée de garçons, qui y installa plus de 200 élèves.

Hélas ! Cette prospérité ne devait pas durer longtemps!

Des besoins nouveaux de l'armée d'occupation nécessitèrent la réquisition totale de la Maison le 6 Novembre. Ce fut l'exode douloureux des élèves, des religieuses, des professeurs, du Supérieur qui abandonnait sa Maison, qu'il dirigeait depuis 26 ans.

Mais la Providence veillait. M. le Recteur de Sainte-Thérèse, qui a toujours témoigné une grande sollicitude à l'Ecole Saint-Yves, s'émut aussitôt de notre malheur. L'évacuation, pourtant rapide de la Maison n'était pas encore achevée que déjà il venait offrir, avec une insistance et une largesse touchantes, son patronage avec toutes ses dépendances, son presbytère avec sa salle à manger et toutes les chambres disponibles, jusqu'à sa propre chambre et son église. Monseigneur qui, dès le premier jour, avait adressé une lettre émouvante à M. le Supérieur, demandait qu'on rouvrit au plus tôt un externat.

Le 27 Novembre, les petits élèves reprenaient le chemin de la vieille maison des religieuses, tandis que les grands, à partir de la Quatrième, s'installaient dans les locaux de Sainte-Thérèse et que les professeurs partageaient l'hospitalité de M. le Recteur. Le désir de Monseigneur était réalisé : la Maison reprenait vie... Grâce à la solidarité des familles qui acceptèrent de se gêner pour venir en aide aux pensionnaires, les classes purent grouper un nombre satisfaisant d'élèves. Les études ont, sans doute, beaucoup souffert de semblables troubles: la discipline aussi, malheureusement. Mais aujourd'hui tout est rentré dans l'ordre.

L'organisation laissée par M. Le Chanoine Le Louët, l'impulsion donnée par M. l'abbé Pondaven, le nouveau Supérieur, garantissent pour l'avenir le même esprit, la même ardeur, les mêmes succès qui ont fait l'honneur de l'Ecole Saint-Yves.

In memoriam : Nos morts de la guerre. - (n°41 – 03/1942)

L'Abbé OLIVIER LE TREUT, professeur de dixième.

Des dix professeurs mobilisés le plus jeune ne devait plus revenir. Gravement blessé au cours de la bataille de l'Oise, M. l'abbé Le Treut arrivait dans une ambulance le matin du 5 Juin 1940.

« Il était criblé de blessures, nous dit un prêtre infirmier, couvert de poussière et avait perdu presque tout son sang. Il parlait à peine, mais avait encore sa connaissance. Je lui dis que j'étais prêtre-infirmier ; aussitôt il voulut recevoir les derniers sacrements, et sans avoir pu exprimer d'autres volontés, d'autres désirs, il mourut peu après, très paisiblement, sans râle, sans douleur apparente. Sa figure était d'un calme étonnant. »

L'annonce de sa mort jeta dans la consternation professeurs et élèves.

M. l'abbé Le Treut avait été nommé professeur à Saint-Yves, à Pâques 1938. Les quelques mois qu'il a passés chez nous ont permis à tous d'apprécier ses nombreuses qualités, sa bonté. Qui pourrait oublier le visage ouvert de ce prêtre au regard loyal, dont l'abord aimable attirait toutes les sympathies. A travers le sourire, il était aisé de deviner une âme enthousiaste, ardemment apostolique.

Il se donna de tout son cœur à sa tâche de professeur de Sixième. «Faire confiance et gagner les cœurs», telle était sa devise, et l'attachement que lui portaient ses petits élèves nous montre à quel point il avait réussi. Les premiers communiant qu'il avait charge de préparer étaient frappés par sa délicatesse et sa piété.

Nombreux furent durant la guerre ceux de ses élèves qui restèrent en correspondance avec lui. Aimablement, l'abbé Le Treut rappelait à chacun le devoir de travailler et de prier pour la France, pour Saint-Yves et aussi pour lui-même...

A sa dernière permission, il reçut ses élèves un à un dans sa chambre et, en les quittant, il leur fit la même recommandation, et chacun se trouvait réconforté par ses paroles et se promettait d'être un élève pieux et travailleur à la fois pour faire plaisir à son professeur et se montrer bon Français.

C'est par cette même bonté souriante que M. l'abbé Le Treut sut conquérir l'affection de ses hommes. Maréchal des Logis au 72ème Régiment d'Artillerie, il était vagemestre d'un groupe. Sachant tout le réconfort que les lettres apportaient à ses chers soldats, c'est à peine s'il s'arrêtait pour dire bonjour aux prêtres qu'il rencontrait lorsqu'il venait au Quartier Général prendre le courrier du groupe, impatient de rejoindre ses hommes. Infatigable, il parcourait les lignes, portant les missives toujours si ardemment attendues.

Ses moments libres, c'est encore à ses hommes qu'il les consacrait. C'est ainsi qu'il groupa quelques bons chrétiens, organisa des chants. Il stimulait le zèle des meilleurs et faisait vivre cette Action Catholique dont toutes ses lettres indiquaient chez lui la pensée constante.

Sa dernière permission s'achevait le Jeudi Saint. Il semblait plus grave et comme recueilli en quittant les siens, comme s'il avait pressenti qu'il ne devait plus les revoir..

Dans toutes les lettres qui, après sa mort, vinrent apporter à sa mère le témoignage d'une douloureuse sympathie, le même écho résonne : «Quelle perte pour sa famille, pour ses élèves, pour le diocèse !»

JEAN PERROT, de Morlaix.

Le Bulletin d'Octobre 1938 publiait, sous ce titre « Lettre d'un Jeune à un plus Jeune » les lignes suivantes :

Jeune ami qui vas partir au service, j'ai un conseil à te donner, il se résumera en un mot: SERVIR

Servir la Patrie.

Docilement, sans forfanterie ni honte. Elle a besoin de toi, comme tu as besoin d'elle. Elle réclame la force et la pureté de ta jeunesse pour ressusciter. Elle a besoin de ta vigueur pour renaître, pour prendre une face nouvelle, souriante et forte. Elle a soif de Paix : à toi, âme nouvelle et pure, de la lui donner en la servant.

Servir Dieu en soi.

- En conservant, par un effort de volonté et avec l'aide de la prière, ton intégrité personnelle; en luttant contre les efforts pernicieux de ceux qui ont à tâche de corrompre et contre les assauts d'un monde sensuel et corrompu ;

- En obéissant, à tous ceux que la hiérarchie aura pu placer au-dessus de toi, quels qu'ils soient, avec joie et même quelque fois avec peine. Le plus grand capitaine est celui qui sait le mieux obéir.

Servir Dieu dans les autres.

- En venant au secours de ceux qui souffrent

- En cherchant à ramener vers Lui les égarés - aussi bien chefs qu'égaux et inférieurs - par le perpétuel exemple de la charité.

Ces missions sont simples, mais elles sont pour le « service »..

... Car servir, c'est savoir se faire aimer de tous, de ceux même dont le cœur est profondément endurci.

Animé de ta foi et de ces consignes, va sans crainte accomplir le premier de tes devoirs civiques. Tu en sortiras peut-être un chef ou un apôtre.

Cette lettre était signée

Jean PIERROT,

Aspirant au 509e Régiment de Chars de Combat, Maubeuge.

Un an et demi plus tard, l'aspirant devenu sous-lieutenant au même régiment, devait la sceller de son sang.

Il était parti, dès le 22 Août 1939, pour la frontière luxembourgeoise. Au début de Décembre, le 26e Bataillon auquel il appartenait, fut envoyé au repos à Sainte-Erme. Le bataillon étant constamment survolé par l'aviation ennemie, le capitaine de la 2e Compagnie et Jean, qui faisait partie de cette unité, furent désignés pour une reconnaissance en avion, afin de s'assurer, chacun prenant la moitié du secteur, du camouflage des chars. C'était le 20 Décembre, à 15 h. 30.

Par suite, croit-on, d'une perte de vitesse, le « Potez » dans lequel se trouvait Jean s'écrasa au sol près d'Amifontaine, dans l'Aisne, tuant sur le coup le pilote et le passager.

Tous les deux reposent aujourd'hui dans le petit cimetière d'Amifontaine.

Elève à l'Ecole Saint-Yves, d'Octobre 1925 à Février 1928, Jean Perrot était entré, en 1935, à l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales, d'où il était sorti diplômé, en 1937.

Président de la Conférence « Saint-Vincent de Paul » pendant sa seconde année, membre agissant de l'Action Catholique, militant d'Action Sociale, il fut toujours, ses camarades de guerre en ont témoigné après beaucoup d'autres, soucieux de rayonner sa Foi. Admis au Noviciat des R. P. Dominicains, à Paris, il devait y entrer en Octobre 1939. Dieu ne l'a pas permis... Mais comment douter que son sacrifice n'ait eu la fécondité du long apostolat qu'il rêvait...

JEAN LE COEUR, de Penhars

Quant éclata la guerre, Jean Le Coeur faisait son service militaire au 117e Régiment d'infanterie, au Mans. Il avait quitté le Collège, en 1936, après avoir suivi toutes les classes, de la Septième à la Première. Un premier échec au Baccalauréat l'avait tout de suite découragé, et avait fixé sa vocation : comme son père, il serait agriculteur.

Pas pour longtemps, hélas !

Dès le début des hostilités, son régiment partit pour les Ardennes, où il demeura en soutien jusqu'en Décembre. Jean écrivait souvent. Toutes ses lettres étaient confiantes. Pour lui, la victoire était certaine. Aussi son moral était-il excellent. Loin de critiquer, loin de se plaindre, il se réjouissait de tout ce qui se faisait au régiment et il cherchait à communiquer son optimisme aux siens. Ses dernières lettres étaient particulièrement joyeuses. Elles annonçaient son arrivée prochaine en permission. Peut-être coïnciderait-elle avec les fêtes de Noël? Et il vivait par avance les heureux instants qu'il passerait en famille, au chaud, loin de tous dangers, près de ses parents, au milieu de ses frères et sœurs en liesse.

Il ne devait pas connaître ce bonheur. Vers la mi-décembre, sa compagnie reçut l'ordre de se porter aux avant-postes, dans un saillant dangereusement avancé, que l'ennemi voulait à tout prix réduire. C'était son premier contact direct avec l'ennemi. La compagnie était à peine en place que le harcèlement habituel reprenait. Il dura toute la nuit, tantôt à la grenade, tantôt à la mitrailleuse. Plusieurs sorties furent même tentées par l'ennemi, mais toutes furent clouées sur place. Au jour, l'alerte terminée, la compagnie n'avait pas cédé un pouce de terrain, mais ses pertes étaient lourdes.

Jean Le Coeur était au nombre des victimes. Il gisait, sans connaissance, criblé d'éclats de grenades, blessé grièvement à la tête et au bras.

D'urgence, il fut transporté à l'ambulance, où son état fut jugé désespéré. Cependant, on pratiqua la trépanation qui donna d'heureux résultats. Restait son état d'extrême faiblesse provoqué par de fortes hémorragies. La transfusion du sang fut tout de suite jugée inutile en raison de la multiplicité et de la gravité des blessures ouvertes. Toutes les tentatives faites pour le réchauffer demeurèrent sans résultat: la perte de sang avait été trop grande. Visiblement, le malade s'affaiblissait d'heure en heure.

L'aumônier, un religieux de Plogonnec, qui s'était tout de suite intéressé à son jeune compatriote, et qui avait tenu à rester tout le temps près de lui, jugea le moment venu de lui administrer l'Extrême-Onction. Quelques heures après, dans la soirée, Jean s'éteignait doucement dans ses bras. Il repose maintenant dans le cimetière militaire de Morhange, près d'un camarade d'Audierne.

Quelques jours plus tard, l'Aumônier, dans une lettre émouvante, annonçait la douloureuse nouvelle à la famille: « Votre Jean veille sur vous, écrivait-il. Il sera désormais l'ange gardien de la maison. » Cette pensée est réconfortante et pour les familles et pour l'Ecole qui constitue elle aussi une famille. Nos «jeunes Anciens» disparus de 1939 se sont joints à nos nombreux morts de 1914 dont le souvenir demeure intact et vit toujours dans notre vestibule d'honneur. Ensemble, ils veillent sur l'Ecole, sur les professeurs, sur les élèves, sur la pauvre maison dispersée.

JACQUES COLLÉTER, de Kerfeunteun

Jacques Colléter est entré à Saint-Yves en 1926, en classe de Cinquième. Il y a poursuivi ses études jusqu'à l'examen du Baccalauréat de Mathématiques qu'il a subi avec succès. Pendant tout son collège, il a été un élève modèle, sérieux et travailleur, bien doué, sympathique à tous ses condisciples.

Ses études secondaires terminées, son âme ardente le pousse tout de suite vers l'aviation. La vie de Guynemer l'a enthousiasmé, comme beaucoup de jeunes à cette époque. Lui aussi, il désira voler, malgré les risques. Puisqu'il n'y a pas encore d'école de l'air, il s'engage et part pour Chartres. Il y reste peu de temps. Il est bientôt au Bourget, puis à Avord, d'où il sort sous-lieutenant.

Son rêve, le grand désir de sa vie se réalise : il est aviateur. Vite, il vient montrer à ses parents et à ses maîtres, les ailes qu'il porte fièrement à son képi d'officier. Et il parle de son avion, de ses vols, de ses hommes avec un enthousiasme communicatifs.

Déjà s'affirme un caractère, un chef, que la mort viendra hélas ! trop tôt briser.

Ce que fut l'officier du temps de paix, les six cents heures de vols, dont beaucoup de nuit, qu'il a totalisées, le disent suffisamment, comme elles disent sa crânerie et son amour du métier. Il se fait remarquer de ses chefs ; on lui confie volontiers des missions importantes ; on le charge de l'instruction des jeunes au camp de Toulouse ; le plus brillant avenir s'ouvre devant lui quand éclate la guerre.

Tout de suite, il rejoint son poste de combat. C'est à son escadrille que revient l'honneur d'avoir survolé, la première, le territoire ennemi. Mais, bien vite, il faut déchanter : le matériel fait défaut. Il revient à l'arrière prendre un repos forcé. Il ronge son frein dans l'attente d'avions qui ne viennent pas. Pendant que d'autres se battent, il lui faut reprendre la vie monotone de l'arrière. L'instruction, quelques missions, occupent, certes, ses loisirs, mais ce n'est pas ce que recherche son âme avide d'action.

Enfin, il reçoit son avion, un magnifique appareil de bombardement qu'il monte comme observateur avec un adjudant, un pilote et un mécanicien.

Il s'envole tout heureux. Mais les circonstances ne vont pas tarder à exiger du chef le maximum de sang-froid et de courage.

Nous sommes en Mai 1940. La grande offensive est déclenchée. Partout, sur terre et dans les airs, nos armes sont dominées, écrasées. Le lieutenant Jacques Colléter se dépense sans compter. Il multiplie les vols de protection. Il tâche de suppléer par des coups d'audace à notre pénurie criminelle. Les journées sont éreintantes, les dangers sont grands ; il connaît tout ce qui le menace à chaque vol. Il est heureux cependant: il se bat !

Dans la nuit du 7 au 8 Juin, il passe au-dessus de Ham, après de très vifs combats où son appareil a été criblé de balles et d'éclats d'obus. Là, en pleine nuit, il subit une nouvelle attaque de la D. C. A. ennemie. Mais cela ne l'émeut pas, il en a tellement vu

pendant cette rude journée ! D'ailleurs, sa mission est terminée ; encore quelques instants, et il pourra goûter un repos bien mérité.

Mais qu'arrive-t-il ? Qu'a donc le pilote ? Pourquoi laisse-t-il dériver ainsi l'appareil ? Il téléphone. « Commandes coupées ! » - « Réparez vivement. » - « Rien à faire... L'avion n'obéit plus... Nous sommes perdus ! » la hâte, il écrit sur le livre de bord ! « Tombés en parachutes près de l'Artois » Puis l'officier se ressaisit. A tout prix, il veut sauver son appareil. L'avion garde de la hauteur, un vent favorable le pousse vers l'Ouest ; si une réparation sommaire est possible, on pourra peut-être atterrir, sauver l'avion et les hommes qu'il porte.

Tous se mettent résolument à l'ouvrage. Et tandis que les hommes s'acharnent en vain, l'avion dérive toujours, perdu en plein ciel. Quelles heures douloureuses et angoissantes pour le chef qui porte la lourde responsabilité de ses hommes et de son appareil ! Doit-il exposer plus longtemps des vies humaines ? Peut-on encore sauver cette masse mouvante qui refuse de se laisser diriger ? Il ne pense guère à lui en ce moment. Depuis longtemps, son sacrifice est fait. Il l'a dit bien souvent : il est prêt à tout.

Une profonde tristesse l'envahit quand il pense à ses chers parents, à ses trois frères qui l'attendent et qu'il ne reverra plus. Mais vite il écarte cette pensée qui pourrait l'amollir. Il préfère répéter ce qu'il écrivait à son jeune frère, il y a un mois à peine « Si je m'en tire, tant mieux. Si j'y reste, eh bien ! que la volonté de Dieu soit faite ! » Dans un instant, il pourra dire avec le Christ en croix : « Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains. » l'heure suprême, le magnifique chrétien et le grand patriote qu'il a toujours été se rejoignent dans le même sacrifice : pour Dieu et pour la France.

Voici qu'en effet tout se gâte : l'avion descend. « Plus d'essence ! » rie le mécanicien. Les derniers espoirs s'envolent. C'est la fin. Cette fois, l'officier n'hésite plus. Il ordonne le sauve-qui-peut.

En bas, une nouvelle surprise les attend : la mer. Ham, la mer ! Quelle course folle ils viennent de faire ! Le mécanicien atterrit sain et sauf sur la plage des Sables-d'Olonne. L'adjudant saute trop tard et se noie tout près de la côte. Le lieutenant saute à son tour : huit jours plus tard, un chalutier, recueillera son cadavre au large, à plus de trente kilomètres. Quant au pilote et à l'appareil toutes les recherches pour les retrouver sont demeurées vaines.

En attendant de venir reposer près des siens, dans sa terre natale, le cimetière communal a recueilli la dépouille du lieutenant Jacques Colléter, et des âmes pieuses viennent fleurir sa tombe

Tant de crânerie et d'abnégation devaient être données en exemple ; par décret du 19 Décembre 1941, la croix de la Légion d'honneur a été décernée à Jacques Colléter, à titre posthume, avec cette belle citation : « Lieutenant du 31e Groupe d'Aviation de bombardement. Officier observateur d'un allant remarquable. Dans la nuit du 7 au 8 Juin, son appareil, fortement touché par la D.C.A. ennemie, a perdu le contrôle de sa route. A péri en mer avec son équipage ».

HERVÉ SEZNEC, de Kerfeunteun.

La mort d'Hervé Seznec a été notifiée officiellement 18 mois seulement après la fin des hostilités. Dix-huit mois de silence ! Quel calvaire pour la famille dans l'angoisse ! L'épreuve a été trop rude pour le père, qui a succombé à la douleur. Et la pauvre mère est restée seule avec sa fille pour pleurer ses morts, accablée sous le poids de son immense chagrin, mais courageuse comme la femme forte de l'Écriture et résignée à la volonté du bon Dieu.

Hervé Seznec, affecté au 18e Régiment d'Artillerie, a fait à peu près toute la guerre dans un poste de combat, en danger, en avant de la ligne Maginot. Mais le plus grand mystère plane encore aujourd'hui sur sa fin.

Il était en permission au moment de la grande offensive. Ses Parents, pressentant sans doute sa mort prochaine, veulent le gar-

der jusqu'à la fin de sa permission, au moins quelques heures encore. Mais puisque les permissionnaires sont rappelés d'urgence en raison de la gravité de la situation, Hervé n'écoute que l'appel du devoir. Il précipite les adieux et se met en route tout de suite, le 12 Mai. Au milieu des formidables mouvements de troupes, il lui est impossible de rejoindre son groupe d'artillerie, lui-même en déplacement ; provisoirement, il suit un autre groupe, où il est inconnu de tous, et il tombe presque aussitôt, le 15 ou le 16 Mai, l'avis officiel ne peut même pas fixer exactement la date. Il est enterré le 18, à Moncarnet, puis transféré en Juin dans le cimetière militaire des Ardennes. Et c'est tout...

On demeure profondément ému en présence de cette mort enveloppée de silence, survenue brutalement à un retour de permission, au milieu de compagnons d'armes inconnus. On n'en saura peut-être jamais davantage. La famille garde du moins la grande consolation de savoir où reposent les restes de son cher disparu ; quand viendront des temps meilleurs, elle pourra les faire revenir à l'ombre du clocher paroissial, au milieu de tous les siens.

Cette fin obscure, qui cache peut-être un acte héroïque, ne correspond-elle pas aux désirs secrets d'Hervé lui-même ? Ceux qui l'ont connu à Saint-Yves, de 1920 à 1924, ont toujours admiré sa modestie et sa réserve. C'était un élève intelligent et appliqué, mais qui ne re-doutait rien tant que de paraître. Il aurait pu faire d'excellentes études, il était apte à occuper un poste en vue, mais ce n'était pas ce qu'il désirait. L'amour de la terre le tenait déjà ; à tout, il préférait la poésie et la solitude des campagnes. Délibérément, il arrêta ses études à la fin de la classe de Troisième, pour reprendre, plus tôt, les habitudes familiales et seconder son père aux travaux des champs.

La foule nombreuse qui remplissait l'église de Kerfeunteun, au jour où fut célébré l'office funèbre pour le repos de son âme, démontre éloquemment qu'il occupait déjà une grande place dans la paroisse et qu'il avait su s'acquérir l'estime et la sympathie de

tous. Kerfeunteun a perdu en lui un de ses jeunes gens les meilleurs et les plus pieux.

Courrier de nos Prisonniers - (n°41 – 03/1942)

Parmi les membres souffrants de la grande famille de Saint-Yves à qui va notre souvenir et pour qui montent vers Dieu nos prières surtout en la messe mensuelle dite pour les prisonniers, le premier vendredi de chaque mois, nous mettons au premier rang nos trois professeurs en captivité.

Restant en correspondance régulière avec le Collège s'informant avec soin de tout ce qui s'y passe : changements survenus, travail et succès des élèves, marche des oeuvres, etc... ils continuent à vivre de notre vie, et montrent que l'exil n'a fait que renforcer les liens qui les rattachent à Saint-Yves.

M. l'abbé Kerrien

était à Vannes au moment de l'occupation allemande. Il n'avait jamais fait de service militaire, et venait d'être incorporé depuis deux mois à peine. - Nous espérons, avec lui, que son état de santé l'aurait fait réformer, et lui aurait épargné une captivité plus longue. Cet espoir a été déçu. Après un séjour de quelques semaines dans les camps de Bretagne, M. Kerrien dut prendre le chemin de l'exil, et fut affecté au Stalag XIB, quelque part dans le Hanovre. Après divers séjours derrière les barbelés, séjours entrecoupés de périodes plus ou moins longues de travail en Kommando, en particulier dans une carrière, il est employé depuis plusieurs mois dans une usine d'aluminium. Travail assez pénible, comportant service de jour et de nuit; le détachement comprend 220 prisonniers, dont une demi-douzaine de Bretons.

M. Kerrien, qui est «l'homme de confiance» du Kommando, c'est-à-dire le porte-parole des hommes auprès des autorités allemandes, exerce auprès de ses camarades un apostolat patient, dont

le fruit ne peut se voir que lentement - les masses françaises ont été si profondément déchristianisées. Il réclame surtout des livres: pièces de théâtre, études de questions religieuses, sociales et historiques, lectures saines, ce qui montre quel-les sont les préoccupations de nos prisonniers. M. Kerrien a déjà reçu plusieurs envois. Et nous savons que son détachement a célébré la Noël avec éclat, y compris une séance théâtrale très réussie. Est-il besoin d'ajouter que M. Kerrien ne saurait se désintéresser de son cher Collège, et qu'il a maintes fois adressé son souvenir affectueux et ému aux élèves qui l'ont connu, spécialement à ses anciens dirigés.

M. Kerrien a été très douloureusement frappé, l'été dernier, dans ses affections familiales, ayant perdu tour à tour un frère et son père à quelques jours d'intervalle. Epreuve rendue plus pénible encore par l'éloignement et l'absence totale de nouvelles pendant près de deux mois. M. Kerrien peut dire assez régulièrement la messe, sinon tous les jours: son autel portatif est un don de Notre Saint Père le Pape.

M. l'abbé Pérès

était sous-officier dans un régiment d'artillerie sur le front de Lorraine, et il pourrait conter bien des épisodes de l'héroïque résistance des troupes françaises, submergées par un ennemi supérieur en nombre, et formidablement armé. Il fut fait prisonnier avec son régiment et, après quelques mois dans un camp des environs de Dijon, transféré au Stalag IXB, dans la région de Frankfort. Les débuts de sa captivité furent extrêmement pénibles, comme pour tous les prisonniers d'ailleurs : souffrances de la faim, obsession des barbelés qui vous oppressent, absence de nouvelles, tristesses du présent et inquiétudes de l'avenir.

M. Pérès trouva dans la prière et le travail intellectuel le meilleur remède. Lui seul pourrait dire le nombre de problèmes de hautes mathématiques qu'il a résolus, le nombre de livres qu'il a étudiés.

Car M. Pérès garde le souci de l'enseignement qu'il va retrouver à Saint-Yves, et tient à être absolument prêt à reprendre son poste dès que la Providence le lui permettra. M. Pérès, avec un petit groupe de camarades, est employé depuis quelques mois dans un sanatorium pour enfants. Les prisonniers y travaillent aux diverses besognes d'intérieur, avant tout aux corvées de cuisine - les «pluches» - prenant la plus grande partie de leur temps.

Là aussi M. Pérès continue de travailler avec ardeur les mathématiques, sans négliger les distractions utiles. Il est imbattable au jeu de «lexicon» et incomparable dans les mots croisés et autres rébus. Et, s'il prépare le jour, que nous espérons prochain, où il reprendra ses cours à Saint-Yves, M. Pérès garde aussi, d'une mémoire étonnamment fidèle, le souvenir des élèves qu'il a formés, et demande fréquemment de leurs nouvelles.

M. l'abbé Jean Kervennic

fut presque des premières fournées de prisonniers, ayant été capturé dès le 19 Mai, quelque part dans l'Aisne, avec l'Etat-Major Corap. Un interminable, et combien pénible, voyage en chemin de fer le conduisit jusque dans la lointaine Poméranie, dans ces provinces riveraines de la Baltique. Il y fut quatre mois sans recevoir aucune nouvelle, sept mois sans pouvoir célébrer la messe. Il fut vite affecté aux travaux agricoles et, après avoir passé dans deux autres Kommandos, il travaille, depuis l'été dernier, dans une immense exploitation de 7.500 hectares qui occupe une centaine au moins de civils allemands, une quarantaine de prisonniers français, des Polonais, des Russes...

Ces immenses espaces lui donnent la nostalgie des petites fermes de Bretagne, où il y a des talus et des haies et de l'ombre dans les chemins creux, et de la variété dans les cultures. C'étaient 700 ou 800 hectares à moissonner ; puis les pommes de terre à arracher, un travail de deux mois et demi ; en hiver, les battages en grange, qui durent jusqu'en Mars. En ce moment il fait partie

d'une équipe qui creuse un canal de drainage; le sol est gelé sur 85 cm de profondeur. La température descend à -30. Heureusement, dit-il, qu'il reste encore 243° jus-qu'au zéro absolu ! C'est l'obligeance d'un prêtre allemand qui lui procura d'abord un autel portatif et lui permit ainsi de dire la messe. Plus tard il reçut l'autel qui servait à M. le chanoine Le Louët pendant «l'autre guerre». Quelle reconnaissance il en a gardée à M. le Supérieur !

La Poméranie est la région où le catholicisme est le moins répandu, les paroisses sont extrêmement éloignées. M. Kervennic est resté de décembre 40 à décembre 41 sans voir aucun prêtre. Désormais, il est autorisé à se rendre une fois par mois à 22 km de son camp pour y voir le prêtre catholique. Faveur inappréciable! Pendant les longues journées de travail de l'été, il ne pouvait guère dire la messe que le dimanche ; l'hiver, il peut la célébrer tous les jours. La journée de travail est maintenant de 6 heures et demie et laisse les longues heures de la soirée pour la lecture et l'étude, dans la baraque bien chauffée. D'autre part, les prisonniers jouissent d'une liberté relative le dimanche, et M. Kervennic, faisant comme il le dit «son petit aumônier des galères », a pu visiter les prisonniers d'une quinzaine de Kommandos de la région, et célébrer la sainte messe pour eux. M. Jean Kervennic, par la présence de son frère à Saint-Yves, garde un contact très étroit avec le Collège. Lettres et colis lui parviennent très régulièrement, adoucissant ce long exil - exil attristé par la mort d'un père tendrement aimé que Dieu rappelait à Lui en avril dernier.

Les collégiens de Saint-Yves n'oublient pas leurs chers prisonniers, ils les aident de leurs prières, et des contributions qu'ils donnent aux diverses oeuvres de secours. Ils ont eu la charitable idée d'organiser, à leur profit, un match «Rhétoriciens contre Reste du Collège», match qui fut nul (3 à 3)... au point de vue sportif, mais qui rapporta 510 F d'entrées. Et avec leurs professeurs, ils joignent dans un même pieux souvenir le dévoué serviteur du Collège qu'est Yves Cariou, et tous les Anciens qui atten-

dent la libération avec une foi inébranlable dans l'avenir de leur pays.

L'école pendant l'occupation - (n°42 – 01/1946)

Sous cette rubrique, le numéro de Décembre 1941 vous retraçait, par la plume de M. l'Econome, les faits saillants de la vie de «l'école pendant la guerre 1939-1940»...

Ces quelques lignes n'ont d'autre but que de vous dire, en bref, ce qu'ont été les trois années écoulées depuis le bulletin de Mars 1942 .

L'Ecole, réfugiée à Sainte-Thérèse dans les conditions qu'on vous a dit - et réduite à un externat - groupait alors quelque 230 élèves ; les anciens pensionnaires qui voulurent rester durent chercher gîte et couvert dans des familles de la ville; aussi beaucoup nous quittèrent-ils pour d'autres maisons en mesure de les accueillir, et l'année scolaire se poursuivit cahin-caha..,

Les deux années suivantes (1941-1943) n'apportèrent pas de changements appréciables dans la situation ; mais l'organisation devint moins précaire, pour le plus grand bien de la discipline et des études.

L'année 1943-1944 ne commença que fin Octobre, la rentrée ayant été retardée, par ordre des Pouvoirs publics, «pour des raisons de sécurité». Nous récupérâmes alors, avec la chapelle, deux des classes neuves situées au-dessous - anciennes Huitième et Neuvième - et désormais, nous eûmes, chaque dimanche, à 9 heures, notre grand'messe, à l'école.

Commencée avec un mois de retard, l'année se termina brusquement un mois plus tôt aussi que la date prévue... La communion solennelle devait avoir lieu, suivant la tradition, le jeudi de la Fête-Dieu, qui tombait, cette année là, le 8 Juin ; la confirmation, d'autre part, avait été fixée par Monseigneur, au samedi précédent : le 3 Juin dans l'après-midi. M. le Supérieur crut bon, en

raison de l'incertitude de l'avenir et des bruits de débarquement, de devancer la communion et de la placer le matin de ce même samedi. Heureuse inspiration ! Le mardi 6 Juin, les Anglo-Américains débarquaient en Normandie et les écoles étaient licenciées dans la soirée.

L'école devait, tout comme la ville elle-même, attendre deux mois encore sa libération. Je n'ai pas à vous narrer dans le détail comment Quimper fut libéré ; les journaux locaux l'ont raconté. Le vendredi 4 Août, au départ des Services officiels allemands, la ville se livra à des manifestations prématurées. Toutes les maisons se trouvèrent, en un instant, pavées aux couleurs alliées ; les rues se tendirent de banderoles multicolores. Tandis que les cars, où s'entassait le personnel de la Kommandantur, se rangeaient devant la Poste, à cent mètres de là, la foule faisait un feu de joie avec les livres de la librairie allemande installée dans les locaux de l'ancien hôtel de France.

A Saint-Yves, réquisitionné quelques jours plus tôt pour les Ponts et Chaussées et la Compagnie Lebon, un immense drapeau flottait sur la plate-forme de D. C. A.

Mais, le soir, tout changea... Des troupes, composées surtout de Russes, descendaient des hameaux avoisinants et faisaient régner sur la ville un régime de terreur qui devait durer trois jours - le samedi matin, la Préfecture était la proie des flammes. C'est seulement le mardi 8 Août que Quimper fut définitivement libéré.

Sans plus tarder, nous nous préoccupâmes de rentrer chez nous... Dès que les bureaux des Ponts et Chaussées et de la Compagnie Lebon eurent réintégré leurs locaux respectifs, M. l'Econome s'installa à son bureau et fit procéder aux constats d'usage.

Pauvre Ecole ! En quel piteux état nous la retrouvons ! Quel crève-cœur que cet inventaire des dégradations qu'elle a subies ! Tout ce qui pouvait être brûlé - armoires, tables, mobiliers divers - l'a été ; tout ce qui était transportable - literie... et le reste - a

été enlevé... et il manque quelque 600 carreaux ! Les escaliers, naguère cirés et qui donnaient si belle mine à la Maison, apparaissent tout usés par les lourdes bottes ; l'installation électrique n'existe plus ; les tuyaux d'adduction d'eau ont disparu dans toute une partie de l'immeuble. Des caves aux greniers, ce n'est que désolation...

Mais à quoi bon s'attarder au spectacle déprimant d'un passé mort... Il ne s'agit plus que de relever les ruines accumulées par ces quatre années d'occupation...

Je songe à la belle poésie de Kipling

Si tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie

Et, sans dire un seul mot, te mettre à rebâtir...

... Aussi, avant même la levée de réquisition officielle - qui n'interviendra que le 11 Octobre, après bien des alertes et la menace d'une réquisition américaine - on s'attaque aux réparations, en prévision de la rentrée.

Dès le lundi 9 octobre, les classes élémentaires et préparatoires rouvrent leurs portes ; le 16, c'est la reprise des cours dans toutes les autres classes, pour les ex-ternes.

Entre temps, les Religieuses nous sont revenues, impatientes de se dépenser... Cinq d'entre elles étaient déjà au Collège avant la guerre et nous apporteront une aide précieuse - indispensable - à la réorganisation de la Maison. Chacun s'ingénie et se multiplie... tant et si bien qu'un mois seulement après la rentrée des externes - le jeudi 9 novembre - l'école est en mesure d'accueillir les pensionnaires des classes supérieures - de la Philosophie à la quatrième. Une semaine plus tard, le jeudi 16, c'est au tour des autres classes.

Le Collège compte, à cette date, 150 internes et 215 externes, chiffre non encore atteint depuis la fondation. L'année en cours - 45-46 - a marqué un nouveau progrès réunissant un total de 388 élèves !

C'est donc avec optimisme, en dépit de la catastrophe passée, que nous pouvons envisager l'avenir de l'école. Celle-ci reprend, au reste, peu à peu son bel aspect d'antan et s'il reste encore beaucoup à faire, nous avons déjà la satisfaction, mesurant le chemin parcouru, de que l'œuvre de restauration est en bonne voie.

Dieu aidant et avec votre concours à tous, chers Anciens - Saint-Yves va prendre un nouvel essor.

Morts pour la France.

Bulletin n°42 – janvier 1946 –

A la liste de nos huit Anciens, morts au cours de la guerre 1939-1940, sont venus s'ajouter douze autres noms : Dieu veuille que ce soient les derniers.

Hubert de Rey, de Châteauneuf (Ille-et-Vilaine), élève à l'Ecole, en 1928.

Hervé de Broc, de Plomelin, élève à l'école, de 1906 à 1915.

André Chabay, de Quimper, élève à l'Ecole, de 1915 à 1930.

Pierre Dupoulon, de La Forêt-Fouesnant, élève à l'Ecole, en 1936.

René Feunteun, de Quimper, élève à l'Ecole, de 1938 à 1941.

Jean Jaouen, de Quimper, élève à l'Ecole, de 1925 à 1936, et professeur en 1942-1943.

Yves Le Berre; de Quimper, élève à l'Ecole, de 1919 à 1932.

Roger Pellen, de Quimper, élève à l'Ecole, de 1930 à 1936.

Jean Poriel, de Quimper, élève à l'Ecole, de 1936 à 1932.

Jean Raby, de Quimper, élève à l'Ecole, de 1932 à 1941.

Jean Vourch, de Plomodiern, élève à l'Ecole, de 1930 à 1938.

Hubert Willemin, de Maubeuge, élève à l'Ecole, de 1940 à 1942.

Jean QUÉNET, de Quimper (Cours 1933).

Sergent au 24e R. I.

Jean Quénet est mort le 22 Juin 1940, alors que des pourparlers étaient déjà engagés en vue de l'arrêt des hostilités et que tout le monde devinait que l'armistice était proche. Il lui a fallu du courage pour affronter la mort en de telles circonstances ; mais c'est à ce prix que lui et ceux qui lui ressemblent, ont sauvé l'honneur de la France.

Jean est entré tout jeune à Saint-Yves; il y a fait toutes ses études, depuis la dixième jusqu'à la philosophie, et plusieurs de ses camarades se souviennent encore, sans doute, de l'entendre revendiquer le titre de doyen des élèves de l'Ecole. Il s'y montra toujours sérieux, réfléchi, même volontiers silencieux, aussi ardent au travail qu'au jeu, et aussi capable d'exciter ses camarades au travail par son exemple que d'entraîner son équipe à la victoire sur un terrain de football.

Ses études secondaires terminées, il prépara ses examens de droit, se présenta à un concours au poste de rédacteur à la Préfecture, à Quimper, et y fut admis en Août 38. A peine avait-il eu le temps de prendre possession de son poste qu'il fut rappelé à la caserne, en Mars 39.

Il se trouvait en Alsace - près du village de Still - durant les journées tragiques de mai et juin 40. Une personne, qui avait quitté Strasbourg pour se replier dans un chalet des Vosges a transmis à la famille de Jean le récit de ses derniers jours.

Il était, le 17 juin, devant ce chalet, caché sous un bois avec 90 hommes du 24e R. I. Tout resta calme jusqu'au 21 juin, à midi. A ce moment, quelques éclaireurs allemands commencèrent à se glisser sous les sapins et quelques coups de fusil furent échangés de part et d'autre. Puis tout retomba dans le silence. Dans la soirée, la fusillade recommença, très vive cette fois, et dura jusqu'à la fin du jour. Mais ce n'était encore là que des escarmouches de groupes isolés. La vraie bataille ne commença qu'à la tombée de

la nuit, et elle se prolongea jusqu'au lendemain après-midi. Le soir du 22 juin, la bataille était terminée et le bois avait retrouvé son silence.

C'est alors que l'un des soldats allemands encadrant les prisonniers français qui, par centaines, passaient devant le chalet, glissa en passant devant la personne à qui l'on doit le récit de ces journées : «Il y a un soldat mort, là, au coin du bois.» Ce soldat mort, c'était Jean. Il s'était barricadé à la lisière du bois pour attendre l'adversaire et pour balayer la route du tir de son fusil-mitrailleur; et c'est là qu'on le découvrit, étendu près de son fusil mitrailleur ayant encore auprès de lui deux ou trois grenades à main.

Et la personne, à qui les parents de Jean doivent ce récit, ajoute : «Nous connaissions bien votre fils et nous savons qu'il a été brave». De fait, du bois où il montait la garde, avec ses hommes, Jean est monté plusieurs fois prendre des nouvelles au chalet où la radio pouvait encore fonctionner ; lui et ses hommes savaient donc que l'Armistice était proche, qu'ils étaient encerclés depuis six jours, qu'ils ne pouvaient pas échapper, que leur résistance était vaine et pouvait leur coûter la vie. Et lui-même, sans doute, durant ces jours et ces nuits passés dans l'angoisse, a dû laisser sa pensée s'envoler bien des fois vers Quimper où un père, un frère, une tante, heureux de l'avoir vu trouver une situation tout près d'eux, l'attendaient et comptaient sur lui.

Il avait bien des raisons de s'attendrir, de se laisser amollir, de mettre bas les armes et de se rendre. Quelques civils même, du village voisin, pris de pitié pour eux et sachant que toute résistance était vaine, cherchaient à les dissuader de combattre. Mais, à tout effort en ce sens, Jean et ses hommes répondirent: «Nous avons ordre de tirer; nous ne sommes pas des lâches, nous tire-rons. «

Tant d'abnégation et de courage méritaient d'être donnés en exemple. Aussi, le 14 Août 1941 le général Huntziger le citait à l'ordre du Corps d'Armée en ces termes admirables: «Jean Qué-

net, sergent au 2e Bataillon du 24e R. I. sous-officier d'une valeur exceptionnelle, aimé de ses hommes, énergique, plein d'entrain. A remarquablement dirigé son groupe sous le feu d'un ennemi très supérieur en nombre, réparant son fusil-mitrailleur enrayé. A été très grièvement blessé à son poste.»

N.B.- En novembre 1942, M. Quénet a reçu d'un sergent-chef, habitant Still, une lettre émue à laquelle était jointe une poésie naïve racontant la mort de Jean et disant l'admiration de tous pour son héroïsme.

Au cours de l'été 1945, le père et les tantes de Jean se sont rendus en Pèlerinage sur sa tombe, qu'ils ont trouvée pieusement entretenue et toute fleurie.

Olivier DU COUEDIC,

Sous-Lieutenant au 23e Régiment de Tirailleurs Algériens.

Le père d'Olivier, qui fut chef de Bataillon à Quimper, au 118e puis au 137e, a bien voulu nous donner, pour le Bulletin, les renseignements suivants :

A sa sortie de Saint-Yves (1931), Olivier fut successivement élève des Eudistes, à Versailles (1931-1933) puis des Jésuites, à Saint-Clément de Metz (1933-34) ; il entra ensuite au Prytanée Militaire de la Flèche et fut admis à Saint-Cyr en 1937.

Esprit délié et observateur, toujours le crayon en main pour noter ce qui le frappait dans ses lectures ou ses observations, il acquit une large culture. D'une haute valeur morale, il fit impression partout où il passa. Sorti de Saint-Cyr, à 22 ans, au moment de la guerre, il obtint les Tirailleurs Algériens, où servaient déjà son frère aîné, Yves, lui aussi ancien élève de Saint-Yves et son beau-frère; il fut affecté à un splendide régiment, le 23e R. T. A., en garnison à Morhange.

Il prit part, dès septembre 39, aux premiers combats sous Sarrebruck, se fit remarquer tout de suite par sa grande bravoure, son

don de commandement; il fut légèrement blessé par balle le 15 Septembre.

Pendant l'hiver 39-40, il fit de longs séjours sur le front de Lorraine, et mena, avec le plus beau cran, la rude guerre des avancées en Sarre: il aimait cette vie dangereuse et s'était imposé, par sa bravoure, à l'affection de ses tirailleurs, bons connaisseurs en la matière.

Le 10 mai, il est aux premières lignes lors de cette malheureuse offensive en Belgique. Nous n'avons plus eu de nouvelles de lui à partir de cette date. Je citerai donc simplement des extraits de lettres le concernant:

Du sous-lieutenant Maffre (de sa Compagnie)

« Olivier se dépensait sans compter et fut admirable de cran et de courage pendant ces pénibles opérations du 11 au 19 mai, jour où il tomba mortellement blessé. Après un grand nombre de vicissitudes, ce qui restait de la Compagnie reçut, le 17 Mai, la mission de défendre le village de Boussières-sur-Sambre situé à 3 km. S.-O. de Hautmont, et de résister coûte que coûte. Nous fîmes une résistance désespérée pendant deux jours: sur la fin du deuxième jour, l'ennemi, supérieur en nombre, finit par passer la Sambre et réussit à nous encercler. Ce fut le combat sauvage du corps à corps, et Olivier, à la tête de ses hommes, fut tué, presque à bout portant, par une rafale de mitrailleuse dans le cœur. Il tomba foudroyé c'était le 19 mai, à 20 heures. »

Du lieutenant Gannay:

«Votre fils est mort en héros, méritant une très belle citation par sa bravoure, sa conduite au feu et son mépris du danger. »

De M. Chaldaurreille habitant de Boussières, Président du Comité Catholique de village :

«La lutte a été chaude, les tirailleurs ne voulaient pas se rendre et le chef allemand qui a pris le village les a félicités et leur a dit: «Si tous les Français avaient fait leur devoir comme vous, les Allemands ne seraient pas ici». Votre fils est tombé dans la gloire.»

Je crois qu'il n'y a rien à ajouter à ces trois témoignages et je désirerais qu'ils soient reproduits tels quels... Cela est plus prenant, n'est-ce pas ?

Je n'ajouterai qu'un passage d'une autre lettre de M. Chaldaurreille, me tenant au courant de l'état de la tombe d'Olivier et me disant :

«La croix d'Olivier est plus belle et un peu plus grande en avant du groupe et avec le Christ, il semble, toujours à la tête de ses soldats.»

Le soin que prennent, pour les tombes de leurs défenseurs, les habitants de Boussières-sur-Sambre, est vraiment touchant.

Je laisserai mon pauvre enfant là-bas avec ses soldats: comme disait le maréchal Lyautey :

« Ils gardent la terre ».

Voici le texte de la citation d'Olivier du Couëdic

« Très bel officier, ayant par son calme et son sang-froid au feu, un très grand prestige sur sa troupe.

A participé avec sa Compagnie à la défense de la Sambre (face Sud). A été tué le 19 mai 1940 en défendant le pont de Boussières où il avait jusque-là tenu en échec toutes les attaques ennemies.

Annule et remplace la citation au C. A. n° 1124.

Le présent Ordre comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec palme.»

Jean PERROT, de Morlaix,

Aspirant au 509e Régiment de Chars de Combat.

Voici, d'autre part, le texte de la citation de Jean Perrot, dont le Bulletin de Mars 1942 a raconté la mort héroïque :

« Excellent officier.

A trouvé la mort dans l'exécution d'une mission d'observation aérienne, en service commandé; le 20 décembre 1939, à Saint-Erme, en vue de vérifier le camouflage de son unité. »

Cette citation comportait l'attribution de la Croix de la Légion d'Honneur, à titre posthume.

Une figure d'épopée: Le Sous-Lieutenant Jean JAOUEN.

Beaucoup de ceux qui avaient lutté n'auront pas connu le bonheur de voir leurs souffrances s'épanouir en abondantes moissons. Il y a quelques semaines, nous avons appris avec douleur la mort du sous-lieutenant Jean Jaouen, de la treizième demi-brigade de la Légion Etrangère.

« En mai 1940, après les combats de Hollande et de Belgique, l'aspirant d'artillerie Jean Jaouen fut fait prisonnier à Dixmude, et, jusqu'en Janvier 1942, il eut à supporter les souffrances de la captivité. En quittant l'Allemagne, il avait promis à ses camarades de tout faire pour hâter leur libération, et, dès son retour à Quimper, il reprit le combat.

Professeur à l'école Saint-Yves, il consacrait tous ses loisirs au recrutement et à l'organisation de la Résistance: travaillant à «Libération Nord», il prit contact à Paris avec les dirigeants de «Libération Vengeance», et devint le premier chef de ce mouvement dans le Finistère. Ses activités furent bientôt connues de la Gestapo, et, en Août 1943, l'aspirant Jean Jaouen, après avoir confié l'avenir de son mouvement à la famille Le Guennec, s'embarquait pour l'Angleterre.

« Reçu à l'Ecole Navale, à Londres, mais voulant se battre sans plus tarder, il rejoint l'Afrique du Nord où nous le retrouvons à la 13e demi-brigade de Légion Etrangère. Nommé sous-lieutenant, il prit part, en Italie, à tous les combats, se révélant, dit sa première citation, « un chef calme, ardent, réalisateur ».

« Tandis que ses camarades de la Résistance libéraient Quimper, le sous-lieutenant Jean Jaouen débarquait sur les côtes de Provence et engageait, sur le sol national, un combat qui le conduisit à Colmar et sur le Rhin. Quelques heures de répit lui permirent de venir à Quimper saluer sa famille qui, elle aussi, avait bien mérité du pays en se dépensant sans compter au service des détenus de Saint-Charles.

Pendant cette permission, il apprend que son unité remonte en ligne; il repart au combat. Nous l'avons revu à Quimper en mission de recrutement pour cette Légion qu'il aimait tant et qui avait payé si cher les dernières victoires.

« Titulaire de nombreuses citations, dont la «Silver Star», la Légion d'Honneur et la Croix de la Libération, le sous-lieutenant Jean Jaouen a trouvé la mort le 30 mai à Juan-les-Pins: obéissant à une consigne reçue, il voulut désamorcer une mine échouée sur la plage. L'engin éclata.

La Légion et la population lui ont fait d'émouvantes funérailles à Juan-les-Pins où il repose. »

Nos Prisonniers. - (n°42 – 01/1946)

M. l'abbé Kerrien,

du stalag XIB, a été rapatrié pour maladie, crise de rhumatisme articulaire aigu, en avril 1944. Après quelques mois d'hôpital à Saint-Mandé et à Vannes, il a été démobilisé à Quimper, le 10 Août. Monseigneur l'Evêque l'a nommé aumônier diocésain des Rapatriés.

Sur le paquebot qui le transportait, il a trouvé deux Anciens de l'Ecole : François Colin, de Quéménéven, et Henri de Couesnongle de Quimper.

M. l'abbé Pérès

est rentré en Avril 1945. Il fut libéré dans les conditions suivantes: il appartenait à un kommando de chemins de fer de Francfort-sur-le-Mein. Le vendredi 23 Mars, la nouvelle parvint dans la ville que les Américains avaient établi une tête de pont au Sud de Mayence. Cette tête de pont s'étendit rapidement. Devant la menace, les Allemands entreprirent de refouler les prisonniers vers l'Est; l'ordre de départ fut donné au kommando, le 25 Mars, dimanche des Rameaux. M. Pérès parvint à s'échapper de la colonne et resta trois jours caché dans un champ. Le mercredi-saint, à la tombée de la nuit, arrivèrent les Américains qui le libérèrent. Le Samedi-Saint, il prit la direction du Rhin et eut la bonne fortune de trouver un camion qui, le soir même, le fit franchir le fleuve. Il passa le dimanche de Pâques, 1e Avril, dans une caserne de Mayence. Le lundi matin, un camion le transportait à Trèves, où, le mardi matin, il prit le train pour la France; le mercredi soir, il était à Paris, et le vendredi suivant, 6 Avril, à Guilers-Brest, dans sa famille.

M. l'abbé Jean Kervennic

travaillait dans un kommando, en Poméranie. Le 2 Mars, à l'approche des Russes, il fut évacué vers la rive droite de l'Oder, à travers Stettin en ruines. Ce fut alors deux mois de vie errante, dans une colonne de 300 Français, 600 Russes, 200 Serbes et 50 Polonais, encadrés par une centaine de sentinelles - marches épuisantes, nourriture insuffisante, travail pénible aux tranchées. Cependant, fin Avril, les Russes franchissent l'Oder, poussent une pointe vers le N.-O. jusqu'à la Baltique ; la colonne est bientôt encerclée et, le 30 Avril, à Greifswald, les gardiens allemands vont se constituer prisonniers. Le cauchemar de ces cinq années de captivités est enfin terminé.

Après quelques jours de repos, M. J. Kervennic, avec 24 camarades, prend le chemin de l'Ouest, toujours à pied, mais, cette fois, les bagages sont placés dans une carriole «réquisitionnée»... avec son cheval. Dix journées de marche les conduisent à la zone américaine - ce qui fait, au total 650 km à pied en 10 semaines. Puis, c'est la traversée de la zone anglaise, en camion cette fois, ensuite la Hollande, la Belgique, Lille et Paris. Le 25 Mai J. Kervennic débarquait à Brest et retrouvait les siens.

M. l'abbé Mazeau

travaillait dans un kommando de la rive droite du Mein, non loin de la ville de Hanau. Le dimanche 25 Mars, les Américains, qui avaient franchi le Rhin, devant Darmstadt, atteignirent la rive gauche du Mein en face de l'un des ponts qui commandaient l'entrée de la ville. Après deux heures de bombardement pendant lesquelles le pont fut partiellement détruit une vingtaine de fantassins, protégés par le feu des chars alignés sur la rive gauche, se frayèrent un passage sur la partie demeurée intacte. Pendant que les sentinelles allemandes se rendaient, les Français, payant d'audace, traversèrent le pont, courant à la rencontre de leurs

libérateurs. Sauvetage providentiel, car Hanau ne fut occupé effectivement que deux jours plus tard.

Yves Cariou

notre serviteur dévoué que les jeunes anciens connaissent bien - appartenait au stalag IVA. Il fut libéré par les Américains, à Chemnitz, le 8 Mai ; rapatrié par avion, il était à Paris le 15 et à Quimper le 19, juste à temps pour fêter son saint Patron.

La causerie de M. l'abbé Cariou. - (n°43 – 08/1946)

«Prends l'Eloquence et tords-lui le cou»

Ah oui ! cher Verlaine, prenons l'Eloquence... et couic ! Ce soir, j'ai écouté quelqu'un qui lui a vraiment tordu son cou à l'Eloquence, à celle qui s'écrit avec une majuscule qui s'apprend et qui s'enseigne comme la géométrie, celle qui ennuie dans les églises, les jours de fête, et à la Constituante, tous les autres jours, celle qui s'enfle, celle qui parade, celle qui endort..

...Monsieur l'abbé Cariou - nous dit Monsieur le Supérieur - est de ceux que l'on ne présente pas. Je crois bien, pas plus qu'autrefois l'unique rescapé du « Pourquoi Pas », ou mieux que Lazare, le Ressuscité de Béthanie, car c'est du tombeau plutôt que d'un naufrage que revient M. Cariou.

On a du plaisir à voir - rien qu'à voir - les héros de certaines grandes aventures, les survivants de certaines grandes catastrophes; et combien plus à les entendre. M. l'abbé Cariou nous a comblés ; nous l'avons vu, grand et grave, à peu près « retapé» (il me pardonnera bien ce mot familier...). Il s'est rassis à la Chaire de l'étude très simplement, nous a longuement regardés, a joint devant lui ses longues mains : il n'avait pas de «feuilles» - tant mieux : il n'y aurait pas de « phrases»...

Nous l'avons entendu, presque deux heures d'horloge, d'horloge, dis-je, car notre conscience n'en a pas enregistré une. C'était un soir de compositions, un soir de fatigue, d'une journée chaude, on était mal à l'aise sur des bancs : l'histoire de M. l'abbé Cariou nous a fait oublier tout cela ; il a touché d'emblée à la véritable éloquence: celle des faits et non des mots celle que toute vérité poignante porte en elle-même - les applaudissements en éclatent d'eux-mêmes, comme une décharge nerveuse qui «défoule» le sentiment, et il y en eut beaucoup et de sincères ; et mieux que cela: les larmes en viennent aux yeux toutes seules, et il y en eut aussi et d'aussi sincères... Nous avons suivi M. le Vicaire de Douarnenez à chaque étape de son long chemin de croix : Saint-Charles, Carhaix, Rennes, Savenay, Compiègne, Neuengamme, Dachau...

Je ne vais pas raconter après lui... Ces horreurs détonneraient dans cette chronique et la littérature des journaux les a déjà tellement exploitées qu'elles risquent d'en devenir banales - hélas ! - Et puis autre chose est de lire, autre chose est d'entendre, là aussi «fides ex auditu...»

Mais après l'avoir entendu, quelles réflexions avons-nous faites ? Sinon que la justice humaine est une dérision, une douloureuse dérision devant des crimes à si grande échelle ; comme si la pendaison d'un homme, de dix hommes, pouvait vraiment payer la mort affreuse de milliers d'autres ; comme s'il pouvait y avoir une équivalence terrestre de souffrances.

La justice humaine ne fait que les additionner, seule la justice divine opère des soustractions, seule elle compense, seule elle nivelle, seule elle comble, elle est la seule espérance qui aille jusqu'au fond d'un four crématoire ou au-delà du seuil d'une chambre à gaz...

Et j'espère que l'y ont trouvée beaucoup qui ne l'avaient pas en y entrant. Dieu est le dernier horizon

Yvo Veridicus

Morts pour la France (suite) - (n°43 – 08/1946)

Trois nouveaux noms, hélas

Edouard Gérard (1934-36), de Larmor-Plage (Morbihan), mort au Cameroun, le 11 /11/40

Sébastien L'Helgouac'h (1929-1932), de Plomodiern, mort au camp de Belsen ;

Pierre Didailier (1930-1934), de Saint-Nic, disparu à Brest (Pontaniou), en août 1944.

Hubert WILLEMIN, de Maubeuge

Nous transcrivons, tel quel, l'émouvant récit que nous a communiqué Mlle Willemin, tante d'Hubert et qui fut professeur à l'Ecole Saint-Yves, de 1940 à 1945 :

Hubert Willemin, élève à l'Ecole Saint-Yves, de 1940 à 1942, où il acquit ses deux baccalauréats avec mention, partit au moment de la libération, dans l'intention de franchir les lignes en Normandie, pour aller se battre. Il arriva le 6 juillet 1944, vers 4 heures du matin, à la Neauffe, village situé à 4 km environ de Saint-Lô. Dans l'interzone, à 50 mètres des lignes américaines, il sauta sur une mine et resta 2 heures 30 environ sur le terrain, une fracture ouverte à la jambe droite, l'autre jambe réduite en bouillie. Lorsqu'on le releva, il fut transporté dans une ambulance de fortune, au milieu des bombardements les plus violents. Il n'avait pas perdu connaissance et il demanda un prêtre.

A son arrivée, une infirmière bénévole, des plus dévouées, lui demanda s'il avait la foi en voyant le chapelet que l'agonisant portait autour du cou. Hubert répondit: «A transporter les montagnes.» Le prêtre arriva alors, le confessa, lui donna la sainte Communion et, plusieurs fois, le mourant, répéta : «Je ne crains pas la mort ; il est doux de donner sa vie pour la France.» Jusqu'à la fin, il garda ce calme souriant, qui remplissait d'admiration ceux qui l'entouraient. Le médecin-major déclara qu'il fallait sectionner une jambe. Hubert refusa d'être anesthésié, désirant souffrir vaillamment jusqu'à la fin il n'eut donc pas l'anesthésie -

nous affirma avec émotion le prêtre qui l'avait assisté à ses derniers moments - et subit sans une plainte, l'opération.

Il égrena le chapelet qu'il portait autour du cou jusqu'au moment où il fallut, avec précaution, le hisser sur une voiture, munie de roues de caoutchouc afin d'éviter les heurts, pour le transporter à Canisy. Avant de quitter son abri, bombardé par des rafales d'obus, il remercia son infirmière et ceux qui avaient essayé d'adoucir ses derniers moments ; puis il fut conduit par trois jeunes gens, vers Canisy, à 4 km. au Sud de Saint-Lô. Sur la route de Pont-Hébert, il fallut arrêter la voiture, afin de se mettre à l'abri de la mitraille ; au moment de repartir, l'un des trois jeunes gens se pencha sur le blessé Hubert afin de lui donner à boire, mais Hubert venait d'expirer dans un léger souffle...

Lorsque sa dépouille arriva à Canisy, des religieuses l'ensevelirent... On le mit en bière, et il fut transporté, à l'église, où l'on célébrait un office pour les victimes des bombardements. Il était 4 heures de l'après-midi ; le cercueil fut déposé au milieu de l'église et c'est, accompagné de la foule des gens du village, qu'Hubert Willemin prit le chemin du cimetière, modeste et tranquille, de ce coin de village normand, en attendant d'être transporté à Maubeuge, afin d'y dormir son dernier sommeil auprès des membres de sa famille.

Jean RABY, de Quimper

Jean Raby achevait ses études en 1941. Depuis déjà longtemps il rêvait de vie militaire. Son père, ancien soldat, modèle de droiture, d'énergie, de patriotisme, désirait voir son fils entrer dans la carrière qu'il avait été lui-même contraint d'abandonner.

Le 2 Janvier de cette année 1941, Jean, encore élève, avait facilité l'évasion d'un Religieux prisonnier auquel il avait prêté un costume civil.

En 1942, Jean s'engagea; il aurait voulu aller au Maroc; il fut obligé, à cause des débarquements opérés en Afrique, de s'arrêter à Marmande. Il y passa seulement quelques mois. Quand

l'armée fut dissoute, il rentra chez lui, à Quimper. Puis, ne pouvant supporter de ron-ger plus longtemps son frein, quand d'autres Français se battaient en Afrique du Nord, il prit un jour la direction des Pyrénées dans l'intention de passer en Espagne et d'aller les rejoindre.

Il dut rentrer et n'eut la vie sauve que grâce à sa connaissance de l'allemand. Au moment où il s'apprêtait à franchir la ligne de démarcation, un chien policier, lancé à sa poursuite, allait se jeter sur lui, quand Jean eut l'idée de lui adresser quelques mots en allemand. Le chien se calma, cessa d'aboyer, et Jean eut le temps de s'éloigner et de se dérober aux recherches. De retour à Quimper, il se cacha; puis il se rendit dans le Morbihan, à Locminé, chez des grands-parents, prit un nom de guerre, et fit profiter les jeunes du pays de ce qu'on lui avait enseigné pendant les quelques semaines de son séjour à la caserne...

Le 3 juillet 1944, vers 5 heures du matin, à la suite de dénonciations, des Allemands cernèrent la ville de Locminé. Avec 30 autres, Jean fut arrêté et emprisonné. Le soir même, dans l'intention de lui arracher des secrets, en le soumit à la torture : on lui bâillonna la bouche, on lui lia les poignets, on l'obligea à s'accroupir, les mains liées prenant les genoux. Puis on lui passa une barre de fer entre les genoux et les coudes pour l'empêcher de se relever. Alors deux bourreaux approchèrent, armés de nerfs de bœuf; pendant un quart d'heure à peu près, ils s'acharnèrent sur lui, frappant la partie du corps qui se présentait à eux.

Le lendemain, il fut de nouveau roué de coups, par deux fois. Après une première séance de torture, à 10 heures du matin, on le laissa accroupi, mi-nu au moment où les lanières labouraient son corps. Alors, pressentant sans doute ce qui l'attendait, il voulut voir un prêtre; on ne le lui permit pas. Il renouvela ensuite plusieurs fois la même demande; il se heurta toujours à un refus brutal : avait-on peur qu'il parlât ? A 15 heures, le même jour, les bourreaux revinrent et le soumirent de nouveau au supplice...

Vers 17 heures, des officiers le firent transporter vers Moustoirac. Ils supposaient que des armes s'y trouvaient cachées, et que leur victime, désormais réduite à l'état de loque et incapable, pensaient-ils, de résister davantage, parlerait et leur permettrait de les découvrir. Ils se trompaient : Jean garda le même silence qu'auparavant. Alors, pour essayer de venir à bout de lui, ils jouèrent une farce macabre: on lui annonça sa condamnation à mort; on lui fit creuser sa tombe; puis, on l'attacha à un poteau. Un officier s'avança, lui demanda où il voulait les balles; les autres défilèrent devant lui, revolver au poing. Le dernier, lui, le détacha. De retour à Locminé, il fut battu une nouvelle fois: de la tête aux pieds, son corps n'était plus qu'une plaie.

Le surlendemain, 6 juillet, les Allemands, voyant qu'ils perdaient leur peine à essayer de lui arracher quelque renseignement, le firent conduire à 7 kilomètres de Locminé, sur la route de Plume-lin à Grandchamp ; et là, un peu en retrait de la route, tandis qu'il gisait par terre, incapable qu'il était de se tenir debout après le martyre qu'il avait enduré, des officiers le tuèrent de quatre balles de mitraillettes tirées dans le dos à bout portant. Ils n'avaient pas osé affronter le dernier regard du courageux jeune homme !

Le 8 juillet, on retrouva son corps zébré de coups, sanglant, tous les doigts brisés, sous une mince couche de terre et de feuilles mortes. Les Allemands ne permirent pas de l'inhumer au cimetière : «Je fus obligée, écrivait sa courageuse mère, de laisser le cadavre de mon pauvre enfant dans ce champ ; mais j'espère que son âme, elle, est au ciel ; car si Jean fut un bon patriote, il fut aussi un magnifique chrétien. »

Jean avait fait partie pendant plus de deux ans de la section jéciste de l'Ecole Saint-Yves et lui était resté fortement attaché. Deux mois environ avant sa mort, ayant perdu son insigne jéciste, il écrivait encore à la section pour lui en demander un autre. L'un des regrets de sa mère a été de ne pouvoir entrer en

possession de cette relique sacrée qu'il devait porter encore sur lui le jour de sa mort; les Allemands avaient tout pris !

Au moins, ils ne pouvaient emporter la leçon de sa vie. Son énergie indomptable a été plus forte que les pires menaces, que les tortures cruelles sans cesse renouvelées ; à toutes les interrogations il répondit par le si-lence. Et c'est à son silence, à son sacrifice héroïque, digne de prendre place parmi les plus purs sacrifices de l'histoire, que beaucoup de nos compatriotes doivent leur salut, et d'être aujourd'hui en vie. Le 24 septembre, après avoir raconté cette fin sublime, le journal « La Liberté du Morbihan » émettait le vœu qu'une rue ou une place de Locminé portât le nom de Jean Raby. Nous nous associons volontiers à ce vœu : ce serait pour la petite ville morbihannaise un moyen de traduire sa re-connaissance et de perpétuer le nom d'un de ses glorieux enfants.

Ce voeu n'est pas encore devenu réalité ; mais, prochainement un monument - un calvaire breton, en forme de croix de Lorraine - sera érigé en bordure de route, non loin du lieu où, comme tant d'autres en ces années tragiques, Jean Raby mourut pour que la France vive...

Sa dépouille mortelle repose, depuis le 20 Mars 1945, au cimetière Saint-Marc, dans la tombe de famille, près de son père, dont il a si bien suivi les leçons.

René FEUNTEUN, de Quimper

Mort accidentellement le 25 Mai 1945.

Engagé de longue date dans la Résistance, réfractaire du S.T.O., René Feunteun prit une part active au combat de la Libération. Trouvant qu'il n'avait pas fait tout son devoir tant que l'Allemagne n'était pas vaincue, il s'engagea, comme simple soldat dans la Légion étrangère. Il se battit dans les Alpes, en Italie, où il gagna les galons de sergent-chef et fut l'objet d'une belle citation.

« Chef de groupe courageux, calme, énergique, ayant de l'ascendant sur ses hommes. Lors de l'attaque du 17 Avril 1945 à Colla-

Bassa, a entraîné son groupe sous un violent bombardement et un feu intense d'armes auto-matiques. A atteint son objectif. »

Jean DUPEUX,

Sous-lieutenant au 2e Régiment de Marche de la Légion Etrangère, tombé en combat à la tête de sa section, dans le Sud-Annam, le 26 Juillet 1946.

Citations. - (n°43 – 08/1946)

Jean JAOUEN dont le « Bulletin » de Janvier 1946 a raconté la glorieuse carrière et la fin tragique (le 30. Mai 1945).

« Officier remarquable par son courage, son dévouement et sa flamme. Fait prisonnier avec son régiment en Belgique, réussit à s'évader et participe activement à la Résistance en France. Sur le point d'être arrêté, rallia dans des conditions difficiles les F.F.L. en Angleterre. Brûlant depuis longtemps du désir de se battre, s'est montré dès le premier jour de combat en Italie, ardent, courageux et efficace. Le 24 Mai 1944, au Mont Lencio, malgré de violents tirs d'artillerie qui détruisirent en partie son observatoire, a continué à diriger de tir de ses pièces avec un calme absolu, causant à l'ennemi des pertes certaines. »

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de guerre avec étoile de vermeil.

« Le 27 Octobre 1944.

« Signé : DE GOISLARD DE MONTSABERT. »

« Jean Jaouen, sous-lieutenant, 1e Brigade 1e Division Motorisée d'Infanterie, pour bravoure au combat en France. Le sous-lieutenant Jaouen a rendu des services précieux et dangereux dans l'organisation des Forces Françaises Libres, et plus tard s'est distingué par sa bravoure pendant l'attaque sur Toulon. »

Cette citation comporte l'attribution de l'Étoile d'argent.

« Q. G. 7e Armée Américaine. Ordre n° 73, 28 Février 1945.

« Par ordre du Lieutenant Général PATCH :

Arthur WHITE, Major Général. »

Par décret du 28 Juin 1945, est nommé dans l'Ordre national de la Légion d'honneur, au grade de Chevalier. Jaouen Jean-Corentin, sous-lieutenant, 13e Demi-Brigade de la Légion étrangère.

« A participé à la campagne d'Italie avec la 13e Demi-Brigade de Légion étrangère, comme chef de section de canons d'infanterie, a déjà obtenu, par sa magnifique conduite, une citation à l'ordre de l'Armée.

«A fait preuve, durant la campagne de France, des mêmes qualités. N'hésite jamais à se porter aux endroits les plus exposés pour diriger avec plus d'efficacité le tir de ses canons. Lors d'une contre-attaque de chars ennemis à Illhauensern, quoique blessé légèrement, a assuré la liaison entre un commandant de compagnie et le chef de bataillon d'infanterie, puis est reparti, sous un tir violent à la recherche de ses hommes blessés«.

Cette nomination comporte l'attribution de la Croix de guerre avec palme.

Enfin, digne couronnement de tant de mérites, Jean Jaouen s'est vu décerner, récemment, le titre rare et envié de Compagnon de la Libération.

Entré dans l'histoire - (n°44 – 01/1947)

Dans un ouvrage récent, qui connaît un grand succès : « Rémy - Le Livre du Courage et de la Peur (juin 1942-novembre 1943), Editions Aux trois Couleurs, Paris et Raoul Solar, éditeurs » - nous trouvons sur notre ancien, Daniel Lomenech, élève à l'école

de 1928 à 1934, les renseignements suivants, qui ne manqueront pas d'intéresser nos lecteurs :

« S'échappa de Bretagne en septembre 1940, à bord du thonier Lusitania, à Concarneau. Volontaire pour une mission en France, il repartit d'Angleterre, dès le mois suivant. Après avoir débarqué sur les côtes bretonnes, il fit le travail dont il était chargé et rentra en Angleterre à bord du Camarétois, l'Emigrant, qu'il avait acheté à Camaret. Il emmenait avec lui 12 français, 2 soldats anglais, et 2 officiers polonais, cachés dans la cale à double cloison. Il fut à nouveau renvoyé en France pour installer des postes émetteurs et trouver des informateurs. Au bout de 6 mois, fuyant la Gestapo, il rentra en Angleterre avec 6 Français et un aviateur polonais.

Il fit ensuite du sous-marin, de la vedette rapide... Puis, en raison de sa connaissance des côtes bretonnes, fut chargé des liaisons ».

(P. 165-166).

Nos morts de 1939-1945 - (n°44 – 01/1947)

Morts pour la France

Guerre 1939-1940

<i>M. l'abbé Olivier Le Treut,</i>	<i>professeur de 6e</i>
<i>Michel Deguen, de Quimper;</i>	<i>élève de 1929-1931,</i>
<i>Jacques Colléter, de Kerfeunteun,</i>	<i>1926-1932.</i>
<i>Olivier du Couédic,</i>	<i>1928-1931.</i>
<i>Jean Le Coeur, de Penhars,</i>	<i>1928-1936.</i>
<i>Jean Perrot, de Morlaix</i>	<i>1925-1928.</i>
<i>Jean Quénet de Quimper,</i>	<i>1922-1934.</i>
<i>Hervé Seznec, de Kerfeunteun,</i>	<i>1920-1924.</i>

Années 1940-1945

<i>André Chabay, de Quimper,</i>	<i>élève de 1915-1930.</i>
<i>Hervé de Broc, de Plomelin,</i>	<i>1906-1915.</i>
<i>Césaire de Poulpiquet</i>	<i>1918-1922.</i>
<i>Hubert de Rey, de Châteauneuf (I.etV.)</i>	<i>en 1928.</i>
<i>Pierre Dufoulon, de La Forêt-Fouesnant,</i>	<i>en 1936.</i>
<i>René Feuteun, de Quimper,</i>	<i>1938-1941.</i>
<i>Jean Jaouen, de Kerfeunteun.</i>	<i>1925-1936.</i>

<i>Alain Le Berre, de Quimper,</i>	<i>Professeur 1942-43.</i>
<i>Yves Le Berre, de Quimper,</i>	<i>1903-1911.</i>
<i>Roger Pellen, de Quimper,</i>	<i>1919-1932.</i>
<i>Jean Poriel, de Quimper,</i>	<i>1939-1938.</i>
<i>Jean Raby, de Quimper,</i>	<i>1930-1932.</i>
<i>Jean Vourc'h, de Quimper,</i>	<i>1932-1945.</i>
<i>Hubert Willemin de Quimper,</i>	<i>1930-1936.</i>
	<i>1940-1942.</i>

Décorations. - (n°45 – 09/1947)

La croix de la Légion d'honneur et la médaille de la Résistance ont été décernées à M. Yves Chapel, de Scaër, ancien élève, et à Henri Le Guennec (à titre posthume), fils du commandant Le

Guennec, dont toute la famille s'est vu décerner par ailleurs la médaille de la Liberté.

Nous relatons par ailleurs la cérémonie de remise de la médaille de la Résistance à M. l'abbé Lescop, professeur de Première, ancien aumônier des Maquisards. La même médaille a été décernée à M. l'abbé A. Le Corre, ancien professeur, aumônier des Pupilles de la Marine, et à Jo Meingan, ancien élève, ancien déporté. Et la croix de Guerre, à titre posthume, avec citation à l'ordre de l'Armée, à Mlle Marie-Rose Le Bloc'h, sœur de notre ancien élève Jean Le Bloc'h.

Nous sommes heureux de communiquer en outre à nos lecteurs la magnifique citation suivante obtenue par notre ancien élève Guy Le Retraite, promu chevalier de la Légion d'honneur

Par décret en date du 15-11-46, est nommé dans l'ordre national de la Légion d'honneur au grade de chevalier (Croix de Guerre avec palme, à l'ordre de l'armée), Le Retraite Guy, lieutenant. d'I. C., 2e R. I. C.

« Officier ayant joué un rôle très actif et risqué dans les événements de Brazzaville d'Août 1940. A combattu ensuite énergiquement au Gabon, puis a participé à la campagne de Syrie en 1941, comme chef de section. A été un de ceux qui ont contribué à la prise de Damas en juin 1941. A été grièvement blessé en entraînant sa section à l'assaut, le 16 juin 1941. Magnifique combattant des Forces Françaises Libres.

Au cours de cinq actions de guerre a fait l'admiration de ses compagnons d'armes par son entêtement, sa crânerie, son audace et son mépris absolu du pire. A en particulier dans un combat de chars poursuivi une lutte à mort avec les débris de son unité, à moins de 70 mètres et dans une situation intenable, galvanisant les hommes par sa conduite et refusant avec entêtement de se replier malgré les circonstances critiques du moment et accomplissant avec une dernière poignée de braves la mission de son unité, jusqu'au bout. Marsouin de la belle tradition. »

Inauguration d'un monument en souvenir de Jean Raby - (n°45 – 09/1947)

Le dimanche 16 Février, à Plumelin, commune voisine de Locminé, on inaugurait deux monuments: l'un, à la mémoire de six patriotes fusillés en même par les Allemands, l'autre, à la mémoire de notre ancien élève Jean Raby, dont notre bulletin d'Août 1946 a dit le tragique et glorieux destin.

M. le Supérieur tint à assister à cette émouvante cérémonie.

Avant 10 heures, la foule est assemblée dans l'église, trop petite aujourd'hui.

M. le Recteur de Plumelin officiait à l'autel tendu de noir. Avant l'absoute, il demande en termes émus que ne soient jamais oubliés ceux qui ont donné la plus grande preuve d'amour en se sacrifiant pour leurs frères...

La sonnerie «Aux Morts», exécutée par un clairon du 10e R.A. résonne étrangement sous les voûtes du petit sanctuaire, tandis que le Pasteur asperge d'eau bénite le catafalque que recouvrent les trois couleurs.

Derrière les dix-huit drapeaux cravatés de crêpe noir des diverses délégations, le cortège se forme ; il va se rendre successivement au cimetière, au monument des six patriotes, enfin... à celui de Jean Raby, sur la route de Grandchamp. «Là, dans une prairie - écrit un journal local, relatant la cérémonie le 4 juillet - les Allemands fusillaient un jeune résistant, Jean Raby. » M. le chanoine Pondaven, supérieur du collège Saint-Yves de Quimper, où le jeune martyr fut étudiant, bénit lui-même le monument. M. Derrian, maire de Plumelin, qui connut personnellement Jean Raby, évoque, en termes émouvants, sa mémoire, après avoir fait l'éloge de son courage et de son héroïsme sous la torture.

M. Pierre Le Guennec, ancien sous-lieutenant F. F. I., tient lui aussi à venir apporter, au nom de ses camarades de combat, son hommage au souvenir de ce maquisard qu'il eût sous ses Ordres :

«Mon cher Jean Raby, commence-t-il, pour perpétuer ton souvenir dans la mémoire des hommes, ceux qui n'oublient pas ont voulu graver ton nom sur la pierre, une pierre qui rappellera la noblesse de ton exemple et la grandeur de ton sacrifice.

Au nom de tous tes camarades de combat, je voudrais que mon premier geste soit un geste de remerciement pour tous ceux qui ont voulu que le passant s'arrête et s'incline devant ton héroïsme.

Je ne veux pas exalter par de vains discours ton dévouement à la plus noble des Causes: ce dévouement, tu l'as compris dans la simplicité et le désintéressement total. J'ai voulu seulement t'apporter le témoignage du cœur, le témoignage de l'amitié et te dire en même temps que nous sommes fiers de toi, nous qui t'avons vu à l'œuvre, à une heure où les paroles n'étaient rien puisqu'il fallait agir.

Je te dirai mon cher Raby, que nous ne te pleurons même pas car nous savons que ton sacrifice n'aura pas été inutile et quelques soient nos déceptions actuelles, nous continueront à espérer dans cette Patrie pour laquelle tant de jeunes de notre génération se sont si généreusement sacrifiés, et nous n'avons pas le droit de pleurer comme ceux qui n'ont pas d'espérance. Nous garderons pieusement ton souvenir; ton nom restera un symbole pour notre Jeunesse. Donnez-nous seulement un peu de ton énergie et de ta joie.

Puis, s'adressant à tous

« Monsieur le Sous préfet, mon Colonel, mon Commandant, Monsieur le Maire, Mesdames, Messieurs,

Il ne m'appartient pas de tirer les leçons de la manifestation d'aujourd'hui. Qu'il me soit cependant permis de rappeler que les vrais Résistants n'avaient qu'un but, et qu'un idéal : libérer notre Patrie du joug de l'ennemi et refaire une France forte et unie, où chacun retrouverait la liberté, toutes les libertés.

Pour cela, il n'y a pas de sacrifices qu'ils n'aient consentis. Dans cette lutte clandestine, ces jeunes résistants, sans crainte, mais

aussi sans forfanterie, ont rempli, au péril de leur vie, les missions les plus périlleuses, préparant ainsi le débarquement de nos alliés.

Hélas au cours de cette lutte tragique, il y eût de nombreuses victimes. Comme toujours, notre Bretagne a payé son large tribut. Qu'il suffise de rappeler les nombreux déportés morts dans les camps nazis après des tortures affreuses et les plus grandes privations, les fusillés du Fort Penthièvre qui reposent dans un cimetière non loin d'ici, ceux de Penmarch, de Moustierlin et de tant d'autres lieux, le souvenir enfin de ceux qui furent abattus sauvagement sur le territoire de cette commune.

Que le souvenir de leur héroïsme ne soit pas seulement gravé dans le granit, mais qu'il reste toujours bien vivace dans nos cœurs.

Nous, les rescapés de cette lutte clandestine et des combats de la Libération, souvenons-nous que notre tâche n'est pas terminée. La France a besoin de tous ses enfants pour sa restauration.

Oublions donc nos querelles partisans. Restons unis comme au temps héroïque de la Résistance. En un mot, soyons dignes de nos camarades qui ont généreusement accepté la mort Pour que la France vive. »

Le colonel Marceau donne alors lecture de la magnifique citation du héros.

Le général de division Allard, commandant la XIème Région Militaire, cite à l'ordre de la Division le sergent Raby Jean, né le 4 Janvier 1923, à Locminé (Morbihan).

« Arrêté par la Gestapo, après dénonciation, a fait preuve d'un courage exemplaire en refusant de dénoncer ses camarades.

A été lâchement torturé, et ensuite fusillé. »

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec étoile d'argent.

A Rennes, le 12 Décembre 1945.

Le Général commandant la XIème Région.

Cette croix, si chèrement payée, le colonel la remet à la mère du soldat dont la fierté doit atténuer l'immense chagrin.

A la mémoire du Sergent-chef Jean Vourc'h - (n°45 – 09/1947)

Nous empruntons à l'Ouest-France l'article suivant.,

Voisins-le-Bretonneux, qui doit son nom à une colonie de compatriotes venue se fixer dans ce joli coin d'Ile-de-France, au XVIIIe siècle, a commémoré dignement, dimanche 24 Août, la mémoire de deux jeunes héros tombés sur son territoire, le 23 Août 1944: Danton Jouglar, un jeune Savoyard, et Jean Vourc'h, sergent-chef au R. M. T. de la glorieuse Division Leclerc, fils de Mme et du docteur Vourc'h, de Plomodiern, conseiller de la République.

C'est devant ceux-ci, accompagnés de leurs filles que les cérémonies ont eu lieu, en présence du commandant Dubois, délégué par le général Leclerc et de diverses personnalités.

Toute la population du lieu emplissait la petite église du XIIIe siècle, cruellement blessée, elle aussi, et dans laquelle on célébrait l'office pour la première fois depuis trois ans.

L'abbé Plouzeau célébra la messe et exalta le sacrifice des deux héros. Après la cérémonie religieuse, une plaque fut inaugurée, à leur mémoire, au Monument aux Morts.

MM. Palewsky et Bonnefous, députés, le commandant Dubois, disent, en termes émouvants, les leçons du sacrifice des jeunes héros et s'inclinèrent devant leurs familles.

Un poème de notre compatriote M. Fleuré, lu par un jeune habitant de la commune, clôtura ces émouvantes cérémonies.

*« Reçois ces fleurs de mon jardin,
pauvres témoignages mêlée à nos prières.
Et sous ta petite croix de bois,
repose. »*

Remise de décoration - (n°45 – 09/1947)

Ancien aumônier des Maquisards, M. l'abbé Lescop n'avait pu être présent lors de la récente remise de décorations à ses camarades du corps-franc «Vengeance». C'est le dimanche 18 mai qu'il reçut la médaille de la Résistance. Déjà décoré de la Croix de guerre 1939-40 pour sa brillante conduite comme sergent-chef au 48ème R. I., il se vit décerner, en 1945, la Croix de guerre avec étoile de bronze pour faits de résistances avec la citation suivante : «Aumônier de la 6e Compagnie de Quimper. Modèle de vaillance et d'entrain. A participé à tous les combats livrés par son unité, et grandement contribué à exalter le moral de ses soldats. Blessé au cours de la prise du Ménez-Hom, a re-fusé de se faire évacuer. »

La cérémonie eut lieu sur la terrasse de l'école Saint-Yves, où M. Lescop est professeur de Première, en présence de ses collègues, des élèves et de plusieurs amis. Y assistaient: M. le docteur Giffo, président de l'Association des Anciens Elèves ; M. Le Bec, président du Groupe «Vengeance» ; Jo Meingan, secrétaire du Groupe, ancien déporté.

C'est M. le commandant Le Guennec qui épingla la Médaille de la Résistance sur la poitrine de l'Aumônier. Auparavant, il tint à rappeler les services éminents rendus à la Résistance par le clergé du diocèse

«Laissez-moi, dit-il, rendre un hommage ému au patriotisme du clergé du diocèse qui, hélas paya si chèrement la part active qu'il prit dans l'organisation de la Résistance et dans les combats de la Libération. Nous avons encore présents à la mémoire les noms des abbés Tanguy, de Pont-Aven, de l'abbé Kerbrat, directeur au Séminaire, de l'abbé Jean Suignard, de Landeleau, de l'abbé Cadou, curé de Châteauneuf et de tant d'autres.

Ici même, les Allemands ont pu occuper votre établissement mais ils n'ont pas pu enlever du cœur des professeurs, des anciens et des grands élèves le culte du devoir et du patriotisme enseigné à Saint-Yves. Au mouvement «Vengeance», la liste des professeurs

et des anciens qui y ont adhéré est longue. Tous ont magnifiquement accompli leur devoir, tant dans la clandestinité que dans les combats de la Libération. Permettez-moi, en particulier, d'avoir un pieux souvenir pour la mémoire de Jean Raby, vrai type de Résistant, fusillé après avoir subi d'atroces tortures, celle de Jean Jaouen, figure de héros. Et je n'aurais garde d'oublier tous ceux d'entre eux, qui ont subi le calvaire de la déportation et dont quelques uns ne sont pas encore remis des affreuses tortures et des privations qu'ils y ont subies.

Vous, chers jeunes gens, vous pouvez être tiers de vos professeurs et de vos aînés. Vous puiserez dans leur exemple les vertus qui font les hommes forts et vaillants !

M. Lescop adhère au Mouvement «Vengeance» dès le printemps de 1943. Aussitôt, il s'emploie au recrutement des jeunes gens parmi les anciens de Saint-Yves et chez ses anciens camarades de combat de 1939-1940.

A partir du mois d'Août, il reste en liaison permanente avec le chef régional qui organise le réseau sur de nouvelles bases. En novembre 1943 il est désigné comme aumônier de la 6e Compagnie de Quimper. Il n'en continue pas moins son activité au recrutement, à l'organisation des groupes de combat, à la recherche des renseignements sur les agissements de l'ennemi et au service des liaisons clandestines, tout en procurant le secours de son ministère à ceux qui devaient se camoufler ou qui étaient sur le point de s'embarquer pour l'Angleterre.

Il était de plus pour le chef régional, dont la tâche était bien lourde pour ses jeunes épaules, l'ami confiant qu'il consultait fréquemment et en particulier lorsqu'il avait à prendre des décisions sérieuses. Chaque fois, mon fils repartait reconforté et plus sûr de lui.

Dès le 6 Juin, il prend sa place à la 6e Compagnie avec laquelle il participe aux combats de la Libération de Quimper et de la pres-

qu'île de Crozon où il se distingue par sa mâle énergie, sa bravoure et son mépris du danger.

Par décret paru au J. O. du 13 Octobre 1946, la Médaille de la Résistance a été décernée à M. Lescop, auquel, au nom du Comité départemental de «Vengeance», je suis heureux de présenter nos bien vives félicitations. »

Après ce discours, prononcé avec une émotion bien compréhensible et qui se communiqua à tout l'auditoire, le docteur Giffo exalta devant les jeunes collégiens la conduite de leur maître et le chanoine Pondaven, supérieur de l'école, remercia, en termes choisis, le commandant Le Guennec, qui a payé à la libération du pays le lourd tribut que connaissent tous les Quimpérois .

L'inauguration du monument aux morts. - (n° 48 – 08/1949)

Extraits du discours de M. le docteur Giffo, président de l'amicale des anciens

En 1898, lors de l'inauguration, j'ai le souvenir de la Bénédiction des bâtiments et particulièrement celle de ce vestibule. Les Pères y avaient placé le joli cadre des Tableaux d'honneur. Qui, à ce moment, aurait imaginé que moins de 25 ans plus tard ce cadre aurait été dépo-sé une première fois pour laisser sa place à un monument aux morts de la guerre 14-18 puis, une seconde fois, pour le monument aux morts de la guerre 39-45 que nous inaugurons aujourd'hui.

Deux guerres ont fauché en pleine jeunesse trop de professeurs et d'élèves de l'école et c'est toujours avec émotion que je lis depuis quinze ans, chaque fois que je passe dans ce vestibule, les noms de mes condisciples et tout particulièrement celui de François Gautier, l'un de mes meilleurs amis, le plus brillant élève de mon cours. Aujourd'hui ce sont les noms de camarades plus jeunes dont certains ont été les condisciples de mes fils. Cette guerre 1939-45 a été aussi meurtrière que la précédente, mais

tandis que la mort avait frappé en 14-18 des combattants, les armes à la main ou des prisonniers militaires, en 1939-45, la lutte et l'héroïsme ont revêtu des formes différentes.

Ce sont d'abord les combattants de 39-40 morts dans les tranchées ou en rase campagne en défendant âprement le sol national: l'abbé Le Treut, Michel Déguen, Ollivier du Couédic, tombé en mai 40 en défendant une tête de pont sur la Sambre à la tête de la Compagnie qu'il commandait; Jean Quénet, chef de section, plein d'allant, trouvé mort, le fusil mitrailleur à la main, à la lisière d'un bois qu'il défendait; Hervé Seznec, qui, en permission lors de l'attaque de Mai 40, rejoignait en toute hâte son poste et, ne retrouvant pas son unité, se joignait à un autre régiment d'artillerie et tombait le 16 mai, tandis que Jacques Colléter, officier aviateur totalisant 600 heures de vol, tombait à la mer, dans l'Atlantique, après avoir vu son avion désemparé au-dessus de Ham par les tirs ennemis, et que Jean Perrot, sous-lieutenant au 500e Chars d'Assaut, parti en reconnaissance sur son Potez, s'écrasait au sol dans l'Aisne ; il était sorti diplômé d'H.E.C. en 1937 et devait entrer en 1939 au noviciat des Dominicains à Paris ; Jean Le Coeur, mortellement blessé en Décembre 39 en défendant un saillant au cours d'un bombardement d'attaque allemande.

Puis ce sont les morts de 40-45. Les combattants des F.F.L. : Jean Vourch, Jean Jaouen, Hubert de Rey, Yves Le Berre, celui-ci tombé dans les combats d'Italie. Ce sont ceux qui sont morts dans les campagnes coloniales : André Chabay, victime d'un accident d'aviation en Syrie ; Edouard Gérard, mort au Cameroun en 1940; Jean Dupeux, tué en combattant au Sud-Annam.

C'est Pierre Dufoulon ; c'est Alain Le Berre, un bon ami, trahissement abattu alors qu'il fêtait la Libération de son cher Beg-Meil. Ce sont les F.F.I. René Feunteun, Roger Pellen, Jean Raby, Hubert Willemin, Claude Ballestrié, tué au cours d'un bombardement à Caen.

Enfin ce sont nos pauvres camarades déportés morts loin de tout ce qui leur était cher, «dans l'obscurité» , sans aucun soutien que leur Foi: Hervé de Broc, Césaire de Poulpiquet, Jean Poriel, Pierre Didaiier, Sébastien L'Helgouarch...

Le nom de tous ces braves restera inscrit sur ce joli monument que nous inaugurons aujourd'hui et qui est dû aux donateurs et surtout à M. Simon qui en a conçu le projet, à la générosité de la Faïencerie Henriot qui l'a exécuté et à celle de l'entreprise Thomas et Caillot qui en a exécuté la pose.

Mesdames, Messieurs, surtout vous, mes chers jeunes camarades, vous n'oublierez pas nos morts. En passant devant ces monuments vous penserez fréquemment à eux. Leur Foi, leur abné-

gation, leur courage resteront toujours pour nous un exemple et un réconfort. Il ne faut pas que par oubli nous rendions leur sacrifice vain. Ils ont combattu et ils sont morts dans un même esprit d'union et d'idéal. Sachons, nous aussi, rester unis et forts. Restons reconnaissants aux familles et aux maîtres qui ont su forger de pareilles Ames. Pour que la France vive belle et grande comme nos chers morts la voulaient, continuons à nous conformer à la belle devise de l'école: « Fide et labore ».

Oui, c'est par la foi et le travail, par le rétablissement de la moralité, et par eux seuls que la France, que le monde, peuvent, et doivent arriver à leur relèvement, à leur équilibre... »